This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580652 5

1054
OX LIBRARY

Astor Collection.
Presented in 1884.

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

AUTEURS COMIQUES.

10540

DESMAHIS, DELANOUE, SAURIN, FAVART, BARTHE, POINSINET DE SIVRY.

L'Impertinent.
La Coquette corrigée.
Les Mœurs du temps.
Les trois Sultanes.
La Chercheuse d'esprit.
Annette et Lubin.
Ninette à la cour.
Les Rêveries renouvelées des Grecs.
Les fausses Infidélités.
Le Cercle.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, 56.

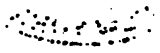
1846.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

DESMAHIS.

L'IMPERTINENT,

COMÉDIE.



NOTICE SUR DESMAHIS.

Joseph-François-Édouard de Corsembleu Desmahis naquit à Sully-sur-Loire en 1722, et mourut à Paris en 1761, dans sa trente-neuvième année. Ses parents le destinaient à la robe; mais, admis dans la société de Voltaire, il cultiva, sous le patronage de ce grand homme, la poésie, vers laquelle il se sentait entraîné par un penchant irrésistible. Cependant le bagage littéraire de Desmahis n'est pas volumineux; c'est tout au plus si l'on a conservé de ses productions un petit in-18: encore la seule comédie qu'il ait faite, *l'Impertinent*, y tient-elle la plus grande place. Cet acte, joué en 1750, obtint beaucoup de succès; aujourd'hui, en le lisant, on voit combien il était facile de se faire une réputation à l'époque où l'art n'était pas encore un métier. Il est vrai de dire que Voltaire, pour s'emparer, dans l'intérêt de sa popularité, de tous les jeunes gens qui donnaient quelques espérances, les aidait puissamment de son illustre patronage. C'est ainsi qu'il écrivait à Desmahis :

Vos jeunes mains cueillent des fleurs
Dont je n'ai plus que les épines;
Vous dormez dessous les courtines
Et des Grâces et des neuf sœurs.
Je leur fais encor quelques mines;
Mais vous possédez leurs faveurs.
Tout s'éteint, tout s'use, tout passe;
Je m'affaiblis, et vous croissez;
Mais je descendrai du Parnasse
Content, si vous m'y remplacez.
Je jouis peu, mais j'aime encore;
Je verrai du moins vos amours :
Le crépuscule de mes jours
S'embellira de votre aurore.
Je dirai : Je fus comme vous;
C'est beaucoup me vanter, peut-être;
Mais je ne serai point jaloux :
Le plaisir permet il de l'être?

Desmahis méritait qu'on ne prît pas ironiquement de pareilles flatteries, du moins par la douceur et l'égalité de son caractère; sa modestie mettait en relief tous ses écrits; et, dans un temps où les petits vers jouaient un grand rôle, ceux de Desmahis étaient remarqués.

Mort jeune, Desmahis fut regretté de tous les écrivains, qu'il avait l'art, bien difficile, de concilier. Il prisait tellement la concorde littéraire, qu'il dit un jour à un jeune poëte satirique : « Si vous faites encore une satire, je romps avec vous. »

Toute la bonté de son caractère et la grâce de son esprit éclatent dans ce peu de mots : « Lorsque mon ami rit, c'est à lui de m'apprendre le « sujet de sa joie; quand il pleure, c'est à moi de deviner la cause de son « chagrin. »

L'IMPERTINENT,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS, 1780.

ACTEURS.

DAMIS.
JULIE, maîtresse de Damis.
ROSALIE, nièce de Julie.
LINDOR, amant de Rosalie.
PASQUIN, valet de Damis.

La scène est à la campagne, dans la maison de Julie

SCÈNE PREMIÈRE.

PASQUIN.

Monsieur Damis se croit un homme singulier;
Mais il n'est, selon moi, que fat et tracassier,
Et, pour s'en applaudir, l'espèce est trop commune
Je ne sais quel projet il médite aujourd'hui,
Ou plutôt quel démon contraire à ma fortune
M'inspira le dessein de m'attacher à lui.

SCÈNE II.

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

Tu parles seul, je crois?

PASQUIN.

Je vous rendais justice,
Et me remerciais d'être à votre service.

DAMIS.

Eh bien! notre billet?

PASQUIN.

Il vient d'être rendu

DAMIS.

De la part de Lindor?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

DAMIS.

A Julie ?

PASQUIN.

Oui, monsieur, à la tante ; et de plus défendu
D'en parler à la nièce.

DAMIS.

En effet, Rosalie
Doit surtout l'ignorer ; mais j'appréhende bien
Que, par discrétion, Lubin ne me trahisse,
Et qu'il ne parle trop même en ne disant rien :
La bêtise nuit plus que ne fait la malice.

PASQUIN.

Monsieur, je vous ai fait observer tout cela,
Et j'ai toujours pensé cette vérité-là ;
Mais moi-même, ignorant ce qu'il faut taire ou dire,
Par bonne volonté je pourrais bien vous nuire.
Dans tout ceci, monsieur, quel est votre intérêt ?

DAMIS.

Vous êtes curieux, à ce qu'il me paraît.

PASQUIN.

Je n'en disconviens pas ; pour mieux servir mon maître,
Dans ses moindres projets je cherche à le connaître ;
Mais j'use mon esprit en stériles efforts.
Amant depuis six mois de madame Julie,
Votre début paraît un accès de folie ;
Loin de briser vos nœuds, le temps les rend plus forts.

DAMIS.

Bon !

PASQUIN.

Sa société devient aussi la vôtre ;
Vous n'avez pour agir que les mêmes ressorts,
Qu'une âme pour penser ; vous êtes l'un à l'autre
L'écho de votre esprit, l'ombre de votre corps.

DAMIS.

Fort bien..

PASQUIN.

L'hiver entier se passe de la sorte,
J'entends parler de noce, et cela me transporte ;
Arrive le printemps, votre maîtresse alors,
Ayant uniquement sa nièce pour compagne,
Abandonne Paris, vient à cette campagne,

Où vous lui promettez d'être le lendemain;
Mais, au lieu de partir, sans que rien le requière,
Cherchant l'amusement, et le cherchant en vain,
Nous restons à Paris une semaine entière.

DAMIS.

Abrège ton récit, et sache désormais
Qu'à jour nommé je n'arrive jamais.

PASQUIN.

Nous arrivons enfin. Entrés dans l'avenue,
Je trouve sous mes pas un billet sans dessus,
Sans signature, écrit en termes ambigus;
Mais au premier aspect la main vous est connue
La joie à chaque mot déride votre front,
Et vous vous écriez : « Le hasard est fort bon!
« Ce billet sûrement s'adresse à Rosalie,
« Et les gens de Lindor l'ont sans doute perdu. »
Par vous au même instant ce billet m'est rendu
Pour le faire tenir à madame Julie.

DAMIS.

Eh bien?

PASQUIN.

M'est-il permis de parler librement?
Jugeant des autres par vous-même,
Vous soupçonnez les gens assez légèrement;
Voulez-vous éprouver à quel point on vous aime?

DAMIS.

Tu te trompes, Pasquin : moi jaloux! Point du tout.
L'importune Julie en serait trop flattée :
Ici la convenance a plus fait que le goût :
Je venais de quitter, elle d'être quittée,
Et nous nous sommes pris, je ne sais trop comment,
Elle par vanité, moi par désœuvrement :
Les amours aujourd'hui sont tous de cette espèce.

PASQUIN.

Vous avez donc des projets sur la nièce?

DAMIS.

Le vertueux Lindor prend soin de la former :
Quant à moi, loin de me charmer,
Sa beauté me déplaît, et son esprit m'attriste :
A parler sentiment son mérite consiste;
Elle cherche, dit-elle à se faire estimer;

J'en suis fort peu tenté.

PASQUIN.

Que vous êtes à plaindre !
De l'une peu tenté, de l'autre point jaloux,
Vous ne savez donc plus ni désirer, ni craindre ?
En ce cas j'ai, monsieur, plus de plaisir que vous.

DAMIS.

Que tu me connais peu ! Ce tourbillon de folles,
D'esprits mal assortis, d'insectes importants
Qui forment leur ennui de cent plaisirs frivoles,
M'en procurent de vrais presque à tous les instants.
Dans le monde où je vis depuis assez longtemps,
Trompant, sans aucun soin, tant de femmes crédules,
Dirigeant à mon gré tant d'êtres végétants,
Je sais mettre à profit jusqu'à mes ridicules.
Je m'accommode à tout, et rien ne me contraint :
Le monde est un tyran dont j'ai fait mon esclave ;
Du poids de sa censure accablant qui le craint,
Il se laisse enchaîner par celui qui le brave.

PASQUIN.

Ainsi vos procédés ont toujours un objet :
Quel est ici le vôtre enfin ?

DAMIS.

Tout mon projet
Est dans le double sens de la lettre importante
Écrite pour la nièce, et rendue à la tante.

PASQUIN.

Je me rappelle bien qu'étant obscur et court,
Ce billet peut aller à l'une comme à l'autre ;
Mais je n'en vois pas mieux quel projet est le vôtre.

DAMIS.

Je prétends que Julie, avant la fin du jour,
Me donne mon congé.

PASQUIN.

Je n'en fais aucun doute ;
Mais d'être sans affaire avez-vous résolu ?
Avant de rompre ici, je crois qu'il eût fallu
Vous arranger ailleurs.

DAMIS.

Tu penses juste, écoute :
De mon dernier secret il faut te faire part.

Lucinde, cette veuve objet de tant d'hommages,
Frivole avec les fous, solide avec les sages,
Dont le cœur est sans feinte et la beauté sans fard,
Est le goût pour lequel j'abandonne Julie.

PASQUIN.

Mais l'amitié, monsieur, l'une à l'autre les lie.

DAMIS.

Rompre de pareils nœuds est l'ouvrage d'un jour,
Et l'amitié se tait dès que parle l'amour.
Tout l'embarras de cette affaire,
Pour éviter l'éclat que le dépit peut faire,
Est d'obliger Julie à me manquer de foi :
Il faut que je parvienne à détruire sa flamme,
Et l'on veut qu'en ce lieu j'attende que la dame
Me fasse la faveur d'avoir tort avec moi.
Elle vient, laisse-nous.

SCÈNE III.

DAMIS, JULIE.

JULIE.

J'attendais que la ville,
En plaisirs un peu moins fertile,
Vous laissât me donner quelqu'un de vos instants.

DAMIS.

Quand je suis loin de vous, c'est l'ennui qui les file;
Mais pour jouer un rôle il faut voir tant de gens!
Vous m'estimeriez moins si, toujours inutile,
J'étais plus maître de mon temps.

JULIE.

Et quels sont, s'il vous plaît, les devoirs importants...?

DAMIS.

Vous m'en demandez compte? Eh mais, cent, plutôt mille.
J'eus dimanche un billet pour souper chez Mouthier [1]
Avec le petit duc et la grosse comtesse;
Lundi, jour malheureux! un maudit créancier,
Automate indocile, homme sans politesse,
Sous prétexte qu'il doit lui-même, et qu'on le presse,
Me voulut sans délai contraindre à le payer;
J'allai le jour suivant flatter un financier;

[1] Fameux cuisinier.

Mercredi je courus à la pièce nouvelle :
Tout le monde était pour, et moi je fus contre elle ;
La satire embellit les plus simples propos,
Et l'admiration est le style des sots.
Jeudi j'eus de l'humeur, je me boudai moi-même ;
Le lendemain j'étais d'une folie extrême,
Florise s'empara de moi pour tout le jour ;
Hier à tout Paris j'ai fait voir une veste
D'un goût divin, l'habit le plus gai, le plus leste,
Où la Boutrai, Passau, ravissent tour à tour ;
Et j'arrive aujourd'hui tout plein de mon amour.

JULIE.

Votre façon d'aimer est tout à fait commode :
Tel est de votre temps le partage et l'emploi,
Que de huit jours à peine en est-il un pour moi !

DAMIS.

Que voulez-vous ? Je suis victime de la mode
Au point d'en être à moi-même odieux.
A propos, Araminthe a choisi tout au mieux :
C'est le discret, le modeste Valère
Qui jouit aujourd'hui de l'honneur de lui plaire ;
Et, pour donner le change, elle s'offre en tous lieux
Avec certain marquis aussi fou qu'ennuyeux.
Mais je veux la priver des ombres du mystère.

JULIE.

Que vous importent ses plaisirs ?
Vous font-ils quelque tort, et gênent-ils les vôtres ?
Quand le cœur est rempli de ses propres désirs,
L'esprit ne songe guère à troubler ceux des autres.

DAMIS.

Ne moralisons point, ou songez qu'aujourd'hui,
Quand le public nous embarrasse,
Il faut, substituant les sots à notre place
Pour détourner ses yeux les fixer sur autrui ;
Le système est certain : mais dites-moi, de grâce,
Dans vos tristes États que fait-on tout le jour ?
Avez-vous fait venir la petite Angélique ?
Et votre comédie ? Enfin, dans ce séjour
A-t-on des gens plaisants, du jeu, de la musique ?

JULIE.

N'est-ce donc point pour moi que vous venez ici ?

Votre amour n'est-il plus qu'une vieille habitude?
Mais vous m'ôtez jusqu'à l'incertitude;
Si je le voulais voir, mon sort est éclairci.

DAMIS.

Au lieu de vous flatter, souffrez que je vous gronde
De vos vivacités; modérez-les un peu :
Entre nous, tout cela ne prend pas dans le monde;
Ce n'est point glace en moi, c'est en vous trop de feu.
Songez bien que, de votre aveu,
La réputation dépend de l'apparence:
L'air de se présenter, celui de recevoir,
Le ton, l'extérieur, sont des riens d'importance;
Le maintien, en un mot, est le premier devoir,
Et l'on n'est en effet que ce qu'on veut paraître.

JULIE.

Bon! Dans ce siècle-ci sait-on ce qu'il faut être,
Ou plutôt sous quel masque on doit se déguiser?
Est-il rien dans le vrai qui ne fasse causer?
Affichez la sagesse, on vous trouve gothique;
Ayez une aventure, on vous en prête cent;
Enfermez-vous, on sait comme cela s'explique;
Tenez maison, chez vous tout paraît indécent :
Et le plaisir surtout n'est jamais innocent.
Pour obliger enfin le public à se taire,
Je crois que le plus sûr moyen
Est de le mépriser en ne lui cachant rien.

DAMIS.

Il peut, quand il le veut, nous forcer au mystère :
Les plus indépendants par lui sont asservis;
Nous nous en plaignons tous, mais chacun l'autorise;
On veut être estimé de ceux que l'on méprise.

JULIE.

Ce n'est point pour autrui, c'est pour moi que je vis.

DAMIS.

Vous apprendrez bientôt quels travers sont les vôtres;
Ceux qui cherchent le moins à vivre pour les autres
Sont presque toujours ceux qu'on y force le plus.
Sur quelques faits que votre erreur se fonde,
L'art de dissimuler est le ressort du monde,
Et l'équivalent des vertus.
Il masque les vieilles querelles,

Il prête un air sincère aux amitiés nouvelles,
L'amour même lui doit son plus beau coloris;
Et, sous un froid maintien cachant les tendres flammes,
Il tient lieu de sagesse aux femmes,
Et d'indifférence aux maris.

JULIE.

Cet art m'est étranger : je ne suis occupée,
Loin de vouloir tromper, qu'à n'être point trompée.
Juste ou non, mal ou bien, je pense à découvert.
Vous-même m'avez dit que, toujours difficile,
La fausseté souvent n'est qu'un vice inutile,
Dont la première dupe est celle qui s'en sert.

DAMIS.

Ce n'est point fausseté que de savoir se taire,
Et vous-même d'ailleurs êtes-vous fort sincère?
On vous refuse net cette qualité-là.
En vain je me démonte, en vain je m'en offense,
En vain de tous côtés je prends votre défense;
On veut que vous ayez trente ans, et par delà.

JULIE.

Eh mais, j'en fais l'aveu : j'ignorais, je vous jure,
Que l'on dût à trente ans employer l'imposture,
Et qu'à cet âge il fût trop tard
Pour laisser parler sa figure.
Je n'imagine point, mon amour-propre à part,
Arriver au moment où, brillant à l'écart
Dans les cercles étroits de quelque sphère obscure,
L'amour que l'on inspire est un effort de l'art,
Et celui que l'on prend un tort de la nature :
Elle n'a point placé si près
La saison des plaisirs et l'âge des regrets:
Pourquoi de votre ennui la rendre responsable?
Si vous m'aimiez encor, j'aurais assez d'attraits;
Si je vous aimais moins, je serais plus aimable :
Ce sont vos sentiments qui vieillissent mes traits.

DAMIS.

Au contraire, à mes yeux vous êtes rajeunie :
Mais moi, puis-je empêcher qu'on ne vous calomnie?

JULIE.

Plus je suis indulgente, et plus vous êtes fat.

DAMIS.

Nous avons toujours eu l'esprit de notre état :
Quand on saisit ce point, on est ce qu'on doit être.
Ainsi restons-en là.

JULIE.

Malgré tous mes défauts,
Et tout votre mérite, on vous fera connaître
Que vous n'êtes pas sans rivaux.

DAMIS.

Je le crois : mais souvent la plus aimable femme
N'a pour fonder ses droits que des prétentions,
Et, prenant des égards pour des transports de l'âme,
Croit voir dans tous les yeux des déclarations.

JULIE, en lui donnant un billet.

Je consens d'être au rang de ces femmes crédules,
Et ce billet fait foi de tous mes ridicules.

DAMIS.

Voyons.

(Il lit le billet haut.)

« L'incertitude est affreuse en amour;
« J'en veux sortir, fût-ce à mon préjudice;
« Et j'obtiendrai ma grâce avant la fin du jour,
« Ou d'on prononcera l'arrêt de mon supplice. »
Je vous laisse jouir de ma confusion,
Et vous pouvez compter sur ma discrétion.

(Il sort).

SCÈNE IV.

JULIE.

Qu'il est impertinent! impoli par système,
Il croirait se manquer en paraissant jaloux :
Ainsi que son orgueil mon malheur est extrême.
Quelle fatalité! J'eus d'abord pour époux
Un sot qui m'adorait en dépit de moi-même.
Et, non moins à plaindre aujourd'hui,
J'ai pour amant un fat que j'aime malgré lui.
Mais non, cette faiblesse avilit trop mon âme;
L'amour-propre est blessé, tout me devient permis.
Lindor me déclare sa flamme :
Qu'il me serve à punir ou corriger Damis.
En ce cas il est bon d'observer Rosalie,

Et d'arrêter le cours de ses prétentions;
J'ai cru la deviner en vingt occasions;
Son attente aujourd'hui pourrait être trahie.

SCÈNE V.

JULIE, ROSALIE.

ROSALIE.

Ma tante, l'on m'apprend que Damis est ici,
Je croyais que Lindor devait venir aussi;
Il faut du monde à la campagne.
Vous savez que Lindor est doux et complaisant.

JULIE.

J'en conviens; mais il est rarement amusant,
Trop de contrainte l'accompagne;
Il pèse tous ses mots, mesure tous ses pas,
Rougit quand on fait son éloge,
Et ne parle jamais que lorsqu'on l'interroge,
Embarrassé toujours par son propre embarras.

ROSALIE.

A dire son avis Damis est moins timide.

JULIE.

Avec trop peu d'égards il est vrai qu'il décide;
Cependant il est né pour la société.
Héros de vingt maisons en histoires fertiles,
Il sait les rendre avec gaieté;
Il soutient ses récits par sa légèreté:
Aux choses les plus inutiles
Donnant un air de nouveauté,
Il excite du moins la curiosité,
Et, par une étude profonde
De tous les riens charmants qui gouvernent le monde,
Il a fait un talent de la frivolité.

ROSALIE.

Lindor a, je l'avoue, un autre caractère;
Mais serait-ce un défaut que la timidité?

JULIE.

Peut-être vous croyez qu'il aspire à vous plaire?
Son mérite est fondé sur votre vanité:
Mais apprenez, ma chère nièce,
Que l'homme le plus sûr en fait de probité

Nous trompe sans scrupule en parlant de tendresse,
Et qu'en un mot auprès d'une jeune beauté
L'usage a de tout temps prescrit la fausseté,
Comme un devoir de politesse.

SCÈNE VI.

ROSALIE.

Sur l'amour de Lindor a-t-elle des soupçons?
Et s'opposerait-elle au bonheur où j'aspire?
Mais profitons de ses leçons :
Lindor a cessé de m'écrire;
Peut-être qu'il trahit ses serments et mon cœur :
Est-ce à moi de nommer l'amour et le bonheur?

SCÈNE VII.

DAMIS, ROSALIE.

DAMIS.

Je viens vous faire part d'une chose importante...
Mais non; je me tairai, mon zèle vous déplaît.

ROSALIE.

La curiosité me tient lieu d'intérêt.

DAMIS.

Eh bien! du second rang si vous êtes contente,
C'est aujourd'hui votre position;
Vous n'allez qu'après votre tante;
Elle est votre rivale, et j'en suis caution :
Lindor adroitement vous trompe l'une et l'autre;
Mais il n'a pu tromper ma pénétration;
Je suis même surpris qu'il échappe à la vôtre.

ROSALIE.

Pour tenir ce langage, avez-vous oublié
Que je ne crois jamais aux noirceurs qu'on publie,
Que les liens du sang m'attachent à Julie,
Et que vous lui tenez par ceux de l'amitié?

DAMIS.

Que parlez-vous d'amis, de parents, je vous prie?
Des parents ne sont bons, ou je me trompe fort,
Qu'à figurer dans une galerie;
Quand on hérite d'eux, ils cessent d'avoir tort;
Et l'amitié n'est qu'une duperie.

Je sais vos préjugés. A présent je parie
Que vous divinisez le triste sentiment,
Que vous serez constante aveuglément,
Et vous ferez honneur de l'être.

ROSALIE.

Oui, si jamais mon cœur prend un engagement,
C'est un tort que j'aurai, monsieur, certainement.

DAMIS.

Mais dans ce siècle-ci vous ne deviez pas naître;
Ce n'est point là du tout le système du jour.
Vous prenez l'ennui pour l'amour;
Et, tandis qu'à duper tout le monde s'occupe,
Vous vous glorifiez de vouloir être dupe.
De la mode et du temps sachez mieux profiter;
Ce n'est qu'aux cœurs usés qu'on permet la constance;
Ce ridicule affreux a pensé perdre Hortense.
Tout dépend de bien débuter.
Par les plus brillantes peintures
Il faut commencer le roman,
Fixer l'attention, courir rapidement
D'aventures en aventures,
Augmenter l'intérêt de moment en moment,
Ensuite le filer un peu plus lentement,
De l'amour par degrés diminuer les ailes;
Et, quand on croit en être à son dernier amant,
On peut crier alors contre les infidèles,
Et finir par le sentiment.

ROSALIE.

Ce système, je crois, réussit rarement;
Et les coquettes surannées
Passent la fin de leurs années
A rougir du commencement.
En perdant la beauté, c'est en vain qu'une femme,
Dont la constance est le dernier parti,
Cherche à fixer ses vœux, à rajeunir son âme;
Elle n'inspire plus ce qu'elle a trop senti.
Si, d'un tas de rivaux loin d'être la victime,
Son cœur d'un tendre amour avait été le prix,
L'amour la laisserait dans les bras de l'estime;
Mais le caprice usé l'abandonne au mépris.

DAMIS.

Mais vous n'avez sur tout que de fausses idées.
Le mépris n'est qu'un mot : loin d'être dégradées
Par le nombre des faits et des événements,
Pour vous apprécier on compte vos amants.
Tant de simplicité m'étonne;
A peine vos attraits sont-ils dans leur printemps :
Mais votre esprit est bien dans son automne.
Il faut le rajeunir, il en est encor temps :
Vous allez débuter sur la scène du monde,
Chaque rôle y demande une étude profonde,
Mais le vôtre surtout un jeu particulier.
Apprenez vos devoirs; du froid jargon, des mines,
De mots à double sens et d'allusions fines
Se faire un style singulier;
Avoir l'art de concilier
Une foule d'amants qui, trompés l'un par l'autre,
Vous engagent leur cœur sans engager le vôtre;
Ne souffrir qu'aucun d'eux vous quitte le premier;
D'un air libre et riant tout dire et tout entendre;
Où l'on promet d'aller, toujours se faire attendre;
Arriver en pestant contre quelque importun;
Faire sur sa parure une légère excuse;
Commencer vingt propos, et n'en finir aucun;
Où l'on périt d'ennui jurer que l'on s'amuse;
Refuser de l'esprit à toutes les beautés;
User tout, épuiser trente sociétés;
En un mot, être folle, et se croire jolie :
Voilà ce qu'on appelle une femme accomplie.

ROSALIE.

Je croyais qu'il fallait, pour mériter ce nom,
Une célébrité sur l'estime établie;
Et que, loin d'illustrer sa honte et sa folie,
Il fallait consulter l'honneur et la raison.

DAMIS.

La raison, dites-vous? elle n'est alléguée
Qu'à propos de laideur ou d'importunité;
Dans les cercles bourgeois nous l'avons reléguée;
Elle ternit l'esprit et voile la beauté.
Quant à l'honneur du sexe... outre qu'on n'y croit guère,
En est-il un réel qui dépende de vous?

Il ne faut qu'un propos indiscret ou jaloux
Pour vous ravir cette chimère,
Et malheureusement nous ne pouvons nous taire.
Si votre cœur se rend, le premier de nos soins
Est d'aller publier votre prompte défaite;
Si votre entêtement nous force à la retraite,
Nous soutenons toujours, sans crainte de témoins,
Que notre victoire est complète:
Aimez ou n'aimez pas, soyez prude ou coquette,
Vous n'avez rien de plus, et nous très-peu de moins.

ROSALIE.

J'ai peu vu; mais enfin j'ai vu tout le contraire;
L'indiscrétion même affecte le mystère,
Et ne trahit d'ailleurs que votre probité;
Lorsque vous abusez de quelque faible indice,
Trop promptement saisi par la méchanceté,
C'est imposture ou lâcheté;
Mais le doute envers nous serait une injustice;
Pour les honnêtes gens c'est toujours fausseté:
La vertu ne croit rien sur le rapport du vice.

DAMIS.

Et le public croit tout, excepté la vertu;
Plus elle est fastueuse, et plus il la soupçonne;
De quelque dignité qu'un goût soit revêtu,
C'est l'art de tout le monde, il ne trompe personne,
Ou du moins que les sots. Mais laissons tout cela:
En partageant son cœur, Lindor vous rend le vôtre;
Et quand on a tant fait que d'aimer celui-là,
On en peut bien aimer un autre.

ROSALIE.

Votre soupçon sur moi me sert à réfuter
Tous ceux dont vous formez une odieuse histoire.

DAMIS.

Tenez, voici Pasquin; il peut vous attester
La vérité des faits.

ROSALIE.

Non, je ne puis vous croire,
Et je ne dois pas l'écouter.

SCÈNE VIII

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

Elle n'est pas ce qu'elle veut paraître,
Et son cœur est bien loin de la tranquillité.
Elle pourra t'interroger peut-être...

PASQUIN.

De combler son chagrin vous seriez très-flatté;
Pour moi, je ne puis pas fâcher une beauté,
Et je ne suis pas propre à faire un petit-maître.

DAMIS.

Je t'offre deux partis, vois quel est le plus doux :
Si tu dis que Lindor est amant de la tante,
Tu seras en argent par delà ton attente;
Si tu ne le dis point, je te rouerai de coups.

PASQUIN.

Quoique je sois un honnête homme,
Pour hésiter, monsieur, je suis trop effrayé;
J'aime beaucoup mieux être un menteur bien payé,
Qu'un homme d'honneur qu'on assomme.

DAMIS.

Va, de ta probité je prends sur moi le soin.

PASQUIN.

Un incident, monsieur, que je dois vous apprendre,
C'est que Lindor ici va sans doute se rendre;
Et de son débotté je viens d'être témoin.

DAMIS.

Il suffit, laisse-moi.

SCÈNE IX.

DAMIS.

J'ai trompé la Julie,
J'ai rempli de soupçons l'esprit de Rosalie;
Il faut à son amant porter le dernier coup.
Avec ses craintes mal fondées,
Et ses singulières idées,
Lucinde, en vérité, m'embarrasse beaucoup.
Pour un arrangement faut-il tant de mystère?

SCENE X.

DAMIS, LINDOR.

DAMIS.

Eh! bonjour, chevalier; quoi! déjà de retour?
Je te croyais pour un mois à la cour.

LINDOR.

Moi? je n'y vais jamais que pour affaire.
Les plus grands noms à peine en soutiennent l'éclat:
N'étant point obligé d'y vivre par état,
Je n'y pourrais jouer qu'un rôle d'inutile,
Et de tous, selon moi, c'est le plus difficile;
Il faut savoir donner et prendre de l'ennui;
Je me trouve d'ailleurs d'un embarras extrême,
Je n'ai point le talent de démasquer autrui,
Encor moins l'art de me masquer moi-même:
Que ferais-je à la cour?

DAMIS.

Tu serais, en deux mots,
La dupe des méchants, et le martyr des sots.

LINDOR.

Aussi j'y reste peu.

DAMIS.

J'approuve ce système;
Mais, mon cher chevalier, on est dupe partout.
A parer ce malheur vainement on s'applique:
Le courtisan l'est de sa politique,
L'ami de sa franchise, et l'amant de son goût.
Tu pourrais là-dessus consulter Rosalie.

LINDOR.

Quel rapport, s'il vous plaît, a-t-elle à tout ceci?

DAMIS.

Non content d'être dupe, es-tu discret aussi?
Ta sagesse, ma foi, va droit à la folie.
Ce que j'aime beaucoup de ta discrétion,
C'est que pour Rosalie elle est en pure perte:
Abandonne, crois-moi, sa réputation
Au sentiment public. Quoi! je te déconcerte?

LINDOR.

Mais encor que dit-on?

DAMIS.

Oh ! rien de positif.
On prétend qu'elle est fausse avec un cœur naïf,
Comme avec un air fin l'on te croit fort crédule ;
On dit que d'amours en amours
Depuis assez longtemps sa tendresse circule,
Et qu'elle t'a choisi pour en borner le cours :
On l'honore d'un vice, et toi d'un ridicule.

LINDOR.

C'est ainsi qu'au hasard on décide toujours ;
Le babil, éternel nouvelliste du blâme,
Dit tout, ne prouve rien, condamne sans témoins ;
Et mille échos bruyants, dès qu'on nomme une femme,
Vous détaillent le plus ce qu'ils savent le moins.

DAMIS.

Soupçonner une femme est risquer peu de chose :
On peut alors parier cent contre un ;
En fait d'amour la plus simple en impose :
Le jeu des passions est leur talent commun.

LINDOR.

Il en est, j'en conviens, qui, tendres par étude,
Coquettes par ennui, fausses par habitude,
Nous trompent par besoin ; mais sommes-nous moins faux ?
Les femmes de nos torts empruntent leurs défauts,
Et leurs vertus sont rarement les nôtres.
D'ailleurs ne jugeons point des unes par les autres :
Toutes n'ont pas les mêmes agréments ;
Et toutes ne sont pas de ces femmes citées
Presque à tous les portraits des modernes romans,
Qui toujours sans amours, et sans jamais amants,
Peut-être rougiraient d'être plus respectées.

DAMIS.

Leur façon de penser a son utilité ;
Le devoir d'une femme est de savoir nous plaire ;
Et le fond de son caractère
Doit être la frivolité.
Que m'importent ses torts : pourvu qu'elle m'amuse ?
Ils sont tous au profit de la société.
Il n'est point de travers que le plaisir n'excuse ;
Et tes femmes de bien, dans leur triste maison,
Font vœu de s'ennuyer vis-à-vis la raison.

LINDOR.

Pour un goût passager que tout cela décide,
Soit. Mais si vous cherchiez un bonheur plus solide,
Quel serait votre choix ?

DAMIS.

Veux-tu parler d'hymen ?
Ceci mérite un plus grand examen ;
Comme ce n'est jamais pour soi qu'on se marie...

LINDOR.

Si vous ramenez tout à la plaisanterie,
Je me tais.

DAMIS.

En un mot, sur un frivole espoir,
Jamais je ne prendrais ma maîtresse pour femme :
Presque tous les objets d'une si belle flamme
Nous vendent le matin le repentir du soir.
D'ailleurs, parmi les gens aimables,
Rien n'est plus décrié que les hauts sentiments.
Que dire aux femmes estimables ?
Que faire des époux amants ?
On les reçoit avec des compliments,
On les conduit avec cérémonie,
Et l'on ne va chez eux qu'aux grands événements.
Ils sont, comme tu vois, très-bonne compagnie.

LINDOR.

Ce terme prodigué ne m'en impose plus ;
La maison où l'on règne est la seule qui plaise :
En définissant bien ce titre, ou son abus,
La bonne compagnie est souvent la mauvaise.
Renoncer à l'estime et prétendre à l'esprit,
Être fat et méchant, c'est ici l'étiquette :
Là, par la dignité l'agrément est proscrit ;
On respecte toujours, et jamais on ne rit :
Ailleurs, à chaque mot il faut un interprète ;
Dans une autre société,
C'est aux dépens des mœurs que règne la gaieté ;
Il n'est rien qu'on n'admette ou qu'on ne puisse exclure :
La multitude enfin, pour fixer le bon ton,
Juge des hommes par le nom,
Et des femmes par la figure.

DAMIS.

On ne t'a pas donné de justes notions;
Tu prends pour les ressorts les décorations.
Je veux te voir un jour, avec ce beau système,
Las de ta Pénélope, encor plus de toi-même,
Trouver ton châtiment dans les plaisirs d'autrui;
Et, victime de la constance,
Ne plus sentir ton existence
Que par les regrets et l'ennui.
Je te laisse y penser. Excuse ma franchise :
Tu sais que je suis neutre en cette affaire-ci,
C'est pour ton intérêt que je te parle ainsi;
Souviens-toi que l'amour sujet à la surprise
A l'éclat d'un beau jour tout à coup obscurci,
Et que l'esprit souvent conseille une sottise.

SCÈNE XI.

LINDOR.

Un tel discours part-il d'un zèle officieux?
Non : la tracasserie est son vrai caractère.
Il prend de l'amitié le voile spécieux;
Mais il ne la connaît que pour la trahir mieux :
La plus simple vertu dans son âme s'altère :
Comment le punirai-je... ? en devenant heureux.
Je vais trouver Julie, et, sans plus de mystère,
La prier de m'unir à l'objet de mes feux.

SCÈNE XII.

LINDOR, JULIE.

JULIE, une lettre à la main, qu'elle cache aussitôt qu'elle aperçoit Lindor.

Après ce qu'on m'écrit, quoi! mon cœur délibère!
Damis peut-il encor me plaire?
Mais non, je le méprise, il n'est plus dangereux.

LINDOR.

J'allais chez vous, madame, et je vous vois paraître.
Je vous suis attaché plus que l'on ne peut l'être;
Mais la seule amitié ne borne pas mes vœux :
Ah! je voudrais encor former de plus doux nœuds...
Faut-il qu'en même temps, timide et téméraire

Je craigne de parler et ne puisse me taire!

JULIE.

Vous me redoutez moins lorsque vous écrivez.

LINDOR.

Vous avez lu ma lettre?

JULIE.

Ah! la demande est bonne!
Mais ce trouble me plaît, et n'a rien qui m'étonne.

LINDOR.

Croirai-je que vous éprouvez...?

JULIE.

Oui, si de votre amour j'ai des preuves certaines,
Vous n'aurez point formé des espérances vaines.

LINDOR.

Cette condition m'assure votre aveu.
Quel bonheur! dès ce jour je suis votre neveu.

JULIE, à part.

Quelle était mon erreur!

LINDOR.

Votre adorable nièce
Sait-elle...?

JULIE.

Ignorer tout est son premier devoir;
Et les filles, monsieur, ne doivent rien savoir.

LINDOR.

Ah! souffrez que, cédant au transport qui me presse,
J'aille lui faire part de ma félicité.

JULIE.

Vous y pourriez trouver quelque difficulté.

LINDOR.

Quoi! madame, au moment...?

JULIE.

Ah! laissez-moi, de grâce.

LINDOR.

Souffrez qu'à vos genoux...

(Rosalie paraît ici d'un côté du théâtre sans être vue.)

JULIE, en sortant.

Je vous cède la place.

LINDOR.

Vous me fuyez en vain. Ah! je suivrai vos pas.

SCÈNE XIII.

ROSALIE.

Non, Damis ne me trompait pas.
Le perfide à mes yeux n'a pu cacher son crime;
Ciel! devais-je m'attendre à me voir sa victime!
Voilà donc tout le prix du plus pur sentiment;
Un mutuel amour n'est jamais qu'en idée,
Et l'illusion d'un moment,
De mille combats précédée,
Devient un éternel tourment.
Hélas! je doute encor qu'il puisse être infidèle.

SCÈNE XIV.

ROSALIE, PASQUIN.

ROSALIE.

Viens, Pasquin, et surtout dis-moi la vérité.

PASQUIN.

Je la dirais pour rien; mais, j'en rougis pour elle,
Il faut payer la probité.

ROSALIE, à part.

Quelle démarche! et qu'elle m'est cruelle!
(Haut.)
Prends vite, et satisfais ma curiosité.

PASQUIN.

Que me demandez-vous?

ROSALIE.

Est-il vrai que ma tante
Ait du goût pour Lindor, et qu'il en soit épris?
Est-il bien vrai, Pasquin, que tu les as surpris
Se jurant un amour...?

PASQUIN.

Oui, la chose est constante:
Vous seule l'ignorez, et même en ce moment
Ils causent ici près très-familièrement.

ROSALIE, à part.

Du plus fidèle amour voilà la récompense!

PASQUIN, comptant son argent.

Je crois qu'elle aurait pu mieux placer sa dépense.

SCÈNE XV.

ROSALIE, PASQUIN, JULIE, LINDOR.

JULIE, à Pasquin.

Dis, quel est le billet que Lubin tient de toi ?

LINDOR.

Réponds, et promptement.

PASQUIN.

Sans vous mettre en colère,
Vous devriez juger qu'un homme tel que moi
Ne doit point se mêler d'une pareille affaire.

LINDOR.

Dans tout ceci D'amis a manœuvré.

JULIE.

Oui, j'entrevois tout le mystère.

LINDOR.

Parle, faquin; il faut que, de force ou de gré,
Tu rendes cette énigme claire.

PASQUIN.

Moi? je ne fais jamais d'efforts que pour me taire.

JULIE.

Vous, ma nièce, restez.

ROSALIE.

Madame, à tout ceci
J'ai cru que ma présence était peu nécessaire.

JULIE.

Restez.

LINDOR, à Pasquin.

Dans le moment je veux être éclairci.

PASQUIN.

Sur le chapitre de son maître
Un valet doit être discret.

JULIE.

En voulant le cacher il nous dit son secret.
Mais je n'ai pas besoin de lui pour le connaître :
(A Pasquin.)
Va le chercher.

PASQUIN.

Madame, il doit bientôt paraître.
Il m'avait ordonné de l'attendre en ces lieux.

JULIE.

Oui, plus il me fut cher, plus il m'est odieux.

Il ignore, le fat, quel revers il s'apprête;
Je sais, à n'en pouvoir douter,
Qu'il pense de Lucinde avoir fait la conquête,
Et m'obliger à le quitter.
Je me fais un plaisir de le déconcerter.

PASQUIN, à part.

Ne l'avertissons point, son intérêt l'exige;
Et pour le mien surtout je veux qu'on le corrige.

JULIE, à Pasquin.

Si tu dis un seul mot, je saurai te punir.
(A Lindor et à Rosalie.)
Et vous, allez tous deux joindre la compagnie,
Et ne redoutez point l'instant de revenir.

LINDOR.

Je n'attends que de vous le bonheur de ma vie.

SCÈNE XVI.

JULIE.

Ah! ah! monsieur Damis, je sais votre projet,
Vous attendez de moi des avances de haine;
Mais, loin de me prêter à remplir votre objet,
Je veux paraître encor resserrer votre chaîne:
A mes regards il vient se présenter.

SCÈNE XVII.

JULIE, DAMIS.

DAMIS, à part.

Je vois Julie; allons, voici l'instant critique
Où, tâchant poliment de l'impatienter,
Je dois chercher à mériter
Le congé le plus authentique.

JULIE.

Qu'avez-vous donc, Damis? je vous trouve rêveur.

DAMIS.

Madame, on l'est toujours quand on a le cœur tendre.

JULIE.

Ce discours est flatteur, et c'est me faire entendre
Que votre rêverie était en ma faveur.

DAMIS.

Vous ne vous flattez point, vous me rendez justice,

Madame, assurément.

JULIE, à part.

Mais il devient plus doux.

(Haut.)

Quoi ! serait-il instruit? Je pense comme vous.
Bien loin que par le temps mon amour s'affaiblisse,
Il semble augmenter chaque jour.
C'est la réflexion qui détruit le caprice,
C'est elle qui soutient l'amour.

DAMIS, à part.

Voilà qui tourne mal.

JULIE.

Vrais, tendres et fidèles,
Les bons cœurs à venir nous prendront pour modèles;
Nous serons mis au rang des grandes passions :
On n'a pas cru d'abord notre union bien sûre,
Tout paraissait en nous un sujet de rupture;
Mais nous avons prouvé que nous nous convenions.

DAMIS.

Oh! tout à fait, madame!

JULIE, à part.

Ah ! son trouble m'enchante.

(Haut.)

Je veux qu'en nos vieux ans, l'un près de l'autre assis,
Nous soyons de l'amour une image touchante,
Et que nous rappelions Philémon et Baucis.

DAMIS.

Je n'ose jusque-là porter mon espérance,
Et je ne réponds pas de faire le trajet.

JULIE.

Je vous entraînerai par ma persévérance,
Et vous serez forcé de suivre mon projet.
Jusqu'à présent j'ai lieu d'être contente,
A quelque chose près, de tous vos procédés;
Mais les torts les plus décidés
Ne m'empêcheront pas, monsieur, d'être constante.

DAMIS.

La façon de penser est belle... assurément.

JULIE.

Eh bien! j'ose prétendre à cette grandeur d'âme.
Ne méritez-vous pas de fixer une femme?

DAMIS.

Oui, quand on rougissait d'avouer un amant;
Mais on ne rougit plus que d'aimer constamment.

JULIE.

Quel que soit là-dessus le préjugé vulgaire,
De vous aimer toujours je me fais une loi.

DAMIS, à part.

Non, je ne parviendrai jamais à lui déplaire.
Voilà de ces malheurs qui n'arrivent qu'à moi.

JULIE.

Comment?

DAMIS.

Mais si l'objet d'une telle faiblesse
N'attendait qu'un prétexte, et périssait d'ennui?
Car j'en connais beaucoup de cette espèce.

JULIE.

Mais je redoublerais d'attention pour lui.

DAMIS.

Voilà précisément ce qui fait les ruptures :
En de pareilles conjonctures
Ménager un amant, ce n'est que lui fournir
Des moyens plus flatteurs, des ressources plus sûres;
Et le plaisir malin de rompre les mesures
Que l'on prend pour le retenir.

JULIE.

J'aurais, en lui donnant un plaisir très-frivole
Un honneur très-réel.

DAMIS.

Rien ne fait tant de tort
Que l'ennui d'un amant qui, froid comme une idole,
Ne peut à ses amis faire envier son sort;
Cela perd une femme, et l'amour qui s'endort
Est plus humiliant que l'amour qui s'envole.

JULIE.

Je crains peu qu'un amant qui possède mon cœur
Éprouve en mes liens le dégoût du bonheur;
Mais s'il prenait jamais une nouvelle chaîne,
On me verrait blesser ma rivale et l'ingrat
Des traits les plus perçants que m'offrirait la haine,
Et porter le dépit jusqu'au plus grand éclat.

DAMIS.

C'est montrer au public la plus grande faiblesse,

Et faire voir aux gens que leur perte nous blesse.
Pour moi, si, répondant au billet d'aujourd'hui,
Vous admettiez Lindor au bonheur de vous plaire,
Loin de vous réclamer et de rompre avec lui,
Je le mettrais au fait de votre caractère.

JULIE.

Ce dépit, cette aigreur me prouvent votre amour :
A vous rendre jaloux je suis donc parvenue !
Il faut vous avouer que j'étais résolue
De laisser à Lindor quelque espoir de retour
Pour éprouver votre tendresse.

DAMIS.

Vous piquez ma sincérité;
Le billet de Lindor était pour votre nièce,
Et par mon ordre seul Lubin vous l'a porté.

JULIE.

Que je vous sais bon gré d'une telle injustice !
Nous n'avions l'un et l'autre employé l'artifice
Que pour nous mieux prouver notre fidélité :
De la vôtre je suis contente;
Sur la mienne de même étant bien éclairci,
Vous allez voir encor que je suis bonne tante.
(Au fond du théâtre à quelques valets.)
Que ma nièce et Lindor viennent tous deux ici.

DAMIS.

Un tel événement a lieu de me surprendre,
Et, loin de me flatter, il doit m'humilier.
Enfin je ne sais plus comment il faut s'y prendre
Pour se faire congédier.

SCÈNE XVIII.

JULIE, DAMIS, ROSALIE, LINDOR.

JULIE.

Approchez-vous, ma nièce, et soyez rassurée;
Il ne m'est pas permis de blâmer votre choix.
Remerciez monsieur de m'avoir éclairée;
C'est par son bon esprit qu'il nous unit tous trois.

ROSALIE, à Damis.

Se peut-il qu'à ce point mon sort vous intéresse?

DAMIS.

Dans un amant chéri je vous donne un époux.
Le véritable amour n'est point une faiblesse :
S'aimer est, selon moi, la première richesse,
Et s'aimer par devoir, le bonheur le plus doux.

LINDOR.

Le mien s'augmente encore en le tenant de vous.

JULIE, à Damis.

En vous offrant ma main puis-je faire le vôtre ?
Soupçonnez-vous encor mon cœur d'être changé ?

DAMIS.

Quoique nous soyons faits sans doute l'un pour l'autre,
Sur un plus long délai je m'étais arrangé.

JULIE.

Ne pourrait-on savoir quel motif vous engage
A ce retardement ?

DAMIS.

Vous l'apprendrez un jour.

JULIE.

Voulez-vous de Lucinde obtenir le suffrage ?

DAMIS.

Pourquoi non ? l'amitié peut éclairer l'amour.

JULIE.

Vous dites vrai, monsieur, et cette aimable veuve
Vient à l'instant de m'en donner la preuve
Dans ce billet dicté par son cœur généreux.
Vous allez en juger, le tour en est heureux.

Billet.

(Elle lit.)

« Le perfide Damis s'est flatté de me plaire :
« Pour vous en détacher n'ayant que ce moyen,
« J'ai feint de n'être point sévère,
« Et j'ai forcé mon caractère
« Pour vous détromper sur le sien.
« Avec vous sans éclat il cherche une rupture ;
« Je vous ai ménagé l'honneur de le quitter ;
« Il m'a sacrifié certaine miniature
« Que ce soir, au plus tard, je compte vous porter.
« De le trouver chez vous je serais confondue ;
« En prenant le parti de le congédier,
« Vous pouvez lui signifier

« Que de ce jour pour lui ma porte est défendue. »

ROSALIE.

On ne vous gâte point dans cette lettre-là.

DAMIS.

Tous ces petits revers m'amusent et m'animent :
Comment donc, j'ai trouvé deux femmes qui s'estiment?
La rencontre est unique, et l'on en parlera.

(Il sort.)

JULIE.

Malgré le ton railleur qu'il s'efforce de prendre,
Dupe de son esprit et de tous ses complots,
C'est sur lui seul que tombent ses bons mots.
Si les femmes voulaient s'entendre,
Les hommes les plus fins ne seraient que des sots.

FIN DE L'IMPERTINENT.

LA NOUE.

LA COQUETTE CORRIGÉE,

COMÉDIE.

NOTICE SUR LA NOUE.

LA NOUE (Jean SAUVÉ DE) naquit à Meaux, en 1701. Il n'est pas probable qu'il ait été poussé au théâtre par un goût bien décidé, car ce n'est qu'à l'âge de quarante et un ans qu'il fut admis, après un début à Fontainebleau, à faire partie de la troupe du Théâtre-Français. Généralement estimé comme homme, la Noue était très-aimé comme acteur; et s'il faut s'en rapporter à l'opinion de ses contemporains, le comédien l'emportait de beaucoup chez lui sur le poëte. Mais aujourd'hui que l'acteur a disparu, l'auteur dramatique est le seul que nous puissions apprécier : aussi, laissant de côté le jugement souvent peu équitable des contemporains, nous n'opposerons pas ici ce qu'il y eut de fugitif et de périssable dans son talent à ce qu'il eut de solide et de durable. *Mahomet II*, tragédie représentée en 1739, et *la Coquette corrigée*, comédie en cinq actes, en vers, donnée en 1756, sont les seuls titres littéraires de la Noue. *Mahomet II* lui a mérité les éloges de Voltaire; et *la Coquette corrigée*, jouée de temps en temps, est revue encore avec plaisir. Cette pièce fut d'abord assez froidement accueillie; reprise plusieurs fois ensuite, elle ne fut pas beaucoup plus heureuse : cependant, grâce au talent que déploya dans le rôle de Julie une actrice aimée du public, elle a obtenu il y a quelques années une suite de représentations nombreuses. Nous ne conclurons pas de ce fait que d'abord le parterre s'est trompé, et que mieux éclairé plus tard il applaudit à cette comédie comme elle eût dans la nouveauté mérité de l'être. Non, l'ouvrage de la Noue, estimable dans un grand nombre de parties, forme un ensemble défectueux, qui ne peut être dissimulé aux yeux du public que par le grand talent des interprètes : encore, quelle que soit leur habileté, aucun d'eux ne peut-il faire qu'on s'intéresse à la marche d'une action dont le dénoûment est prévu, ou à la position peu dramatique dans laquelle le principal personnage du drame se trouve placé.

On remarque dans cette pièce un assez grand nombre de vers heureux, entre autres ceux-ci, que nous aimons à rappeler parce qu'ils sont incontestablement les meilleurs :

> Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot :
> L'honnête homme trompé s'éloigne, et ne dit mot.

Mais le style général de l'ouvrage est flasque, incorrect, et surchargé de termes impropres : cette forme poétique, qui ne diffère de la plus médiocre prose que par le retour des rimes, a eu malheureusement un grand nombre d'imitateurs. Beaucoup de gens disent aujourd'hui, en parodiant le mot de Beaumarchais : Ce qui serait mauvais en prose on le met en vers.

Lanoue est mort à Paris, en 1761.

LA COQUETTE
CORRIGÉE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 23 FÉVRIER 1736.

PERSONNAGES.

CLITANDRE.
LE VIEUX COMTE.
LE MARQUIS, neveu du comte.
ÉRASTE.
UN LAQUAIS de Julie.
JULIE, jeune veuve coquette.
ORPHISE, tante de Julie.
LA PRÉSIDENTE, femme du monde.
ROSETTE, suivante de Julie.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon commun aux appartements d'Orphise et de Julie.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

Ah ! Clitandre, c'est vous ! ma joie en est extrême;
Je devais envoyer chez vous ce matin même :
Je voulais vous parler.

CLITANDRE.

Je me tiendrais heureux
De pouvoir deviner et remplir tous vos vœux.
Mais, madame, avant tout, dites-moi, je vous prie,
Quel est le but, l'objet d'une plaisanterie
Que l'on me fait, et dont vous êtes de moitié?

ORPHISE.

De moitié ? moi, Clitandre ?

CLITANDRE.

Oui, vous. Notre amitié
Exige que de tout vos bontés m'éclaircissent :
Lisez. (Il donne un billet à Orphise.)

ORPHISE regarde la signature, et dit :

« Julie ! » Enfin mes projets réussissent.
(Elle lit.)

« Vous ignorez, sans doute, que c'est à moi à répondre de la « conduite de mon aimable tante : peu s'en faut qu'elle ne m'ait fait « confidence des sentiments qu'elle a pour vous, et je prétends juger « par moi-même si vous le méritez; ainsi, monsieur, préparez-vous « à subir l'examen le plus sévère, et, surtout, faites provision de « bonnes raisons pour justifier, à votre âge, et votre éloignement pour « les nièces, et votre goût déterminé pour les tantes. JULIE. »

Quel éclaircissement exigez-vous de moi?
Ce billet est très-clair.

CLITANDRE.

Vous riez, je le voi.

ORPHISE.

Pourquoi donc ? Je n'osais avouer ma défaite ;
Et de mes sentiments ma nièce est l'interprète :
Je la remercierai.

CLITANDRE.

Cessez de plaisanter.

ORPHISE.

Mon amitié pour vous ne saurait augmenter,
Clitandre : j'aime en vous cet heureux caractère
Qui vous rend à la fois agréable et sincère;
Cet esprit dont le ton plaît à tous les états;
Que la science éclaire, et ne surcharge pas,
Dont l'essor libre et pur, parcourant chaque espace,
Badine avec justesse et raisonne avec grâce...

(Clitandre fait un geste d'interruption.)

Ne m'interrompez pas.

CLITANDRE.

Madame, ce portrait
Me ressemble si peu...

ORPHISE.

La vérité l'a fait :
Mais je sais que votre âme est bien plus belle encore.

CLITANDRE.

Avec profusion votre main me décore :
Mais quittez ces pinceaux que l'amitié conduit ;
C'est assez me flatter, je voudrais être instruit.
Cette lettre...

ORPHISE.

Est l'effet de mon heureuse adresse...
Il faut que vous m'aidiez à corriger ma nièce.

CLITANDRE.

Quoi ! ce projet encore occupe votre esprit ?
Votre nièce l'ignore, ou sans doute elle en rit ;
Mais, pour l'exécuter, quel rare stratagème... ?

ORPHISE.

Il faut que vous l'aimiez.

CLITANDRE.

Moi ? Julie !

ORPHISE.

Oui, vous-même.
Bien plus, je vous réponds du plus tendre retour.

CLITANDRE.

Le cœur de votre nièce est-il fait pour l'amour ?

ORPHISE.

Je connais, comme vous, cette ardeur vagabonde
Qui l'entraîne sans choix dans les flots du grand monde :
Je sais qu'elle est coquette, et qu'à tout l'univers
Sa vanité voudrait faire porter ses fers,
Envahir tous les cœurs, briller sans concurrence,
Déifier enfin sa beauté qu'on encense.
Si je l'accuse ici, ce n'est point par humeur ;
Je l'aime, et je voudrais assurer son bonheur.
Quand son époux mourut, victime de mon zèle,
Retraite, amis, maison, j'ai tout quitté pour elle :
Je n'ai point revêtu l'air farouche et grondeur
Ni d'une surveillante affecté la rigueur ;
Elle m'aurait trompée, elle m'aurait haïe :
Elle ne voit en moi que sa plus tendre amie ;
Sous ce titre, en tous lieux j'accompagne ses pas,
J'écarte les dangers, je préviens les éclats ;
Ne pouvant l'arrêter, je la suis : ma prudence
Préside à sa conduite, en bannit l'indécence ;
Et, toujours occupée à régler ses désirs,
Je parais seulement partager ses plaisirs.

CLITANDRE.

Je sais jusqu'à quel point vous êtes estimable.
Mais Julie, après tout, n'est point si condamnable :
Tout la porte au plaisir, sa fortune, son rang ;
De ses brillants défauts, son âge est le plus grand ;
Et quoique du devoir elle étende la chaîne,
Elle résiste encore au torrent qui l'entraîne.
Mais pesez vos desseins. Qui? moi la réformer ?
Je ne connais en moi rien qu'elle puisse aimer :
Je le sens à regret, mais j'ose vous le dire,
Le moindre petit-maître obtiendra plus d'empire.

ORPHISE.

Non : tous nos merveilleux près d'elle ont échoué,
Et de tous leurs assauts son orgueil s'est joué.
Contente d'entasser conquêtes sur conquêtes,
Elle a pour tous les cœurs des chaînes toujours prêtes ;
Mais, en les soumettant, elle échappe à leurs traits,
Et du sien, jusqu'ici, rien n'a troublé la paix.

CLITANDRE.

L'avis est excellent : mais songez donc, madame,
Qu'en voulant allumer une imprudente flamme,
Je pourrais le premier en être consumé.
Pour braver tant d'attraits, suis-je assez bien armé?
Veuve et très-jeune encor, riche, spirituelle,
Fière de vingt talents, aimable autant que belle,
Mes yeux, longtemps fixés sur tant d'appas divers,
Pourraient faire à mon cœur oublier ses travers :
Je n'ose le risquer.

ORPHISE.

Je vous connais, Clitandre :
Lorsqu'à tant de beauté vous craignez de vous rendre,
Ce n'est là qu'une excuse, un honnête détour.
La vertu seule a droit d'allumer votre amour :
Jusqu'à ce jour ma nièce a conservé la sienne ;
Mais bientôt il n'est plus de frein qui la retienne,
Vous pensez comme moi sur cet article-là.
D'un danger si pressant, de grâce, arrachons-la :
Aidez-moi de vos soins.

CLITANDRE.

Il faut être sincère :
Ce projet qui vous flatte a trop de quoi me plaire ;

Déjà plus d'une fois j'ai surpris dans mon cœur
Des désirs inquiets d'obtenir ce bonheur ;
Déjà depuis longtemps ma raison en alarmes
Ne peut qu'avec effort résister à ses charmes :
De toutes ses erreurs peu tranquille témoin,
Je la fuis à regret, et l'admire de loin.
Ainsi, vous le voyez, l'épreuve est dangereuse.

ORPHISE.

Elle vous aimera : son sort est d'être heureuse.

CLITANDRE.

Je ris de vous entendre, et vous me ravissez
Par ce ton décisif dont vous me l'annoncez.
Et sur quoi fondez-vous un espoir qui me passe ?

ORPHISE.

Oh ! je vais vous le dire : écoutez-moi, de grâce.
Depuis près de deux mois, habile à tout saisir,
Je conduis mon projet sans vous en avertir.
J'ai toujours remarqué que la grande folie,
Que le goût dominant de ma chère Julie,
Est moins de captiver ceux qui l'aiment par choix,
Que d'asservir les cœurs soumis à d'autres lois.
Un amant, quel qu'il soit, la trouvera rebelle ;
Mais qu'il en aime une autre, il devient digne d'elle ;
Et, pour se l'attacher, il n'est feintes, détours,
Ruses, dont son orgueil n'emprunte le secours.
Elle attaque, on résiste ; elle presse, on lui cède ;
Mais un est-il soumis, un autre lui succède.
Pour fixer ses regards sur ce que vous valez,
J'ai dit que vous aimiez ; mais que vos feux voilés,
Remplissant tous les vœux d'une amante sincère,
Couvraient votre bonheur des ombres du mystère ;
Que je la défiais de troubler vos plaisirs,
Quoiqu'elle vît souvent l'objet de vos désirs ;
Et que votre conquête à ses yeux interdite
Supposait dans une autre un plus rare mérite.
Son cœur a pris l'essor, et ses émotions
Ont d'abord éclaté par mille questions.
J'ai feint de badiner ; l'atteinte était portée :
Lorsque vous paraissiez, je l'ai vue agitée,
Suivre partout vos yeux, peser tous vos discours,
Chercher avidement l'objet de vos amours,

Et toujours cependant employer tous ses charmes
Afin de vous forcer à lui rendre les armes.
D'ordinaire sur moi vos regards se perdaient,
Les siens en même temps sur moi se confondaient :
A cent petits égards votre amitié fidèle
Mille fois m'a donné l'avantage sur elle ;
Ses soupçons balançaient, ils se sont appuyés,
Et produisent enfin l'effet que vous voyez.

CLITANDRE.

Eh bien ! si notre amour eût été véritable,
Le moyen d'excuser ce trait abominable?

ORPHISE.

Il ne l'est point : pourquoi le prendre au sérieux?

CLITANDRE.

Elle n'en est pas moins criminelle à mes yeux.
Penserait-elle à moi, si sa maligne adresse
N'y trouvait le plaisir d'enlever ma tendresse?
A qui?... (Orphise rit.) Fort bien ; riez...

ORPHISE.

Je ris de ce courroux.
Son caractère est-il une énigme pour vous?
Sa fierté vous défie ; allons, entrez en lice ;
En vous faisant aimer, confondez sa malice :
Entraînez, séduisez, humiliez son cœur,
Et forcez son orgueil à connaître un vainqueur.
Quoi donc? vous balancez ! quelles sont vos alarmes?
Vous le savez, Julie étincelle de charmes ;
La nature a versé sur elle avec plaisir
Cent dons que la fortune a pris soin d'embellir :
L'abus de tant d'appas tous deux nous inquiète ;
Mais qu'elle aime une fois, et la voilà parfaite :
Un véritable amour, au sein de la vertu,
Va fixer pour jamais son cœur trop combattu.
Ces mêmes qualités qui causent notre flamme,
Un honnête homme aimé les transmet dans notre âme.
De mille sots amours son cœur s'est garanti ;
Sans le vôtre, comment peut-il être assorti ?
Tout ce qui l'environne est-il fait pour lui plaire ?
Son sort est de plier sous un digne adversaire,
Et le mien est de voir heureux et réuni
Ce que j'ai de plus cher, ma nièce et mon ami.

CLITANDRE.

Je cède, et vais tenter cette grande entreprise;
Mon penchant m'enhardit, votre espoir m'autorise.
Mais, pour me mettre au fait, quel est l'amant du jour?

ORPHISE.

Lisimon.

CLITANDRE.

Que devient Éraste et son amour?

ORPHISE.

Le vieux comte le chasse; et ce choix ridicule
Cache un plus noble feu qu'elle se dissimule.
Voyez-la, parlez-lui.

CLITANDRE.

Je reste dans ces lieux:
Je veux tout observer d'un regard curieux.

ORPHISE.

La cour va se grossir; on vient, et je vous quitte.
Adieu, mon cher neveu.

(Elle sort.)

CLITANDRE.

C'est aller un peu vite.

SCÈNE II.

CLITANDRE, seul.

Il s'en faut que sa nièce et moi soyons d'accord.
Allons, sans nous flatter, secondons son effort.

SCÈNE III.

CLITANDRE, ÉRASTE.

CLITANDRE.

Éraste chez Julie! Est-ce là ta promesse?
Qu'y viens-tu faire? dis.

ÉRASTE.

Abjurer ma faiblesse;
Du plus sanglant reproche accabler, à tes yeux,
L'objet le plus perfide et le plus odieux.

CLITANDRE.

Tu l'aimes donc bien fort?

ÉRASTE.

Qui ? moi ? Je la déteste.

CLITANDRE.

Je ne m'en doutais pas.

ÉRASTE.

Oh ! je te le proteste.
Ce n'est plus un amour masqué par le dépit,
Qui s'irrite et s'apaise après un peu de bruit ;
C'est un dessein formé d'éclater, de lui nuire :
Je cours l'exécuter, et je viens l'en instruire.

CLITANDRE.

J'ignore quel sujet cause ton désespoir ;
Mais j'en augure mal, puisque tu veux la voir.
Qui gronde une volage est encore fidèle :
Il faut mieux l'imiter, que lui faire querelle.
Cours chez Lucile ; un mot va te rendre innocent.
Ton amour pour Julie, éteint presque en naissant,
Est encore ignoré de cette fille aimable ;
Ce secret révélé te rendrait plus coupable :
Va ; je l'ai disposée à te bien recevoir.

ÉRASTE, tirant de sa poche une lettre.

Tiens, reconnais Julie et le trait le plus noir.
Hier, détestant Julie et sa flamme inconstante,
Je me fais annoncer chez ta belle parente :
Dans ses yeux, où son âme étalait sa candeur,
Je lis, en rougissant, mon crime et son ardeur :
Je tombe à ses genoux, muet et plein d'alarmes...
Je reçois mon pardon, arrosé de ses larmes :
Attendri, pénétré d'amour et de remords,
Pour me justifier je fais d'heureux efforts ;
Lucile s'y prêtait, et sa bouche timide
Me traitait de volage, et non pas de perfide...
C'est dans ce même instant qu'un démon envieux
M'accable, la détrompe, et l'insulte à mes yeux.

(Il donne le billet à Clitandre).

CLITANDRE lit.

« De grâce, madame, débarrassez-moi d'Éraste. L'hommage qu'il « s'avise de me rendre afflige votre amour-propre, sans flatter le « mien ; et vous devriez prendre un peu plus de soin de conserver « vos conquêtes. Il m'a menacée de retourner à vous ; soyez, je vous « prie, assez généreuse pour ne me le point renvoyer. JULIE. »

ÉRASTE.

Eh bien ! que diras-tu ?

CLITANDRE.

Que Julie est sincère ;
Qu'il faut, pour ton honneur, l'oublier, et te taire.

ÉRASTE.

Me taire ! Oh ! la coquette apprendra désormais
A respecter l'amour, à le laisser en paix ;
A voir d'autres beautés partager son empire,
A ne leur point ravir des cœurs qu'elle déchire ;
Et je veux préserver de ses fers odieux
Cent crédules amants que séduiraient ses yeux.
Je l'attends. Lorsqu'au gré du courroux qui m'amène,
Mes discours insultants auront bravé sa haine,
Je cours, dans vingt maisons, des plus vives couleurs
Peindre sa fausseté, ses travers, ses noirceurs ;
Et, livrant au public l'esprit dont elle brille,
J'imprime ses billets, et je les apostille.

CLITANDRE.

Tu lui feras justice, et, pour moi, j'y conseus.
Les besoins du courroux sont des besoins pressants ;
Contente-les, mon cher : quand tu seras tranquille,
Je te demanderai ce qu'en pense Lucile.

ÉRASTE.

Oh ! Lucile est trop bonne : elle m'a défendu
De la voir, d'éclater ; mais...

CLITANDRE.

Je l'avais prévu.
Résiste à ses conseils ; va, cours te satisfaire,
Dépêche ; car demain tu n'en voudras rien faire.

ÉRASTE.

Je le voudrai demain, dans dix ans.

CLITANDRE.

Non, crois-moi.
Réfléchis un moment, tu rougiras de toi.
Que t'a donc fait Julie ? Et pourquoi ta vengeance
La veut-elle punir de ta propre imprudence ?
Ses regards à Lucile ont arraché tes vœux ;
Ton infidélité n'était pas dans ses yeux,
Elle était dans ton cœur ; seul il fit l'injustice,
Et c'est sur lui qu'en doit retomber le supplice.
Ton dépit, ton courroux n'est encor qu'imprudent ;

Il devient criminel, si tu vas plus avant.
Tu cherchas à lui plaire, et tu plus à Julie :
Ne fût-ce que deux jours, elle fut ton amie ;
Tout ce que ces deux jours Julie a fait pour toi,
Sous le sceau le plus saint fut commis à ta foi ;
Regards, billets, discours, signe de toute espèce,
Du plus profond secret supposaient la promesse ;
Aux mains d'un honnête homme elle a cru confier
Le pouvoir de la perdre ou de l'humilier :
Des devoirs de l'amant sois quitte, elle est volage ;
Le secret en est un dont rien ne te dégage :
Elle est femme, elle rompt de perfides liens :
Sois homme, tes serments doivent survivre aux siens.
Laissons le petit-maître et l'impudent cynique
S'abreuver de scandale et vivre de critique,
Et, sans frein, sans pudeur, déchirer de leurs traits
Celles dont ils n'ont pu profaner les attraits ;
Laissons cette vermine orgueilleuse et sans âme
Se parer des débris de l'honneur d'une femme :
Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot ;
L'honnête homme trompé s'éloigne, et ne dit mot.

ÉRASTE.

Mais, enfin, quand Julie...

CLITANDRE.

Eh ! finis. Ta colère
N'a pas le sens commun. Monsieur cherchait à plaire ;
Auprès d'une coquette il n'a pas réussi,
C'en est fait, pour jamais son honneur est noirci.

ÉRASTE.

Quoi ! tu n'approuves pas...?

CLITANDRE.

J'admire ma bêtise
D'opposer des raisons à semblable sottise.
C'est un rare accident qui t'arrive en ce jour,
Et personne avant toi n'éprouva pareil tour.
Une femme coquette ! Ah ! bon Dieu, quel prodige !
Tout Paris va pleurer du malheur qui t'afflige ;
Et des belles, surtout, le scrupuleux troupeau
Va frémir au récit d'un forfait si nouveau.

ÉRASTE.

Mais je prétends, au moins...

CLITANDRE.

Retourne chez Lucile :
Elle t'aime, aime-la ; la vengeance est facile.
Que tardes-tu ? dis-moi. Bientôt ton successeur...

ÉRASTE.

Quel est-il ?

CLITANDRE.

Lisimon.

ÉRASTE.

Lisimon ?

CLITANDRE.

Oui, d'honneur :
Sa tante me l'a dit.

ÉRASTE.

Qui ? ce vieux militaire,
Estimable, il est vrai, mais si peu fait pour plaire ;
Que depuis quatre mois le marquis son neveu,
Malgré tant de leçons, a façonné si peu ?

CLITANDRE.

Oui, te dis-je.

ÉRASTE.

Cet homme est-il fait pour Julie ?
C'est d'un mauvais plaisant la mauvaise copie ;
Véridique, borné, par conséquent mutin ;
Qui voudra de l'amour. Oh ! parbleu, mon chagrin
Ne tient point au récit d'un choix aussi bizarre,
Et je ris des douceurs que l'amour leur prépare.

CLITANDRE.

Il paraît.

SCÈNE IV.

CLITANDRE, LE COMTE, ÉRASTE.

LE COMTE, embrassant Éraste.

Eh ! bonjour, mon très-cher.

ÉRASTE.

Quel transport !
Il m'étouffe.

CLITANDRE.

Oh ! jadis on embrassait bien fort.

ÉRASTE.

Et surtout son rival.

LE COMTE.

Moi, ton rival?

ÉRASTE.

Sans doute.

Il n'en conviendra pas, il est modeste.

LE COMTE.

Écoute.

Tu railles; mais, crois-moi, dans mes jours libertins,
Je ne haïssais pas ces petits cœurs mutins;
Je savais les réduire, et plus d'une Julie
De s'être prise à moi souvent s'est repentie.

ÉRASTE.

Bon! c'est un jeu pour vous que de fixer son cœur.

LE COMTE.

Mais, Éraste, à ton air moitié triste et moqueur,
On dirait qu'un congé... mais de la bonne espèce ..

ÉRASTE.

Il est vrai.

LE COMTE, à part.

Bon : Julie a rempli sa promesse.

(Haut.)

La perfide! As-tu fait, dis-moi, bien du fracas?
Eh bien! conte-moi donc ton pitoyable cas :
Julie...

ÉRASTE.

Oh! s'il vous plaît, vous le saurez d'un autre;
Et vous-même bientôt nous conterez le vôtre.

LE COMTE.

Le mien! Pauvre jeune homme! il est désespéré.
Crois-moi, c'est pour toujours que je suis adoré.

CLITANDRE.

Pour toujours?

LE COMTE.

Oui; malgré votre surprise extrême :
C'est une vérité que je tiens d'elle-même.

CLITANDRE.

D'elle-même?

LE COMTE.

Oui, vous dis-je.

CLITANDRE.

Oh, oh! c'est tout de bon.

Éraste, qu'en dis-tu?

ÉRASTE.

Que monsieur a raison :
Sans crime il ne peut plus douter de sa tendresse;
Elle n'a jamais fait qu'à lui cette promesse.

LE COMTE.

Comme on blâme les gens que l'on ne connaît pas!
Savez-vous que Julie, avec tous ses appas,
Ne me semblait d'abord qu'une franche coquette,
Rien qu'une écervelée? oui, je vous le répète.
J'ai connu mon erreur en la voyant de près.
Sa candeur, son bon sens égalent ses attraits.
Je l'entretins hier une heure en confidence;
Je fus, je l'avouerai, charmé de sa prudence,
De sa sincérité, là... de sa bonne foi.
Allez lui demander; elle m'estime, moi.
(Clitandre et Éraste rient.)
Vous riez? Oh! parbleu, messieurs de la jeunesse,
Vous irez faire ailleurs admirer votre espèce.

SCÈNE V.

CLITANDRE, LE COMTE, LE MARQUIS, ÉRASTE.

LE MARQUIS, au comte.

Bonjour, mon oncle. Eh bien! nous avons réussi;
(A Éraste).
Vous êtes en faveur. Éraste... Ah! te voici.
Tu n'es plus à Julie, et j'ai rompu ta chaîne :
Demain, le président te cède Célimène;
Nous avons hier au soir pris nos arrangements.

ÉRASTE.

Pour d'autres que pour moi conserve tes présents.

LE MARQUIS.

Mais il faut te pourvoir; mon oncle prend ta place,
Tu lui cèdes Julie.

ÉRASTE.

Oh! de fort bonne grâce.

LE MARQUIS.

Eh! oui, mon cher, eh! oui; c'est comme il faut agir.
Regretter une femme! il en faudrait rougir.
Pourquoi se tourmenter par un dépit frivole?

Une vous quitte? eh bien! une autre vous console.
On se convient? tant mieux; entière liberté:
On se déplaît? bonsoir; chacun de son côté.

ÉRASTE.

Vos conseils sont fort bons, et j'en vais faire usage.
Clitandre, je t'attends pour finir ton ouvrage.

CLITANDRE.

Une affaire m'arrête, et je veux l'achever.
Chez Lucile, à l'instant, je vais te retrouver.

(Éraste sort.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, LE MARQUIS, CLITANDRE.

LE MARQUIS.

Ceci pour vous, mon oncle, est un exemple utile;
Quand votre tour viendra, soyez aussi docile.

LE COMTE.

Mon tour ne viendra point, entendez-vous?

LE MARQUIS.

Eh! mais...
Il faut bien que Julie un jour...

LE COMTE.

Eh! non, jamais:
Elle m'estime trop.

LE MARQUIS.

Si fort qu'elle vous prise,
Encor faut-il qu'un jour...

LE COMTE.

Eh! non, son âme est prise:
Son cœur sera constant, le temps le fera voir;
Et j'en crois les serments que je vais recevoir.

(Il entre chez Julie.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, CLITANDRE.

LE MARQUIS, riant.

Les oncles sont plaisants.

CLITANDRE.

Marquis, je suis sincère,

A la suite du choix que vous avez fait faire,
Je prévois, pour Julie et vous, quelque embarras.

LE MARQUIS.

Peut-être un peu de bruit vers la fin, n'est-ce pas?
Tant mieux, nous en rirons.

CLITANDRE.

Mais Julie?...

LE MARQUIS.

Eh! qu'importe?
Elle n'a point encore eu de scène un peu forte :
Il la faut aguerrir.

CLITANDRE.

Son éducation
Vous donne un peu de soin?

LE MARQUIS.

Non; sa vocation
L'emporte : la nature en a fait un chef-d'œuvre.
C'est le meilleur esprit, qui tracasse, manœuvre,
Médit, sème le trouble, aime à tout diviser;
Qui brouillerait l'État, le tout pour s'amuser :
De révolutions, de conquêtes avide,
Qui voudrait envahir tout l'empire de Gnide.
Son âme est tout à jour; son cœur est un miroir
D'où l'amour disparaît dès qu'il s'est laissé voir :
Petit monstre charmant, lutin indéchiffrable,
Qu'il faudrait étouffer, s'il n'était adorable;
Qui, blâmant, approuvant, raisonnant au hasard,
Vous étonne, vous force à suivre son écart.
Avant qu'il soit deux mois, et sous ma discipline,
De nos cercles brillants ce sera l'héroïne.

CLITANDRE.

Oui, c'est un bon sujet : sans doute elle ira loin.
Mais, dites-moi, quel est l'objet de votre soin?
De vous en faire aimer?

LE MARQUIS.

L'idée est impayable.
Si de m'aimer deux jours je la croyais capable,
Je l'abandonnerais. J'ai des principes, moi,
Mais solides, constants. Mon destin, mon emploi,
C'est d'éteindre en tous lieux ce travers qui me blesse,
Ce sentiment pervers qu'on appelle tendresse,

Dont l'abus à l'amant donne en propriété
Un objet qui se doit à la société.
Mon étude d'abord est d'armer une belle
Contre cent préjugés dont on les ensorcelle;
Ces mots tant répétés de décence, de mœurs,
En moins de deux leçons s'effacent de leurs cœurs;
Je les livre à la soif de briller et de plaire :
Elles aiment le bruit; oh! je leur en fais faire.
Une scène bruyante amène un autre éclat;
Tantôt c'est un caprice, et tantôt un combat :
On noircit, on caresse; on brouille, on raccommode;
Et, livrée aux devoirs d'une femme à la mode,
Toujours dans les plaisirs, on se fait une loi
De braver le public, et de vivre pour soi.

CLITANDRE.

Vos talents merveilleux égalent vos lumières.
Vos leçons ont germé chez beaucoup d'écolières.

LE MARQUIS.

Il en faut convenir, et je suis effrayé
Des rapides succès dont mon zèle est payé.

CLITANDRE.

Vous avez beau vanter votre art, votre système,
Il n'est point infaillible; et Julie elle-même,
Malgré son naturel et malgré vos talents,
N'est point parfaite encor.

LE MARQUIS.

Non : ses progrès sont lents.
Depuis un certain temps, certaine retenue
Sur le dernier degré l'arrête suspendue :
Pour atteindre au sommet il ne lui faut qu'un pas;
Elle a l'entêtement de ne le vouloir pas.
Oh! parbleu, nous verrons : Chloé, Célie, Hortense,
Dont je vais l'entourer, vaincront sa résistance.
Je leur prête ce soir ma petite maison;
Leur exemple mettra Julie à la raison.
Une femme d'une autre aime à presser la course;
Et c'est pour les former ma dernière ressource.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, JULIE, LE COMTE, CLITANDRE.

(Julie entre en petite-maîtresse, et regarde beaucoup Clitandre pendant toute la scène.)

LE MARQUIS.

La voici.

JULIE, au comte, qui lui donne la main.

Pourquoi non? cela peut s'arranger.

LE COMTE.

Vous m'écrirez?

JULIE.

Oui, oui, nous y pourrons songer.

LE MARQUIS.

Vous sortez?

JULIE.

Oui, vraiment. J'ai hâté ma toilette.
Je ne veux pas du comte épuiser la fleurette;
J'entends mes intérêts.

LE COMTE.

Ah! madame, les miens
Sont de perpétuer de si chers entretiens.

LE MARQUIS.

Mon oncle, votre amour est d'un babil extrême.

LE COMTE, à Julie.

Chacun de vos attraits mérite un diadème.
Comme elle est rayonnante!

JULIE.

Il suffit pour un jour.

(Au marquis.)

Je sais presque à présent comme on faisait l'amour
Au temps de mon aïeule. Adieu : je vais en ville.

LE MARQUIS.

Si matin en visite?

JULIE.

Oui, chez une imbécile,
Chez la prude Doris, qui vint hier m'ennuyer.
De la même monnaie, oh! je vais la payer;
Car je choisis exprès l'heure, l'instant propice,
Où seule... Enfin, je veux que Damon me maudisse.

LE MARQUIS.

Ils sont fort bien, dit-on?

JULIE.

Eh oui! c'est le meilleur;
Qu'en dites-vous? Je veux lui dérober son cœur.
Je prétends les brouiller à ne se plus entendre.

LE MARQUIS.

Eh! mais oui : ce serait un service à leur rendre.
Damon, en vérité, devrait être confus;
Depuis près de dix jours ils ne se quittent plus.

LE COMTE.

Mais dix jours, c'est bien peu pourtant.

JULIE.

Pour moi, j'ignore
Ce qu'au bout de dix jours on peut se dire encore.

LE COMTE.

Ah! madame, on se dit...

JULIE.

Mon cher comte, entre nous
Je doute que jamais je l'apprenne de vous.

(Elle donne la main au comte et au marquis, et fait, en sortant avec eux, une révérence à Clitandre.)

SCÈNE IX.

CLITANDRE, seul.

Avec quelle finesse elle a tendu le piége!
Vingt regards... Pas un mot. Je veux à son manége
Opposer... Mais on vient...

SCÈNE X.

CLITANDRE, ROSETTE.

CLITANDRE.

C'est Rosette; tant mieux.

ROSETTE.

Monsieur, par ordre exprès, ne quittez point ces lieux.

CLITANDRE.

Je n'ai pas le loisir.

ROSETTE.

La réponse est jolie!

Mais je vous parle au moins de la part de Julie.

CLITANDRE.

A la bonne heure : mais...

ROSETTE.

Elle va revenir.

CLITANDRE, lui donnant un billet.

Rends ce billet...

ROSETTE.

C'est vous qu'on veut entretenir.
Quelque esprit, quelque amour que vous puissiez y mettre,
Tête à tête on dit mieux que ne dit une lettre.

CLITANDRE.

Mais vraiment, ce billet, je ne l'ai point écrit;
Il vient d'elle.

ROSETTE.

Comment ?

CLITANDRE.

Un valet mal instruit
A sans doute oublié sa véritable adresse,
Mais il n'est pas pour moi : tiens, rends-le à ta maîtresse.

ROSETTE.

Il est pour vous, monsieur.

CLITANDRE.

Non.

ROSETTE.

Le fait est constant :
Je le sais bien.

CLITANDRE.

Eh non !

ROSETTE.

Ciel ! quel entêtement !
Je sais son secret.

CLITANDRE.

Soit; je ne veux pas l'apprendre.

ROSETTE.

Vous savez fort mal vivre, au moins, monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Adieu.

ROSETTE.

Demeurez donc : vous me ferez gronder.

CLITANDRE.

Une affaire me presse, et je ne puis tarder.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

ROSETTE, seule.

Oui! c'est donc là le ton de ces gens raisonnables,
De ces gens qu'on estime? Ah! qu'ils sont haïssables!
Quel accueil! Par ma foi, les femmes n'ont pas tort,
Quand il s'en rencontre un, de le chasser d'abord.
Heureusement l'espèce en est rare, et nos belles
Trouvent à moissonner des cœurs plus dignes d'elles.
Quel caprice a Julie aussi de s'adresser
A ces gens dont la tête est faite pour penser,
Dont le cœur froidement réfléchit et médite?
C'est bien fait; elle n'a que ce qu'elle mérite.
Puisse-t-on accueillir de la même façon
Toute femme qui veut tâter de la raison!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSETTE, JULIE.

JULIE.

Mais je n'y comprends rien. Quoi ! tout de bon? Clitandre,
Malgré mon ordre exprès, n'a pas voulu m'attendre?

ROSETTE.

Pour la première fois, non sans étonnement,
Madame, j'ai vu fuir à cet ordre charmant.
Je l'ai souvent porté; ma moindre récompense
Était de voir briller la joie et l'espérance;
Souvent avec orgueil j'en admirais l'effet :
Mais sur monsieur Clitandre il a manqué tout net.
Ce n'est pas tout encor.

JULIE.

Quoi donc?

ROSETTE.

Voici la lettre...

JULIE.

Comment?...

ROSETTE.

Qu'il vous a plu de lui faire remettre.

JULIE.

Il te l'aurait rendue?

ROSETTE.

Oui.

JULIE.

Mais on n'y tient point.

ROSETTE.

A ce beau procédé, l'air, le ton était joint.
(Julie, piquée, rougit.)
Vous rougissez, je crois.

JULIE.

L'aventure est nouvelle.

ROSETTE.

N'allez pas accuser au moins mon peu de zèle :
J'ai prié, j'ai grondé.

JULIE.

Clitandre a de l'esprit ;
Il a cru me piquer en rendant cet écrit ;
Il veut me voir venir. Oui-da ! cet artifice
Peut-être surprendrait un cœur encor novice ;
Mais il devrait me croire assez d'habileté
Pour m'honorer d'un piége un peu moins usité.

ROSETTE.

Je ne vois là-dedans artifice ni piége.
Il ne vous aime point, voilà tout son manége.

JULIE.

Il ne m'aime point !

ROSETTE.

Non.

JULIE.

Mais y penses-tu bien ?

ROSETTE.

Vous êtes adorable... oui ; mais il n'en voit rien.
Ignorez-vous ces goûts bornés et terre à terre ?
Plongés dans l'épaisseur de leur petite sphère,
Il leur faut des objets qui soient à leur niveau,
Et qui puissent tenir dans leur petit cerveau :
A ce qui leur ressemble ils portent leur hommage.
Vous êtes pour ces gens d'un trop sublime étage ;
Ils n'ont pas pour vous voir les organes qu'il faut,
Et Clitandre est peu fait à regarder si haut.

JULIE.

Soit caprice ou raison, sa conquête me tente :
Je veux, pour quelques jours, l'emprunter à ma tante.

ROSETTE.

Ils s'aiment donc ?

JULIE.

Tout juste.

ROSETTE.

Ah ! quelle trahison !
Ils s'aiment sans votre ordre ?

JULIE.

Oh ! j'en aurai raison.

ROSETTE.

Quoi ! tandis qu'au dehors l'ardeur de votre zèle
Persécute en tous lieux, détruit l'amour fidèle ;
Qu'au mépris des clameurs de mille objets trahis,
Vous divisez au loin les cœurs les mieux unis ;
Quoi ! dans votre maison et sous vos yeux, madame,
Deux cœurs osent brûler d'une constante flamme ?
Armez-vous, combattez, courez les désunir :
Oui, fût-ce votre mère, il faudrait la punir.

JULIE.

Depuis un certain temps, soit orgueil ou franchise,
Le ton avantageux est le seul ton d'Orphise.
Fière de son héros, elle m'a mille fois
Vanté, sans le nommer, le prix de certains choix...
Que je faisais grand bruit, tandis que d'autres charmes
Captivaient certains cœurs au-dessus de mes armes...
Des bravades enfin, des défis. J'ai tant fait,
Que de ces feux si beaux j'ai découvert l'objet :
C'est ce fameux Clitandre, ou je suis fort trompée.
Oh ! je la punirai de s'être émancipée :
Ce jour même, ses tons seront humiliés ;
Et je trouve plaisant de la voir à mes pieds.

ROSETTE.

Tout comme il vous plaira ; mais les nièces prudentes
Aiment bien mieux tromper qu'humilier leurs tantes.
Consultez-vous. Tromper... c'est un plaisir si doux !
Mais je n'approuve pas le second, entre nous.
Clitandre est de ces gens (il a su m'en convaincre)
Qu'il n'est ni glorieux ni facile de vaincre :
Des préjugés, des tons qui vous sont inconnus...
De la raison enfin ; n'attendez rien de plus.

JULIE.

De la raison, dis-tu ? Peu de chose t'arrête.
Ces héros de raison ont tous le cœur si bête !
Leur esprit, il est vrai, gendarmé contre nous,
Souvent brille aux dépens de nos airs, de nos goûts ;
Nous dédaigne de loin. Sommes-nous en présence,
Un seul geste, un coup d'œil, un mot de préférence...
Notre juge bientôt réforme ses arrêts.
On veut nous décider : on nous voit de plus près,
On nous voit... vainement on résiste à sa chute ;

Le cœur brûle, tandis que la raison dispute.
Clitandre, par exemple, eh bien! je me mets en fait
Qu'il a secrètement lu dix fois mon billet.
Tu n'as pas pénétré dans son âme surprise :
Un reste de vieux goût y combat pour Orphise,
Y balance l'espoir d'un triomphe plus doux ;
Mais un mot d'entretien le met à mes genoux.

ROSETTE.

Puisque vous le voulez, tentez donc l'entreprise.
Il doit être venu sur les ordres d'Orphise.

JULIE.

Bon, tu m'avertiras. Ma tante... Ah! la voici.

(Rosette sort.)

SCÈNE II.

ORPHISE, JULIE.

ORPHISE.

Ma nièce, comment donc! vous voilà seule ici!
Vos sujets rassemblés, et pleins d'impatience,
Murmurent hautement d'une si longue absence.
Julie, allez régner. Un peuple tout entier
Attend, et devant vous se vient humilier ;
A son empressement ne soyez point rebelle :
Vénus s'honorerait d'une cour aussi belle.

JULIE.

Mes triomphes sont beaux et nombreux, j'en conviens ;
Mais mon aimable tante aime à cacher les siens :
Contente de régner sur un cœur sans partage,
Ses yeux du monde entier m'abandonnent l'hommage.

ORPHISE.

Comment donc! sur un cœur, moi, je prétends régner ?

JULIE.

Je voudrais le connaître, afin de l'épargner...
Car, si j'allais lui plaire ?... Allons, en confidence,
Dites... J'ai mes raisons.

ORPHISE.

Elle est folle, je pense.
Va, remplis l'univers de tes succès brillants ;
Étale ton esprit, ton savoir, tes talents ;
Si j'aimais, ma fierté te mettrait à pis faire :

Tu ne plairas jamais à qui je pourrai plaire.

JULIE.

Ah ! vous me défiez ? je ne réponds de rien.
Adieu. N'oubliez pas au moins cet entretien.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

ORPHISE, seule.

Je ris de sa menace ; et son humeur trop vaine,
Dans les nœuds qu'on lui tend, l'embarrasse et l'entraîne :
J'ose tout espérer.

SCÈNE IV.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

Ah ! Clitandre, c'est vous.
Tout semble concourir au succès le plus doux.
Je viens de la piquer presque jusqu'à l'outrage.
On va pour vous gagner mettre tout en usage.
Voyez-la ; profitez d'un instant si flatteur,
Et de sang-froid sondez les chemins de son cœur.
Vous vous êtes conduit à merveille, Clitandre ;
Le renvoi du billet, le refus de l'attendre,
Dont vous m'avez instruite, ont, par leur nouveauté,
Si puissamment surpris son esprit agité,
Que, fuyant de sa cour la cohue ordinaire,
Je viens de la trouver dans ce lieu solitaire,
Tenant avec Rosette un *comité* secret ;
Et, sur ce que j'ai vu, vous en étiez l'objet.

CLITANDRE.

Il n'est pas temps encor d'écouter l'espérance.
De grâce, affermissez plutôt ma résistance ;
Dites-moi que l'objet que j'attaque en ce jour
Est un objet perfide, incapable d'amour ;
Qui, joignant contre moi les attraits à l'adresse,
Rira, soit que j'échappe, ou soit qu'il m'intéresse.
Avec ces sentiments qu'il me faut inspirer,
Assez de coups encor me restent à parer...
J'y ferai de mon mieux, et j'ose bien vous dire

Qu'il ne lui sera pas aisé de me séduire.

ORPHISE.

Paix. J'aperçois Rosette.

SCÈNE V.

CLITANDRE, ROSETTE, ORPHISE.

ROSETTE, bas, à part.

Ah! le voilà venu.

ORPHISE.

Veux-tu me parler?

ROSETTE.

Moi? non; mais...

ORPHISE.

Que cherches-tu?

ROSETTE.

Rien... Mais si vous vouliez, pour soulager Julie,
Madame, en ce moment joindre la compagnie?
Le cercle est fort nombreux.

ORPHISE.

Il est selon son goût;
Et sans moi, d'ordinaire, elle suffit à tout.

ROSETTE.

Oui; mais, dans un instant...

ORPHISE.

Que fait-on?

ROSETTE.

Les parties
Dans les règles de l'art viennent d'être assorties.
A l'ombre d'un faux jour, les belles, par nos soins,
De leurs jeunes attraits n'ont que de vieux témoins;
Les laides, au contraire, en face des croisées,
Aux jeunes étourdis sont toutes opposées.
Les amants, dos à dos, aux deux bouts du logis,
Ne peuvent s'entrevoir sans un torticolis.
Pour madame, elle a pris, après mainte épigramme,
Deux seigneurs les mieux faits, et la plus laide femme.
Elle a bien mieux encor signalé son savoir:
Du magique reflet calculant le pouvoir,
Elle a si prudemment distribué les places,
Que nul œil féminin n'a l'usage des glaces,

Tandis que, par l'effet du même arrangement,
Elle est vue et se voit dans tout l'appartement.

ORPHISE.

J'entre un moment chez moi, je la rejoins ensuite.

ROSETTE, à Clitandre.

Et verra-t-on monsieur?

CLITANDRE, apercevant venir quelqu'un.

Voici quelque visite.

ORPHISE.

Tant pis.

ROSETTE.

Elle est pour nous.

SCÈNE VI.

CLITANDRE, ROSETTE, LE COMTE, ORPHISE.

ROSETTE, au comte.

Venez; on vous attend.

LE COMTE, transporté, à Orphise.

Excusez, on m'attend; car, dans un autre instant,
J'aurais à vous parler d'une affaire importante;
Mais quand la nièce attend, on peut quitter la tante.

ROSETTE, au comte.

Venez donc.

LE COMTE, à Clitandre.

On m'attend, Clitandre. Serviteur.

(Il entre chez Julie.)

(Rosette le suit).

SCÈNE VII.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

Il ne jouira pas longtemps de sa faveur.
Je rentre aussi.

(Elle entre chez Julie.)

SCÈNE VIII.

CLITANDRE, seul.

Je tremble, oh! oui, je suis sincère.
Je connais le danger; puissé-je m'y soustraire!

SCÈNE IX.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Mais rien n'est si galant que votre procédé!
Ah! qu'en un autre temps je vous aurais grondé!
Passons : pour cette fois ma bonté vous excuse.
Je dépens du moment, et celui-ci m'amuse;
Car, voulant vous parler, vous sachant en ce lieu,
A l'un de vos rivaux j'ai fait prendre mon jeu :
Il est au désespoir; je ris de la grimace
Qu'a fait notre vieux comte en occupant ma place.

CLITANDRE.

Votre vieux comte a tort.

JULIE.

Il est original.

CLITANDRE.

Mais, de grâce, pourquoi me nommer son rival?
Il vous aime, dit-on.

JULIE.

Sans doute. Et vous?

CLITANDRE.

Madame...
Jamais...

JULIE, avec gaieté.

Ah! vous voulez déguiser votre flamme!
Vous voulez m'adorer, sans que j'en sache rien?
Eh! cessez d'affecter ce modeste maintien.
Vous m'aimez; tout est dit. Eh bien! mon cher Clitandre,
D'honneur, c'est un aveu que je brûlais d'entendre.

CLITANDRE, étonné.

Tout est dit? Permettez...

JULIE.

Allons, regardez-moi;
Je le veux.

CLITANDRE.

Volontiers.

JULIE.

Eh bien donc?

CLITANDRE.

Je vous voi.

JULIE.

Est-ce tout ?

CLITANDRE.

Les beaux yeux ! la charmante figure !

JULIE.

Fort bien ! continuez.

CLITANDRE, souriant.

Tout est dit, je vous jure.

JULIE, toujours gaiement.

Non pas : vos yeux à moi m'en disent beaucoup plus.
Vous m'aimerez, monsieur ; vos soins sont superflus.

CLITANDRE.

Et votre cœur du mien sera la récompense ?

JULIE, minaudant.

Mais vous pouvez compter...

CLITANDRE.

Oui, sur votre constance ;
Je le sais. Répondez, de grâce, à votre tour.
Puis-je vous demander ce que c'est que l'amour ?

JULIE.

La belle question !

CLITANDRE.

Il est bon que je sache
Quelle idée à ce mot, parmi vous, on attache ;
Car vous le présentez ici sous un aspect,
D'une aisance, d'un ton qui m'est un peu suspect ;
Et je ne voudrais pas, joignant mon cœur au vôtre,
Vous donner un amour, moi, pour en prendre un autre.

JULIE.

Comment ! en est-il deux ? Il est, je crois, partout
Tel que nous le sentons ; *consonnance* de goût,
Union d'agréments, habitude amusante,
Qu'un caprice détruit, et qu'un coup d'œil enfante ;
Le ressort, le lien de la société ;
Qui d'objets en objets voltige en liberté ;
Qui, pour briller au jour, a quitté les ruelles,
Et transporte à grand bruit le plaisir sur ses ailes.

CLITANDRE.

Je meurs, si j'entends rien à tout ce jargon-là.

JULIE.

Eh ! mais...

CLITANDRE.

Quoi ! vous croyez que l'amour soit cela?

JULIE.

Oui vraiment; aujourd'hui l'on n'en connaît point d'autre.
Arrangeons-nous pourtant : voyons, quel est le vôtre?
Détaillez-moi...

CLITANDRE.

Le mien, toujours mal défini,
Se dérobe au discours, ne peut qu'être senti;
Mais, pour en être atteint, il ne faut pas, madame,
Lui refuser son cœur, ni lui fermer son âme.

JULIE.

Ah ! vous m'allez vanter cet être suranné,
De mystères, de pleurs, d'ennuis environné;
Ce tyran des plaisirs de nos antiques belles,
Pour qui c'était trop peu d'être dix ans fidèles.
Tout ce vieux protocole est banni sans retour :
Ce n'est plus qu'en passant qu'on encense l'amour :
Clitandre, croyez-moi, suivez cette méthode;
Elle est plus usitée, et beaucoup plus commode.

CLITANDRE.

Non, cela ne se peut.

JULIE.

Quel air humilié !
Vous vous rendez enfin?

CLITANDRE, voulant s'en aller.

Vous me faites pitié.

JULIE.

Qui? moi, faire pitié !

CLITANDRE.

Oui, d'honneur.

JULIE.

Mais, Clitandre,
A la compassion je vous trouve un peu tendre.
Sans trop d'orgueil, j'ai cru, jusques à ce moment,
N'inspirer point encor ce triste sentiment.

CLITANDRE.

Et moi, c'est tout de bon que je vous trouve à plaindre :
Car enfin, ce bonheur que vous venez de peindre,
Examinez sa source, et pesez sa valeur :
Il est dans votre tête, et non dans votre cœur.

Dans la foule et le bruit, une bouillante ivresse,
De l'erreur à l'excès guide votre jeunesse;
Au milieu des travers, des écarts, des éclats,
Vous cherchez les plaisirs, les plaisirs n'y sont pas.
Pourquoi courir si loin? L'indulgente nature
Les a mis près de vous dans leur juste mesure;
Mais vous ne rencontrez que leur masque trompeur,
Quand vous chargez l'esprit des intérêts du cœur.

JULIE.

Mais, vraiment, il raisonne! A merveille, Clitandre.
A vos discours pourtant je ne saurais me rendre;
Car enfin, ces plaisirs, à moi, me semblent doux;
Je les sens, j'en jouis.

CLITANDRE.

Ma foi, tant pis pour vous.

JULIE.

Ah! grâce pour celui de briller et de plaire!
Tout autant que la vie il nous est nécessaire;
Et j'aimerais autant me passer de beauté,
Que de voir sur un seul son pouvoir limité.
Là, descendez un peu dans le cœur d'une femme,
Et jugez quel plaisir doit enivrer son âme,
Quand d'un cercle brillant les vœux et les regards,
Sur elle concentrés, tombent de toutes parts;
Quand, sur mille témoins de sa toute-puissance,
Elle verse l'amour, le dépit, l'espérance.
Elle parle; l'éloge aussitôt retentit:
Elle jette un coup d'œil; on espère, on pâlit:
Autour d'elle, à son gré, tout s'émeut, tout s'arrête;
Elle forme un orage, ou calme une tempête;
De mille passions elle excite les flots;
Tous les cœurs sont troublés, le sien reste en repos.

CLITANDRE.

Le sien reste en repos! L'aimable perspective
Que vous nous présentez! Quoi! l'ardeur la plus vive...

JULIE.

Oh! vous ne passez rien. Allez-vous quereller?
Je dis que c'est pour nous un besoin de briller.

CLITANDRE.

Brillez donc, j'y consens; et laissez-moi, madame,
Chercher d'autres plaisirs inconnus à votre âme.

Moins d'éclat, plus d'amour, un peu de bonne foi,
Des appas, des vertus, c'en est assez pour moi.

JULIE.

Mais on peut parmi nous rencontrer ce modèle.

CLITANDRE.

Parmi vous, de l'amour?

JULIE.

Oui, la chose est réelle.

CLITANDRE.

J'entends : de cet amour voltigeant, cavalier,
Dont vous faisiez tantôt l'éloge singulier.
Non, j'ai le goût vulgaire; et cet amour, madame,
Est trop de qualité pour entrer dans mon âme.
De vos doctes leçons je ne puis essayer;
En donnant tout mon cœur, j'en veux un tout entier.
Je hais autant que vous la fadeur pastorale,
Mais je hais encor plus le bruit et le scandale;
L'honnête me suffit; et, dût-on me blâmer,
J'estime ce que j'aime, ou je cesse d'aimer.

JULIE.

Vous voulez me piquer, je ne prends point le change :
J'ai mon projet en tête, et rien ne me dérange.
Voyons-nous plus souvent; vous êtes fait pour nous.
Un peu de liaison rapprochera nos goûts.

SCÈNE X.

LE COMTE, LE MARQUIS, JULIE, CLITANDRE.

LE COMTE, les surprenant.

Parbleu! Je m'en doutais.

JULIE, riant.

Quoi! tout de bon, cher comte?

LE COMTE.

Cher comte! Déloyale, ah! rougissez de honte.

JULIE.

Moi! rougir?

LE MARQUIS, au comte.

Eh bien donc, mon oncle, qu'avez-vous?

LE COMTE.

Laissez-moi.

LE MARQUIS.

Quoi ! déjà de l'aigreur, du courroux ?

LE COMTE.

Oui, ventrebleu.

LE MARQUIS.

Mon oncle !...

LE COMTE.

Oh ! ne vous en déplaise,
Mon neveu, laissez-moi quereller à mon aise.

LE MARQUIS.

Mais cela n'est point bien. Eh ! que vous a-t-on fait ?

LE COMTE.

Le plus damnable tour... Tantôt, sur son billet,
J'arrive ; en minaudant la perfide m'appelle :
« Cher comte, je reviens ; prenez mon jeu, » dit-elle.
Je le prends comme un sot ; et, pendant ce temps-là,
On vient faire l'amour à monsieur, que voilà.

LE MARQUIS, riant.

Tout de bon ?

LE COMTE.

Oui, morbleu.

LE MARQUIS, riant plus fort.

Le tour est impayable.

LE COMTE.

Peste l'impertinent !

LE MARQUIS.

Oui, vous dis-je, admirable,
Charmant, délicieux.

LE COMTE.

Au diable l'étourdi !

LE MARQUIS.

Mon oncle, votre affaire est terminée ici ;
Allons, modestement prenez congé.

LE COMTE.

J'enrage ;
Mais je me vengerai d'un si sanglant outrage.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Sa colère est brutale.

LE MARQUIS.

Elle m'a diverti,
D'honneur.

CLITANDRE.

Madame a dû s'en amuser aussi.

JULIE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Vous vous formez, Julie, à me surprendre.
En moins d'un jour, Éraste et mon oncle et Clitandre!
C'est aller au plus grand. Mais Clitandre, entre nous,
Est trop neuf dans le monde, et peu digne de vous:
Je veux le présenter à notre présidente;
Après, votre union sera bien plus décente.

JULIE.

Laissez là vos projets; monsieur est occupé.
Du vieil amour vraiment il n'est pas détrompé;
Il soupire, il adore...

LE MARQUIS.

Et qui donc?

JULIE.

Une belle
(A Clitandre.)
Qui sans doute l'attend. Venez, amant fidèle.

CLITANDRE.

Non, je ne puis...

JULIE, au marquis.

Je vais le mettre entre deux feux.

CLITANDRE.

Madame, en ce moment...

JULIE.

Suivez-moi, je le veux.
(Clitandre lui donne la main.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

Eh bien! mon cher Clitandre, est-ce en vain que j'espère?
Et ma Julie encor peut-elle vous déplaire?

CLITANDRE.

Madame, trouvez bon que, fuyant à propos,
Je ne m'expose plus à perdre mon repos.
Votre nièce m'attaque avec trop d'avantage;
Et risquer tout pour rien n'est pas d'un homme sage.

ORPHISE.

Clitandre, vous rêvez.

CLITANDRE.

Non, c'est la vérité.
Jamais d'un trouble égal je ne fus agité.

ORPHISE.

Quoi donc! l'aimeriez-vous?

CLITANDRE.

Je ne sais; mais, madame,
Je ne veux plus avoir à disputer mon âme.
Le dangereux objet! et quelle habileté
A mesurer l'effort à la difficulté!
Son manége attrayant vous tourne, vous épie;
Applaudit quelquefois, plus souvent contrarie:
Elle vous fuit, vous cherche; et s'apaise, et s'aigrit:
Sans relâche elle occupe et le cœur et l'esprit:
Unissant avec art le dépit, la tendresse,
Sa bouche vous maltraite, et son œil vous caresse.
Vous la voyez souvent, par un détour adroit,
Rire dans sa fureur, s'irriter de sang-froid.
Maîtresse du moment, tantôt brillante et vive,
Elle enchante, ravit; tantôt, douce et naïve,
Sa grâce au fond du cœur porte le sentiment;

Sa perfidie a l'air d'un tendre épanchement :
En passant par ses yeux, la noirceur, l'imposture,
Prennent l'expression de la simple nature.
Oui, madame, vingt fois j'ai pris pour vérité
Ce qui n'était qu'un jeu, qu'un amour imité ;
Vingt fois j'ai repoussé la triste certitude
Que tout cela n'était qu'un fruit de son étude ;
Mon cœur en sa faveur vingt fois s'est gendarmé,
Et même en ce moment il n'est pas trop calmé.

ORPHISE.

Oui, pour vous vaincre elle a déployé tous ses charmes ;
Elle s'est présentée avec toutes ses armes,
Elle vous a traité comme un digne ennemi ;
Mais ses propres efforts l'ont vaincue à demi.
Où vous avez cru voir de l'art, de l'imposture,
Croyez-moi, vous deviez n'y voir que la nature :
Sa vanité parlait, vous en sentiez les coups ;
Sa fierté succombait, son cœur volait vers vous ;
Elle s'en indignait bientôt ; mais sa colère
N'était qu'un repentir d'avoir été sincère.
Ce choc de sentiments, cet art si compliqué,
Supposez-la sensible, et tout est expliqué.

CLITANDRE.

Non, ne supposons rien, madame, je vous prie :
Souffrez que prudemment je quitte la partie.

ORPHISE.

Clitandre, encore un coup, fiez-vous-en à moi,
Son penchant se déclare ; et c'est de bonne foi
Que je la garantis vaincue, humiliée.
Je la connais ; mes soins l'ont tant étudiée !
A-t-elle pu cacher ses mouvements confus ?
Ne nous a-t-elle pas dix fois interrompus ?
Quand de vos entretiens j'abrégeais l'intervalle,
N'ai-je pas entrevu l'aigreur d'une rivale ?
Quand, tout à l'heure encor, je vous ait fait sortir,
Son dépit à mes yeux s'est-il pu démentir ?
De notre tête-à-tête à présent inquiète,
Elle hâte son monde, et presse la retraite ;
Un instant va la voir arriver sur nos pas.
Qu'est-ce que de l'amour, si cela n'en est pas ?
Allons, que mon espoir, Clitandre, vous ranime.

CLITANDRE.

De ce frivole espoir serais-je la victime?
La fuir, il n'est plus temps. Ah! que n'ai-je évité
Ce cruel embarras où vous m'avez jeté!
Aidez-moi donc du moins.

ORPHISE.

C'est à quoi je m'apprête :
Tourmentez bien son cœur, j'attaquerai sa tête.
Servons-nous de son art; en butte à nos complots,
Il ne faut pas qu'elle ait un instant de repos.
Critiquez, exigez, fatiguez sa souplesse;
De notre hymen prochain effrayons sa tendresse,
C'est un puissant mobile; et son cœur est à nous,
Si nous venons à bout de le rendre jaloux.

SCÈNE II.

ORPHISE, CLITANDRE, JULIE.

ORPHISE.

(Feignant beaucoup d'embarras.)
La voici, commençons. Comment! c'est vous, ma nièce!
J'ai cru que... jusqu'au soir... La foule qui vous presse...
S'est bien vite écoulée!

JULIE, riant à moitié.

Ah! ma tante, en ces lieux
Vous ne m'attendiez pas si tôt; j'ai de bons yeux.

ORPHISE.

Moi, ma nièce!... Pourquoi?... Je parlais à Clitandre.

JULIE.

Eh! oui; vous lui parliez, vous aimez à l'entendre;
Rien n'est si naturel... Mais quelqu'un m'a conté
Que d'un objet nouveau son cœur était tenté;
Prenez-y garde au moins, et ce sont vos affaires.

ORPHISE.

Bon, bon, tous ces discours sont des bruits téméraires.
J'estime fort Clitandre, et tu le sais fort bien.
Heureuse qui possède un cœur tel que le sien!

JULIE.

Vraiment, c'est un trésor.

ORPHISE, d'un air affectueux.

Oui, ma chère Julie :

Pour l'amour de ta tante, aime-le, je t'en prie.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Pour l'amour de ma tante, il faut donc vous aimer?

CLITANDRE.

Oui, madame.

JULIE.

Il fallait d'abord m'en informer ;
Je vous eusse adoré beaucoup plus tôt, Clitandre.

CLITANDRE.

Il en est temps encor.

JULIE.

Daignerez-vous m'apprendre
A quelle occasion cet ordre m'est donné?
Il serait trop plaisant que j'eusse deviné.

CLITANDRE.

Deviné?... Quoi! madame?

JULIE.

Oh! la divine Orphise,
Ou je me trompe fort, va faire une sottise :
Ses amis devraient bien lui faire envisager
Qu'à son âge il est tard de vouloir s'engager.

CLITANDRE.

Mais elle est jeune encore.

JULIE.

Oh! oui, pour une tante :
Mais sous un nouveau joug plier en imprudente...
Car, vous en conviendrez, chaque jour désormais
Impitoyablement va ternir ses attraits.
Pour moi, je l'avouerai, je tremble pour Orphise.

CLITANDRE.

Il est peu de beautés que le temps ne détruise,
Je le sais : cependant, en honnête mari,
J'ai mon système, moi, système assez hardi,
J'en conviens. Par exemple, Orphise est fort aimable,
Et le sera longtemps; car elle est estimable.
Elle n'a jamais cru que le seul agrément

De l'amour d'un mari dût être l'aliment.
Belle, mais sans orgueil; à d'autres soins livrée,
A cesser d'être jeune elle s'est préparée :
Aux nobles sentiments elle a formé son cœur,
Et pour son caractère elle a pris la douceur.
Elle a de son esprit étendu les lumières ;
Elle a même accueilli des vertus roturières,
L'égalité d'humeur, la modeste bonté,
L'amour de l'ordre enfin, trop rare qualité !
Après un certain temps que l'hymen nous éprouve,
La beauté perd, dit-on; tout cela se retrouve.
Les maris aiment mieux (ils m'en sont tous témoins)
Une vertu de plus, et deux grâces de moins.

JULIE.

Être jeune!... être belle!... oui, c'est un double crime
Dont...

CLITANDRE.

Non ; il ne faut pas trop presser ma maxime.
La beauté, de tout temps, soumit tout à ses lois,
Et je ne suis point d'âge à contester ses droits ;
Mais, sans lui disputer son suprême avantage,
A d'autres qualités nous pouvons rendre hommage.

JULIE.

Heureuse qui pourrait toutes les rassembler !
Mais, pour vous plaire, à qui faut-il donc ressembler ?

CLITANDRE.

A vous, madame.

JULIE.

A moi? Le compliment m'honore :
Mais dans un autre temps il eût mieux fait d'éclore ;
Je ne suis pas d'humeur à le récompenser.

CLITANDRE.

J'ai cru qu'en aucun temps il ne pouvait blesser :
Ce ton de dignité m'annonce le contraire ;
Soit.

JULIE.

Avec ces façons, aspirez-vous à plaire?
Vous auriez très-grand tort. La contradiction,
L'esprit guindé, l'humeur, sont mon aversion ;
Et c'est tout ce qu'en vous, monsieur, j'ai vu paraître.

CLITANDRE.

Nous voilà donc brouillés?

JULIE.

Vous en êtes le maître.

CLITANDRE.

Fort bien ; sur votre cœur je n'avais qu'à compter.

JULIE.

Vous prenez grand plaisir à m'impatienter !

CLITANDRE.

Moi ? Vous vous amusez, j'en prends ma part.

JULIE.

Courage !
Vous m'indignez, au moins : votre air, votre langage,
Tout conspire, monsieur, je vous le dis tout net,
(Minaudant.)
A vous faire haïr... en dépit qu'on en ait.

CLITANDRE.

Bon, ce n'est rien encore ; et si jamais, madame,
Vous aviez le malheur de captiver mon âme,
Vous essuieriez vraiment bien d'autres vérités.
Mon esprit est pétri de contrariétés,
Je vous en avertis. Ce qu'en vous on admire
Serait précisément l'objet de ma satire.
Si votre façon d'être en ce moment vous plaît,
Croyez-moi, but à but, restons sans intérêt.

JULIE.

Eh quoi ! ma façon d'être est donc bien haïssable !

CLITANDRE, d'un ton pénétré.

Non. Il ne tient qu'à vous de devenir aimable ;
Mais vous le seriez trop en suivant mes avis :
Continuez plutôt ; gâtez cent dons exquis :
Vous-même de nos cœurs armez la résistance,
Et, de vos propres mains, bornez votre puissance :
De la nature en vous défigurez les traits :
D'un attirail sans fin surchargez ses attraits ;
Du bon sens, du plaisir, conjurez la défaite ;
Sauvez-nous du danger de vous voir trop parfaite ;
C'est fort bien fait à vous, je dois le souhaiter :
Et quel cœur sans cela pourrait vous résister ?

JULIE, embarrassée et sérieuse.

Quoi ! sérieusement, vous me trouvez à plaindre ?

CLITANDRE.

Très-sérieusement. Incapable de feindre,

J'ai regret de vous voir employer tant d'efforts
Pour ne vous préparer au bout que des remords.

JULIE, plus gaie.

Pour devenir aimable, eh bien ! que faut-il faire ?

CLITANDRE.

Vous me le demandez ? Vous n'êtes pas sincère :
Le cœur vous le dirait si vous l'écoutiez bien ;
Mais dans tous vos discours le cœur n'entre pour rien.

JULIE.

Non, je veux vos avis. Pour rétablir ma gloire,
C'est vous, oui, désormais, vous seul que je veux croire.

SCÈNE IV.

JULIE, CLITANDRE, LE MARQUIS.

(Le marquis, dans le fond, les écoute.)

CLITANDRE.

Moi seul ?

JULIE.

Assurément. Ce que vous m'avez dit
Me frappe, et je prétends en faire mon profit.

CLITANDRE, à demi rendu.

Vous ne feriez pas mal... Mais bon ! c'est une adresse !
Pensez-vous tout cela ?

JULIE.

Oui, d'honneur.

CLITANDRE, avec émotion.

Ah ! traîtresse,
Vous voilà.

JULIE, très-tendrement.

Qu'avez-vous ?

CLITANDRE.

Ce regard enchanteur,
Ce ton...

JULIE.

Que savez-vous s'il ne part pas du cœur ?

CLITANDRE, hésitant.

Je sais que... contre vous il est bon d'être en garde.

(Le marquis éclate de rire.)

JULIE, étonnée.

Que faites-vous donc là, marquis ?

LE MARQUIS.

Je vous regarde,
(A Clitandre.)
J'écoute, et j'applaudis. Eh bien ! tu conviendras
Qu'on ne peut mieux jouer ce que l'on ne sent pas :
C'est pousser le talent jusques à l'excellence.
Quel air de sentiment, de vérité, d'aisance !
Pour peu que j'eusse encor laissé durer l'erreur,
C'en était fait, Clitandre, elle emportait ton cœur.
(A Julie.)
Parbleu ! vous l'avez mis à deux doigts de sa perte.

JULIE, à demi déconcertée, et finissant par rire.

Ne me louez point tant, cela me déconcerte.
J'étais en train d'aimer; cela se gagne, au moins.

CLITANDRE.

Et vous ne savez plus aimer devant témoins ?

JULIE, minaudant.

Je ne dis pas cela.

LE MARQUIS.

Pourquoi ne le pas dire?
(A Clitandre.)
Tiens, de sa fausseté ne sois pas le martyre;
Habitude, et rien plus. Et sa bouche et ses yeux
N'ont jamais su que dire : « Aimez-moi, je le veux. »
C'est chez elle un ressort, un jeu, dont la détente
S'échappe à volonté.

CLITANDRE.

La remarque est savante.

LE MARQUIS.

Et juste, qui plus est.

JULIE.

Oh ! taisez-vous, marquis.
Convient-il que par vous mes secrets soient trahis?
Quoi ! si j'ai des raisons pour engager Clitandre?
S'il en a pour m'aimer?...

LE MARQUIS.

J'en ai pour le défendre.
Écoutez-moi tous deux ; toi, Clitandre, surtout.
Que vas-tu faire? Avec de l'esprit et du goût,
Si mon expérience ici ne te seconde,
Tu vas tout au plus mal t'annoncer dans le monde.

Posons le fait. Julie, après t'avoir joué,
Te livrera partout comme un homme échoué;
Nos belles apprendront ta ridicule histoire:
Et qui voudra, dis-moi, ressusciter ta gloire?
Quelle femme osera subir ton déshonneur,
Et partager ta honte en recevant ton cœur?
Tu n'en trouveras point, je te le dis d'avance.
Ceci, comme tu vois, est de grande importance.
Julie est, entre nous, trop habile pour toi;
Et je te veux ailleurs procurer de l'emploi.

JULIE.

Et ne peut-on savoir à qui monsieur le donne?

LE MARQUIS.

A la digne baronne. Oh! la bonne personne!
Au plus léger discours d'abord elle prend feu,
Et ne vous laisse pas le temps du désaveu:
A la célérité dont sa flamme s'annonce,
Avant que d'y penser, vous avez fait réponse.
De toute autre on pourrait détailler les exploits,
L'œil le plus attentif ne peut saisir son choix:
En effet, un malheur s'attache à son mérite,
Jamais on ne la prend, et toujours on la quitte.
Voilà du bon, du sûr, où tu n'échoueras pas;
Par degrés à Julie après tu parviendras.

JULIE.

Voilà, certainement, la plus folle entreprise...

LE MARQUIS.

N'avons-nous pas encor la divine Céphise?
Et notre présidente?... Ah! j'oubliais, vraiment!
J'ai donné ta parole ici dans ce moment:
C'est par elle qu'il faut commencer ta tournée.

CLITANDRE, à Julie.

Pour parvenir à vous la route est détournée;
Mais, puisqu'elle y conduit, allons, essayons-la.
Pour gagner votre cœur...

JULIE, piquée, à Clitandre.

Ah! vous l'avez déjà.
Votre docilité pour ses avis m'enchante.
(Riant, au marquis.)
Bon! il n'en fera rien. Il adore...

(Clitandre jette un coup d'œil à Julie.—Julie, rencontrant le regard de Clitandre, à part.)

Imprudente!

Taisons-nous.

LE MARQUIS, riant.

Ah! parbleu, j'aime la nouveauté.
De la discrétion? Qui? vous, de la bonté!
Fi donc; point de quartier. Sans gêne, sans scrupule,
Il faut, dès qu'il paraît, fronder un ridicule.

JULIE.

Et l'amour est celui qu'il faut moins épargner;
Je le sens.

LE MARQUIS.

Autrement il pourrait vous gagner.

JULIE.

Me gagner?

LE MARQUIS.

Songez-y.

JULIE.

Moi, moi? Je l'en défie.

CLITANDRE.

Eh! marquis, à quoi bon cette plaisanterie?
Rassurez-vous, madame: oui, malgré vos attraits,
On peut vous désirer, mais vous aimer, jamais:
C'est là le résultat, je crois, de vos usages;
C'est à quoi je saurai borner tous mes hommages;
C'est ce que je viendrai jurer à vos genoux,
Dès que j'aurai l'honneur d'être digne de vous.

(Il sort.)

SCÈNE V.

JULIE, LE MARQUIS.

JULIE.

Ce Clitandre est maussade.

LE MARQUIS.

Eh! point trop; il raisonne.

JULIE.

Il plaisante fort mal.

LE MARQUIS.

Comme un autre.

JULIE.

Il jargonne
Le sentiment, le cœur.

LE MARQUIS.

On pourra le former.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

LE MARQUIS.

Eh bien! laissons-le aimer;
Que nous importe?

JULIE.

Oh! rien.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Oh! çà, Julie,
Je vous ai, pour ce soir, mise d'une partie :
Chloé présidera. Nous ôtons à Damis
Son éternelle épouse, et lui donnons Floris.
La délaissée aura beau faire la grimace,
Elle y sera présente; et nous voulons qu'en face
Ils se disent adieu. Cela sera plaisant,
Qu'en pensez-vous?

JULIE.

Oui-da, le tour est amusant.
J'y veux mener Orphise.

LE MARQUIS.

Oh! non pas : point de tante.
Ne peut-on vous avoir sans votre gouvernante?

JULIE.

Mais la décence...

LE MARQUIS.

Encore? On n'y peut plus tenir,
Et ce terme est ignoble, à faire évanouir.
Laissez là pour toujours et le mot et la chose.
Savez-vous bien qu'à tort votre nom en impose?
Par un début d'éclat vous nous éblouissez;
Rien ne résiste à l'air dont vous vous annoncez.
« Des cœurs et des esprits voilà la souveraine :
Scrupules, préjugés, dit-on, rien ne la gêne. »
Point, ce sont des égards, de la discrétion;
Une tante partout qui nous donne le ton;
Après six mois d'épreuve, on dit *décence* encore.

Oh ! parbleu, finissez, ou je vous déshonore.

JULIE.

Mais que voulez-vous donc ?

LE MARQUIS.

Que vous fixiez les yeux
Par quelque bon éclat ; et qu'en attendant mieux,
Vous rompiez, dès ce jour, tout net avec Orphise.
Qu'avez-vous fait encor, parlez avec franchise,
Qui puisse, parmi nous, vous faire respecter ?
Quelques discours malins... qu'on n'ose plus citer ;
Des billets malfaisants, d'innocentes ruptures,
Des traits demi-méchants, quelques noirceurs obscures ;
Du bruit tant qu'on en veut, point de faits ; du jargon.
C'est bien ainsi, vraiment, que l'on se fait un nom !
Décidez-vous, vous dis-je, ou je vous abandonne.

JULIE.

Quitter en la brusquant une tante si bonne !
Non, marquis ; ce serait me donner un travers.

LE MARQUIS.

Tant mieux : il vous en faut.

JULIE.

Pour le coup, je m'y perds.
Quoi ! vous voudriez... ?

LE MARQUIS.

Oui. Sachez, quoiqu'on en glose,
Qu'un travers est, madame, une fort bonne chose.
En être indépendant, ne vivre que pour soi ;
Du vulgaire idiot se soumettre la loi ;
Braver également la louange et le blâme ;
C'est étendre, à bon droit, les ressorts de son âme.
Laissons-la librement s'égarer et courir ;
Son vol nous conduira sûrement au plaisir.
Laissons aux sots l'erreur de gêner leur allure :
Qu'importe autour de nous qu'on approuve, on censure ?
Des discours valent-ils qu'on contraigne son goût ?
La noble indifférence est au-dessus de tout :
Au pied de ses autels enchaînons la contrainte,
Les préjugés, les bruits, et la honte, et la crainte :
Les lois, puis nos désirs, et rien après cela :
Tout ce qui plaît est bien ; il faut s'en tenir là.

JULIE.

Vous donnez au devoir, marquis, peu d'étendue.
Peut-être est-ce bien fait; mais mon âme est imbue
De certains sentiments (préjugés, j'en conviens),
Mais qui sèchent le fruit de tous vos entretiens.
Je ne puis tout à fait renoncer à l'estime :
C'est un besoin. Je sens...

LE MARQUIS.

Esprit pusillanime!
Je fais, pour vous former, un inutile effort :
Soyez prude, je vois que c'est là votre sort.

JULIE.

Mais, monsieur...

LE MARQUIS.

Affichez votre chère décence;
Retournez sur vos pas, et rentrez en enfance.
Écoutez : je vois clair. Point de rechute, au moins;
Je pourrais me venger d'avoir perdu mes soins;
Je pourrais, triomphant de cette horreur extrême;
Vous donner un travers en dépit de vous-même.
Adieu. Pour tout ce jour je vous donne la paix;
Mais, Julie, à ce soir, ou brouillé pour jamais.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

JULIE, seule.

La leçon du marquis n'est pas édifiante.
Moi, brouiller deux époux, et rompre avec ma tante!
Cette double noirceur n'émeut point mes désirs.
Hier encor, cependant, c'étaient là mes plaisirs.
D'où vient donc qu'aujourd'hui je sens certain scrupule?
Quelle misère! Eh! mais, ma crainte est ridicule.
C'est le monde, après tout, que ces malices-là...
J'ai beau faire, une voix se fait entendre là...
N'aurais-je donc été jusqu'ici qu'une sotte?
Cela se pourrait bien... Mon cœur balance et flotte...
Non, il n'est pas content. Pour le calmer, faisons
Ce que je n'ai point fait encor, réfléchissons.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSETTE, JULIE.

(Julie est très-agitée dans cette scène.)

ROSETTE.

Vous paraissez enfin! Vous m'avez alarmée.
Pourquoi donc si longtemps demeurer enfermée?
On vous attend partout; et, seule en un réduit,
Sans livres, sans papier, vous attendez la nuit?
Quel prodige a causé cette humeur solitaire?

JULIE.

Sais-tu, depuis tantôt, ce que je viens de faire?
Je viens de réfléchir.

ROSETTE.

Réfléchir! vous?

JULIE.

Oui, moi.

ROSETTE.

Tout de bon?

JULIE.

Tout de bon.

ROSETTE.

Et, de grâce, sur quoi?

JULIE.

Je ne m'en souviens plus.

ROSETTE.

La folie est charmante!
Bon! c'est que vous dormiez.

JULIE.

Non. Indécise, errante,
Et d'idée en idée...

ROSETTE.

Ah! madame, entre nous,
Cela ne vous sied point. J'aperçois du courroux,
De l'aigreur...

JULIE.

Que veux-tu ? c'est ce maudit Clitandre.
Qu'on ne m'en parle plus au moins ! je vais le rendre
A ma tante.

ROSETTE.

A propos, en est-ce fait ? Son cœur
Est à vous. Son amour doit être une fureur ;
Car vous avez sur lui déployé tous vos charmes.
A-t-il été bien sot en vous rendant les armes ?

JULIE.

Oui. Nous l'étions tous deux.

ROSETTE.

Contez-moi donc comment...

JULIE.

Oh ! je te conterai dans un autre moment.

ROSETTE.

Est-ce que le succès... ?

JULIE.

Eh bien ! ma bonne tante
Veut me parler, dis-tu, d'une affaire importante ?
Je la devine.

ROSETTE.

Eh quoi ?

JULIE.

C'est son amour encor.
Elle craint que je n'aille envahir son trésor.
Le beau trésor ! un homme !... Oh ! j'ai repris mes forces :
Je veux plus que jamais leur tendre mes amorces,
Impitoyablement leur plaire, les charmer,
Et ne m'en faire aimer que pour les opprimer.
Qu'il me vienne un Clitandre encor, laisse-moi faire,
Je l'humilierai tant !...

ROSETTE.

Vous êtes en colère !

JULIE.

Oh ! oui, je suis piquée.

ROSETTE.

Eh ! madame, pourquoi ?

JULIE.

Mais ma tante... à propos, je ris de son effroi.
Qu'une tête de femme aisément se démonte !

ROSETTE.

Madame...

JULIE.

En vérité, mon sexe me fait honte :
Mais je le vengerai. Reprenons nos plaisirs,
Et faisons-nous un jeu d'irriter les désirs,
De les tromper; de rire en faisant le supplice
Des cœurs qui de leurs feux me voudront voir complice.
C'est là le vrai bonheur, et je veux en jouir.

ROSETTE.

Mais depuis fort longtemps vous goûtez ce plaisir;
Pourquoi vous trouve-t-il aujourd'hui si sensible?

JULIE.

Oh! pourquoi?... Je ne sais. Mais ma tante est visible.

ROSETTE.

Elle vient : croyez-moi, rendez-lui son héros.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

JULIE, seule.

Qu'il l'adore à jamais, et nous laisse en repos.

SCÈNE III.

JULIE, ORPHISE.

JULIE, affectant de la gaieté.

Ah! je vais donc savoir le secret de ma tante;
Je brûle dès longtemps d'être sa confidente.
Traitons ceci gaiement. Vous soupirez, je croi?
C'est affaire de cœur. Allons, nommez-le-moi.

ORPHISE.

Il n'est pas temps encor. Mais, ma chère Julie,
Je crains de t'affliger.

JULIE.

Pourquoi donc, je vous prie?
M'auriez-vous enlevé quelqu'un de mes sujets?
Quitte à rendre. Achevez toujours; à cela près,
Votre air embarrassé me réjouit.

ORPHISE.

Ma nièce,

Tu ne saurais pour toi douter de ma tendresse;
Mon cœur est toujours prêt à la faire éclater,
Et ton attachement l'a trop su mériter :
Mais, ma chère Julie, enfin, quoique je t'aime,
Dans la vie on se doit quelque chose à soi-même;
Ainsi, quoiqu'à regret, je viens te déclarer
Que, dès demain peut-être, il faut nous séparer.

JULIE.

Nous séparer! qui, nous?

ORPHISE.

Oui, ma nièce.

JULIE, riant à demi.

Ah! ma tante!
Mais réfléchissez donc. Vous êtes effrayante.
Vous, à qui je dois tant; vous, dont l'œil et le soin
Ont su me garantir...

ORPHISE.

Tu n'en as plus besoin.

JULIE.

Mon Dieu, j'en ai besoin plus que jamais peut-être.
A mon âge, le monde est un terrible maître.
Votre absence est déjà peut être un châtiment
Que vous croyez devoir à quelque égarement?
Ne me le cachez point. Si j'ai pu vous déplaire,
Vous me voyez en tout prête à vous satisfaire.

ORPHISE.

Toi, me déplaire!

JULIE, malignement.

Eh mais!... je le crains.

ORPHISE.

Quel abus!

JULIE.

Tenez, pour le cacher vos soins sont superflus.

ORPHISE.

J'ignore, en vérité...

JULIE.

Je sais ce qui vous fâche.

ORPHISE.

Si tu m'as nui, du moins, c'est sans que je le sache.

JULIE, plus sérieuse.

Pourquoi donc avec moi venir à cet éclat?

ORPHISE.

D'éclat! je n'en fais point. Je vais changer d'état,
Voilà tout.

JULIE.

Vous allez...

ORPHISE.

Changer d'état, te dis-je.

JULIE.

Comment? vous marier?

ORPHISE, à son tour, riant à demi.

Oui... Cet aveu t'afflige.

JULIE, baissant les yeux.

Il m'étonne beaucoup.

ORPHISE.

Que puis-je faire mieux?
Le mérite a toujours droit de charmer nos yeux;
Et c'est presque en avoir, que savoir le connaître.

JULIE, piquée.

J'admire votre ardeur à vous donner un maître.

ORPHISE.

Un maître; y penses-tu? Non, non, j'ai mieux choisi.
J'ai le bonheur de prendre un soutien, un ami;
Un cœur noble, sensible; un esprit doux, affable,
Que beaucoup de raison ne rend pas moins aimable,
Que rien de ses devoirs n'a jamais détourné;
Qui, content de l'état auquel il s'est borné,
A voulu ne devoir qu'à soi son importance,
Et qui pour mes défauts aura de l'indulgence
Un homme... rare enfin. Toi-même, assurément,
Quand tu le connaîtras, m'en feras compliment.

JULIE.

Son nom?

ORPHISE.

C'est un secret pour quelques jours encore.

JULIE.

Cet homme rare, exquis, sans doute vous adore?

ORPHISE, souriant.

Il ne m'éblouit point par une folle ardeur:
Il m'estime beaucoup; il connaît tout mon cœur;
Il en paraît content... Adieu. J'ai quelque affaire.
Cet aveu me pesait, quoiqu'il fût nécessaire.

Tandis qu'un digne époux va borner mes désirs,
Vole au gré de tes vœux dans le sein des plaisirs.
(Elle examine, en s'en allant, Julie consternée.)

SCÈNE IV.

JULIE, seule.

C'est ce Clitandre... Eh quoi! son idée ennuyeuse
Me poursuivra partout. Non : je suis furieuse;
Ce maudit homme est né pour me désespérer,
Et ma tante, à son tour... pour me contre-carrer,
Qui se jette à la tête... Oh! doucement, Orphise;
Je vous empêcherai de faire une sottise.
Il ne vous aime pas, et vous le savez bien :
C'est une charité de rompre ce lien;
Je m'en charge, et bientôt... Rosette! holà! Rosette!

SCÈNE V.

ROSETTE, JULIE.

ROSETTE.

Eh bien? que vous plaît-il?

JULIE.

Que sais-je?

ROSETTE.

La toilette?
Sortez-vous?

JULIE.

Laisse-moi. Je suis au désespoir.

ROSETTE.

Comment donc? Quel chagrin...?

JULIE.

Je ne veux plus le voir.

ROSETTE.

Qui, madame?

JULIE.

Ni lui, ni personne.

ROSETTE.

Eh! madame,
Vous m'effrayez. D'où naît tout ce trouble en votre âme?

JULIE.

De cent sujets divers, tous faits pour m'accabler :
J'ai le cœur oppressé... je ne saurais parler.

ROSETTE.

Ne plus parler ! ceci redouble mes alarmes.

JULIE.

Le dépit, peu s'en faut, me fait verser des larmes.
Ce Clitandre...

ROSETTE.

Il a tort.

JULIE.

Oui, tort ; certainement.
Je ne méritais pas de lui ce traitement.

ROSETTE.

Eh ! que vous a-t-il fait ?

JULIE.

Il m'enlève ma tante.

ROSETTE.

Un rapt ! Ah, juste ciel ! l'affaire est importante :
Il faut faire courir après le ravisseur.

JULIE.

Qui te dit qu'il l'enlève ? Il a séduit son cœur,
Il l'épouse.

ROSETTE.

Ah ! tant mieux. La chose est plus honnête.

JULIE.

Honnête ?

ROSETTE.

Je l'ai cru.

JULIE.

Je ne sais qui m'arrête...
Mais non... le repentir me les rendra tous deux.
Bientôt je les verrai, l'un de l'autre honteux,
Confus, désabusés de leurs feux équivoques,
M'apporter tristement leurs plaintes réciproques,
Me conter leurs chagrins, dont je rirai bien fort,
Et m'appeler en tiers pour maudire leur sort :
Je les attends ; surtout cet orgueilleux Clitandre
Qui veut me corriger, dit-il, qui veut m'apprendre
A devenir aimable. Ah ! mon oncle, tout doux !
Oui, je le deviendrai... pour un autre que vous !

Vous verrez clair alors dans votre âme inquiète;
Et, pour votre tourment, je veux être parfaite.

ROSETTE.

Ah! je vous reconnais.

JULIE.

Je ris de la douleur
Qui tantôt sottement m'avait saisi le cœur.

SCÈNE VI.

JULIE, ROSETTE, UN LAQUAIS.

JULIE, au laquais.

Qu'est-ce?

LE LAQUAIS.

Monsieur Clitandre.

ROSETTE, à Julie.

Attendez, laissez faire;
Je m'en vais le traiter...

JULIE.

Non. Qu'il entre, au contraire.

ROSETTE.

Madame...

JULIE.

Je le veux.

ROSETTE.

J'obéis.

(Elle sort avec le laquais.)

SCÈNE VII.

JULIE, seule.

Mais, vraiment,
On me croirait quittée, au tour que cela prend.
Oh! je le préviendrai. Mon bonheur le ramène,
Et de ses procédés il va subir la peine.

SCÈNE VIII.

JULIE, CLITANDRE

JULIE, avec hauteur et ironie.

Quoi! si tôt de retour? Je ne l'espérais pas.

Seriez-vous donc déjà digne de mes appas?
Jusque-là vous deviez éviter ma présence,
Et c'était m'annoncer une assez longue absence.
Voyons; instruisez-moi de vos succès brillants.

CLITANDRE.

J'ai fait fort peu d'usage encor de mes talents.
Je venais....

JULIE.

Avouez, mon cher monsieur Clitandre,
Qu'un peu de vanité vous a pensé surprendre.
Avec ce froid bon sens que vous mettez à tout,
Vous avez cru tantôt pousser mon cœur à bout,
M'inspirer du désir pour cette rare estime
Que vous ne dispensez qu'au mérite sublime :
Le dessein était grand, et j'ai vraiment regret
Que sur une étourdie il n'ait point eu d'effet.
Mais souffrez de ma part cet avis salutaire,
Que savoir raisonner, ce n'est pas savoir plaire.

CLITANDRE, à part.

Son ton est bien changé! Qu'est-ce donc qui l'aigrit?
(Haut.)
Madame, c'est toujours ce que je me suis dit.

JULIE.

Quoi! vous vous seriez dit que, par pur badinage,
Tantôt de votre cœur j'ai recherché l'hommage?
Que de vos procédés toujours secs, souvent durs,
Ma malice a trouvé les plaisirs les plus purs?
Que de vos arguments l'énergie et la suite
M'a beaucoup amusée, et ne m'a pas séduite?
Non, malgré la raison et tout l'esprit qu'on a,
On ne se dit jamais de ces vérités-là.
Moi, je vous les devais pour éclaircir votre âme,
Pour fixer vos soupçons sur l'ardeur qui m'enflamme,
Et pour vous empêcher de caresser l'erreur
Qui pourrait vous flatter d'avoir touché mon cœur.
Eh quoi! de l'embarras?...

CLITANDRE.

Mon maintien vous abuse :
Cette témérité, dont ici l'on m'accuse...
N'est pas bien avérée.

JULIE.

Oh! niez, j'y consens.
Vous n'échaufferez point l'intérêt que j'y prends.

CLITANDRE, à part.

Elle m'accablera, songeons à nous défendre.
(Haut.)
Par ce nouveau détour vous pensez me surprendre?
Eh! non; je l'attendais: ce sont là de vos jeux.

JULIE.

De mes jeux?

CLITANDRE.

Le succès n'en sera pas heureux.

JULIE.

Vous croyez...

CLITANDRE.

Avouez que toutes ces injures,
Ce courroux, ce dépit, sont toutes impostures.

JULIE.

Mais, monsieur, je vous dis...

CLITANDRE.

Bon, bon, ne feignez plus;
Et riez avec moi de vos efforts perdus.
Ne vous lassez-vous pas d'être toujours la même?
Eh! pour vous faire aimer, faut-il du stratagème?

JULIE, outrée.

Du stratagème? Eh! mais... où donc en voyez-vous?
Non, jamais à tel point je ne fus en courroux.
Monsieur, soyez bien sûr que ruse ni finesse
Ne veut surprendre ici votre chère tendresse
Que mes yeux, mon cœur, tout concourt à démentir
Ce prétendu dessein de vous assujettir.
M'entendez-vous enfin?

CLITANDRE, tendrement.

Dangereuse Julie,
Combien par ce courroux vous êtes embellie!
Combien sa véhémence ajoute à vos appas!

JULIE.

Je ne sais où j'en suis.

CLITANDRE, soupirant.

Non, vous ne m'aimez pas.
Je ne viens pas non plus pour me laisser séduire;

Et votre intérêt seul est tout ce qui m'attire.

JULIE.

Mon intérêt, monsieur! qui vous en a chargé?

CLITANDRE.

Mon cœur, que ce matin vous avez exigé:
De plus d'un sentiment croyez qu'il est capable.
L'amour, vous le voyez, l'aurait rendu coupable;
Dans votre emportement vous l'auriez foudroyé;
Mais ce fracas ne peut étonner l'amitié:
La mienne désormais, sincère et de durée,
Même en dépit de vous, vous sera consacrée.

JULIE.

Quel service, monsieur, dois-je à votre bonté?

CLITANDRE.

Éraste, qui tantôt, dans sa vivacité,
Voulait de vos billets faire un fort sot usage,
Enfin, par mes conseils, est devenu plus sage.

JULIE.

Eh! qu'en voulait-il faire?

CLITANDRE.

Il parlait... d'imprimer.

JULIE, effrayée.

D'imprimer! Ah! monsieur!

CLITANDRE, lui rendant un paquet de lettres.

Il s'est laissé calmer.
Les voici.

JULIE.

D'imprimer!

CLITANDRE.

Il vous écrit, je pense.

JULIE, ouvrant une lettre séparée des autres.

Voudrait-il excuser une telle imprudence?
(Elle lit.)

« Je ne sais si vous remercierez beaucoup Clitandre du prétendu
« service qu'il croit vous rendre, en m'empêchant de faire impri-
« mer vos lettres.

Quel monstre!

CLITANDRE.

Calmez-vous.

JULIE, continuant de lire.

« Le public aurait sans doute applaudi à la légèreté de votre style,

« à l'agrément de vos expressions; et vous auriez obtenu par mon « moyen une célébrité rare et prompte, à laquelle vous semblez « aspirer, et dont sa maladresse vous prive encore pour quelque « temps. »

Les hommes sont affreux !

CLITANDRE.

L'exemple quelquefois les rend peu généreux :
Non que d'un pareil tour j'approuve la malice,

JULIE, les larmes aux yeux.

Oh ! j'en suis bien certaine, et je vous rends justice :
On n'a point avec vous à craindre ces horreurs;
Et votre procédé me touche jusqu'aux pleurs.

CLITANDRE.

Madame, y pensez-vous ?

JULIE.

Pour m'être trop livrée...
Ah ! Clitandre, un éclat m'aurait désespérée;
J'en tremble encor. Comment pourrai-je m'acquitter?...

SCÈNE IX.

CLITANDRE, JULIE, UN LAQUAIS, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

LE LAQUAIS, à la présidente.

Madame, on n'entre point.

LA PRÉSIDENTE, toujours gaiement, et en petite-maîtresse.

Tu veux me résister ?

LE LAQUAIS.

Madame, je vous dis...

LA PRÉSIDENTE.

Eh ! laisse-nous, de grâce.

(Le laquais sort.)

SCÈNE X.

CLITANDRE, LE MARQUIS, LA PRÉSIDENTE, JULIE.

LA PRÉSIDENTE.

Avant de la gronder, il faut que je l'embrasse.
Qu'elle est bien ! quel éclat ! quelle fleur de beauté !
Mais, ma chère, il y faut joindre un peu de bonté :
Il est des procédés que l'on doit se défendre.

Par exemple, aujourd'hui l'on me promet Clitandre ;
J'en reçois les honneurs, je l'attends bonnement,
Et lui seul est admis dans votre appartement?
Vous vous en emparez sans le dire à personne ;
Et frauduleusement, tandis qu'on me le donne,
Vous attirez à vous ses soins et son amour?
Mais c'est là proprement ce qui s'appelle un tour.

JULIE.

Comment donc?

LE MARQUIS.

En effet, cela n'est pas honnête:
Car, enfin, à quoi bon ce petit tête-à-tête ?
Moi, je hais les noirceurs, j'aime à tout réunir ;
Mais madame a ses droits qu'elle doit soutenir.

LA PRÉSIDENTE.

Oh! je les soutiendrai.

JULIE.

Madame, sans colère.
Clitandre est fort son maître.

LE MARQUIS.

Oui, voilà le mystère.
Quand on s'est assuré le succès de ses soins,
(A la présidente.)
On lui laisse le choix. Vous l'allez perdre, au moins.

LA PRÉSIDENTE.

Le perdre! y pensez-vous ? Non, marquis ; la prudence
Interdit à madame ici la concurrence :
Elle ne voudra point, par un bruyant débat,
Me préparer l'honneur d'un triomphe d'éclat.
Elle n'ignore pas que, plus on me résiste,
Et plus à l'emporter ma volonté persiste.

LE MARQUIS.

Oui, c'est comme il faut être. Ayons la fermeté
De jouir pleinement de notre volonté.
Céder ce qui nous plaît, entre nous, c'est sottise.
(A Julie.)
Mais cette liberté vous est aussi permise,
Julie; il faut vouloir. Usez des mêmes lois.
Allez-vous, par faiblesse, abandonner vos droits?
Car vous pourriez avoir, en dépit de madame,
Des raisons pour garder le cœur qu'elle réclame.

Clitandre vous plaît-il? Parlez, expliquez-vous;
Nous allons le laisser sur l'heure à vos genoux.

LA PRÉSIDENTE.

Non, monsieur, s'il vous plaît.

LE MARQUIS, affectant de la bonté, à toutes deux.

Voyez; à l'amiable

(Riant.)

Arrangez-vous. Ceci va faire un bruit du diable.
De qui l'emportera l'honneur sera complet.

CLITANDRE, à part.

Cette leçon est vive; attendons-en l'effet.

JULIE, très-sérieuse, et piquée.

Marquis, de vos bontés je suis reconnaissante;
Mais je n'en rendrai pas la suite intéressante,
Soyez-en sûr. Madame, il ne tiendra qu'à vous
De finir ce procès qu'on dit être entre nous.
Je jure, je promets de ne jamais prétendre
Aux mêmes cœurs sur qui vos droits pourront s'étendre:
De ma rivalité délivrée à jamais,
Triomphez sans éclat, et donnez-moi la paix.

LE MARQUIS, à la présidente.

Elle est piquée au vif.

LA PRÉSIDENTE.

Je le vois. Mais, Julie,
Je n'ai plus rien à dire; et mon âme est ravie
De vous voir respecter nos tendres amitiés.

JULIE.

Nos nœuds encor, je crois, sont faiblement liés.

LA PRÉSIDENTE.

Eh quoi! n'avons-nous pas soupé vingt fois ensemble?
Même société tous les jours nous rassemble.
Vers les mêmes plaisirs nous volons toutes deux;
Nous courons allumer partout les mêmes feux:
Mais, pour vous distinguer de la même manière,
Quoi! ne courez-vous pas dans la même carrière?
Cette rivalité pour les mêmes honneurs,
Loin de nous diviser, doit réunir nos cœurs.

LE MARQUIS.

Eh! sans doute. Après tout, quelle est la différence?
Quoi! parce que madame a pris un peu l'avance!
L'une est formée; et l'autre...

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! nous la formerons.
Deux ou trois mois, et puis nous nous ressemblerons.

JULIE.

La chose était possible : en ce moment peut-être
Rien n'est plus éloigné.

LA PRÉSIDENTE, au marquis.

Songeons à disparaître.
(A Clitandre.)
Vous, dont j'admire ici les tranquilles façons,
Vous avez, je le vois, besoin de mes leçons.
On m'a de votre cœur engagé les prémices :
Je veux bien diriger vos feux encor novices.
Mes bontés, n'est-ce pas, surpassent votre espoir?
Venez donc; au public il faut nous faire voir.

CLITANDRE.

Vous m'aimez donc beaucoup?

LA PRÉSIDENTE.

Qui? moi? si je vous aime!
Au marquis.)
Que répondre à cela? J'en ris malgré moi-même.

LE MARQUIS, riant.

Parbleu, la question est neuve, et me ravit :
Nul amant, j'en suis sûr, jamais ne vous la fit.
(A Clitandre.)
Oui, tu peux exiger beaucoup, sans qu'on te blâme;
Mais ces questions-là font rougir une femme.

CLITANDRE.

Je ne les ferai plus, je te le promets bien.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut sur notre ton former votre entretien.
Çà, donnez-moi la main. Vous hésitez, je pense!
N'osez-vous de madame enfreindre la défense?
(Clitandre se presse de lui donner la main.)

SCÈNE XI.

CLITANDRE, LA PRÉSIDENTE, ROSETTE, LE MARQUIS, JULIE.

ROSETTE, à la présidente.

Chloé veut vous parler, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Eh! mais, vraiment?
Il se fait tard, marquis; joignons-la promptement.

LE MARQUIS.

Quoi! laisser seule ainsi cette pauvre Julie?
Sa tante décemment lui tiendra compagnie.

(La présidente sort en riant beaucoup, et emmène Clitandre.)

SCÈNE XII.

JULIE, ROSETTE.

JULIE.

Quelle femme! quel front! Venir jusque chez moi
Réclamer... C'est un tour du marquis, je le voi.
Mais Clitandre la suit... Serait-il bien capable... ?
Non, c'est lui faire tort : Clitandre est estimable...
(A Rosette.)
Suis-le; je veux savoir la fin de tout ceci.

(Rosette sort.)

SCÈNE XIII.

JULIE, seule.

Oui, oui, son impudence aura mal réussi.
Eh! qui serait tenté d'une semblable femme;
D'une femme qui vient, sans pudeur... ? Je la blâme,
Et je ne pense pas qu'ainsi qu'elle m'a dit,
J'embrasse aveuglément l'erreur qui la perdit.
Même ardeur de briller, même fureur de plaire;
De l'esprit, des talents même emploi téméraire.
Ah! quel bonheur pour moi d'avoir vu de si près
Le vice revêtir ses véritables traits!
J'aurais pu ressembler à cet affreux modèle!
On aurait dit de moi ce que je pense d'elle!
J'en frissonne. Tout semble exprès se réunir
Pour m'enseigner mes torts, ou bien pour les punir.
Ces lettres, cet exemple, et Clitandre, et ma tante...

SCÈNE XIV.

JULIE, ROSETTE.

JULIE.

Eh bien donc?

ROSETTE.

Le marquis, Chloé, la présidente,
Sont à rire là-bas. Clitandre est déjà loin.

JULIE, à elle-même.

Son départ me console, et j'en avais besoin.
Que dis-je? Dans mon cœur je tremble de descendre:
Juste ciel! que je crains d'y retrouver Clitandre!

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSETTE, ORPHISE.

ROSETTE.

Oui, madame, en secret elle veut vous parler.

ORPHISE.

Il suffit; je l'attends.

ROSETTE.

Je vais la consoler;
Car elle n'a que moi qui partage sa peine.

ORPHISE.

Qu'a-t-elle donc?

ROSETTE.

Elle a... la fièvre, la migraine,
Tout ce qu'on peut avoir... la mort au fond du cœur.

ORPHISE.

Tu m'effrayes!

ROSETTE.

Tant mieux : c'est mon dessein. La peur
Vous rendra sûrement tendre, compatissante;
Et nous voulons mourir, ou toucher notre tante.

ORPHISE.

Me toucher, ou mourir! quelle énigme est-ce là?

ROSETTE.

Je n'ai de ses discours recueilli que cela.

ORPHISE.

Un songe cette nuit l'a peut-être agitée?

ROSETTE.

Quelle nuit, juste ciel! j'en suis épouvantée.
J'ignore d'où provient un si grand changement;
Mais sa tête, son cœur, tout est en mouvement.
Depuis hier au soir je la plains, la console;
Je n'en ai pu tirer une seule parole.
Elle, dont le babil appelait le sommeil;
Elle, dont la gaieté prévenait le réveil;

Qui songeait, en riant, toute la matinée,
Aux plaisirs qui devaient composer sa journée;
Qui, de trente billets partis dès le matin,
Nous commentait le texte ou plaisant, ou malin;
Elle reçoit hier visite d'une amie:
Un caprice la prend, et c'est une autre vie.
Le soir, on ne sort point; on se couche de nuit:
Bientôt on se relève; on s'afflige sans bruit.
J'ai beau me présenter, on ne veut point m'entendre.
Impitoyablement on biffe, on met en cendre
Un porte-feuille entier de chansons et d'écrits...
Médisants, mais divins. C'était de tout Paris
Une histoire charmante, un recueil d'anecdotes,
(Sanglotant)
Des détails... des portraits finis... avec des notes.

ORPHISE.

Tu le regrettes fort?

ROSETTE.

Vraiment, il m'amusait.

ORPHISE.

Après?

ROSETTE.

Je suis entrée; elle écrivait, lisait,
Déchirait, soupirait, nommait la présidente...
« L'indigne! » disait-elle. Et puis: « Ma chère tante,
Soyez heureuse. » Et puis, rêvant profondément:
« Il m'a désabusée, il fera mon tourment:
N'y pensons plus, allons. » Témoin de ses alarmes,
J'ai vu de ses beaux yeux s'échapper quelques larmes;
Les autres en dedans retombaient sur son cœur.
Ah! madame, c'était la plus belle douleur,
La plus vraie!... un ensemble et si noble et si tendre!
Ses modestes soupirs n'osaient se faire entendre.
Qu'on ne me vante plus l'éclat de la gaieté;
Rien n'égale en pouvoir les pleurs de la beauté.
Je ne l'ai pas osé, mais j'ai pensé lui dire:
Quiconque pleure ainsi devrait ne jamais rire.

ORPHISE.

Eh bien, enfin?

ROSETTE.

Enfin, elle a, sans sourciller,

Contremandé marchande, et peintre, et bijoutier;
Et, ce qui met le comble à mes terreurs secrètes,
Ah! madame, elle veut...

ORPHISE.

Quoi donc?

ROSETTE.

Payer ses dettes.

(Orphise rit.)

Vous riez? Croyez-moi, cet effort plus qu'humain
Ne peut que nous cacher un sinistre dessein.

(Orphise continue de rire.)

ROSETTE.

Encor?... J'attendais mieux d'un cœur comme le vôtre.
Mais non; femme jamais n'en a su plaindre une autre.
Je vais dire à Julie...

ORPHISE.

Oh! finis tes propos.

ROSETTE.

Non, madame. Une tante insulter à ses maux!

SCÈNE II.

ROSETTE, ORPHISE; JULIE, dans le fond.

ROSETTE, apercevant Julie.

La voici; je lui vais..

ORPHISE.

Non, j'ai tort. Mais, Rosette,
Je vais la consoler; que rien ne t'inquiète.

(Rosette baise tristement la main à Julie, et sort.)

SCÈNE III.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

C'est un miracle, au moins, de te voir si matin.
Qu'est-ce? tu n'as pas pris encor ton air mutin?
D'une mauvaise nuit j'aperçois quelques traces.
Eh, fi donc! Hâte-toi de rappeler les grâces.
J'ai fort heureusement de quoi te dissiper;
Tes bons amis ce soir t'attendent à souper:

Un tour, une noirceur, à ce que j'imagine,
Dont notre présidente est, dit-on, l'héroine,
T'amusera beaucoup; on m'assure cela.

JULIE.

Ne me parlez jamais de cette femme-là.

ORPHISE.

Comment! hier encor n'étiez-vous pas amies?
Quelque rivalité vous aura désunies:
Tu l'éclipses partout; on te cherche, on la fuit:
Tes succès dans le monde ont fait un si grand bruit...

JULIE.

Eh! voilà justement ce qui me désespère.
C'est ce bruit, cet éclat que je ne veux plus faire;
Ce fracas indécent, fantôme du bonheur,
Qu'une femme toujours paye de son honneur.

ORPHISE.

Ma nièce, quels discours!

JULIE.

Ah! mon cœur les prononce.
Je reconnais enfin mes erreurs, j'y renonce.
Ne me parlez donc plus de ces sociétés;
De ce ramas confus d'esprits, de cœurs gâtés;
De ces hommes sans frein; de ces femmes flétries,
A la honte, aux éclats, aux vices aguerries,
Qui d'un naufrage affreux consolent leur orgueil,
En poussant tous les cœurs contre le même écueil:
L'abîme de trop près vient d'effrayer ma vue;
Je laisse s'y plonger leur brillante cohue:
Oublions le passé qui me force à rougir;
L'avenir est à moi, je saurai l'ennoblir.

ORPHISE.

Ma nièce, ton dépit m'étonne, je l'avoue.
Tes nouveaux sentiments méritent qu'on les loue;
Mais combien tiendront-ils? Un chagrin passager
T'inspire pour un temps ce courage étranger:
Crois-moi, n'affiche point cette réforme austère;
Bientôt tu reviendras à ta vie ordinaire.

JULIE.

Non, ma tante, jamais.

ORPHISE.

Si cette émotion,

Du moins, était l'effet de quelque passion;
Si quelque amour secret, sincère et véritable,
Suppléait cette vie éclatante, agréable,
Je dirais : Pourquoi non? Son cœur s'est arrangé;
Une plus douce erreur l'occupe, et l'a changé :
Car la raison ne peut, d'un cœur tel que le vôtre,
Chasser une folie enfin que par une autre.
Mais, bien loin que l'amour...

(Julie, troublée, rougit.)

Comment donc! tu rougis?
Achève : tes secrets sont à moitié trahis.

JULIE.

Eh bien!... il est trop vrai.

ORPHISE.

Tu me vois transportée.
Quoi! tout de bon? Oh! oui, ton âme est agitée.
Julie! Ah, quel bonheur! nous allons toutes deux,
Dans le sein de l'hymen passer des jours heureux.
(Malignement.)
Pourquoi, lorsque du mien je t'ai fait confidence,
Sur le tien, hier au soir, observer le silence?
Ta malice toujours veut jouir de ses droits;
N'importe, de bon cœur j'applaudis à ton choix.
Quel est-il? dis-moi donc?... Tu te tais... Ma surprise...

JULIE.

O mon aimable tante! ô respectable Orphise!
Votre bonté m'accable, et ma confusion
Redouble de l'excès de votre affection.

ORPHISE, très-tendrement.

Non, tu ne connais pas encor, ma chère nièce,
Jusqu'où s'étend pour toi cet excès de tendresse :
Le sang et l'amitié, réunis dans mon cœur,
N'ont jamais eu d'objet plus cher que ton bonheur.
De tous mes sentiments je te croyais plus sûre :
Ta douleur est pour moi la plus sensible injure;
Et si mon zèle ardent ne peut la soulager,
Ma chère enfant, du moins je puis la partager.

JULIE.

Arrêtez, c'en est trop : le remords me surmonte,
Et mon cœur ne peut plus contenir tant de honte :

Mes fautes, mes erreurs ont beau m'humilier,
Par un sincère aveu je dois les expier.
A qui prodiguez-vous une amitié si tendre?
J'aime... Puis je le dire?... Oui... j'adore Clitandre.

ORPHISE, souriant.

Clitandre?... Oh! doucement, ma nièce, entendons-nous :
On peut avoir sur lui d'aussi bons droits que vous.
Je tremble cependant : vous êtes jeune, aimable...

JULIE.

Apprenez envers vous combien je suis coupable.
Si vous saviez comment, par d'indignes efforts,
J'ai tâché d'échauffer pour moi tous ses transports!
Combien de mes désirs l'orgueilleuse faiblesse
Pour vous voler son cœur a déployé d'adresse!
A combien de détours j'ai pu me rabaisser,
Pour entrer dans son âme, et pour vous en chasser!
Aujourd'hui j'en rougis... Hier, vous le dirai-je?
Mon cœur s'applaudissait de vous tendre un tel piége :
J'habillais mon forfait de brillantes couleurs :
Ma malice, en riant, vous préparait des pleurs.
Du monde où j'ai vécu tels sont les badinages.
C'est faire à la raison de trop cruels outrages;
Mes yeux se sont ouverts; vous devez me haïr :
Daignez me pardonner, et laissez-moi vous fuir.

ORPHISE.

Toi, te cacher! me fuir! Non, ma chère Julie,
Non; et c'est tout de bon que je suis ton amie.
D'abord quitte cet air lugubre, chagrinant,
Et, comme tu disais, traitons ceci gaiement
Premièrement, il faut entretenir Clitandre :
Peut-être contre toi n'a-t-il pu se défendre;
Et tu ne voudrais pas exposer ta candeur
A faire son supplice, et faire mon malheur?

JULIE.

Qui? moi, vous disputer...?

ORPHISE.

Eh! laissons ce scrupule;
Peut-être en est-ce fait.

JULIE.

Non : soyez moins crédule.
Il vous estime tant!...

ORPHISE.

Vraiment, je le crois bien.
Mais, pour savoir s'il m'aime, il n'est qu'un sûr moyen:
Le voici. Je prétends, j'exige et je t'ordonne
D'offrir à ton amant ton cœur et ta personne;
De tenter, d'épuiser sans crainte, sans remords,
Pour l'attacher à toi, les plus pressants efforts.
S'il résiste, mon cœur se livre à sa tendresse;
S'il cède, eh bien! je fais le bonheur de ma nièce.

JULIE.

Vous voulez que moi-même...?

ORPHISE.

Il le faut.

JULIE.

Je ne puis.

ORPHISE, apercevant Clitandre.

Il vient fort à propos.

JULIE.

Ma tante, je m'enfuis.

ORPHISE.

Reste; voici le temps d'exercer ton adresse.

JULIE.

Je n'en ai plus.

ORPHISE.

Allons, un peu de hardiesse.

SCÈNE IV.

JULIE, ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE, à Clitandre.

Vous nous voyez ici dans un grand embarras.
Ma nièce voudrait...

(Julie la retient par sa robe.)

ORPHISE, bas, à Julie.

Non, je ne lui dirai pas.

(Haut, à Clitandre.)

Clitandre, à notre affaire il survient un obstacle:
En vérité... je crois qu'il s'est fait un miracle.
Ma nièce a du chagrin; son cœur, gros de soupirs,
Renferme obstinément je ne sais quels désirs...

(A Julie.)
Parle ; n'est-il pas propre à cette confidence ?
(A Clitandre.)
Oh ! oui. Pour l'obtenir, employez la prudence.
Son bonheur et le vôtre, et sûrement le mien...
Je vous laisse. Surtout ne vous gênez en rien.

JULIE, bas, à Orphise.

Vous sortez ?

ORPHISE.

Oui, vraiment.

JULIE, bas, à Orphise.

Ma tante !

ORPHISE.

Adieu, Julie.

(Bas, à Clitandre.)
Clitandre, parlez-lui doucement, je vous prie.
(Elle sort.)

SCÈNE V.

JULIE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Elle se divertit.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

CLITANDRE.

Orphise, en m'annonçant ici votre embarras
Semble me donner droit d'en apprendre la cause.
Si la discrétion que l'amitié m'impose,
Si d'un vif intérêt la pureté, l'ardeur,
Peuvent vous rassurer, ouvrez-moi votre cœur.

JULIE.

Avant tout, répondez, Clitandre, avec franchise.

CLITANDRE.

Sur quoi ?

JULIE.

Je veux savoir si vous aimez Orphise.

CLITANDRE.

Ce que vous demandez ici, c'est mon secret.
Si, pour savoir le vôtre, il faut être indiscret,
La curiosité n'a plus rien qui me tente.

JULIE.

Non. Mais avouez-moi que vous aimez ma tante.

CLITANDRE.

Oui, madame, beaucoup.

JULIE

C'en est assez. Adieu.

CLITANDRE.

Pourquoi donc fuyez-vous, madame, à cet aveu?
Quoi! suivant la façon dont vous l'avez jugée,
Pour avoir des amis est-elle trop âgée?

JULIE.

Ah! de grâce, oubliez des travers et des torts
Dont je ne puis assez vous montrer de remords.
Coupable trop longtemps, quand je cesse de l'être,
Que je cesse à vos yeux, du moins, de le paraître.
J'aime Orphise. Mon cœur, humilié, confus,
Admirant sa conduite, enviant ses vertus,
Soutiendrait, je le sais, fort mal sa concurrence.
Elle est digne de vous, soyez sa récompense;
Payez-la des bontés, des tendres sentiments
Qu'elle opposa toujours à mes égarements;
Payez-la d'un effort plus touchant, plus sublime
Que je ne puis ici vous révéler sans crime.
Seule, puis-je acquitter tant de soins généreux?
Joignez mon cœur au vôtre, et portez-lui nos vœux.

CLITANDRE.

Le sentiment se peint dans ce discours, madame!
Étendrait-il enfin son pouvoir sur votre âme?
Si je n'étais instruit, je croirais bonnement...

JULIE.

Quoi! vous m'accuseriez d'un vain déguisement!
Vous, Clitandre! Ah! du moins, quand la vertu m'anime,
Pour prix de mes efforts, donnez-moi votre estime.
Mon cœur ne connaît plus ni la ruse, ni l'art;
A ce grand changement peut-être avez-vous part...
Peut-être je vous dois ce rayon de lumière
Dont l'éclat imprévu vous étonne et m'éclaire;
Et, contre les soupçons que vous osez garder,
Je laisse à ma conduite à vous persuader.

CLITANDRE, étonné.

Julie, à la raison vous vous seriez rendue!

Non, vous ne feignez point, et votre âme est émue.
Ces sentiments, ces tons d'intérêt, d'amitié,
Vous rendent à mes yeux plus belle de moitié.
Voilà les qualités, les grâces séduisantes
Qu'hier je préférais à vos grâces brillantes :
C'est en les unissant toutes pour vous parer,
Qu'à régner sur nos cœurs il vous sied d'aspirer.

JULIE, soupirant.

Quoi ! si j'avais été... ce que je m'en vais être ;
Si la raison plus tôt dans mon cœur eût pu naître,
Et si, telle qu'Orphise, et modeste, et sans art,
J'eusse fui des erreurs que je connais trop tard ;
Quoi ! seule, sans apprêt, dans cet état paisible,
J'aurais pu me flatter de vous rendre sensible ?

CLITANDRE.

En doutez-vous, Julie ? Ah ! mon cœur tout entier...

JULIE, très-agitée et très-attendrie.

Clitandre.... c'est assez. J'ose ici vous prier
D'oublier à jamais qu'il fut une Julie.
Quoi ! j'aurais pu toucher... Ah ! je suis trop punie !
Cher Clitandre !...

CLITANDRE.

Julie !

JULIE.

Il n'est plus temps... Adieu.

CLITANDRE.

Vous m'aimez ?

JULIE.

Oubliez... un indiscret aveu.

CLITANDRE, aux genoux de Julie.

Non, je tombe à vos pieds : non, l'amour le plus tendre...

JULIE.

Aurais-je eu le malheur de vous toucher, Clitandre ?
Orphise vous perdrait ! Quel prix de ses bontés !

CLITANDRE.

Orphise vous dira...

SCÈNE VI.

JULIE, CLITANDRE ; ORPHISE, dans le fond.

JULIE, apercevant Orphise.

Levez-vous.

CLITANDRE.

Arrêtez.

JULIE.

Ne la voyez-vous pas ?

ORPHISE, vivement et attendrie, s'approchant.

Embrasse-moi, ma nièce.
Oui, je veux t'accabler de toute ma tendresse.

JULIE.

Eh ! ma tante, il se trompe, et son cœur vous est dû.

ORPHISE.

C'est trop te tourmenter d'un remords superflu.
Notre amour, notre hymen, à qui, par grandeur d'âme,
Tu veux sacrifier ton bonheur et ta flamme,
N'étaient qu'un piége adroit, qu'un appât séducteur
Que j'ai voulu t'offrir pour attirer ton cœur;
Sûre qu'en présentant le mérite à ta vue,
Ce monde où tu nageais, qui t'a longtemps déçue,
Te paraîtrait bientôt ce qu'il est en effet,
Du plus parfait mépris le méprisable objet.

JULIE.

Orphise, est-il bien vrai ? Je n'ose encor vous croire.

CLITANDRE.

On m'a daigné choisir pour tenter cette gloire.
Si, malgré vos erreurs, mon cœur était à vous,
Jugez de ses transports dans un moment si doux.

JULIE, embrassant Orphise.

Quoi ! de votre amitié mon bonheur est l'ouvrage !
Et je puis sans remords en goûter l'avantage !
Que de biens je vous dois !... Vous, mon cher bienfaiteur,
Je vous dois ma raison, mes plaisirs, et mon cœur.

SCÈNE VII[1].

ORPHISE, JULIE, CLITANDRE, ROSETTE.

ROSETTE, à Julie.

* Madame, en ce moment Chloé, Célie, Hortense,
* Le comte, le marquis, et bien d'autres, je pense
* (Car trois carrosses pleins sont arrêtés là-bas)
* S'empressent de savoir si l'on ne vous voit pas,
* La joie éclate au loin parmi leur assemblée...

[1] Cette scène est supprimée depuis 1783.

* Mais, à ce que je vois, madame est consolée.

JULIE.

* Pour la dernière fois je veux les recevoir,
* Et très-décidément renoncer à les voir.
* Il m'importe fort peu que leur langue s'exerce :
* Ils m'égaraient ; l'honneur m'interdit leur commerce ;
* Et puisse mon exemple attirer tous les cœurs
* Que ce monde perfide enchaîne à ses erreurs !

FIN DE LA COQUETTE CORRIGÉE.

SAURIN.

LES MOEURS DU TEMPS,

COMÉDIE.

NOTICE SUR SAURIN.

Bernard-Joseph Saurin naquit à Paris, au mois de mai 1706. So p célèbre par son esprit et son procès contre J. B. Rousseau, était géom et le destinait à suivre la même carrière que lui ; mais Saurin se fit avocat, et consciencieusement en remplit pendant quinze ans les fonctions. Ce ne fut que dans un âge mûr qu'il put cultiver ses talents et travailler pour le théâtre.

Son début ne fut pas heureux : *les Trois Rivaux*, comédie en cinq actes et en vers, n'eurent que six représentations. La tragédie d'*Aménophis*, qui fut jouée en 1752, eut encore moins de succès ; mais enfin *Spartacus* vint gagner la cause de l'avocat, et prouver qu'il n'avait pas tort de chausser le cothurne. Le triomphe de Saurin fut complet. La haine qu'inspiraient les Romains aux peuples prêts à subir leur joug avait été exprimée d'une manière différente par Corneille, par Racine et par Crébillon : Saurin peignit les Romains vaincus par un chef de révolte, et sur le point d'être exterminés par un gladiateur ; et le caractère noble et soutenu de Spartacus parut digne de ces grands maîtres. Voltaire trouvait dans cette tragédie un grand nombre de vers frappés sur l'enclume de Corneille.

Après avoir excité l'admiration dans *Spartacus*, Saurin essaya d'inspirer l'intérêt dans *Blanche et Guiscard*, sujet plus romanesque que théâtral, emprunté à un épisode de Gil Blas. On a retenu plusieurs vers de cette tragédie :

> Qu'une nuit paraît longue à la douleur qui veille !
> Longtemps on aime encore, en rougissant d'aimer.
> La loi permet souvent ce que défend l'honneur.

La petite comédie des *Mœurs du temps* est marquée au coin de l'esprit et du talent de l'observation ; les caractères en sont vrais et finement tracés. Saurin, qui avait réussi dans la tragédie et dans la comédie, devait obtenir également un grand succès dans le drame. *Béverley*, imitation du *Joueur* anglais, eut, malgré ses défauts, une vogue prodigieuse, et acheva de détruire le préjugé qui existait contre la tragédie bourgeoise. Après la Chaussée et Sedaine, Saurin élargit la route où Beaumarchais devait marcher, pour nous conduire où nous sommes. Mais hâtons-nous de le dire, ces écrivains, en créant un genre facile, ne pensaient pas qu'on dût en abuser comme on l'a fait depuis longtemps. Condorcet et Marmontel, tout en accordant la supériorité à la tragédie pour la difficulté du genre et l'élévation des pensées, ont plaidé en faveur du drame, dont la nature, plus rapprochée de la nôtre, offre un but moral mieux senti et des effets plus dramatiques.

Saurin, reçu à l'Académie française en 1761, mourut à Paris le 17 novembre 1781, à l'âge de soixante-seize ans.

LES MOEURS DU TEMPS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 22 DÉCEMBRE 1760.

ACTEURS.

GÉRONTE, riche financier, père de Julie.
LA COMTESSE, sœur de Géronte.
JULIE.
CIDALISE.
LE MARQUIS
DORANTE.
DUMONT, intendant du marquis.
FINETTE, suivante de la comtesse.

La scène est à la maison de campagne de M. Géronte.

SCÈNE PREMIÈRE.

CIDALISE, DORANTE.

DORANTE.

Mais, madame, concevez-vous quelque chose à ce changement? Géronte m'amène à sa maison de campagne; il me laisse espérer qu'il me donnera Julie; et lorsque je lui fais parler, sa réponse est équivoque, incertaine, et je vois tout à craindre pour mon amour.

CIDALISE.

Monsieur le baron, il y a quelque chose là-dessous qui n'est pas naturel.

DORANTE.

Je serais obligé de renoncer à Julie!... On donne ici ce soir un grand bal masqué; il faut qu'à la faveur de ce bal je l'entretienne, et que je sache... Je suis au désespoir... Ah! ma chère Cidalise!

CIDALISE.

Plus j'y rêve, et plus je m'y perds... Mais aussi, Dorante, vous vous y êtes mal pris : vous n'avez pas eu la sorte d'adresse que je vous avais tant recommandée : je l'ai bien vu.

DORANTE.

Que dites-vous, madame? Ah! mon cœur a tout fait pour plaire à Julie.

CIDALISE.

Il est bien question de cela ! Croyez-vous que, pour épouser cette enfant-là, ce soit à elle qu'il importe de plaire ?

DORANTE.

Eh ! à qui donc, je vous prie ?

CIDALISE.

A qui, monsieur ? A son père ; et, bien plus encore, à la comtesse sa tante, qui gouverne tout ici, et mène par le nez son bonhomme de frère.

DORANTE.

Eh ! madame, il n'est point de politesses que je ne leur aie faites, point d'attentions...

CIDALISE.

Politesses... attentions ! cela suffit-il pour plaire aux gens ? Ne savez-vous pas qu'il faut encore entrer dans tous leurs faibles, applaudir à leurs ridicules, caresser leurs travers ? Je vous avais pourtant bien mis au fait ; je vous avais dit que le père de Julie, riche financier, faute d'esprit, se piquait de bon sens, qu'il se mirait sans cesse dans son opulence, et croyait qu'un millionnaire était le premier homme du monde ; et hier, devant lui, je vous vois avancer la belle thèse que le mérite et les talents sont préférables à la richesse ; et vous lui soutenez en face cette absurdité : est-ce là se conduire ?

DORANTE.

Mais, madame, le contraire est si révoltant, que...

CIDALISE.

Bon ! révoltant... On le sait bien ; mais est-ce là une raison ?

DORANTE.

Je vous avoue que je n'ai point appris à parler autrement que je pense.

CIDALISE.

Eh ! dans quel monde avez-vous donc vécu ? Cela s'apprend tout seul. Autre tort : M. Géronte, sans faire cas des talents, a cependant un homme qui lit pour lui les nouveautés : c'est son Barême, en fait d'esprit, qui lui fournit des jugements tout faits, et le met en état de parler à tort et à travers de tout ce qui paraît.

DORANTE.

Quoi ! ce petit monsieur, qui donne ses décisions pour des oracles ?...

CIDALISE.

Il est celui de M. Géronte, qu'il a pris pour le héros de ses vers : on vous les montre ces vers, qui de M. Géronte ne font pas moins qu'un grand homme, un homme d'État ; et vous n'applaudissez pas de toutes vos forces !

DORANTE.

J'ai l'honnêteté de ne rien dire.

CIDALISE.

Vous ne vous êtes pas mieux conduit vis-à-vis[1] de la comtesse.

DORANTE.

En quoi donc ?

CIDALISE.

Je vous avais dit que cette digne sœur de Géronte, demeurée veuve d'un homme de qualité qui l'a laissée sans bien, aimait fort à médire, et surtout à médire de monsieur son frère, qu'elle traite de petit bourgeois ; que sa fureur était de ne vouloir point être la sœur de ce frère, qui cependant a pour elle un respect imbécile, qui n'agit que par ses conseils, ne voit que par ses yeux. Un autre que vous serait parti de là pour renchérir les médisances de la comtesse, ou du moins il y aurait applaudi : point du tout, vous osez la contredire, vous faites le bon homme, vous défendez contre elle toute la terre ; il n'y a pas jusqu'à son frère dont vous vous établissiez le protecteur : et ce qu'il y a de rare, c'est qu'après avoir défendu vis-à-vis du frère les gens de mérite et à talents, vous défendez vis-à-vis de la sœur les gens de finance.

DORANTE.

Mais c'est que j'en connais de très-estimables, et que du ridicule de quelques-uns il n'en faut pas faire le ridicule de tous : aujourd'hui l'on a la fureur de tout blâmer ; une infinité de sots par nature se font méchants par air. S'il faut médire pour plaire à la comtesse, je suis son serviteur ; je croirais manquer à la probité...

CIDALISE.

Oh ! la probité ! Si c'était y manquer que de médire et même de calomnier, il y aurait bien peu d'honnêtes gens de votre sexe, et il n'y en aurait point du nôtre. On ne peut pas toujours jouer,

[1] Voltaire a blâmé cette locution, qui se retrouve deux autres fois dans cette scène. On doit dire *à l'égard de*.

monsieur : à quoi voulez-vous donc que des femmes s'amusent ?

DORANTE.

Je sens bien que vous plaisantez, madame : mais tourner en ridicule son frère, ses meilleurs amis...

CIDALISE.

De qui dira-t-on du mal ? De ceux qu'on ne connait pas ?

DORANTE.

Fort bien ; mais...

CIDALISE.

Voyez le marquis votre cousin : peut-on mieux prendre qu'il a fait le ton de ces gens-ci ? Il est vrai qu'il est homme de cour. Est-il avec la comtesse, le mal qu'il dit du frère assaisonne les louanges qu'il donne à sa sœur : il le raille impitoyablement sur le ridicule de son faste magnifique et mesquin à la fois ; sur son orgueil grossier, sur son ton avantageux et bas, sur ses goûts d'emprunt. Est-il avec monsieur Géronte, Voilà une bonne tête, dit-il en lui frappant sur l'épaule ; vous ne vous êtes pas amusé à la bagatelle, vous avez fait votre chemin : qu'est-ce que tout l'esprit du monde, au prix de ce bon sens-là ? Ma foi, près de vous et de vos semblables, tous nos prétendus esprits ne sont que des sots. Les gens comme vous, ajoute-t-il, sont bien nécessaires à un État ; ils en sont le soutien et la ressource. Joignez à cela le talent qu'il a de donner des ridicules. Il faut voir de quel air il demande pardon des incongruités de son petit parent de province, car c'est ainsi qu'il vous nomme.

DORANTE.

Eh ! quel peut être son objet ? Le marquis vous aime, il a le bonheur de vous plaire : votre mariage est presque conclu.

CIDALISE.

Ah ! Dorante, vous me voyez outrée contre lui, et je crains bien qu'il n'ait part au changement dont nous cherchons la cause.

DORANTE.

Lui, madame ! Le marquis ! il a promis de me servir.

CIDALISE.

Et s'il ne pensait qu'à se servir lui-même, s'il avait des desseins sur Julie ? Non qu'il en soit amoureux ; mais ce mariage rétablirait ses affaires et payerait ses dettes : ma fortune est fort au-dessous de celle qu'il peut espérer de ces gens-ci.

DORANTE.

Vous penseriez...?

CIDALISE.

Je vous ai dit que la comtesse avait tout pouvoir sur son frère : si par hasard il résiste à ce qu'elle a résolu, ce sont des vapeurs, des évanouissements, qui ne prennent fin qu'avec la résistance du bonhomme.

DORANTE.

Eh bien, madame...

CIDALISE.

Eh bien, monsieur, je soupçonne que la comtesse, pour m'enlever le marquis, lui fait épouser sa nièce : la comtesse n'est pas délicate...

DORANTE.

Quoi ! cette femme qui vous accable d'amitié !...

CIDALISE.

J'en ai été quelque temps la dupe ; mais je suis à présent convaincue qu'elle ne m'a fait des avances, et qu'elle ne m'a engagée à venir ici avec elle, que pour rapprocher d'elle le marquis : mettez-vous bien dans la tête, baron, que les femmes ne s'aiment guère, et qu'en particulier la comtesse me hait.

DORANTE.

Mais ce marquis, madame, est-il possible que vous l'aimiez avec la connaissance que vous avez de son caractère? Si vous le croyez capable d'un lâche procédé... Mais vous ne le croyez pas.

CIDALISE.

Ah ! Dorante, que n'en puis-je douter ! Vous avouerai-je ma faiblesse? Je regrette l'aveuglement où j'étais au commencement de ma passion pour lui : persuadée qu'il m'aime, séduite par l'élégance de ses ridicules, ses défauts ne me paraissaient que des grâces ; je suis presque sûre que, si je l'épouse, je serai la femme du monde la plus malheureuse. Mes réflexions me conduisent souvent à vouloir me vaincre ; je crois quelquefois y être parvenue : il parait ; toutes ces idées s'effacent, mes réflexions s'évanouissent, je ne sens plus que mon amour pour lui. Je suis désespérée.

DORANTE.

Ah ! madame, vous surmonterez votre passion, je vous le prédis ; et le marquis...

CIDALISE.

Si je puis être bien sûre une fois qu'il me trompe... Le bal qu'on donne ici ce soir m'a fait venir une idée qui pourra m'éclaircir. Le marquis et la comtesse croient que dans une heure je pars pour Paris... Mais vous, Dorante, ne vous êtes-vous pas du moins assuré du cœur de Julie?

DORANTE.

Je ne sais; ma sotte timidité...

CIDALISE.

Votre timidité, Dorante! Tenez, monsieur, vous avez tout ce qu'il faut pour plaire; et avec cela le moindre fat est fait pour vous éclipser. Votre timidité! Eh! mais vous n'avez aucun des vices à la mode. Une chose me rassure : Julie sort du couvent; c'est la nature encore dans toute sa simplicité... Mais je la vois qui vient vers nous; elle a un livre à la main, et rêve profondément : tenez-vous un peu à l'écart.

SCÈNE II.

CIDALISE, JULIE, DORANTE, à l'écart.

(Julie arrive en rêvant, tient un livre ouvert, avec des yeux distraits, et vient se heurter contre Cidalise.)

JULIE.

Ah!... Quoi! madame, c'est vous?

CIDALISE.

Oui, ma chère enfant, c'est moi.

JULIE.

Je ne vous avais en vérité pas vue, madame.

CIDALISE.

Je le crois bien : vous rêviez si profondément! et je gagerais bien que ce n'était pas votre livre qui vous faisait rêver.

JULIE.

Mon livre... je ne l'ai pas ouvert... J'étais pourtant descendue au jardin dans le dessein d'y lire.

CIDALISE.

Eh bien! ma chère Julie, sans savoir quel livre c'est, je vous dirais bien, moi, de quoi il vous aurait entretenue, si vous l'aviez ouvert.

JULIE.

Et de quoi donc, madame?

CIDALISE.

Oh! de quoi! De la seule chose qui occupe les filles de votre âge : l'on ne voit, l'on n'entend qu'elle, on ne lit qu'elle; on l'a dans le cœur, dans les yeux, dans la bouche; ou, si l'on n'ose en parler, on se dédommage en y pensant et en y rêvant sans cesse.

JULIE.

Je ne vous entends pas, madame.

CIDALISE.

De bonne foi, vous ne m'entendez pas?

JULIE.

Eh! mais... tenez, madame, c'est que... c'est que... Vous m'embarrassez.. vous avez un certain regard malin...

CIDALISE.

Et vous, un certain regard tendre..., et je lis dans ce regard.

JULIE, vivement.

Mais qu'y lisez-vous donc, madame?

CIDALISE.

J'y lis, mademoiselle, j'y lis le nom de l'objet qui vous fait rêver.

JULIE.

Je rêvais au marquis, madame.

CIDALISE, vivement.

Au marquis! Vous plairait-il, mademoiselle?

JULIE.

Oh non! il se plaît tant à lui-même! Mais ma tante m'a beaucoup parlé de lui : C'est, m'a-t-elle dit, un homme qui n'épousera point sa femme pour l'aimer, et qui lui laissera toute la liberté qui convient. Je ne sais ce que ma tante veut dire. Qu'est-ce qu'épouser pour ne point aimer? Je n'entends point cela. Ma tante et moi, nous nous servons de la même langue, et la plupart du temps je ne l'entends pas : d'où vient cela, madame? J'ai compris cependant qu'elle avait dessein de me faire épouser ce monsieur le marquis; et voilà ce qui me faisait rêver quand je ne vous ai pas vue.

CIDALISE, à part.

Mes soupçons étaient fondés... (Haut.) Et quel est votre dessein?

JULIE.

Mais vous-même, madame, vous êtes mon amie : que me conseillez-vous?

CIDALISE.

Mais, mademoiselle, c'est selon : si, par exemple, vous vouliez suivre la mode.

JULIE.

La mode! je sais bien qu'il y en a une pour se coiffer, pour s'habiller; mais est-ce qu'il y en a une pour s'aimer? est-ce que le cœur suit la mode?

CIDALISE.

Non, le cœur ne suit pas la mode; mais la mode est de se passer du cœur.

JULIE.

Oh, bien! cette mode-là ne me vaut rien : je sens que j'ai un cœur, moi.

CIDALISE.

Oui, fort bien... Mais c'est toujours un autre cœur qui nous fait sentir le nôtre... Hein... cet autre cœur ne serait-il pas Dorante? Allons, parlez-moi franchement, l'aimez-vous?

JULIE.

Je ne sais, madame; mais quand je le vois... je sens un trouble secret... je ne puis entendre prononcer son nom sans rougir... J'ai du plaisir à le voir... et si, je n'ose le regarder... Est-on comme cela quand on aime? Oh! madame, pour celui-là, s'il m'épouse, je suis bien sûre que ce ne sera pas, comme le marquis, pour ne pas m'aimer.

SCÈNE III.

CIDALISE, JULIE, DORANTE.

DORANTE.

Non, belle Julie, ce sera pour vous adorer toute ma vie : je le jure à vos pieds.

JULIE.

Ah, ciel! Quoi! vous nous écoutiez, Dorante? Quoi! madame, c'est vous..?

CIDALISE, ironiquement et gaiement.

Je vous ai joué là un tour bien sanglant : faites ma paix avec mademoiselle, Dorante.

SCÈNE IV.

DORANTE, JULIE.

DORANTE.

Pardonnez, mademoiselle, si j'ai voulu connaître vos sentiments : le véritable amour est toujours rempli de crainte; le mien n'a jamais osé s'expliquer, qu'il n'ait été certain de ne vous pas déplaire. Ah, belle Julie! vous me voyez transporté d'amour et de reconnaissance.

JULIE.

De la reconnaissance! Vous ne m'en devez point, Dorante : si je vous aime, je n'y ai point eu de part; cela s'est fait tout seul.

DORANTE, se jetant à ses pieds.

Ah! cette tendresse ingénue et naïve augmente encore mon amour et mon bonheur.

SCÈNE V.

DORANTE, JULIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, les surprenant.

Courage, mon petit parent; il me semble que tes affaires ne vont pas mal.

JULIE, faisant un cri et se retirant.

Ah!...

SCÈNE VI.

DORANTE, LE MARQUIS.

DORANTE.

Vous voyez, marquis, le plus heureux et le plus désespéré de tous les hommes : j'ai le bonheur de ne pas déplaire à Julie; mais son père m'a parlé ce matin d'une façon tout à fait propre à m'alarmer : d'où naît ce changement? La comtesse n'a rien de caché pour vous : elle a tout pouvoir sur son frère, vous avez tout crédit sur elle, et vous m'avez promis de me servir : d'où peut naître, encore un coup, ce changement qui me désespère?

LE MARQUIS.

Oh! oh! baron, tu prends un ton bien sérieux : il faut que tu sois furieusement épris de la petite personne.

DORANTE.

Mille fois plus que je ne puis vous l'exprimer : Julie est à mes yeux un trésor inestimable ; et prétendre me la ravir, c'est vouloir m'arracher la vie.

LE MARQUIS.

Trésor inestimable..! t'arracher la vie..! Voilà de grands mots ; et ce ton pathétique que tu y joins... Sais-tu qu'avec le titre suranné de baron, tu as rapporté de ton vieux château une façon de penser tout à fait gothique, et qu'il n'y a pas jusqu'aux espèces [1], qui te trouveront très-ridicule ? Je te le dis en ami, mon pauvre baron, très-ridicule.

DORANTE.

Eh ! par quelle raison, je vous prie ? Quoi donc ! l'amour...

LE MARQUIS.

L'amour... l'amour... Ce mot ne signifie plus rien. Apprends donc une fois pour toutes, mon petit parent de province, apprends donc les usages de ce pays-ci : on épouse une femme, on vit avec une autre, et l'on n'aime que soi.

DORANTE.

Apprenez vous-même, monsieur, qu'on ne doit point appeler usage ce que pratiquent peut-être une douzaine de folles et autant de prétendus agréables, dont Molière, s'il revenait au monde, nous donnerait de bons portraits.

LE MARQUIS.

Eh mais ! ton vieux Molière, si, comme tu dis, il revenait au monde, crois-tu que les gens comme il faut iraient à ses pièces ?

DORANTE.

Oh non ; car du bon, du vrai comique, la mode en est passée ; le rire est devenu bourgeois : on raille, on persifle, mais on ne rit point.

LE MARQUIS.

Mais, parbleu ! mon petit cousin, j'aime à te voir arriver du

[1] Il paraît que dans ce temps-là on appelait *espèces* les dupes qui n'apportaient dans la société qu'un caractère doux et simple, et surtout ceux qui n'adoptaient pas la philosophie du jour, et qui conservaient quelques principes du bon vieux temps. (GEOFFROI.)

fond de ta triste baronnie pour nous montrer à vivre : je t'avertis pourtant, en bon parent, que ce n'est pas là le moyen de réussir, surtout auprès de la comtesse. Voilà ce qui s'appelle une femme de la meilleure compagnie, par exemple; c'est qu'elle est délicieuse.

DORANTE.

Oh, oui! c'est une femme qui se pique de tous les bons airs, et qui médit éternellement de tout le monde.

LE MARQUIS.

C'est ce que je te dis : une femme charmante.

DORANTE.

A la bonne heure, marquis; mais je serais bien fâché que Julie le fût ainsi, et quelle eût surtout, comme sa tante, le bon air de veiller pour veiller : hier un grand cavagnol[1], aujourd'hui un bal masqué.

LE MARQUIS.

Eh! que t'importe, mon triste baron?

DORANTE.

Comment! que m'importe?

LE MARQUIS.

Eh, mais oui! on ne s'en gêne point. La femme aime à veiller : eh bien! le mari va se coucher; il se trouve toujours quelqu'un de poli qui empêche la femme d'être seule et de s'ennuyer.

DORANTE.

Vous pouvez vivre ainsi avec votre femme, marquis, vous êtes à la cour, et vous avez le ton excellent : pour moi, qui renonce a l'un et à l'autre, j'espère que si ma femme avait ce travers, je saurais lui faire entendre raison.

LE MARQUIS.

Faire entendre raison à sa femme!... Eh bien! voilà encore de ces idées auxquelles on ne s'attend point.

DORANTE.

Laissons ce persiflage, et revenons à quelque chose de plus intéressant, dont nous nous sommes écartés; car avec vous autres, gens légers et brillants, qui vous en piquez du moins, on

[1] Espèce de biribi, où tous les joueurs ont des tableaux de placement de mises, et tirent des boules chacun à leur tour.

ne peut rien suivre. Répondez-moi nettement, voulez-vous me servir? dois-je compter sur vous?

LE MARQUIS.

Eh! mais... assurément... sans doute.

DORANTE.

Vous dites cela d'un air...

LE MARQUIS.

Veux-tu que je me donne au diable?

DORANTE.

Non : mais on prétend que j'ai un rival... Si vous le connaissez, faites-moi le plaisir de lui bien dire, de ma part, qu'on ne m'ôtera pas impunément ce que j'aime; et qu'avant de posséder Julie... Vous m'entendez, monsieur le marquis... Sans adieu.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS.

A la bonne heure, baron; mais je commencerai toujours par épouser, moi. Ils sont excellents, ces messieurs de province! Parbleu! mon petit cousin, si tu as de l'amour, moi j'ai des dettes... Si je l'avais oublié, voilà un homme qui m'en ferait souvenir : mons Dumont, mon intendant, un fripon qui me vend au poids de l'or mon propre argent, et qui n'en a pas moins la rage de m'assassiner de mes propres affaires : j'aimerais presque autant avoir un honnête homme.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, M. DUMONT.

LE MARQUIS.

Eh bien! monsieur, aurai-je de l'argent?

M. DUMONT.

Oui, monsieur le marquis, vous en aurez; mais...

LE MARQUIS.

Ah! vous êtes un homme charmant, adorable.

M. DUMONT.

Il faut auparavant signer ce papier : c'est une délégation sur...

LE MARQUIS, signant sans lire.

Fort bien fort bien.

M. DUMONT.

Mais je ne puis, en honnête homme, m'empêcher de dire à monsieur le marquis qu'il se ruine; et que, s'il ne met ordre à ses affaires...

LE MARQUIS.

Ah, monsieur l'honnête homme! volez-moi, pillez-moi, cela est dans l'ordre; mais ne m'ennuyez pas de vos remontrances; je ne vous en fais pas, moi, et je crois cependant que de nous deux celui qui a le plus de droit de me ruiner, ce n'est pas vous, mons Dumont.

M. DUMONT.

Monsieur le marquis plaisante : mais on a une conscience, et...

LE MARQUIS.

Une conscience! Là, regardez-moi sans rire, si vous le pouvez, mons Dumont. La conscience d'un intendant!

M. DUMONT.

Eh! mais... chacun a la sienne.

LE MARQUIS.

Oh çà, monsieur l'intendant, mettez la main sur la vôtre... puisque vous en avez une; et convenez franchement que vous seriez bien fâché que je prisse plus garde à mes affaires; mais, parbleu! laissez-moi du moins la satisfaction de me ruiner gaiement et sans y penser.

M. DUMONT.

Ma foi, monsieur, il n'est point agréable de se voir continuellement aboyé par une meute de créanciers.

LE MARQUIS.

Ne m'avez-vous pas fait arrêter leurs memoires?

M. DUMONT.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

De quoi se plaignent donc ces marauds-là?

M. DUMONT.

S'ils ne faisaient que se plaindre, patience : ce serait des plaintes perdues; mais ils refusent tout net de rien fournir davantage.

LE MARQUIS.

Ils ne savent donc pas que je me sacrifie pour eux, que je me marie... Il me semble que c'est assez bien s'exécuter.

M. DUMONT.

J'avoue que votre mariage avec Cidalise...

LE MARQUIS.

Et si j'épousais la fille de ce logis, la petite Julie? Hein?

M. DUMONT.

Quoi! monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Motus : la chose n'est pas encore sûre; et jusqu'à ce qu'elle soit faite, le secret est nécessaire : je veux, à tout événement, ménager Cidalise. (Il tire sa montre.) Il est près de cinq heures : il doit être jour chez la comtesse : bonjour, monsieur Dumont; dites à mes créanciers que s'ils me fâchent, je resterai garçon.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, suivie de trois laquais.

LA COMTESSE.

Ah! vous voilà, marquis! Tenez, vous autres, apportez ici ma toilette; et vous, Comtois, faites descendre mes femmes : il fait dans ma chambre une fumée odieuse[1], et je vais me coiffer ici pour le bal. Enfin, cet éternel baron, en sommes-nous défaits?

LE MARQUIS.

Ma foi, madame, je n'en sais trop rien : ces petits provinciaux ont un amour bien tenace. Il m'a tenu tantôt des propos que l'on n'entend plus, auxquels on n'est plus fait.

LA COMTESSE.

Franchement, marquis, il a furieusement le goût du terroir, votre petit-cousin. Ma nièce eût été très-malheureuse avec lui : c'est un homme qui aimera sa femme à la désespérer.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas là le pis encore : c'est qu'il aura le vertige d'en vouloir être adoré.

LA COMTESSE.

Ma nièce ne voudrait-elle pas aussi avoir un mari qui l'adorât? C'est une enfant; cela ne sait pas encore les usages : vous les lui apprendrez, marquis. N'allez pas l'aimer, au moins.

LE MARQUIS.

Quelle folie!

LA COMTESSE.

Oh! je sais bien à qui je la donne : le bonhomme de père fait

[1] Épithète alors à la mode, au lieu de *insupportable*.

des difficultés; mais on saura le réduire. Avouez, marquis, que ce mariage va faire bien du dépit à Cidalise. J'en suis comblée [1]. A propos, elle nous quitte, la divine Cidalise; elle part dans un moment pour Paris... Mais, dites donc, qui peut avoir mis cette femme à la mode? Qu'y trouviez-vous donc tous de si ravissant?

LE MARQUIS

Comtesse, quand on vous a vue, on ne se souvient plus de ses charmes.

LA COMTESSE.

Elle croit avoir des grâces, ce ne sont que des mines; je vous en avertis...

LE MARQUIS.

Il est vrai...

LA COMTESSE.

Une femme qui joue le sentiment, comme si l'on y croyait encore; qui, à titre de bégueule respectable, ennuie tout le monde de ses tristes moralités, et fait un étalage de vertu... dont on n'est point la dupe.

LE MARQUIS.

Ah! pour cet article, comtesse...

LA COMTESSE.

Mais vous la défendez cruellement, monsieur.

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CIDALISE.

LA COMTESSE.

Bonjour, reine. Tenez, nous parlions de vous, le marquis et moi, et nous en disions bien du mal.

LE MARQUIS.

Oui, beaucoup.

CIDALISE, d'un ton à demi sérieux.

Écoutez, je vous en crois tous deux fort capables.

LE MARQUIS, se récriant.

Ah!

LA COMTESSE.

Quelle folie!

[1] Mot du vocabulaire de la langue d'alors, pour dire qu'*elle en a beaucoup de joie.*

CIDALIS

Oh, oui! très-capables. (Elle jette les yeux sur un domino étalé près de la toilette qu'on a apportée.) Vous avez là un joli domino.

LA COMTESSE.

Trouvez-vous?

CIDALISE.

Charmant. Oh çà, je vous demande pardon, madame; mais je ne puis m'arrêter : mes chevaux sont mis, et il faut que je parte à l'instant.

LA COMTESSE.

Quoi! sans s'asseoir...! nous quitter si vite...! Mais j'en suis furieuse.

CIDALISE.

Vous aurez la bonté de m'excuser; mais...

LA COMTESSE.

Et ce pauvre marquis, que voulez-vous qu'il devienne?

CIDALISE.

Je le laisse avec vous, madame; il n'est pas à plaindre.

LA COMTESSE.

Oh! de la jalousie! moi qui suis votre amie.

CIDALISE.

Je reconnais votre amitié, madame.

LA COMTESSE.

Vous devez y compter; au moins, vous le devez.

CIDALISE.

J'y compte aussi comme je le dois, madame... Laissez-moi aller, de grâce.

LA COMTESSE.

Vous l'ordonnez?

CIDALISE.

Je vous en prie... Les voilà bien dans l'erreur. Allons vite nous habiller pour le bal.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Voilà une petite personne bien complétement ridicule : vous êtes tout honteux de ce bel attachement, marquis.

LE MARQUIS.

Moi, point : elle a eu son moment de vogue, et vous savez...

LA COMTESSE.

Cela vous excuse, j'en conviens. Mais voici le père de Julie : laissez-moi avec lui; je vais le mettre à la raison; vous rentrerez dans quelques instants. (Pendant les scènes précédentes on a apporté la toilette : deux femmes, habillées en vraies femmes de chambre, avec le tablier blanc, des ciseaux au côté, etc., sont descendues.)

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, GÉRONTE, LES FEMMES DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, se mettant à sa toilette.

Eh bien, monsieur ! tout est-il prêt pour le bal ?

GÉRONTE.

J'ai moi-même fait ajuster la salle, et avec goût, j'ose m'en vanter. Je ne vous parle point de la dépense. Mais en vérité, ma sœur, je voudrais bien que, pour l'intérêt de votre santé, vous prissiez des plaisirs moins fatigants : dites-moi donc quel charme vous trouvez à veiller toute la nuit, pour dormir tout le jour ? Est-ce que le plaisir d'un beau soleil...

LA COMTESSE.

Eh ! fi, monsieur ! c'est un plaisir ignoble : le soleil n'est fait que pour le peuple.

GÉRONTE.

Ma sœur, j'ai lu quelque part qu'il n'y a de vrais plaisirs que ceux du peuple, qu'ils sont l'ouvrage de la nature; que les autres sont les enfants de la vanité, et que sous leur masque on ne trouve que l'ennui.

LA COMTESSE.

Mais voilà qui est bien écrit au moins : vous lisez donc quelquefois, monsieur ? Vraiment, j'en suis ravie : je croyais votre bibliothèque un meuble de parade. Oh ! vous feriez mieux de consulter les gens de goût, le marquis, par exemple; il vous dira que le soleil éteint tout autre éclat; qu'il faut à la beauté un jour plus doux; qu'une jolie femme l'est surtout aux lumières, et qu'elle doit, comme les étoiles, disparaître au lever du soleil.

GÉRONTE.

Mais je connais des femmes qui...

LA COMTESSE.

Oui, des espèces : la petite Bélise, par exemple, chez qui nous soupâmes dernièrement ; je fus obligée d'en sortir à minuit, et d'aller avec le marquis chercher quelque endroit où passer la soirée.

GÉRONTE.

Oh ! il a, comme vous, la fureur de veiller, le marquis. Je vous avoue, ma sœur, que plus j'y pense, et moins je puis me déterminer à le préférer à Dorante.

LA COMTESSE, ironiquement.

Dorante !

GÉRONTE.

Je sais, comme vous, qu'il a des façons de penser très-extraordinaires, et qu'il soutient des thèses...

LA COMTESSE, plus ironiquement.

Dorante, monsieur !

GÉRONTE.

Mais il joint un bien considérable à une grande naissance.

LA COMTESSE, en haussant les épaules.

Dorante !

GÉRONTE.

J'avoue...

LA COMTESSE, d'un ton imposant.

Allez, allez, monsieur, vous n'y pensez pas.

GÉRONTE.

Votre marquis n'a rien, et croit encore nous honorer beaucoup.

LA COMTESSE.

Il a un beau nom et un régiment ; bien venu partout : appelez-vous cela rien ?

GÉRONTE.

A peu près : tout cela, bien additionné, ne fait souvent en somme que de la fatuité et des dettes.

LA COMTESSE.

Encore, monsieur, le mérite de la naissance...

GÉRONTE.

L'argent, morbleu ! l'argent ; voilà ce que j'appelle du mérite, moi. Je veux un mérite qui rapporte : dites-moi ce qu'un homme a, je vous dirai ce qu'il vaut. Il n'y a que cela de réel. Esprit, naissance, qu'est-ce que cela produit par an ?

LA COMTESSE.

Ah ! fi, l'horreur !

GÉRONTE.

Mon Dieu, ma sœur, parce que vous êtes de qualité, vous vous piquez de grands sentiments; je m'attache au solide, moi.

LA COMTESSE.

On voit cependant qu'au milieu de vos richesses la qualité en impose à vous et à vos semblables.

GÉRONTE.

Parce que nous sommes des sots : cela est plus fort que nous, il est vrai.

LA COMTESSE, d'un air imposant.

Laissons cela, monsieur, et revenons au marquis : c'est un homme qui vous convient pour gendre.

GÉRONTE.

Mais...

LA COMTESSE, en bâillant.

Oh çà, monsieur, allez-vous me donner mes vapeurs? Vous êtes d'une contradiction[1]...

GÉRONTE.

Non, non, ma sœur, non.

LA COMTESSE.

Ah! vous savez que j'ai une délicatesse de nerfs, une sensibilité... Ce sont des cheveux que mes nerfs, et vous avez la cruauté...

GÉRONTE.

Pardon, ma sœur, voilà qui est fait; le marquis sera mon gendre. Il faudrait pourtant savoir si ma fille...

LA COMTESSE.

Votre fille, monsieur, est d'un âge où l'on ne connaît ni soi ni les autres.

GÉRONTE.

On pourrait...

LA COMTESSE.

Le marquis est en passe de tout : il y a même un duché dans sa maison qui pourrait lui tomber un jour. Ne serait-il pas bien flatteur pour vous que votre fille eût le tabouret?

GÉRONTE.

Le grand avantage d'avoir un tabouret ailleurs, quand on peut avoir un bon fauteuil chez soi!

[1] Expression affectée, pour, *Vous êtes d'un esprit de contradiction.*

LA COMTESSE.

Ailleurs : en vérité, monsieur, vous vous servez de termes...

GÉRONTE.

Bon ! n'allez-vous pas me chicaner sur un mot ?

LA COMTESSE.

Que ce soit donc une chose finie. (Le marquis rentre.) Ah ! monsieur le marquis, vous venez à propos : voici le père de Julie, qui agrée votre recherche, et s'en tient fort honoré.

GÉRONTE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

C'est moi, monsieur, qui...

LA COMTESSE.

Oh ! des compliments ! de l'ennui ! Allez, monsieur, allez présenter monsieur le marquis à Julie : cela vaudra mieux que tous les compliments du monde.

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, FINETTE, et une autre femme de la comtesse.

LA COMTESSE.

Ces petits bourgeois ont des idées bien étranges ! Mais parlons de quelque chose qui soit plus agréable : ne le trouves-tu pas charmant, Finette ?

FINETTE.

Qui, madame ?

LA COMTESSE.

Le marquis : mais c'est un homme unique.

FINETTE.

Je vois, madame, qu'il a fort le bonheur de vous plaire.

LA COMTESSE.

Assurément. (Tout en causant, la toilette va son train.) Voilà une boucle qui tombe, relevez-la. Son air m'enchante, son ton, ses manières : c'est qu'il est de ces gens dont une femme se fait honneur !

FINETTE.

Ma foi, madame, je n'entends rien à cet honneur-là ; il n'est apparemment qu'à l'usage des grandes dames. Quant au marquis, je n'oserais vous répéter ce qu'on en dit : il vous plaît, et je me tais.

LA COMTESSE.

Quelle gaucherie ! comme vous mettez cette plume ! Eh ! qu'en dit-on, je vous prie, mademoiselle ? Parlez, je vous l'ordonne.

FINETTE.

Puisque vous le voulez, madame, on dit que ce n'est qu'un fat, mis à la mode par deux ou trois coquettes.

LA COMTESSE.

N'en dit-on que cela ? Vous m'assommez la tête ! Va, ma pauvre enfant, les mots de fat et de coquette ont été inventés par l'envie pour dénigrer les hommes aimables et les jolies femmes. Apprends de moi que tout homme est fat quand il a de quoi l'être, et que, de son côté, avec de l'esprit et des grâces, toute femme est coquette.

FINETTE.

Quoi, madame ?

LA COMTESSE, en minaudant devant son miroir.

Est-il rien de plus flatteur que de plaire, que d'être entourée d'une foule d'adorateurs dont on fait le sort avec un souris, un mot, un regard ? Une coquette est la reine du monde : d'un coup d'œil elle encourage le timide, glace le téméraire, échauffe l'indifférent, donne la loi à tous, et ne la reçoit que d'elle seule.

FINETTE.

Tout cela n'est que le triomphe de la vanité ; et sans le cœur, madame...

LA COMTESSE.

Tu lis de vieux romans, ma pauvre Finette.

FINETTE.

Mais vous aimez le marquis.

LA COMTESSE.

Dis que je l'enlève à la divine Cidalise.

FINETTE.

Et pour cela vous lui faites épouser Julie. Mais si elle vengeait Cidalise ? si Julie allait plaire au marquis ?

LA COMTESSE, en se donnant des grâces.

Julie ! Une enfant novice au monde, qui n'entend rien à l'art de plaire, qui ne se doute pas même qu'il y en ait un.

FINETTE.

Oui, mais la nature s'y entend pour elle. Sans songer à plaire, Julie se montre, et plaît ; on ne peut disconvenir qu'elle soit charmante.

LA COMTESSE, en haussant les épaules.

Charmante! Donnez-moi d'autre rouge, celui-là est pâle comme la mort [1].

FINETTE.

Elle a les plus beaux yeux du monde.

LA COMTESSE, en mettant du rouge.

De grands yeux qui ne disent mot.

FINETTE.

La bouche...

LA COMTESSE.

Trop petite.

FINETTE.

Le teint...

LA COMTESSE.

D'une blancheur fade.

FINETTE.

Tous les traits...

LA COMTESSE.

Sont bien, si l'on veut : mais l'ensemble?

FINETTE.

Un caractère naïf et vrai.

LA COMTESSE.

Voilà comme on donne de beaux noms à tout.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, JULIE, en habit de bal; LES FEMMES DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! vous voilà, Julie; vous venez me faire voir votre habit de bal... Fort bien... il vous sied à merveille. (A part.) Quel air gauche!

JULIE.

Oh! je vous assure, ma tante, que ce n'est point du tout là ce qui m'occupe.

LA COMTESSE.

(A part.) (Haut.)

Sa tante! Eh! qu'y a-t-il, mademoiselle, de plus digne de vous

[1] Expression hardie, et digne de Molière.

occuper? La parure met nos charmes en valeur[1] : on n'y peut employer trop d'art et de soins.

JULIE.

Pour qui voudrais-je me parer? On veut que je renonce à Dorante : mon père me donne au marquis; il vient de me le déclarer, et de me présenter à ce marquis, qui m'a parlé d'un ton... d'un air... En vérité, ma tante, il croit en m'épousant faire beaucoup de grâce à mon père et à moi.

LA COMTESSE.

Au moins, mademoiselle, est-il sûr qu'il vous fait honneur : avec des gens de sa sorte il ne faut pas que ceux de la vôtre y regardent de si près.

JULIE.

Les gens de sa sorte doivent avoir des sentiments; et c'est bien en manquer, que de dédaigner par orgueil des gens à qui on s'allie par avarice.

LA COMTESSE.

Petites idées, mademoiselle, ignorance des choses du monde; c'est la convenance qui fait les mariages. Vous mettez le marquis en état de figurer suivant son rang : il vous met, lui, à portée de briller dans une sphère qui n'était pas faite pour vous. Vous serez présentée, vous irez à la cour : voilà l'essentiel.

JULIE.

L'essentiel, c'est de s'aimer, ma tante.

LA COMTESSE.

Fi donc, mademoiselle! Pensez au plaisir que vous allez avoir d'être femme de qualité, et de vivre à la cour. Est-ce qu'en y songeant seulement, le cœur ne vous bat pas de joie? Allons, Finette, venez me passer mon domino.

SCÈNE XV.

JULIE.

Ma tante a beau dire; être femme de qualité, vivre à la cour, cela n'est point le bonheur. Est-ce que le cœur ne vous bat pas de joie? dit-elle : comme s'il y avait là quelque chose pour le cœur...

[1] Il est assez plaisant de comparer les charmes d'une jeune personne à une maison, à une terre.

Mais qui est ce masque?... Ah! c'est vous, Dorante... (A part.) C'est à présent que le cœur me bat.

SCÈNE XVI.

JULIE, DORANTE.

JULIE.

Qui cherchez-vous donc avec cet air furieux?

DORANTE.

Qui je cherche, mademoiselle?... On vous donne au marquis, et j'ai un compliment à lui faire. Ah, Julie! je n'espère qu'en vous; je meurs si vous m'abandonnez.

JULIE.

Calmez-vous, Dorante; vous me faites trembler.

DORANTE.

Ah, mademoiselle! ce n'est pas mon intérêt qui m'anime, c'est le vôtre : si ce mariage faisait votre bonheur, je saurais vous perdre et mourir : mais vous voir indignement sacrifiée... non.

JULIE.

Tranquillisez-vous, encore une fois; et soyez sûr qu'il n'y a point de parti que je ne prenne plutôt que d'être au marquis. Je me jetterai aux pieds de mon père; il m'aime... Mais on vient; modérez-vous, de grâce, et rentrons dans la salle du bal concerter ensemble nos mesures.

SCÈNE XVII.

GÉRONTE.

Ce marquis ne plaît pas à ma fille... Je crains bien que ma sœur ne m'ait fait faire une sottise. C'est une chose singulière que les femmes, et cet ascendant qu'elles prennent sur nous. N'ont-elles rien de bon à nous répondre, elles se mettent à pleurer : on tient bon, elles sanglotent; si on ne se rend pas, ce sont des évanouissements, des vapeurs : on a beau avoir raison et le leur prouver, il faut toujours finir par avoir tort, et faire ce qu'elles ont résolu... Après tout, le marquis est un homme de la cour, ma fille sera présentée; elle peut avoir un jour le tabouret... Cela est bien flatteur... Oui... la comtesse le dit, et il faut bien que cela soit, puisque la plupart de mes confrères marient ainsi leurs filles...

J'entends les violons... actuellement le bal est en train... Ma foi, c'est un plaisir bien fou... Mettons-nous dans un coin, et dormons de notre mieux sur ce sofa. (Il se jette dans un coin sur un sofa.)

SCÈNE XVIII.

CIDALISE, son masque à la main.

Le marquis me suit : il me croit à Paris ; j'ai le même domino que la comtesse ; il me prend pour elle ; sachons s'il me trahit.

(Elle met son masque.)

SCÈNE XIX.

CIDALISE, LE MARQUIS, GÉRONTE, sur un sofa dans un coin.

LE MARQUIS.

Je vous cherchais, comtesse ; je viens de voir Julie avec un masque qui ressemble fort à Dorante : j'ai peur que la petite personne n'en soit entêtée.

CIDALISE, prise pour la comtesse.

Que vous importe ?

LE MARQUIS.

J'avoue que je ne vise pas au cœur de Julie : c'est ici un mariage d'argent. En échange d'une grosse dot, je lui donne mon nom et ma livrée ; car vous jugez bien qu'il n'y aura que cela de commun entre elle et moi. Quant au beau-père, c'est un intendant que je prends, et un intendant d'espèce nouvelle...

GÉRONTE, à part, dans un coin.

Un intendant ! Oui-da ; écoutons.

LE MARQUIS.

D'ordinaire nos intendants nous ruinent ; et je compte bien que ce sera moi qui ruinerai celui-ci... Mais...

CIDALISE, à part.

Ne me voilà que trop bien éclaircie. Le traître !

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

CIDALISE.

Eh bien ! mais...

LE MARQUIS.

Le mariage n'est pas fait : Géronte n'a consenti qu'avec peine, et je crains que Dorante et Julie ne fassent naître des obstacles.

CIDALISE.

N'est-ce point que vous sentez vous-même quelque chose qui vous arrête ; et que Cidalise vous tient encore au cœur ?

LE MARQUIS.

Cidalise ! Ah ! vous plaisantez, comtesse.

CIDALISE.

Non ; toute sa rivale que je suis, je l'estime, et...

LE MARQUIS.

Oh ! parbleu, comtesse, encore un coup, vous voulez rire : une petite minaudière, qui a la prétention du sentiment, de l'affectation au lieu de grâces, du jargon au lieu d'esprit : vous avez donc oublié ce que nous en avons dit tantôt, et combien vous et moi l'avons chamarrée de ridicules ?

CIDALISE, à demi-haut.

L'abominable homme !... Contraignons-nous encore.

LE MARQUIS, la reconnaissant.

C'est la voix de Cidalise, ô ciel...! Tâchons de nous retourner.

CIDALISE.

Mais cependant elle s'attendait à recevoir votre main ; et vous devez du moins vous faire quelque reproche de l'avoir trompée.

LE MARQUIS.

Je m'en ferais un de l'inquiéter plus longtemps. Belle Cidalise, cessez de feindre ; je vous ai reconnue d'abord.

CIDALISE.

Quoi ! monsieur le marquis.

LE MARQUIS

Oui, madame, pour vous punir de votre méfiance, j'ai feint de vous prendre pour la comtesse : mais quelle différence ! Elle a bien quelque chose de votre taille et de votre voix ; mais cette grâce toute particulière, mais cette façon noble de se présenter... (En ce moment la comtesse arrive masquée, et avec un domino pareil à celui de Cidalise, et s'approche doucement d'elle et du marquis.)

CIDALISE, à part, l'apercevant.

Bon, voilà la comtesse... Le hasard est heureux... (Haut.) On ne peut nier, monsieur le marquis, que la comtesse n'ait des charmes.

LE MARQUIS.

Je crois qu'on peut tout au plus se souvenir qu'elle en a eu.

LA COMTESSE, à part.

Est-ce de moi qu'il parle ?

CIDALISE.

N'ai-je pas entendu quelque bruit? (Le marquis se tourne du côté que Cidalise lui montre, qui est opposé à celui ou est la comtesse : pendant ce temps-là Cidalise substitue la comtesse à sa place, en lui disant à l'oreille :) A vous le dé, comtesse.

LE MARQUIS, se retournant.

Il n'y a personne. Que disiez-vous de la comtesse?

LA COMTESSE, qui a pris la place de Cidalise.

Mais je disais qu'elle n'a point encore passé l'âge de la jeunesse.

LE MARQUIS.

Dites qu'elle s'y croit toujours, parce qu'elle en a tous les travèrs.

LA COMTESSE.

On vante son esprit.

LE MARQUIS.

On vante donc ce qu'on ne connait pas? Pour moi, je n'ai vu à la comtesse que des airs et des prétentions : joignez-y le ridicule de traiter Géronte de petit bourgeois, comme si elle n'était plus la parente de son frère, et ses vapeurs de commande que ce benêt de frère prend pour bonnes.

LA COMTESSE, se démasquant.

Je n'y puis plus tenir.

LE MARQUIS.

Que vois-je?

LA COMTESSE.

Celle dont vous faites un si beau portrait, monstre que vous êtes.

CIDALISE, qui a passé de l'autre côté, le tirant par la manche.

Vous mériteriez bien aussi quelque épithète de ma part; mais je m'en tiens au mépris.

GÉRONTE, s'avançant.

Et moi qui étais dans ce coin, d'où j'ai tout entendu, trouvez bon, monsieur le marquis, que je me joigne à ces dames, et que je vous conseille de vous pourvoir d'un autre intendant : je ne me sens pas digne de l'honneur d'être ruiné par vous.

SCÈNE XX.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, JULIE, DORANTE.

JULIE.

Souffrez, mon père, que Dorante et moi nous embrassions vos genoux.

GÉRONTE.

Levez-vous, ma fille; embrassez-moi, Dorante : vous serez demain mon gendre.

LE MARQUIS, se retirant.

Monsieur..., je vous baise les mains.

DORANTE.

Ah! monsieur, quelles grâces...!

JULIE.

Ah! mon père, quels remerciments...!

GÉRONTE, à la comtesse.

Eh bien, ma sœur! vous voyez que j'avais raison.

LA COMTESSE.

Oui, monsieur; mariez votre fille avec Dorante : j'abjure à jamais le marquis et ses semblables.

GÉRONTE.

C'est bien dit... Continuons le bal... Je n'aime pas la danse; mais je suis si content d'être défait de ce vaurien de marquis, que jamais fête ne m'aura tant diverti... Et vous, mes enfants, donnez-vous la main, et aimez-vous bien tous deux, en dépit de la mode et des mœurs du temps.

DIVERTISSEMENT.

Feindre et jouer le sentiment;
Offrir aux désirs de l'amant
L'espoir d'une prompte défaite;
Sembler toujours prête à céder,
Et ne jamais rien accorder:
Ce sont les mœurs de la coquette.

De sa belle et tendre moitié
Négligeant la tendre amitié,

Damis est son époux sans l'être.
Par air il est pris et quitté,
Il quitte et prend par vanité :
Ce sont les mœurs du petit-maître.

Insensible à la vanité
D'avoir un fat de qualité,
Dont la flamme à cent se partage ;
Préférer un époux amant,
Qu'on aime bien naïvement :
Ce sont là les mœurs du jeune âge.

Tel fait le procès aux humains,
Les nomme fous, méchants et vains,
Qui n'est pas de meilleure étoffe :
Mais les servir, et non les fuir ;
Les plaindre, et non pas les haïr ;
Ce sont les mœurs du philosophe.

Aimer et l'honneur et son roi ;
Être, en amour, léger, sans foi,
Ridiculiser la constance ;
Sybarite ensemble et soldat,
Du plaisir voler au combat :
Ce sont là les mœurs de la France.

Ce temps dont nous peignons les mœurs
N'abonde que trop en censeurs ;
Aux nouveautés ils font la guerre :
Mais, moins sévères qu'indulgents,
Vous encouragez les talents :
Ce sont là les mœurs du parterre.

FIN DES MOEURS DU TEMPS.

FAVART.

LES TROIS SULTANES,

OU

SOLIMAN II,

COMÉDIE.

NOTICE SUR FAVART.

Charles-Simon Favart naquit à Paris, le 13 novembre 1710. Son père était pâtissier; c'est à lui qu'on doit l'invention des échaudés; grand amateur de l'opéra comique, il faisait des couplets avec facilité. Le jeune Favart fit ses études et apprit en même temps l'état de son père; comme lui, il fit alternativement du tout à la fois des brioches et des couplets. Bientôt il s'éleva jusqu'au théâtre de l'Opéra-Comique; il y donna plus de cent pièces avant *la Chercheuse d'esprit*, la première qu'il ait avouée et fait imprimer.

Devenu, par ses ouvrages, le plus ferme soutien de l'Opéra-Comique, il fut chargé de faire les engagements des acteurs de ce théâtre, et eut ainsi occasion de connaître la jeune et jolie actrice qui devint sa femme. Pendant plus de vingt ans madame Favart fit les délices de Paris, au point d'exciter l'humeur de Voltaire, et de lui faire craindre que les Parisiens n'oubliassent tout à fait l'auteur de *Mérope* et de *Zaïre*. La prospérité de l'Opéra-Comique fut la cause de sa ruine. Les comédiens Français et Italiens obtinrent qu'il fût définitivement supprimé. Alors Favart, sans ressources, accepta la direction de la comédie que le maréchal de Saxe avait à la suite de l'armée, et compromit de la sorte la paix intérieure de son ménage. Le vainqueur de Fontenoy, homme à bonnes fortunes, voulant plaire à l'actrice, éprouva une résistance à laquelle il était loin de s'attendre. Alors le mari, jaloux, attaqué par une lettre de cachet, fut obligé de s'enfuir, sans pouvoir échapper à son sort: car, enfermé volontairement dans une cave, il n'eut d'autre moyen d'existence que de peindre des éventails à la lueur d'une lampe.

Madame Favart, après avoir débuté avec un prodigieux succès sur le Théâtre-Italien, voulut quelque temps après rejoindre son mari; mais elle fut enlevée sur la route en vertu d'une autre lettre de cachet, et détenue successivement dans deux couvents éloignés de Paris. On soupçonna le maréchal de Saxe d'être l'auteur de cette double vengeance. Si l'auteur supportait sa misère avec courage, l'actrice n'eut pas tant de force contre l'ennui de sa solitude: pour conserver son mari, qui périssait, elle céda, et tous deux furent rendus à la liberté. Favart ne le fut point au bonheur.

Calmé par l'âge, distrait par le travail, résigné peut-être, Favart eut encore plus tard à supporter une autre rivalité. Maurice de Saxe était mort; l'abbé de Voisenon vint le remplacer. Mais cette fois la présence d'un tiers parut moins redoutable au mari. Voisenon, d'une santé délicate et faible, fut tout simplement l'ami de la maison, quoi qu'on en ait pu dire. La malignité a voulu également qu'il travaillât en plus d'une manière pour le compte de Favart. Son associé plus ou moins effectif dans la composition de trois ou quatre pièces, il passa pour être le véritable auteur de la plupart des autres; mais il y a tant de différence entre le froid entortillage et la sèche enluminure de l'auteur de *la Coquette fixée*, et la délicatesse ingénieuse et la grâce souvent naïve de l'auteur de *la Chercheuse d'esprit*, de *Bastien et Bastienne*, d'*Annette et Lubin!* et de *Ninette à la cour*, qu'il faut rendre à Favart tout ce qui lui appartient.

Favart perdit sa femme en 1772, et parut la regretter beaucoup. Il lui survécut vingt années sans travailler, comme si ses travaux eussent perdu leur véritable objet, depuis que celle qui savait si bien faire valoir ses productions sur la scène avait cessé d'exister. La révolution détruisit sa modique fortune; son âme n'en fut point abattue. Il mourut le 12 mai 1792, âgé de quatre-vingt-deux ans. Favart était essentiellement bon et honnête; il est douteux qu'il ait jamais eu un seul ennemi, il est certain qu'il ne mérita jamais d'en avoir.

La Comédie-Française a pris, au répertoire que Favart laissa aux comédiens Italiens, *les Trois Sultanes*; et presque tous ses ouvrages ont été depuis reproduits par les vaudevillistes de notre époque.

LES TROIS SULTANES,

OU

SOLIMAN II,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS PAR LES COMÉDIENS ITALIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 9 AVRIL 1761.

ACTEURS.

SOLIMAN II, surnommé le MAGNIFIQUE, empereur des Turcs.
OSMIN, kislar-aga, ou chef des eunuques
ELMIRE, Espagnole.
DÉLIA, Circassienne.
ROXELANE, Française.
EUNUQUES NOIRS.
BOSTANGIS.
MUETS, et autres esclaves du sérail.

La scène est à Constantinople, dans le sérail du Grand-Seigneur.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle des appartements intérieurs du sérail, ornée de tapis, de cassolettes, de sofas, et autres meubles, selon la coutume des Turcs. Il y a un sofa garni de carreaux, placé sur l'avant-scène, à droite des acteurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLIMAN, OSMIN.

(Soliman entre d'un air triste, et se promène à grands pas sur le théâtre. Osmin le suit à quelque distance.)

OSMIN.

Très-gracieux sultan, votre esclave fidèle
Attend vos ordres... Mot... Seigneur... je parle en vain.
Seigneur?

SOLIMAN.

Dis-moi, mon cher Osmin :

Depuis qu'à tes soins, à ton zèle,
J'ai confié la garde du sérail,
Et le gouvernement des femmes...

OSMIN.

Parbleu ! c'est un rude travail.

SOLIMAN, continuant.

Entre mille beautés, ces délices des âmes,
En as-tu vue, Osmin, dont les attraits
Égalent ceux d'Élmire ?

OSMIN.

Oh ! non, seigneur, jamais :
Et puisque vous l'aimez...

SOLIMAN.

Ah ! dis que je l'adore.
Que je suis malheureux !

OSMIN.

Fort bien !
Allez, allez, seigneur ; il est encore
Un état pire : c'est le mien.

SOLIMAN.

Elmire part, cette Elmire charmante,
Tout à la fois si fière et si touchante ;
Elmire, mon tourment et mon souverain bien,
Elle va me quitter. Toujours je me rappelle
L'instant qui l'offrit à mes yeux ;
Glacée entre vos bras d'une frayeur mortelle,
Elle s'évanouit : ô dieux ! qu'elle était belle !
En reprenant la vie, elle leva sur nous
De grands yeux bleus, intéressants, si doux,
Embellis encor par ses larmes !
Déja tout occupé du plaisir enchanteur
De faire succéder l'amour à ses alarmes,
Je me flattais d'être aisément vainqueur
D'une âme sensible au malheur.
Je m'abusais, Osmin ; enivré de ses charmes,
Je ne fus plus son maître. Hélas ! dès ce moment
J'oubliai mon pouvoir, je devins son amant,
Son esclave. Cessez, lui dis-je, de vous plaindre,
Je ne suis pas un tyran odieux ;
A vivre sous mes lois je n'ose vous contraindre ;
Mais, un mois seulement, demeurez en ces lieux ;

Et je vous promets, belle Elmire,
Que vous serez rendue ensuite à vos parents,
Si mes soupirs vous sont indifférents.
Je l'ai juré, le terme expire,
Que vais-je devenir?

OSMIN.

Elle attendra plus tard.
Seigneur, si je lis dans son âme,
Autant que vous, elle craint son départ.

SOLIMAN.

Sur quoi le juges-tu?

OSMIN.

Mais sur ce qu'elle est femme,
Et qu'on n'a pas tous les jours aisément
Un empereur turc pour amant.
Elmire est Espagnole : elle est fière, mais tendre;
Et son cœur, en secret, ne cherche qu'à se rendre.

SOLIMAN.

Tu lui fais tort!

OSMIN.

Eh! non, non, sûrement.
Chaque matin, à sa toilette,
Elmire vous reçoit.

SOLIMAN.

Oui, mais si froidement!

OSMIN.

Pour mieux vous attirer : manége de coquette;
Et je fonde mon sentiment
Sur des distractions avec art ménagées,
Des négligences arrangées,
Un hasard préparé, qu'on place heureusement,
Et de petites maladresses
Faites le plus adroitement.
Tantôt de ses cheveux on rassemble les tresses,
Pour couronner son front d'un nouvel ornement;
On veut les arranger soi-même.
Moi, désintéressé, je sens le stratagème;
Un fidèle miroir réfléchit à vos yeux
De deux bras potelés les contours gracieux.
Tantôt c'est un ruban qui coule :
Elmire veut le rattacher,

Et d'un soulier mignon fait voir le joli moule :
Alors, comme il faut se pencher,
Dans l'attitude un peignoir s'ouvre ;
Elle s'en aperçoit, et sa vivacité
Le tire brusquement, pour cacher d'un côté
Ce que de l'autre elle découvre.
Dans ce désordre, Elmire en rougissant
Lève des yeux où la pudeur confuse
Semble demander qu'on l'excuse,
Mais où l'on peut voir cependant
Bien moins d'embarras que de ruse.
Une autre fois, sa maladroite main,
Qui veut assujettir un habit du matin,
Se fait une piqûre : on jette
Au loin l'épingle : aïe! aïe! on fait un petit cri,
Dont le sultan est attendri ;
Et tandis qu'on en cherche une autre à la toilette,
On vous laisse le temps de fixer un regard,
A travers le tissu d'une gaze assez claire,
Sur une taille élégante et légère,
Qui s'arrondit sans le secours de l'art.

SOLIMAN.

Arrête, Osmin; apprends à mieux connaître
Un objet respectable, adoré de ton maître.

OSMIN.

Eh bien! j'ai tort, je connais mon erreur :
Vous n'êtes point aimé, seigneur,
Puisque vous ne voulez pas l'être.

SOLIMAN.

Moi! je ne le veux point?...

OSMIN.

Mais non : c'est un malheur
Qui vous est attaché sans doute;
Vous n'estimez un bien que par ce qu'il vous coûte.
Qu'une jeune beauté cède enfin à vos vœux,
Vous vous en détachez ; qu'elle vous soit sévère,
Vous gémissez, cela vous désespère :
On ne sait trop comment vous rendre heureux.

SOLIMAN.

Il est vrai que mon caractère
Me rend à plaindre.

OSMIN.

Je le vois;
Mais hâtez-vous, seigneur, de faire un choix,
Pour rétablir la paix entre cinq cents rivales;
Car toutes briguent à la fois
L'emploi de favorite; et ce sont des cabales,
Des trames, des caquets; enfin, c'est un sabbat!...

SOLIMAN.

Elmire seule est digne de me plaire.

OSMIN.

Eh bien! soyez moins délicat:
Gardez-la donc, puisqu'elle vous est chère;
Et renvoyez plutôt, seigneur,
Ce nombre superflu d'inutiles femelles,
Que cent de mes pareils, moins nécessaires qu'elles,
Désolent par devoir, ou plutôt par humeur.
Avec des intérêts si différents des vôtres,
Dans ce chaos de volontés,
Ce conflit d'inutilités,
Quand on ne peut tirer parti les uns des autres,
On se hait, se déteste; effet très-naturel:
C'est le besoin commun et mutuel
Qui sert de base à la concorde.

SOLIMAN.

C'est ton affaire; et je veux qu'on s'accorde.

OSMIN.

Ma foi, j'aimerais mieux quitter le gouvernail:
On ne tient plus dans le sérail.
Entre autres, nous avons une jeune Française,
Vive, étourdie, altière, et qui se rit de tout:
Elle vit sans contrainte, et n'est jamais plus aise
Que lorsqu'elle me pousse à bout.

SOLIMAN.

A ce portrait je la devine:
N'est-ce point Roxelane?

OSMIN.

Oui.

SOLIMAN.

Depuis plus d'un jour
Je l'étudie et l'examine:
C'est bien la plus drôle de mine.

OSMIN.

Son nez en l'air semble narguer l'Amour.

SOLIMAN.

Il faut la contenir.

OSMIN.

Oh! je perds patience.
Quand je la gronde, elle chante, elle danse,
Me contrefait, vous contrefait aussi.
C'est celle-là qui n'a point de souci,
Qui ne cherche point à vous plaire.

SOLIMAN.

Tu la verrais bientôt changer de caractère,
Si je la flattais d'un regard.
Laissons cela; les présents pour Elmire
Sont-ils prêts?

OSMIN.

Oui, seigneur. Puis-je ici l'introduire?

SOLIMAN.

Oui.

SCÈNE II.

SOLIMAN.

Quel moment! quel funeste départ!
Je n'avais point encore éprouvé ce martyre.
Hélas! faut-il que je soupire
Pour un objet que je perds sans retour?
Elle vient...

SCÈNE III.

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN, et plusieurs esclaves chargés de présents, qui se tiennent dans le fond du théâtre.

SOLIMAN, à Elmire.

Ah! je sais ce que vous m'allez dire :
Partez, n'écoutez point la voix de mon amour.
Je vous ai retenue un mois dans ce séjour,
Pour vous accoutumer à commander vous-même;
Vous aviez, comme moi, l'autorité suprême.
Loin d'imposer un joug à votre liberté,
J'ai reconnu l'abus d'une loi tyrannique :
Si les mortels ont droit au pouvoir despotique,

Il n'appartient qu'à la beauté.

ELMIRE.

Seigneur, votre âme généreuse
Me procure un plaisir bien doux :
C'est de vous estimer, c'est d'admirer en vous
La bonté, la douceur ; et j'étais trop heureuse.
Les vertus d'un sultan qui se fait adorer
L'emportent sur les droits qu'il tient de la couronne :
Les sentiments que l'on sait inspirer
Rendent plus absolu que les ordres qu'on donne.

SOLIMAN.

Et cependant Elmire m'abandonne !
Et ce jour va nous séparer !

ELMIRE.

Comment ! déjà le mois expire ?

SOLIMAN.

Que dites-vous ? Se pourrait-il, Elmire ?...

ELMIRE.

Je puis différer mon départ,
S'il vous cause, seigneur, une douleur si vive ;
Et par égard je dois...

SOLIMAN.

Si ce n'est que l'égard,
Partez : de mon bonheur il faut que je me prive :
Le vôtre m'est plus cher, je dois le préférer.
Si c'était par amour... je cesse d'espérer...
Allez revoir votre patrie,
Allez embrasser vos parents :
Vous devez en être chérie.

ELMIRE.

Souvent sur notre sort ils sont indifférents.
Leur amitié s'affaiblit avec l'âge ;
Vous avez eu pour moi des soins plus généreux.
Et l'on appartient davantage
A ceux qui nous rendent heureux.

SOLIMAN.

Mon exemple doit être une règle pour eux ;
Vous leur direz combien vous m'étiez chère :
Ils verront ces présents, tribut d'un cœur sincère.
(Montrant les présents que portent les esclaves.)

ELMIRE.

Seigneur, je dois les refuser.

SOLIMAN.

Quoi! vous me feriez cet outrage!
Quoi! vous m'humiliez jusqu'à les mépriser!

ELMIRE.

Je n'emporte que votre image :
Vos traits, si ce n'est par l'amour,
Sont gravés dans mon cœur par la reconnaissance.
Je crois, en quittant ce séjour,
Abandonner les lieux de ma naissance
(Avec un sentiment joué.)
Adieu donc, Soliman.

SOLIMAN.

Elmire... vous partez!
Elmire...

ELMIRE, à part.

Il s'attendrit; courage!

SOLIMAN.

Et ces présents ne sont point acceptés?
Recevez-les, du moins, comme le gage
De l'amour le plus pur et du plus tendre hommage.

ELMIRE.

Non, je n'accepterais des dons si précieux
Que pour m'en parer à vos yeux.

SOLIMAN.

Eh bien!... vainement je désire.
Vous êtes insensible aux peines que je sens?...

ELMIRE, avec un trouble affecté.

Mais...

SOLIMAN.

Achevez,.. Eh bien! partirez-vous, Elmire?

ELMIRE.

Seigneur... j'accepte vos présents.

SOLIMAN.

Quoi! mon bonheur...

ELMIRE.

Oui, c'est trop me contraindre.
Qui peut dissimuler n'aime que faiblement.
Tout le temps que l'on perd à feindre
Est un larcin qu'on fait à son amant

Oui, mon cœur fut à vous dès le premier moment.
Si l'on m'a vu verser des larmes,
La crainte de vous voir échapper à mes vœux
Excitait seule mes alarmes.

SOLIMAN, d'un ton qui doit moins marquer sa satisfaction que son étonnement de voir Elmire céder si tôt.

Ah! je n'espérais pas être si tôt heureux.
(A part.)
Osmin me l'a-bien dit.

ELMIRE, vivement.

Vous m'aimez, je vous aime :
Mon cœur se livre au plus ardent transport;
Je vais contremander moi-même
Les apprêts d'un départ qui m'eût causé la mort.
(A part.)
Enfin, enfin, j'ai la victoire.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, OSMIN.

OSMIN.

Seigneur, je vous fais compliment :
Vous êtes, je le vois, dans un ravissement...

SOLIMAN.

Non, je n'aurais jamais pu croire
Qu'elle eût cédé si promptement.

OSMIN.

Comment! depuis un mois qu'elle est à se défendre!
Elle est, ma foi, l'unique, en pareil cas,
Dont le cœur eût tardé si longtemps à se rendre.

SOLIMAN.

Osmin, ne serait-elle pas
Plus ambitieuse que tendre?
Je ne sais; mais je n'ai point reconnu
Ce trouble intéressant, ce désordre ingénu,
Garant d'une flamme sincère.

OSMIN.

C'est se forger une chimère.

SOLIMAN.

J'aurais voulu jouir de ce tendre embarras
Que par degré j'aurais fait naître,

Préparer mon bonheur, l'attendre, le connaître,
Combattre des refus, et vaincre pas à pas.
Je suis aimé d'Elmire, et tout obstacle cesse :
Ah ! que son cœur encor ne s'est-il déguisé ?
Ou véritable ou feinte, à présent sa tendresse
Ne m'offre qu'un triomphe aisé,
Qui n'a rien de piquant pour ma délicatesse.

OSMIN.

Nous y voilà. Peut-on vous résister longtemps ?
Pour un monarque est-il des cœurs rebelles ?
Dans ce pays surtout, il n'est point de cruelles :
On connaît le prix des instants.
Je vous l'ai déjà dit, toutes femmes sont femmes :
Croyons-en Mahomet, notre législateur ;
La nature prudente imprime dans leurs âmes
La complaisance, la douceur.
Eh ! pourquoi voulons-nous, injustes que nous sommes,
Exiger des efforts qui passent leur pouvoir ?
Tous ces êtres créés pour le bonheur des hommes
Sont tendres par état et faibles par devoir ;
Une résistance infinie
Violerait les lois de l'harmonie,
Détruirait les accords de la société :
Pour l'intérêt commun tout est bien ajusté.
Autant vaut Elmire qu'une autre :
Céder est son destin, triompher est le vôtre.

SOLIMAN.

Mon cœur se rend à ses attraits.
Mais quoi ! ne verrai-je jamais
Que de ces femmes complaisantes,
De ces machines caressantes ?
Je dois me préparer encore à des langueurs,
A des louanges, des fadeurs,
Des ennuis où l'âme succombe.
Ah ! si tu vois que je retombe
Dans cet état cruel où l'amour s'assoupit
Ne m'abandonne pas à moi-même.

OSMIN.

Il suffit.
Mon art vous sera favorable.
Des danses, des chansons, les plaisirs de la table,

Pourront, dans ces moments, égayer votre esprit.

SCÈNE V.

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN.

ELMIRE, avec un habit plus riche.

Seigneur, j'ai choisi cet habit;
Si la couleur vous en semble agréable,
C'est celle qui m'ira le mieux.
Comment me trouvez-vous?

SOLIMAN.

Ah! toujours adorable.

ELMIRE.

Je n'ai dessein de plaire qu'à vos yeux.

SOLIMAN.

Avec autant d'attraits, vous êtes toujours sûre
De l'effet de votre parure;
Mais cependant l'habit que vous avez quitté...
Sans rien me dérober des charmes que j'admire...
Plus naturel... plus simple... oserai-je le dire?
Imitait mieux votre beauté.

ELMIRE.

J'ai préféré la couleur la plus tendre :
J'ai mieux aimé qu'elle imitât mon cœur.

OSMIN, à part.

Oui, oui, c'est le ton qu'il faut prendre.

ELMIRE.

Dans les moindres objets, on doit avec ardeur
Marquer l'attention de plaire à ce qu'on aime :
Tous mes sens, occupés de ce bonheur suprême...

SOLIMAN, l'interrompant.

Elmire...

ELMIRE.

Ah! laissez-moi m'applaudir de mon choix.
Oui, c'est la vérité qui me prête sa voix.
Eh! qui mérite mieux d'être aimé que vous-même?
Tant de vertus qu'en vous nous voyons éclater...

OSMIN, à part.

Continue.

SOLIMAN, avec un peu d'impatience.

Elmire, de grâce,

Ne cherchez point à me flatter.

ELMIRE.

La louange vous embarrasse :
La craindre, c'est la mériter;
Vous m'en êtes plus cher.

SOLIMAN.

Quoi ! toujours insister !

OSMIN, s'apercevant que l'ennui commence à gagner le sultan.

Seigneur, voulez-vous une fête?

SOLIMAN.

Oui, que pour ma sultane à l'instant on l'apprête.

ELMIRE.

Seigneur, épargnez-vous ce soin :
Une fête ! en est-il besoin ?
L'amour se suffit à lui-même :
Lui seul doit remplir nos moments.
Solitaire au milieu des vains amusements,
On ne voit que l'objet qu'on aime;
Tous nos sens, tous nos goûts à lui sont enchaînés :
A tout autre plaisir l'âme est inaccessible.
Les spectacles, les jeux, ne sont imaginés
Que pour dédommager de n'être pas sensible.

SOLIMAN.

Les plaisirs sont plus vifs pour les amants heureux :
Leur félicité les augmente.
Les fêtes ne sont que pour eux :
Il n'en est point pour l'âme indifférente.

OSMIN.

C'est fort bien dit. Seigneur, si vous le trouvez bon,
Je vais faire danser vos esclaves.

ELMIRE.

Non, non.

OSMIN.

C'est moi qui les enseigne.

SOLIMAN.

Osmin, qu'on avertisse
Cette nouvelle cantatrice
Que j'ai dans mon sérail : on vante son talent.

OSMIN.

Je vais l'envoyer à l'instant.

SCÈNE VI.

SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Elmire, aimez-vous la musique?

ELMIRE.

Mais... comme il vous plaira; ne cherchez point mon goût :
Vous aimer, vous chérir, est mon plaisir unique;
Et vous me tenez lieu de tout.
Si vous m'aimiez de même...

SOLIMAN.

Ah! c'est me faire injure.

ELMIRE.

Vous ne formeriez point, seigneur, d'autre désir.

SOLIMAN.

Elle vient. Si j'en crois ce que l'on m'en assure,
Oui, sa voix nous fera plaisir.

(Il fait asseoir Elmire à côté de lui sur le sofa de l'avant-scène, et dit en voyant Délia:)

Placez-vous. Comment donc! elle a de la figure!

ELMIRE.

Mais... oui... Ses sourcils peints font ressortir ses traits;
Cependant elle perd quand on la voit de près.

SCÈNE VII.

SOLIMAN, ELMIRE, DÉLIA.

(Soliman et Elmire sont assis à la turque sur le sofa; Délia avance timidement, s'arrête au milieu du théâtre, et met un genou à terre devant le sultan.)

DÉLIA, au sultan.

A tes ordres, seigneur, Délia vient se rendre.
Osmin m'a dit que tu voulais m'entendre :
Je ne m'attendais pas à l'honneur sans pareil...

SOLIMAN, à Délia, froidement.

Levez-vous, et chantez.

DÉLIA, se levant.

Pardon, je suis tremblante.
L'aigle seul a le droit de fixer le soleil.
Que ton âme soit indulgente.

(Elle chante.)

Ariette.

Dans la paix et dans la guerre
Tu triomphes tour à tour;
Tu lances les traits de l'Amour,
Tu lances les feux du tonnerre.
Mars et Vénus te comblent de faveurs ;
Et ta valeur, dans les champs de la gloire,
Remporte la victoire
Aussi rapidement que tu gagnes les cœurs.

SOLIMAN.

Par quel charme mon cœur se sent-il excité?
Sa voix me transporte et m'enchante.

ELMIRE.

Ce qui m'en plaît le mieux, c'est que ce qu'elle chante
Est conforme à la vérité.
(A part, regardant Délia.)
Mais je crois qu'elle prend un air de vanité.

SOLIMAN.

Elle a je ne sais quoi qui prévient et qui touche.
(A Elmire, en lui prenant la main.)
Je veux qu'elle s'attache à vous faire sa cour.
(En regardant Délia.)
Ah! que les sons flatteurs d'une si belle bouche
Doivent bien exprimer l'amour !

DÉLIA.

Je vais, si vous voulez, célébrer l'inconstance.

ELMIRE.

C'en est assez.

SOLIMAN, à Elmire.

Ayez la complaisance...
C'est un talent qu'il faut encourager.

ELMIRE, se contraignant.

Je me soumets.

SOLIMAN, à Délia.

Chantez : ce sera m'obliger.

ELMIRE, à part.

C'en est trop, je perds patience.

DÉLIA chante [1].

[1] Pendant que Délia chante, Soliman bat la mesure dans la main d'Elmire. Elmire, qui s'aperçoit de l'attention du sultan pour Délia, retire sa main par un mouvement de jalousie.

Arielte.

Jeunes amants, imitez le Zéphyr :
Il caresse l'œillet, l'anémone et la rose;
Jamais son vol ne repose;
Nouvel objet, nouveau désir.
De beautés en beautés, sans vous fixer pour une,
Comme lui, voltigez toujours;
Voltigez, et passez de la blonde à la brune :
Les belles sont les fleurs du jardin des Amours.

SOLIMAN, se levant.

Rien n'est plus parfait à mon gré :
Elle charme à la fois et le cœur et l'oreille.
(A Elmire.)
Qu'en pensez-vous?

ELMIRE, avec humeur.

Son chant est trop maniéré.

SOLIMAN.

Ah! vous avez raison : elle chante à merveille.

ELMIRE.

La réponse est très-juste : eh bien, écoutez-la.
De votre attention je crains de vous distraire.
(A part.)
Cachons-leur mon dépit.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

SOLIMAN, DÉLIA.

SOLIMAN, qui ne voit, qui n'entend que Délia, ne s'aperçoit point qu'Elmire se retire.

O belle Délia!
Un cœur, comme il te plaît, change de caractère.
Sur tout ce que tu dis un charme se répand :
Tu chantes l'inconstance, on devient inconstant.
Mais je ne songe pas qu'Elmire...

DÉLIA, avec un petit air de satisfaction.

Elle est sortie avec un air piqué.

SOLIMAN.

Comment! je n'ai point remarqué...
C'est l'effet du plaisir que votre voix inspire.

SCÈNE IX.

SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA.

OSMIN.

Seigneur, on ne peut plus tenir
A l'indocilité de la petite esclave :
Permettez-moi de la punir.
Elle m'insulte, elle me brave,
Elle me fait des tours : oh ! c'est, en vérité,
Un prodige d'espiégleries.
Je suis toujours l'objet de ses plaisanteries ;
Elle pince en riant : méchante avec gaieté,
Elle badine avec la haine,
Et ne connaît nul égard, nulle gêne.
Je suis de ce sérail le premier officier,
Je représente ici la majesté suprême ;
Et me désobéir, c'est manquer à vous-même.

SOLIMAN.

Ce caractère est singulier !

OSMIN.

Elle est d'une insolence extrême.

SOLIMAN.

Je veux la voir

OSMIN.

J'étais dans son appartement ;
Je lui défends expressément
D'en sortir, sous peine exemplaire :
Elle me prend par le bras poliment,
Me chasse, rit de ma colère,
Et me suit pour goûter deux plaisirs à la fois :
Pour se plaindre de moi devant vous, et pour faire
Ce que je lui défends. Mais, seigneur, je la vois.

SCÈNE X.

ROXELANE, SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA.

ROXELANE.

Ah ! voici, grâce au ciel, une figure humaine.
Vous êtes donc ce sublime sultan
De qui je suis esclave ? Eh bien ! prenez la peine,

Mon cher seigneur, de chasser à l'instant
(montrant Osmin)
Cet oiseau de mauvais augure.

OSMIN.

Hem, le début est leste.

ROXELANE.

Allons, allons, va-t'en :
Délivre-nous de ta triste figure,
Sors.

SOLIMAN.

Roxelane, respectez
Le ministre des volontés
D'un maître à qui tout doit obéir en silence.

ROXELANE.

Ah, ah!

SOLIMAN.

Vous n'êtes pas en France
Ayez l'esprit plus liant et plus doux ;
Et, croyez-moi, soumettez-vous :
On punit au sérail le caprice et l'audace.

ROXELANE.

Ce discours a fort bonne grâce.
Qu'un empereur turc est galant!
Prenez-vous ce ton-là pour être aimé des femmes?
Vous devez enchanter leurs âmes.
En vérité, c'est avoir du talent :
Mais, mais je vous trouve excellent.
(Montrant Osmin.)
Et de vos volontés voilà donc le ministre?
Respectons ce magot avec son air sinistre.
Aveuglément nous devons obéir :
Il a vraiment de brillants avantages.
Hom! si vous le payez pour vous faire haïr,
Il ne vous vole pas ses gages.
Un vrai monstre amphibie, un triste épouvantail;
Jaloux, non pas pour lui, qui sans cesse nous gronde;
Qui, pour nous désoler, nuit et jour fait sa ronde,
Et nous renferme ici comme dans un bercail.
Ah! comme il était en colère
Pour m'avoir vue hier seule dans vos bosquets!
Est-ce encor par votre ordre? Eh! quel mal peut-on faire?

Nous est-il défendu d'y respirer le frais?
Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes?
Et quand cela serait, voyez le grand malheur!
Le ciel, dans l'état où nous sommes,
Nous devrait ce miracle.

OSMIN.

Eh bien, eh bien! seigneur,
Qu'en dites-vous?

SOLIMAN, à Osmin, considérant Roxelane.

Quel jeu de physionomie!
Qu'elle a de feu dans le regard!

ROXELANE.

Comment! vous vous parlez à part?
Je vous avertis en amie
Qu'il n'est rien de plus impoli.
Oui, vous feriez mieux de m'entendre;
Je veux faire de vous un sultan accompli :
C'est un soin que je veux bien prendre.
Commencez, s'il vous plaît, par vous désabuser
Que vous ayez des droits pour nous tyranniser :
C'est précisément le contraire.
Les hommes ne sont faits que pour nous amuser.
Corrigez-vous, cherchez à plaire;
Chez vous on s'ennuie à périr.
Au lieu d'avoir pour émissaire
(montrant Osmin)
Ce prétendu monsieur que je ne puis souffrir,
Prenez un officier jeune, bien fait, aimable,
Qui vienne les matins consulter nos désirs,
Et nous faire un plan agréable
De jeux, de fêtes, de plaisirs.
Pourquoi de cent barreaux vos fenêtres couvertes?
C'est de fleurs qu'il faut les garnir;
Que du sérail les portes soient ouvertes,
Et que le bonheur seul empêche d'en sortir
Traitez vos esclaves en dames,
Soyez galant avec toutes les femmes,
Tendre avec une seule; et si vous méritez
Qu'on ait pour vous quelques bontés,
On vous en instruira. J'ai dit, je me retire :
C'est à vous de vous mieux conduire;

Voilà ma première leçon :
Profitez ; nous verrons si vous valez la peine
Qu'on vous en donne une autre.

OSMIN, à Soliman.

Bon.
Elle vous parle en souveraine.

SCÈNE XI.

SOLIMAN, DÉLIA, OSMIN.

DÉLIA, à Soliman.

Vous plaît-il, auguste sultan,
D'écouter encore un air tendre?

SOLIMAN, d'un ton sec.

Non, l'heure m'appelle au divan :
On vous fera savoir si je veux vous entendre.

DÉLIA, à part, en sortant.

Il a le ton bien imposant;
Il a besoin d'une leçon nouvelle.

OSMIN.

Seigneur, qu'ordonnez-vous d'une esclave rebelle?
Comment dois-je punir ce mépris insultant?

SOLIMAN, après un instant de réflexion.

C'est une enfant, une petite folle :
Il faut l'excuser.

(Il sort.)

OSMIN.

Cette enfant
Pourra bien envoyer le sultan à l'école.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Soliman entre, suivi de plusieurs esclaves, officiers de sa personne : l'un porte une petite table d'or carrée, haute de six à huit pouces, et large d'un pied et demi environ ; l'autre pose sur cette table un riche vase de porcelaine ; un troisième y place une soucoupe d'or garnie de pierreries, avec deux tasses de porcelaine et une cuiller faite avec le bec d'un oiseau des Indes très-rare, lequel bec est plus rouge que le corail, et de très-grand prix ; un quatrième esclave, après que Soliman s'est assis à la turque sur le sofa, lui présente à genoux une grande pipe allumée. Soliman fait un geste de la main, les esclaves se retirent.)

SOLIMAN, fumant par intervalle.

Je ne sors point de mon étonnement :
Une esclave parler avec cette arrogance ! (Il fume.)
Elmire, Elmire, ah ! quelle différence !
Que vous méritez bien tout mon attachement !
Osmin ne revient point ; je meurs d'impatience.
(Il fume.)
Douceur de caractère, égards, respect, décence...
Et cette Roxelane... (Il fume.) Oui, je suis curieux
De démêler au fond ce qu'elle pense :
C'est la première fois que l'on voit en ces lieux
Le caprice et l'indépendance.
Nous allons voir ce qu'elle me dira. (Il fume.)
Mais il faut s'amuser de son extravagance.
Osmin ne revient point. (Il fume.) A la fin le voilà.

SCÈNE II.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN.

Eh bien ?

OSMIN.

Seigneur, j'ai fait votre message.

SOLIMAN.

Que t'a-t-on répondu ?

OSMIN.

Seigneur, sur un sofa
Roxelane dormait...

SOLIMAN.

Parle sans verbiage.
Au fait : le sofa n'y fait rien.

OSMIN.

Aussitôt on l'éveille ; elle me voit.

SOLIMAN.

Eh bien ?

OSMIN.

Que nous demande ce vieux singe,
Ce marabou coiffé de linge?
Dit-elle en se frottant les yeux.
A ce compliment gracieux
Je réponds · Trésor de lumière,
Je viens, de la part du sultan,
De vos pieds baiser la poussière,
Et vous dire qu'il vous attend
Pour prendre du sorbet avec lui...

SOLIMAN, vivement.

Viendra-t-elle?

OSMIN.

Va dire à ton sultan, réplique cette belle,
Que je ne prends point de sorbet,
Et que mes pieds n'ont point de poussière.

SOLIMAN.

En effet...
Tu t'y prends toujours mal ; tu pouvais bien attendre...
Osmin, on lui doit des égards.

OSMIN.

Elle en a tant pour nous !

SOLIMAN.

Oui, malgré ses écarts,
Il est certains devoirs qu'à son sexe il faut rendre.
Elle est excusable.

OSMIN, avec ménagement.

A vos yeux.

SOLIMAN.

Sa vivacité, sa jeunesse...

OSMIN.

Vous prenez sa défense, elle vous intéresse.
Et cette belle esclave, au gosier merveilleux,
De la part du sultan n'ai-je rien à lui dire?

SOLIMAN.

A Délia? Non, rien.

OSMIN.

Et votre tendre Elmire?...

SOLIMAN.

Elmire! Ah! je l'aime toujours.
Mais va trouver Roxelane; va, cours...
Qui peut lever cette portière[1]?

SCÈNE III.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

ROXELANE, lestement.

C'est moi.

SOLIMAN.

Vous êtes la première...
(A part.)
Mais elle ne sait pas les devoirs imposés.
(A Roxelane.)
Passons. Roxelane, excusez;
Je suis fâché qu'on ait eu l'imprudence
D'interrompre votre sommeil.

ROXELANE.

Je m'attends tous les jours à quelque trait pareil.
Ces Turcs sont si polis!

OSMIN, à part.

Voyez l'impertinence...

ROXELANE, à Soliman, qui continue de fumer.

Mais voudriez-vous bien avoir la complaisance...?

SOLIMAN, qui s'imagine que Roxelane lui demande sa pipe pour fumer, la lui présente.

Très-volontiers; tenez.
(Roxelane prend la pipe, et la jette au fond du théâtre.)

[1] Les appartements intérieurs du sérail n'ont point de portes fermantes, mais de riches portières de drap d'or, ou d'autres étoffes précieuses. Des eunuques noirs sont de garde nuit et jour à l'entrée en dehors, prêts à exécuter au moindre signal les ordres du Grand-Seigneur ou du kislar-aga. Les femmes n'ont point la permission de se présenter devant Sa Hautesse sans être annoncées.

OSMIN.

Quel attentat!

SOLIMAN, se levant avec courroux.

Comment! après un tel éclat...

OSMIN, saisi d'indignation, passe du côté de Soliman.

Qu'ordonnez-vous, seigneur?

SOLIMAN, à Osmin, d'un ton foudroyant.

Silence!

(Osmin se retire tout étonné.)

Roxelane...

ROXELANE, tranquillement.

Fi donc! mais cela n'est pas beau.
Comment! comment! devant des femmes...
Vous qui faites la cour aux dames!
En vérité....

SOLIMAN.

Tout cela m'est nouveau.
(A Roxelane.)
Qu'elle est folle! Écoutez, Roxelane.

ROXELANE.

J'écoute.

SOLIMAN.

En France l'on agit sans doute
Aussi légèrement?

ROXELANE.

A peu près.

SOLIMAN.

Par bonté,
Je veux bien excuser votre vivacité;
A l'avenir, soyez plus circonspecte.
J'oublie entièrement ce que vous m'avez dit.

ROXELANE.

Vous l'oubliez? Tant pis.

SOLIMAN.

Il faut qu'on me respecte.

ROXELANE.

Tant pis encor.

SOLIMAN.

Comment!

ROXELANE.

Sans contredit :

Vous y perdrez, vous y perdrez, vous dis-je.
Eh ! comment voulez-vous, monsieur, qu'on vous corrige ?

SOLIMAN.

Me corriger? De quoi donc, s'il vous plaît?

ROXELANE.

De quoi ? de quoi? Ces sultans me font rire;
Ils pensent que sur eux nous n'avons rien à dire.
Je prends à vous quelque intérêt;
Croyez-moi, bannissons la gêne.
L'amitié me conduit; quand ce serait la haine,
Vous pourriez y gagner encor :
La haine est franche, elle vaut un trésor;
Nous devons lui prêter l'oreille.
Un ami par pitié faiblement nous conseille :
Notre ennemi connaît tous nos défauts;
D'une gloire usurpée il distingue le faux :
L'amitié dort, la haine veille;
Consultez-la, vous qui voulez régner.
L'orgueil nous trompe; eh ! faut-il l'épargner?
Non...

SOLIMAN, à part.

Cette femme est étonnante.
(A Roxelane, fièrement.)
Brisons là.

ROXELANE, respectueusement.

Soit, ce serait vous fâcher.
Ce n'est pas mon dessein.

SOLIMAN.

Soyez donc plus prudente.

ROXELANE.

La franchise, il est vrai, doit vous effaroucher :
Vos oreilles n'y sont pas faites.

SOLIMAN.

Encor ! Vous oubliez qui je suis, qui vous êtes.

ROXELANE.

Qui vous êtes, et qui je suis?
Vous êtes grand seigneur, et moi je suis jolie :
On peut aller de pair.

SOLIMAN.

Oui, dans votre patrie.

ROXELANE.

Ah ! que n'y suis-je encor ! Quels dégoûts ! quels ennuis !
Vous faites bien sentir quelle est la différence
De ce maudit pays au mien.
Point d'esclaves chez nous ; on ne respire en France
Que les plaisirs, la liberté, l'aisance.
Tout citoyen est roi, sous un roi citoyen.

SOLIMAN.

A ce que je puis voir, vous seriez enchantée
Si vous pouviez vous séparer de moi.

ROXELANE.

Assurément ; je suis de bonne foi.

SOLIMAN.

Mais si par les plaisirs vous étiez arrêtée ?
Si l'on faisait votre bonheur ?

ROXELANE.

En quoi ?

SOLIMAN.

Vous ne seriez donc pas tentée
De plaire à Soliman, d'obtenir sa faveur ?

ROXELANE.

Non.

SOLIMAN.

Vous dites cela d'un cœur !...

ROXELANE.

Je le dis comme je le pense.

SOLIMAN.

Cependant j'ai quelque espérance...

ROXELANE.

Détrompez-vous, c'est une erreur.

SOLIMAN.

Vous ne me rendez pas justice.
Quoi ! jamais...

ROXELANE, minaudant.

Oh !... jamais !... Je ne jure de rien.
Une fantaisie, un caprice
Peut décider de tout.

SOLIMAN.

Eh bien !
J'attends tout du caprice et de la fantaisie.
Vous soupez avec moi.

ROXELANE.

Je n'en ai nulle envie.

SOLIMAN.

Je pense que c'est un honneur;
Vous devriez...

ROXELANE.

Je devrais ! Eh ! seigneur,
Vous devriez plutôt vous-même vous défaire
Des mots humiliants d'honneur et de devoir,
Qui font sentir votre pouvoir,
Sans vous donner le mérite de plaire.

SOLIMAN.

Allons, je le veux bien.

ROXELANE.

C'est agir sensément :
En ce cas, laissez-vous conduire;
Vous promettez, et je veux vous instruire.
Çà, faisons un arrangement :
Un souper tire à conséquence,
Et vous n'êtes pas mon amant :
Nous n'en sommes pas là. Pour faire connaissance,
C'est moi qui vous donne à dîner.

SOLIMAN.

Très-volontiers. Osmin !

SCÈNE IV.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

ROXELANE.

C'est à moi d'ordonner.

(A Osmin.)

Osmin, fais avertir l'intendant des cuisines [1]
Que je traite ici le sultan.
Que la chère soit des plus fines,
Et que l'on nous serve à l'instant.
Vole...

(Osmin se tourne avec étonnement du côté de Soliman, pour savoir son intention.)

[1] Le mout-pak-émini, intendant des cuisines du Grand Seigneur. Il a treize cents personnes sous ses ordres.

SOLIMAN.

Obéis à Roxelane.

(Osmin sort.)

SCÈNE V.

ROXELANE, SOLIMAN.

ROXELANE.

N'avez-vous point quelque aimable sultane
Qui puisse exciter l'enjouement?
Tenez, il faut qu'Elmire vienne :
Vous l'aimez, m'a-t-on dit, assez passablement.

SOLIMAN.

Oui... mais...

ROXELANE.

Et Délia, cette Circassienne,
Dont le gosier vous cause un doux ravissement?
Il faudrait l'inviter.

SOLIMAN.

Il n'est pas nécessaire :
Nous serons seuls.

ROXELANE

Oui-dà!

SOLIMAN.

J'y compte.

ROXELANE.

Laissez faire,
J'arrangerai tout cela joliment.

SCÈNE VI.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

OSMIN, à Roxelane.

Vos ordres sont donnés.

SOLIMAN tire Osmin à part, et lui dit tout bas :

Osmin, va chez Elmire,
Va rassurer son cœur; promets-lui que ce soir...

ROXELANE.

Que dites-vous?

SOLIMAN, à Roxelane.

Rien, rien. (A Osmin.) J'irai la voir.

ROXELANE.

Quels secrets avez-vous à dire?

SOLIMAN, à Osmin.

Pars.

ROXELANE.

Laissez-le moi, s'il vous plaît;
J'en ai besoin.

SOLIMAN, à Osmin.

Demeure.

ROXELANE, à Osmin.

Et suis comme un arrêt
Tout ce que je vais te prescrire.
(A Soliman.)
Et vous, allez vaquer aux soins de votre empire.
Vous reviendrez lorsque tout sera prêt.

SOLIMAN, à part.

Non, je n'ai rien vu de ma vie
De si plaisant. Contentons son envie,
Je veux m'en donner le plaisir.

(Il sort en faisant une inclination à Roxelane qui lui rend son salut avec une dignité comique.)

SCÈNE VII.

ROXELANE, OSMIN.

OSMIN, à part, pendant que Roxelane reconduit le Grand Seigneur.

Soliman veut se divertir,
C'est un moment de fantaisie
Puisqu'elle prend faveur, faisons-lui notre cour :
Son ascendant pourrait nous nuire;
Quitte, après tout, pour la détruire
Dès que nous y trouverons jour.
(A Roxelane.)
Enfin, vous triomphez.

ROXELANE.

Eh, quoi! cela t'étonne?...

OSMIN.

Oh! point du tout; vous méritez très-fort
La préférence qu'on vous donne.
Chacun doit en tomber d'accord :
Quand on a votre esprit, quand on est aussi belle....

ROXELANE, riant.

Tout de bon?

OSMIN.

Croyez-en un esclave fidèle
Qui vous est attaché; comptez qu'il n'en est point
De plus vrai, de plus...

ROXELANE.

Oui, oui, je sais à quel point
Je dois me fier à ton zèle.
Je vous connais, messieurs les courtisans.
Va, va, porte ailleurs ton encens :
Je vois ton cœur à travers ton visage :
Tu veux sacrifier à l'idole du jour.
Ces thermomètres de la cour
Ont cependant quelque avantage :
Ils marquent à coup sûr les changements de temps,
Le froid, le chaud, et le calme, et l'orage,
Tantôt haut, tantôt bas, suivant les accidents;
Ils ne sont bons qu'à cet usage.

OSMIN [1], à part.

Elle me connaît trop pour ne pas l'écraser.
(Haut.)
Non, je ne sais point déguiser :
En vérité, je suis plus que personne...

ROXELANE.

Voici l'ordre que je te donne,
Suis-le sans rien examiner.
Passe chez Délia, de là, va chez Elmire :
Dis-leur que Soliman les attend à dîner.
Mais ne t'avise pas de dire
Que tu viens de ma part : ta tête m'en répond;
Que le sultan même l'ignore.

OSMIN, à part.

Par la barbe d'Ali! tout cela me confond.

[1] Huit esclaves noirs entrent, et font, pendant le reste de cette scène, tous les apprêts d'un dîner à la turque : ils étendent un tapis, ensuite un grand rond de maroquin, qu'ils couvrent d'une nappe de toile des Indes à fleurs, sur laquelle ils posent une table ronde d'argent massif, haute d'un pied et demi et de quatre pieds de diamètre, avec le rebord de deux doigts. Ils rangent alentour quatre grands carreaux ornés de réseaux et de glands d'or. Tout cela s'exécute avec promptitude, et dans le silence profond que l'on observe au sérail.

ROXELANE.

Comment! tu ne pars pas encore!
Dépêche, et garde-toi surtout de me trahir.

SCÈNE VIII.

ROXELANE ET LES ESCLAVES.

ROXELANE.

Oh! je ne veux point qu'on s'endorme
Quand il s'agit de m'obéir.
Je veux dans ce sérail établir la réforme.
(Apercevant les esclaves.)
Qu'est-ce que je vois là? des carreaux, un tapis.
Allons, allons, ôtez cet étalage.
(Elle donne du pied dans les carreaux.)
Un dîner à la turque! oh! le plaisant usage!
Vous autres, vous mangez sur la terre, accroupis
Comme des sapajoux. Une table, des chaises:
Suivez les coutumes françaises.
(Les esclaves marquent leur étonnement par leurs gestes.)
Eh bien! ils sont tout étourdis.
Que l'on baisse ces jalousies,
Qu'on défende l'entrée au jour,
Et que nous dînions aux bougies:
Leur éclat nous suffit, il répand alentour
Ce demi-jour si doux qui convient à l'amour.
J'oubliais la meilleure chose:
Il nous faut du vin, songez-y.
(Les esclaves paraissent scandalisés. Ils font entendre par signe qu'il n'y a point de vin dans le sérail.)
Comment! ils ont horreur de ce que je propose!
Hem? quoi? plaît-il? on n'en a point ici?
Que l'on aille chez le mufti [1],
On en trouvera, j'en suis sûre.
C'est un esprit juste, un cœur droit,
Qui saisit tout le vin: c'est par là qu'il s'assure
Qu'aucun vrai musulman n'en boit.

[1] Le mufti est le souverain pontife de la loi mahométane. Il affecte une grande simplicité et la régularité la plus exacte. Il condamne l'usage du vin, et cependant en boit comme d'autres, en secret.

Il nous en donnera du grec et du Champagne,
Tout ce que nous voudrons.

SCÈNE IX.

OSMIN, ROXELANE.

OSMIN.

Étoile du sérail,
Vous êtes obéie ; Elmire m'accompagne.

ROXELANE, à part.

Fort bien. Je vais songer moi-même à ce détail.
(A Osmin.)
Je reviens à l'instant.

SCÈNE X.

ELMIRE, OSMIN.

ELMIRE.

Osmin, quelle est ma joie !
Il est donc vrai que Soliman t'envoie ?
Ah ! je croyais que Délia...

OSMIN.

Bon, bon ! rassurez-vous : ces virtuoses-là,
Tant pour le chant que pour la danse,
Quelquefois au sérail ont une préférence
Qui ne dure pas plus longtemps
Qu'un entrechat, une cadence.
Il n'en est pas de même chez les Francs,
A ce que l'on dit.

ELMIRE.

Non : elles ont un empire
Qui, bien souvent, mène au délire.
Par un aveuglement qu'on ne peut excuser,
A leur art léger et frivole,
Devoir, fortune, honneur, il n'est rien qu'on n'immole.
Le premier des talents est celui d'amuser.
J'avais tout lieu de craindre.

OSMIN.

Eh ! non, non ; Sa Hautesse
Ne s'est point prise à ses faibles appas.

SCÈNE XI.

ELMIRE, ROXELANE, OSMIN.

(Roxelane s'aperçoit qu'Elmire et Osmin se parlent en confidence ; elle s'approche doucement, se met derrière eux sur le sofa de l'avant-scène, et les écoute.)

OSMIN, continuant, sans voir Roxelane.

Mais un danger d'une autre espèce
Vous menace peut-être.

ELMIRE.

Hélas !
Achève, Osmin.

OSMIN, sans voir Roxelane.

C'est Roxelane.

ELMIRE.

Cette petite esclave ? Ah ! je ne le crois pas.
Le beau sujet pour faire une sultane !

OSMIN.

Elle serait peu de mon goût.

ELMIRE.

Un air vif, étourdi, décidé.

OSMIN.

Voilà tout.
Soliman vous rend bien justice ;
Mais je crains l'effet du caprice.

ELMIRE.

Comment le prévenir ? Osmin,
Daigne recevoir cet écrin,
Et sers-moi.

OSMIN, prenant l'écrin et le mettant dans son sein.

De grand cœur, sans rien faire paraître.

ELMIRE.

Intendant des plaisirs, tu règnes sur ton maître.
Il ne voit rien que par tes yeux,
Il n'entend que par tes oreilles :
Tu le guides, tu le conseilles,
Tu décides son choix, tu peux tout en ces lieux.
J'aurais trop à rougir de me voir des égales.
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi.
En toute occasion rabaisse mes rivales :

N'épargne aucun moyen, et dis du bien de moi.

ROXELANE, haut.

Fort bien.

OSMIN, à part, apercevant Roxelane.

Je suis perdu.

(Bas à Roxelane.) Vous me croyez un traître :
En effet, j'en suis un pour vous servir.

ROXELANE se lève, et présente une bague à Osmin, qui la reçoit ; et elle dit, en parodiant Elmire :

Osmin,
Reçois ce bijou de ma main.
O toi qui règnes sur ton maître,
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi.
J'aurais trop à rougir si j'avais des rivales :
En toute occasion vante-lui mes égales ;
Ne me ménage pas, et dis du mal de moi.

ELMIRE.

Cette froide plaisanterie
Vous sied très-mal, je vous en avertis.
Oui, Soliman m'est plus cher que la vie :
Je veux avoir son cœur ; il n'importe à quel prix.

OSMIN.

L'émulation est louable.
Je vous laisse entre vous disputer cet honneur.
(A Elmire, bas.) (A Roxelane.)
Comptez sur moi. Je vous suis favorable.

ROXELANE, avec un souris moqueur.

Va, je n'ai pas besoin de ta faveur,
Et tu peux protéger Elmire :
Je le permets.

ELMIRE.

Ce fier sourire
Nous décèle un orgueil qu'on pourrait réprimer.

ROXELANE.

C'est douter du succès que de vous alarmer.

OSMIN, à part.

Courage ; allons, j'aime assez les querelles
C'est un revenant-bon pour moi :
Le casuel de mon emploi
Est la discorde entre les belles.
(Il sort.)

(Pendant cet aparté d'Osmin, Elmire mesure des yeux Roxelane, d'un air fier et dédaigneux.)

SCÈNE XII.

ROXELANE, ELMIRE.

ROXELANE.

Eh bien? comment suis-je à vos yeux?

ELMIRE.

Comme un objet qui doit m'être odieux;
Je ne le cache point.

ROXELANE, d'un air ouvert.

Venez, ma chère amie:
Embrassez-moi: gardez votre sultan.
Vous croyez que je m'en soucie;
Mais point du tout: allons, débarrassez-nous-en;
Et de grand cœur je vous en remercie.
Qui peut donc encor vous troubler?

ELMIRE.

Roxelane, nous sommes femmes.
Ce n'est pas entre nous qu'il faut dissimuler;
Et nous nous connaissons. Je m'attends à vos trames.

ROXELANE.

Eh bien! vous me jugez très-mal.
Je resterai toujours esclave, s'il faut l'être;
Mais mon amant ne sera point mon maître:
Je n'aimerai jamais que mon égal.
Si vous avez moins de délicatesse,
Je vous cède mes droits; usez de votre adresse
Pour réussir dans vos amours.

ELMIRE.

Je n'emploierais que ma tendresse.

ROXELANE.

Et des écrins... Abrégeons ces discours.
Pour vous prouver comme je pense,
Apprenez que c'est moi qui vous prie à dîner
Avec votre sultan: voyez ma complaisance.
Profitez des moyens que je veux vous donner;
Tâchez que pour vous seule il soit tendre et fidèle.
(A la cantonade, en élevant la voix.)
Holà! faites venir ici le Grand Seigneur.

ELMIRE, à part.

Veut-elle me tromper ? J'aurai les yeux sur elle.
(A Roxelane.)
Si vous ne cherchez point à troubler mon bonheur,
Comptez sur l'amitié, sur la reconnaissance...

ROXELANE.

Taisons-nous ; voici Délia :
Je l'ai fait inviter aussi.

ELMIRE.

Quelle imprudence!

ROXELANE.

Bon! bon! la craignez-vous ? On s'en amusera.

SCÈNE XIII.

ROXELANE, ELMIRE, DÉLIA.

ROXELANE, à Délia.

Venez sur l'horizon, astre de Circassie :
Aux yeux de Soliman, ce soleil de l'Asie,
Étalez vos brillants appas ;
(A Elmire.)
Il va paraître. Elmire, je vous prie,
Il faut égayer le repas.
Point de flegme espagnol ; vive l'étourderie!
Le sentiment est beau, mais il n'amuse pas.
Qu'en pense Délia?

DÉLIA.

Qu'on doit devant son maître
Rester toujours dans la soumission,
Le silence, l'attention.
La nature a borné notre être.
Pour un amant le ciel nous a fait naître :
Qu'il soit sujet ou souverain,
Il a les mêmes droits ; enfin nous devons être,
Par l'arrêt de notre destin,
Esclaves.

ELMIRE.

Compagnes.

ROXELANE.

Maîtresses.

DÉLIA.

Les hommes ont l'empire.

ROXELANE.

Il faut leur commander.

ELMIRE.

Quels sont nos titres?

ROXELANE.

Leurs faiblesses.

DÉLIA.

Encor plus faibles qu'eux, nous devons leur céder.

ELMIRE.

Ne leur disputons rien : n'ont-ils pas en partage
La valeur, le courage,
Les sciences, les arts?

ROXELANE.

Pourquoi s'en alarmer?
Nous en savons plus qu'eux, mille fois davantage.

DÉLIA.

Et que savons nous?

ROXELANE.

Les charmer.

ELMIRE.

C'est présumer beaucoup.

ROXELANE.

Selon mà fantaisie
Laissez-moi gouverner le vainqueur de l'Asie
Quelques jours seulement : je vous le rends après
Aussi complaisant qu'un Français,
Et l'amène à vos pieds... à vos pieds, j'en suis sûre;
Ce sera sans beaucoup d'efforts.
Je veux ici venger l'honneur du corps.

ELMIRE, à part.

Son insolence me rassure;
Elle en sera punie, et je ne crains plus rien.

ROXELANE.

Sa Hautesse paraît; cessons notre entretien.
(A la cantonade.)
Esclaves, servez-nous [1].

[1] Douze eunuques de l'has oda (chambre suprême) apportent trois chaises, un fauteuil, et une table toute servie à la française, et garnie de bougies. Les mets sont dans des plats de mertabani, espèce de porcelaine de la Chine plus précieuse que l'or, par l'opinion où sont les Orientaux qu'elle ne peut contenir aucun poison sans se briser. On ne sert point d'au-

SCÈNE XIV.

SOLIMAN, ROXELANE, ELMIRE, DÉLIA, OSMIN.

SOLIMAN, à part.

O ciel ! je vois Elmire!

(Bas, à Roxelane.)

J'ai cru vous trouver seule; encore Délia?

ROXELANE.

Oui, ce sont les objets que votre cœur désire :
Saluez donc.

(Soliman salue.)

Plus bas.

Il salue plus bas.)

Fort bien : vous y voilà.

(A Elmire et à Délia.)

Mesdames, vous voyez un aimable convive,
Un peu novice encor; mais il se formera.

ELMIRE, à Roxelane.

Cette saillie est un peu vive.
Roxelane, songez...

SOLIMAN, bas, à Elmire.

Laissez, laissez cela.
Elle m'amuse.

ROXELANE.

Allons, placez-vous là.

(A Elmire et à Délia.)

Et vous, à ses côtés. Je prendrai cette chaise;
Car je fais les honneurs.

SOLIMAN, étonné de voir une table servie à la française.

Quel est cet appareil?
Mais je n'ai rien vu de pareil.

ROXELANE.

C'est un dîner à la française.

(Soliman s'assied dans un fauteuil, Elmire à droite, Délia à gauche, et Roxelane à côté de Délia, un peu sur le devant. Tous les officiers sont rangés autour de la table.)

tres vaisselles sur la table du Grand Seigneur. Le kilagi-bacchi, intendant de l'échansonnerie et des offices, fait poser à terre une cuvette d'or dans laquelle est un flacon de cristal rempli de vin. Les verres sont sur la table. On descend en même temps du cintre un grand lustre orné de cristaux de différentes couleurs et d'œufs d'autruches.

(L'écuyer tranchant s'avance pour couper les viandes avec un grand couteau qui ressemble à un sabre.)

Que veut cet estafier?

SOLIMAN.

C'est l'écuyer tranchant [1].

ROXELANE.

Les dames serviront; c'est l'usage à présent :
La peine est un peu fatigante;
Mais tout le monde y gagne : une main élégante,
De ses doigts délicats agitant les ressorts,
Découvre cent jolis trésors,
Et donne un goût exquis à ce qu'elle présente.
(A Elmire, en lui présentant une volaille.)
Coupez, Elmire.

SOLIMAN.

Oui, l'usage en est charmant.
(A l'écuyer tranchant.)
Je te supprime.

ROXELANE, à Délia.

Et vous, très-agréablement
Vous verserez à boire à Sa Hautesse.
(A Osmin.)
Donne le vin.

SOLIMAN, avec étonnement.

Du vin!

OSMIN, avec un étonnement plus marqué.

Du vin!

ROXELANE.

Du vin.
C'est la source de l'allégresse,
C'est l'âme du plaisir.
(Osmin va prendre avec le bord de sa robe le flacon de vin, qu'il pose sur la table en détournant la vue.)
(A Osmin.)
Pourquoi donc ce dédain?

[1] L'écuyer tranchant n'exerce son emploi que dans les cuisines. Les Turcs n'ont à table ni couteaux, ni fourchettes : on leur sert les viandes et même les fruits tout coupés en petits morceaux, pour être pris avec les doigts. Comme Roxelane a commandé un dîner à la française, et que les pièces sont entières, l'écuyer tranchant se présente, croyant être nécessaire. Ce n'est point manquer au costume que d'introduire ici cet officier.

(A part.) (A Osmin.)
Commençons par l'esclave. Approche : pour ta peine,
De ce flacon tu vas avoir l'étrenne.
(Roxelane remplit de vin un verre, et le présente à Osmin.)
Tiens.

OSMIN.

Moi, goûter ce breuvage odieux!

ROXELANE, regardant Soliman.

Il me désobéit.

SOLIMAN, à Osmin.

Bois.

OSMIN.

O ciel! je frissonne!
(A Soliman.)
Seigneur, un musulman...

SOLIMAN.

Eh! fais ce qu'on t'ordonne.

OSMIN prend le verre, lève les yeux au ciel, fait une grimace de répugnance, et dit avant que de boire :

O Mahomet! ferme les yeux.
(A part, après avoir bu.)
Bon, bon.

SOLIMAN.

Je ris d'Osmin.

OSMIN, tendant son verre.

Seigneur, je me résigne.

ROXELANE, à Osmin.

(A Délia.)
C'en est assez. Allons, charmante Délia,
Versez à Soliman les trésors de la vigne.
Donnez son verre, Elmire.

ELMIRE tend le verre du sultan.

Le voilà.
(Délia verse.)

SOLIMAN.

Dispensez-moi...

ROXELANE.

J'entends; vos officiers sont là.
(Elle fait signe aux officiers et aux esclaves de se retirer. Tous sortent, à l'exception d'Osmin.)
(A Soliman.)
Éloignez-vous. J'approuve la décence.

ELMIRE.

Mais sur ce point, dit-on, vous en manquez en France;
Car devant vos valets, francs espions gagés,
Vous parlez, agissez sans aucune prudence;
Pendant tout le service, autour de vous rangés,
Ils s'amusent tout bas de votre extravagance.
Vos travers, vos écarts, vos propos négligés,
Établissent les droits de leur impertinence.

SOLIMAN.

N'en sent-on pas la conséquence?
Dans le jour le plus pur il faut se faire voir;
Et le respect que l'on imprime
Doit être un sentiment et non pas un devoir.

ROXELANE.

Seigneur, vous gagnez mon estime.
Mais on n'est pas toujours dans la sublimité :
Entre nous, croyez-moi, soyons ce que nous sommes.
Pour qui serait la volupté
Si l'on en privait les grands hommes?
Cette imposante gravité,
Qui vous interdit la gaieté,
Éloigne cent plaisirs qu'un souverain ignore.
Ah! malheureux qui n'a jamais goûté
Les plaisirs de l'égalité!
(Elle regarde Soliman d'un air coquet et agaçant.)
Et celui d'obéir, souvent plus doux encore!
Allons, c'est à votre santé.

ELMIRE, au sultan.

Vous nous ferez raison.

SOLIMAN.

Il faut vous satisfaire.

(Il boit avec Elmire, Roxelane et Délia. Osmin saisit ce moment pour boire en cachette, à même le flacon.)

ROXELANE.

Voilà le moyen de nous plaire.
(A Soliman, après qu'il a bu.)
N'est-il pas vrai que ce breuvage est doux?
(A Délia.)
Délia, vous rêvez! Allons, animez-vous :
Vous ne nous dites rien.

DÉLIA, d'un air réservé.

Moi, je n'ai rien à dire.

ROXELANE.

Eh qu'importe ? parlez toujours.
Lorsque la gaieté nous inspire,
Un rien fournit matière à cent jolis discours.

ELMIRE.

Eh mais, oui : si j'en crois ce que l'on nous raconte,
La langue, en France, est toujours prompte;
Le bon sens ennuyeux jamais ne la conduit;
Et, comme d'un volcan, la parole élancée
Part sans attendre la pensée.
On parle toujours bien lorsque l'on fait du bruit.

ROXELANE.

Mais, oui; dans les soupers qu'à Paris on se donne
Sur tout légèrement on discute, on raisonne;
Et l'on n'a jamais plus d'esprit
Que quand on ne sait ce qu'on dit.
Les Français sont charmants.

SOLIMAN, d'un air complaisant pour Roxelane.

Et surtout les Françaises.

ROXELANE, montrant Elmire.

Et les Espagnoles aussi.
Convenez-en.

SOLIMAN.

Sans doute.

ROXELANE.

Allons, prenons nos aises;
Que la liberté règne ici.
(Montrant Elmire.)
Au cher objet qui vous engage,
Sans vous gêner, parlez de votre amour.

SOLIMAN, à part.

Elle veut me piquer, je vais avoir mon tour...
(Haut, à Elmire.)
Elmire assurément mérite mon hommage.
Ses attraits...

ELMIRE.

Ah! seigneur, c'est un faible avantage.
Rendez plutôt justice à ma sincère ardeur.

ROXELANE.

Ah ! nous allons tomber dans la langueur
Y pensez-vous, de tenir ce langage ?
Vous le ferez redevenir sultan.
Ne nous gâtez point Soliman.

ELMIRE.

Sans contrainte, sans art, ma tendresse s'explique.

ROXELANE.

Osmin, fais entrer la musique.

(Osmin fait un signal ; tous les musiciens et musiciennes du sérail entrent, et se rangent dans le fond de la salle.)

(A Délia.)

Pendant ce bel entretien-là,
Chantez un air, aimable Délia.

Ariette.

DÉLIA chante au son des instruments turcs.

Dans l'univers tout aime, tout désire ;
Du tendre amour tout peint la volupté.
Si le papillon vole avec légèreté,
Un autre papillon l'attire.
Les fleurs, en s'agitant, semblent se caresser ;
Le lierre à l'ormeau s'unit pour l'embrasser ;
Les oiseaux sont charmés de pouvoir se répondre ;
Et le doux murmure des eaux
Est causé par plusieurs ruisseaux,
Qui se cherchent pour se confondre.

ROXELANE, à Délia.

Ils sont tout occupés de leur amour transi.

(A un musicien qui tient une harpe.)

Donnez cet instrument, je veux chanter aussi.

On lui donne la harpe ; elle prélude. Le Grand Seigneur se lève, et va s'appuyer sur le dos de la chaise de Roxelane.)

Elmire et Délia se lèvent aussi, et se parlent tout bas. Pendant ce temps les officiers enlèvent la table.)

ROXELANE chante, et s'accompagne sur la harpe.

O vous que Mars rend invincible,
Voulez-vous être au rang des dieux ?
Défendez-vous, s'il est possible,
D'être esclave de deux beaux yeux.
Vous triomphez par la victoire ;
Mais tout l'éclat de votre gloire

S'anéantit devant l'amour ;
Et vous cédez à votre tour.
O vous, etc.

SOLIMAN.

De plus en plus je vous admire.

ROXELANE.

Comment ! vous m'écoutiez ?

SOLIMAN.

Avec ravissement.

ROXELANE.

Ah ! vous auriez encor plus de contentement,
Si vous voyiez danser Elmire.
Il faut varier le plaisir.
(A Elmire.)
Dansez.

ELMIRE, au sultan.

Si c'est votre désir...

(Le sultan fait un signe de consentement.)

ROXELANE, aux musiciens.

Animez-vous, flûtes, cymbales [1].

SOLIMAN, à part.

Je ne puis concevoir l'intérêt qu'elle prend
A faire briller ses rivales :
Il n'est rien de plus étonnant.

(Elmire danse un air vif exécuté par les musiciens turcs, et ensuite un air plus tendre, que Délia et Roxelane chantent en même temps.)

DUO.

ROXELANE. DÉLIA.

(A Soliman.)

Animez leurs jeux ; Animez nos jeux ;
Écoutez leurs vœux. Écoutez nos vœux.
Partagez les ardeurs Au vainqueur des vainqueurs
De ces jeunes cœurs. Nous offrons nos cœurs.
Du plus tendre amour, Du plus tendre amour,
En ce jour, En ce jour,
Elles vont aux houris [2] Nous pouvons aux houris
Disputer le prix. Disputer le prix.

[1] Les cymbales ou zils, comme les Turcs les nomment, sont de petits bassins d'airain ou d'argent, qui ont huit à dix pouces de diamètre ; leur concavité est d'environ deux pouces de profondeur, et leur plat-bord en a autant ; une anse est soudée sur le côté convexe. On frappe ces cymbales l'une contre l'autre, ce qui rend un son éclatant, mais assez agréable.

[2] Filles du paradis de Mahomet. Selon les belles promesses de l'Alcoran,

(Aux odalisques.)

Pour un maître
Qui doit être
L'objet de tous vos désirs,
Que sans cesse
L'on s'empresse.
Par de doux plaisirs
Charmez ses loisirs.
Animez leurs, etc.

Pour un maître
Qui doit être
L'objet de tous nos désirs,
Que sans cesse
L'on s'empresse.
Par de doux plaisirs
Charmons ses loisirs.
Animez leurs, etc.

(A Soliman.)

Comme l'astre des cieux,
Dont les feux radieux
Font éclore
Les roses de Flore
Votre flamme
Donne l'âme
A la volupté,
A la beauté.
Animez leurs, etc.

Comme l'astre des cieux,
Dont les feux radieux
Font éclore
Les roses de Flore,
Votre flamme
Donne l'âme
A la volupté,
A la beauté.
Animez leurs, etc.

(Soliman n'écoute que Roxelane : il est charmé de l'entendre; il regarde si Elmire ne le voit point ; il prend un mouchoir de soie, qu'il porte à sa ceinture, et le donne en cachette à Roxelane.)

SOLIMAN.

Je n'y tiens plus : mon cœur est dans l'ivresse.

(A Roxelane, en lui donnant le mouchoir.)

Acceptez...

ROXELANE prend le mouchoir, et le présente à Délia.

Délia, recevez ce présent :
C'est sans doute à vous qu'il s'adresse :
C'est le prix de votre talent.

SOLIMAN, à part.

Quel mépris !

DÉLIA, s'inclinant devant le sultan.

Quel bonheur !

ELMIRE, se laissant tomber sur le sofa.

J'expire.

SOLIMAN, après un moment de silence, arrache le mouchoir de la main de Délia, et le porte à Elmire.

Elmire, il est à vous : oui, je déclare, Elmire...

ELMIRE.

Ah ! je renais.

les musulmans jouiront, après leur mort, d'une félicité éternelle dans les bras de ces beautés célestes, et les trouveront toujours vierges.

SOLIMAN, à Roxelane.

Ote-toi de mes yeux.
C'est trop souffrir; ingrate! tu me braves :
Qu'elle soit mise au rang des plus viles esclaves:

(Roxelane est emmenée par quatre eunuques noirs. En sortant, elle regarde Soliman avec une fierté noble, qui marque la tranquillité de son âme. Délia se retire confuse. Tous les personnages qui sont sur la scène disparaissent, excepté Osmin, que Soliman retient, et Elmire, qui s'éloigne dans le fond du théâtre.)

SCÈNE XV.

SOLIMAN, OSMIN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Viens, Osmin : je suis furieux !

(Il veut sortir; Osmin lui fait apercevoir qu'Elmire l'attend.)

OSMIN.

Mais Elmire, seigneur. .

SOLIMAN.

Il faut que je l'évite.

OSMIN.

Mais vous l'aimez?

SOLIMAN.

Oui, je l'aime; je veux...
Oui, je l'adore... Osmin, que je suis malheureux !
Viens, suis-moi, dissipons le trouble qui m'agite.

(Il sort du côté opposé à Elmire, qui, voyant, que Soliman ne la suit point, se retire avec douleur.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELMIRE.

Soliman ne vient point : je tremble sur mon sort.
Je ne le vois que trop, il aime Roxelane.
Je ne dois qu'au dépit l'honneur d'être sultane ;
Mais j'aurai Soliman... Soliman, ou la mort.
L'ambition à l'amour est égale.
Quoi ! je verrais... je verrais ma rivale
Jouir... ? Je la perdrai... Dois-je la perdre, hélas !
(Apercevant Soliman.)
Mais d'un air inquiet il porte ici ses pas.
Il semble m'éviter, il s'arrête, il soupire.
(A Soliman.)
Seigneur...

SCÈNE II.

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN.

SOLIMAN voit Elmire, et se retourne du côté d'Osmin.
Osmin !
ELMIRE, à Soliman.
Quel sombre accueil !
SOLIMAN, à Elmire.
Rassurez-vous ; vous triomphez, Elmire.
(A Osmin.)
Un air altier, un fier coup d'œil,
Dans le moment de sa disgrâce,
Annonçait encor son audace.
As-tu remarqué cet orgueil ?
(A Elmire.)
J'ai conçu des désirs qui vous ont outragée.
Elmire, pardonnez à l'erreur d'un moment.
Roxelane reçoit un juste châtiment.
Hélas ! vous êtes bien vengée !

ELMIRE.

Non, je ne le suis pas, si je n'ai votre amour.

SOLIMAN.

Ah! vous le méritez : qu'en ce jour il éclate.
Ce cœur est à vous sans retour;
Oui, sans retour pour une ingrate.

ELMIRE.

Pour une ingrate!

SOLIMAN.

Elle n'est plus à moi :
C'est votre esclave, et je vous l'abandonne.

ELMIRE.

Vous me l'abandonnez?

SOLIMAN.

Oui, oui, je vous la donne;
Et ma parole est une loi.

ELMIRE.

Je l'accepte, il suffit.

OSMIN, à part

Je ne sais plus, ma foi,
Qui je dois protéger; son caprice m'étonne.

SOLIMAN.

Mérite-t-elle aucun égard?

ELMIRE.

Non, puisqu'elle a pu vous déplaire,
Je ne veux point sur elle abaisser un regard;
Je ne pourrais jamais la voir qu'avec colère.
Je veux...

SOLIMAN, l'interrompant avec une vivacité qui fait apercevoir tout l'intérêt qu'il prend encore à Roxelane.

Que voulez-vous?

ELMIRE.

Ordonner son départ.
Du sérail qu'elle soit bannie.

OSMIN.

Je lui vais, de grand cœur, annoncer son congé.

SOLIMAN, à Osmin.

Attends, attends, je serais peu vengé :
Elle n'est pas assez punie.
Va la chercher.

ELMIRE, à Osmin.

Arrête, Osmin.

(A Soliman.)

Seigneur, quel est votre dessein ?

SOLIMAN.

Il faut qu'à ses yeux je répare
Mon injustice et mes torts envers vous ;
Que devant elle je déclare
Que nous sommes unis par les nœuds les plus doux.
Témoin du bonheur de ma vie,
Qu'elle sente le prix de ce qu'elle a perdu,
(Plus vivement.)
De ce cœur qui l'aimait, et qui vous était dû.
Excitons chaque jour ses regrets, son envie ;
Que, pour attiser son tourment,
La dévorante jalousie
Cherche dans notre flamme un nouvel aliment.

ELMIRE.

Eh ! laissons Roxelane.

SOLIMAN.

Il est vrai, je m'égare.
N'y pensons plus.
(Après un temps.)
Qu'elle compare
Votre splendeur, et cet abaissement
Où par sa faute elle se trouve.
Redoublons nos transports, et qu'ils soient remarqués :
On est moins affecté des peines qu'on éprouve
Que des biens que l'on a manqués.
(A Osmin.)
Va la chercher...
(Osmin veut sortir ; Elmire l'arrête.)

ELMIRE.

Un moment.

SOLIMAN, d'un ton à être obéi.

Va, te dis-je.
(Osmin sort.)

SCÈNE III.

SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Qu'elle soit confondue; Elmire, je l'exige.

ELMIRE.

Eh! que voulez-vous exiger?

SOLIMAN.

Vengez-vous, vengez-moi d'une esclave insolente.

ELMIRE.

Croyez-moi, cessez d'y songer.
C'est une Française imprudente,
Dont la légèreté détruit le sentiment;
Qui croit que tout est fait pour son amusement,
Qui croit que le caprice est ce qui rend aimable,
Et dont le cœur n'est point capable
D'un véritable attachement.
Je sais qu'on peut être agréable
Par une gaieté vive, un frivole enjouement;
Mais ce n'est pas assez: il faut être estimable
Pour fixer le cœur d'un amant;
Et la raison rend seule respectable.

SOLIMAN.

Ah! telle est Roxelane en sa frivolité:
Sa raison perce à travers sa gaieté.
D'un nuage léger c'est l'éclair qui s'échappe,
Et dont la lumière nous frappe.

ELMIRE.

Seigneur, c'est la défendre avec vivacité.

SOLIMAN.

Non, je ne prétends point excuser Roxelane;
Mais qu'appréhendez-vous? N'êtes-vous pas sultane?

ELMIRE.

L'orgueil est satisfait; mais le cœur ne l'est pas.

SOLIMAN.

Il le sera, croyez-en vos appas.

(Soliman aperçoit Roxelane vêtue en vile esclave; elle s'avance à pas lents, en se couvrant le visage.)

Je l'aperçois: elle est dans la tristesse,
Et sa main cache un front humilié.

(A part.)

N'écoutons point un reste de pitié.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, ELMIRE, ROXELANE.

SOLIMAN, à Roxelane.

Approchez, approchez; voilà votre maîtresse.

(A Elmire.)

Ordonnez de son sort.

ELMIRE.

Je conçois ses regrets,

Elle est assez punie en perdant vos bienfaits.

SOLIMAN.

Ah! que ce sentiment augmente ma tendresse!

Je sors d'une honteuse ivresse.

(Regardant Roxelane.)

Je ne sais par quel art elle m'avait surpris.

De mon égarement innocente victime,

Votre cœur gémissait; j'en connais mieux le prix.

(Regardant Roxelane.)

Qu'elle soit désormais l'objet de nos mépris.

(A Elmire tendrement.)

Rendez-moi votre amour, et pardonnez mon crime.

ELMIRE.

On n'est point criminel lorsque l'on est aimé :

(D'un ton plus bas.)

Je vous pardonne tout. Mais mon cœur alarmé....

SOLIMAN, baisant la main d'Elmire, mais regardant toujours Roxelane pour juger de l'état de son âme.

Il reprend sur le mien un éternel empire.

(Il examine Roxelane.)

J'excite ses regrets...

(Roxelane, pour examiner aussi le sultan, détourne un peu la main dont elle se couvrait le visage : leurs regards se rencontrent. Roxelane rit, et Soliman marque la plus grande surprise. Ce moment doit faire situation.)

Oh ciel! je la vois rire.

ROXELANE, riant à gorge déployée.

Ah! ah! ah! ah! Seigneur, vous allez vous fâcher;

Mais, malgré mon respect, je ne puis m'empêcher...

ELMIRE.

Quelle nouvelle insulte!

ROXELANE.

Ah! ah! ah!

SOLIMAN.

Quelle audace!

ROXELANE.

Ah! laissez-moi rire, de grâce.
Ah! ah! ah! ah!

SOLIMAN.

Je veux savoir pourquoi...

ROXELANE.

Il se peut qu'Elmire vous aime;
Mais vous ne l'aimez pas.

SOLIMAN.

Qui donc aimé-je?

ROXELANE.

Moi.
Je ne suis pas dupe du stratagème.

SOLIMAN.

Vous que je dois punir! qui m'osez outrager!

ROXELANE.

Seigneur, on aime encor quand on veut se venger.
Si je vous suis indifférente,
Renvoyez-moi; nous y gagnerons tous.
Déjà je commençais à me trouver contente.
Pourquoi me rappeler? et quelle est votre attente?
Espérez-vous un sort plus doux?

SOLIMAN.

Eh bien! préférez l'infamie
A toutes les grandeurs...

ELMIRE.

Laissez ce cœur abject.
(A Roxelane.)
Roxelane, sortez; vous perdez le respect.

ROXELANE.

Fort bien, c'est parler en amie;
Et je vais éviter votre sublime aspect.
(Elle veut se retirer; Soliman l'arrête avec colère.)

SOLIMAN, à Roxelane.

Demeurez! demeurez...
(A Elmire.)
Éloignez-vous, Elmire.

Je me retiens à peine, et n'ose devant vous
Laisser échapper mon courroux.
Je vais l'humilier...

ELMIRE.

Seigneur, je me retire;
Mais songez que l'amour n'a que des fers honteux,
Lorsque le sentiment n'épure point ses feux.
(A part, en sortant.)
Si cet indigne objet remporte l'avantage,
Il n'est point de terme à ma rage.

SCÈNE V.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN, après un temps.

Si je cédais à mon transport,
Je rendrais ton état plus cruel que la mort;
Mais je fais grâce à ta faiblesse.
Méprise mes bienfaits, la gloire, ma tendresse;
Ton âme ne sent rien, ne connaît point son tort.
Loin de gémir dans la tristesse...
(Roxelane sourit.)
Ah! tu mérites bien ton sort:
Ton cœur est fait pour la bassesse.

ROXELANE, fièrement.

Tu te trompes, sultan: céder à son malheur
Est l'effet d'une âme commune.
Modeste au sein de la grandeur,
Tranquille et fier dans l'infortune,
C'est à ces traits qu'on connaît un grand cœur.

SOLIMAN.

Un grand cœur est fier sans audace:
Quand le sort a marqué sa place
Il cède; et lorsqu'il veut braver,
Il se rabaisse, au lieu de s'élever.

ROXELANE.

Moi, je ne brave rien; ce n'est pas mon système:
Mais dans les fers, ou sous le diadème,
On ne me verra point changer.
Aussi gaie, aussi franche, enfin toujours la même,
Je sais jouir de tout sans craindre le danger:

Mon bonheur n'est jamais dans ce qui m'environne ;
Il est en moi : rien ne m'étonne.
Tenez... Je ris toujours. Eh ! pourquoi s'affliger ?
(Gaiement.)
Le monde est une comédie :
Malgré l'intérêt que j'y prends,
Je m'en amuse, et j'étudie
Les ridicules différents.
Vos grandeurs sont des mascarades ;
Jeux d'enfants que tous vos projets :
Lorsque la toile tombe, empereurs et sujets,
Tous sont égaux et camarades.

SOLIMAN.

Achevez, achevez, épuisez les bontés
D'un maître que vous irritez.

ROXELANE, d'un ton plus grave.

Oui, vous êtes mon maître, à vous on m'a vendue :
Mais vous a-t-on donné quelque droit sur mon cœur ?
Et de mon gré me suis-je enfin rendue ?
Essayez de me vaincre, employez la rigueur :
Qui ne craint rien n'est point dans l'esclavage.

SOLIMAN.

Ah ! Roxelane, quelle image !
Me croyez-vous un barbare, un tyran ?
Ah ! connaissez mieux Soliman :
Il n'abusera point de son pouvoir suprême
Pour obtenir un cœur à ses vœux refusé ;
Allez, ne craignez rien d'un amour méprisé :
Je vous abandonne à vous-même.

ROXELANE.

Que vous dites cela d'un petit air aisé !
(En minaudant.)
Venez, venez, on vous pardonne.
En vérité, je suis trop bonne.

SOLIMAN.

Qu'espérez-vous ?

ROXELANE.

Vous remettre l'esprit ;
Vous guérir de votre faiblesse.
Vos fureurs, vos dédains, sont l'effet d'un dépit
Qui prouve encor votre tendresse ;

(Avec sentiment.)
Vous avez le cœur bon, et cela m'intéresse.

SOLIMAN, à part.
Je voulais la confondre, et je reste interdit.
De mes transports elle se rend maîtresse.
(A Roxelane, avec un peu d'émotion.)
Il est vrai, je vous chérissais;
Mais à présent...

ROXELANE, tendrement.
A présent on m'abhorre.

SOLIMAN.
Oui, je t'aimais, ingrate. O dieux! je t'aime encore.
Je t'aime encore, et je te hais.
Ces mouvements opposés, que j'ignore...
Mais elle s'attendrit...

ROXELANE.
Je pleure de pitié.
Vous me touchez, et je vois avez peine
Un superbe empereur qui s'est humilié;
Qui d'une esclave a fait sa souveraine,
Sans pouvoir à son sort être jamais lié.

SOLIMAN.
Eh! qui m'en empêche?

ROXELANE, avec sentiment.
Moi-même.
Vous méritez que l'on vous aime;
Mais je vous plains d'être sultan.
A vous parler sans flatterie,
J'eus des amants, dans ma patrie,
Qui ne valaient pas Soliman.

SOLIMAN.
Et vous avez aimé?

ROXELANE.
Pourquoi non, je vous prie?
Croyez-vous que, vive, jolie,
Et dans l'âge de plaire, on a jusqu'à présent
Gardé son cœur, ce fardeau si pesant,
Pour qui? Pour le Grand Turc? Mais quelle extravagance!
Je devais prendre patience;
Je devais vous attendre....
(En riant.)
Ah! vous êtes plaisant.

SOLIMAN.

Quoi! vous avez aimé! Ciel! j'en aurai vengeance.
Ah! périssent les imposteurs
Qui m'ont trompé, trahi...

ROXELANE.

Pourquoi donc ces fureurs?
Écoutez, écoutez; ayez la complaisance
D'entendre un peu ma confidence.

SOLIMAN.

Sortez.

ROXELANE.

Vous me rappellerez;
Car je vois que vous m'adorez.
Ce badinage qui vous pique
Me met au fait.

(Elle fait deux pas pour se retirer.)

SOLIMAN, à part.

Elle est unique.

(A Roxelane.)

Restez.

ROXELANE, revenant.

J'avais bien dit. Venez, allez-vous-en,
Restez. En vérité, mon aimable sultan,
Vous avez la tête tournée.
De ces misères-là je suis fort étonnée:
Où donc est le grand Soliman,
Qui fait trembler l'Europe, et l'Afrique, et l'Asie?
Une petite fantaisie
Trouble l'esprit d'un monarque ottoman.
(D'un ton ferme, et avec noblesse.)
A quoi s'occupe ici le plus brave des princes
L'Arabe révolté menace tes provinces;
Cours le punir, laisse gémir l'amour:
Donne-lui, si tu veux, des soins à son retour.

SOLIMAN, à part.

De quel éclat frappe-t-elle mon âme!
Est-ce un génie, est-ce une femme
Qui me présente le miroir?
(A Roxelane.)
Quel être êtes-vous donc?... Quel être inconcevable?...
Tout à la fois frivole et respectable,

Vous séduisez mon cœur, et tracez mon devoir.

ROXELANE, affectueusement.

Je ne suis rien que votre amie.

SOLIMAN.

Ah! soyez-la toujours, soyez-la, je vous prie.
Jusqu'à présent on m'a flatté :
Il n'appartient qu'à vous de me faire connaître
Et l'amour et la vérité.
Mais que je sois heureux autant que je dois l'être;
Que votre cœur...

ROXELANE.

Ah! je vous vois venir.
Eh bien! mon cœur?

SOLIMAN.

Pourrai-je l'obtenir?
La haine que pour moi vous avez fait paraître...

ROXELANE.

Mais ce n'est pas vous que je hais :
C'est l'abus de votre puissance,
Qui nous tient dans la dépendance;
Ce sont ces gardiens si révoltants, si laids,
Supplices des yeux et des âmes.

SOLIMAN.

Vous savez que j'ai cinq cents femmes
Qu'ils doivent gouverner.

ROXELANE.

Cinq cents!
Mais, entre nous, cinq cents!... cela m'étonne.

SOLIMAN.

Ici c'est un usage établi de tout temps;
Ce sont nos lois, c'est un faste du trône,
Qui sert moins au bonheur qu'à l'orgueil des sultans.

ROXELANE.

Voilà des lois bien généreuses,
Et cinq cents femmes bien heureuses!
Vous prétendez peut-être encor
Que de Votre Hautesse elles soient amoureuses?
Car vous êtes tout leur trésor.

SOLIMAN.

On les voit à l'envi s'empresser à me plaire.

ROXELANE.

Vraiment, quand on est seul on devient nécessaire.
Oubliez votre autorité,
Obtenez un cœur de lui-même;
Vous serez sûr alors que l'on vous aime.
Si vous surmontiez ma fierté,
Vous croiriez qu'en cédant à l'ardeur la plus pure,
J'aimerais par orgueil ou par timidité;
Je dois m'épargner cette injure.
L'amour devient suspect, s'il n'a sa liberté.

SOLIMAN.

Oui, je sens que l'amour veut un juste équilibre.
Roxelane, vous êtes libre.
De mon bonheur décidez à l'instant.

ROXELANE.

Seigneur, ma maîtresse m'attend.

SOLIMAN.

Qui donc?

ROXELANE.

Elmire.

SOLIMAN.

Ah! soyez son égale.

ROXELANE.

Vous m'avez soumise à sa loi.

SOLIMAN.

Entre elle et vous il n'est plus d'intervalle:
Vous êtes libre, et je prends tout sur moi.

ROXELANE, du ton de la reconnaissance et du sentiment le plus tendre.

Seigneur, tant de bonté me touche:
Jamais mon cœur ne suffira...
Souffrez que je m'éloigne... Osmin vous apprendra
Ce que n'ose dire ma bouche.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN appelle Osmin.

Osmin!

(A part.)

Enfin, ce cœur farouche

De quelque espoir flatte mes vœux.
(A Osmin.)
Enfin, mon cher Osmin, tu me verras heureux.

OSMIN.

Oui, seigneur, la sultane Elmire...

SOLIMAN.

Roxelane a sa liberté :
Je l'aime, j'obtiendrai le bien que je désire.
Conçois-tu ma félicité ?
Cet amour pur, né de l'égalité,
Que réciproquement l'un à l'autre on s'inspire,
Ce bien que j'ignorais, te l'imagines-tu ?

OSMIN, en soupirant.

Non, seigneur.

SOLIMAN.

Ne crois pas que ce soit le caprice
Qui m'entraîne vers elle : Osmin, c'est la justice,
C'est la raison, c'est la vertu.
N'examinons plus rien ; je l'aime.
Avant de la connaître, une sombre langueur
Au milieu des plaisirs engourdissait mon cœur ;
Je jouissais de tout, sans jouir de moi-même.
Que dis-je ? rien ne pouvait me charmer.
L'indifférence est le sommeil de l'âme :
Un feu triste et couvert cherchait à s'animer ;
Roxelane paraît, elle y donne la flamme :
Je lui dois le bonheur d'aimer.

OSMIN.

Pauvre Elmire !

SOLIMAN.

Elle aura toujours même avantage :
Nos lois admettent le partage.
Roxelane t'attend : c'est pour te confirmer
Un doux aveu qui de mon sort décide ;
Un aveu que j'ai lu dans son regard timide,
Et que sa bouche a craint de m'exprimer.
Va, cours ; de mon bonheur tu viendras m'informer.

SCÈNE VII.

SOLIMAN, UN MUET, qui présente à genoux une lettre de la part d'Elmire.

SOLIMAN.

Qu'est-ce? C'est de la part de la sultane Elmire.
Lisons; que peut-elle m'écrire?
Je sens qu'elle doit s'alarmer.
(il lit.)
« Sultan, ta parole est sacrée;
« Roxelane est à moi, je puis en disposer;
« Je venge ton pouvoir, qu'on ose mépriser :
« Une saïque [1] préparée,
« Pour jamais, à l'instant éloigne de ces lieux
« L'esclave que tu m'as livrée.
« Tu ne reverras plus un objet odieux,
« Et je t'épargne ses adieux. »

(Après avoir lu, il frappe des mains : à ce signal, les noirs, les muets et les bostangis paraissent, reçoivent ses ordres, et courent les exécuter.)

Noirs, muets, bostangis, il y va de la tête :
Qu'on cherche Roxelane; allez, et qu'on l'arrête.
Je ne la verrai plus! Ah! quelle trahison!
Je suis juste, Elmire a raison;
J'ai donné Roxelane... Ah! trop barbare Elmire,
S'il faut vous payer sa rançon,
Prenez tous mes trésors et tous ceux de l'empire :
Mais j'exige sa liberté.
(Au muet qui lui a apporté la lettre d'Elmire.
Annonce-lui ma volonté.

SCÈNE VIII.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN, à Osmin.

Osmin, je t'attendais avec impatience :
Viens-tu rendre le calme à mon cœur agité?
Te suit-elle?

OSMIN.

Seigneur, elle m'a protesté
Que le respect, l'estime et la reconnaissance...

[1] Navire turc.

SOLIMAN.

Ah! c'est trop peu... trop peu...

OSMIN.

Donnez-vous patience :
J'ai vu couler ses pleurs, et j'en suis pénétré.
Elle vous aime.

SOLIMAN.

O flatteuse espérance!

OSMIN.

Elle s'embarque pour la France.

SOLIMAN.

Elle s'embarque!... Ciel! je suis désespéré.
Courons.

OSMIN.

Rassurez-vous, seigneur; on vous l'amène.

SCÈNE IX.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

Roxelane, venez; vous me tirez de peine.
Elmire osait...

ROXELANE.

Seigneur, ne la condamnez point.
Il est tout naturel que votre favorite
Cherche à se conserver un rang qu'elle mérite,
Nous étions d'accord sur ce point :
Je la priais avec instance
De me sauver, de hâter mon départ,
De ne souffrir aucun retard.
C'est ma faute.

SOLIMAN.

Et voilà quelle est ma récompense!...

ROXELANE.

De quoi vous plaignez-vous? Ai-je ma liberté?
S'il ne faut pas que j'en jouisse...

SOLIMAN.

Mais enfin, je m'étais flatté...

ROXELANE.

J'entends; vous exigez le prix de ce service.
C'est pour son intérêt que l'on est généreux.

Voilà les hommes.

SOLIMAN.

Mais le sort le plus heureux,
Les honneurs du sérail...

ROXELANE.

Moi, que je m'avilisse
Jusqu'à les recevoir! ils ne sont pas pour moi.
Quel titre aurais-je ici pour y donner la loi?

SOLIMAN.

Ainsi, mon amour, ma puissance,
N'ont rien qui soit digne de vous.

ROXELANE, avec trouble, embarras, et tendresse.

Non... laissez-moi vous fuir... Peut-être que l'absence...
Nous pourrons, vous et moi, jouir d'un sort plus doux.
Je vous crains, je me crains moi-même.

SOLIMAN.

Je ne vous comprends pas.

ROXELANE, a part.

Mon cœur est oppressé.

SOLIMAN.

Achevez...

ROXELANE.

Eh bien! quoi? quelle rigueur extrême!
Quand vous saurez que l'on vous aime,
En serez-vous plus avancé?

SOLIMAN.

Quoi! vous m'aimez?

ROXELANE.

Laissez-moi.

SOLIMAN.

Roxelane,
Vous m'aimez?

ROXELANE.

Oui; mais n'en espérez rien.
Maîtresse d'un penchant que ma fierté condamne,
Allez, j'y remédierai bien.

SOLIMAN.

M'aimer, me fuir; mais quelle inconséquence!

ROXELANE

L'amour aime la liberté:
Il veut encor l'égalité;

Votre pouvoir emporte la balance.
Mon très-auguste souverain
Me prendrait aujourd'hui pour me quitter demain.
Oh ! je dois m'assurer contre son inconstance ;
Il ne m'obtiendra point sans être mon époux.

SOLIMAN.

Quoi ! Roxelane, y pensez-vous ?

ROXELANE.

Si mon amant n'avait qu'une chaumière,
Je voudrais partager sa chaumière avec lui :
Je soulagerais sa misère ;
Je le consolerais, je serais son appui ;
L'offre même d'une couronne
Ne me ferait jamais changer de sentiment.
Mais mon amant possède un trône :
Si je ne le partage, il n'est pas mon amant.

SOLIMAN.

Vous me jetez dans un étonnement !. .

ROXELANE.

Je n'ai point l'orgueil téméraire
De vous prescrire aucune loi :
Vos grandeurs ne sont rien ; mais ma gloire m'est chère.
Vous aimer en esclave est un affront pour moi.
Si vous ne me trouvez pas digne
De régner sur vos Turcs, j'en ai peu de souci :
Je ne désire point cette faveur insigne.
Dans mon pays je serai mieux qu'ici :
Toute femme jolie, en France, est souveraine.
De grâce, laissez-moi partir.
Je l'avouerai, je vous quitte avec peine ;
Mais il le faut : adieu.

SOLIMAN.

Pourrais-je y consentir?
S'il dépendait de moi, Roxelane, je jure...

ROXELANE.

C'est une mauvaise raison.

SOLIMAN.

Peut-être avec le temps...

ROXELANE.

Non, non.
De mon sort je veux être sûre :

Que je sois votre épouse, ou bien vous me perdez;
J'ai pris mon parti. Décidez.

SOLIMAN.

Mais un sultan...

ROXELANE.

Peut tout.

SOLIMAN.

Mais nos lois...

ROXELANE.

Je m'en moque.

SOLIMAN.

Le mufti, le vizir, l'aga...

ROXELANE.

Qu'on les révoque.

SOLIMAN.

Mon peuple...

ROXELANE.

A-t il le droit de gêner votre cœur?
Vous le rendez heureux; il vous défend de l'être!
Est-ce à lui de borner les désirs de son maître,
De lui marquer le degré du bonheur?
Épouse d'un sultan, une femme estimable,
Qui fait asseoir la tendre humanité
A côté de la majesté,
Qui tend à l'infortune une main secourable,
Adoucit la rigueur des lois,
Protége l'innocence, et lui prête sa voix,
Aux yeux de ses sujets le rend-elle coupable?
Sans cesse, avec activité,
Elle étudie, elle remarque
Ce qui nuit, ce qui sert à votre autorité;
Vous présente la vérité,
Le premier besoin d'un monarque:
En la montrant dans tout son jour,
Elle sait l'embellir des roses de l'amour.
Eh! quel autre aurait le courage
D'en offrir seulement l'image?
Est-ce un courtisan toujours faux,
Qui ne trouve son avantage
Qu'à vous tromper, qu'à flatter vos défauts?
Une compagne qui vous aime,

A vous rendre parfait fait consister le sien.
Les vertus d'un époux deviennent notre bien,
Et sa gloire est la nôtre même.

SOLIMAN.

Que le sérail se rassemble à ma voix.
C'en est assez, ma crainte cesse,
Et mon amour n'est plus une faiblesse;
Vous êtes digne de mon choix.

SCÈNE X.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN, esclaves du sérail de l'un et de l'autre sexe, avec les officiers.

OSMIN.

Seigneur, eh vite! eh vite!

SOLIMAN.

Qu'est-ce donc?

OSMIN.

La sultane, en proie à ses chagrins...

SOLIMAN.

Eh bien?

OSMIN.

A l'instant prend la fuite.
Elle part.

SOLIMAN.

Elle part?...

OSMIN.

Oui, seigneur.

SOLIMAN.

Je la plains.
Ali-Mahmout, accompagnez Elmire,
Et comblez-la de mes bienfaits.
(A Osmin.)
Toi, dont la voix annonce mes décrets,
Fais assembler les ordres de l'empire.
Informe les vizirs, déclare à mes sujets,
Que j'associe une épouse à mon trône;
Qu'en ce jour Roxelane, en comblant mes souhaits,
Va recevoir ma main et ma couronne.
S'ils osaient murmurer, dis-leur que je le veux.
(A Roxelane.)
Ils vivront sous vos lois, ils seront trop heureux.

Vous m'enseignez la douceur, la clémence ;
Et d'une équitable puissance
Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis revêtu.
D'un souverain le règne ne commence
Que du moment qu'il connaît la vertu.

ROXELANE.

Sultan, j'ai pénétré ton âme ;
J'en ai démêlé les ressorts.
Elle est grande, elle est fière, et la gloire l'enflamme.
Tant de vertus excitent mes transports.
A ton tour, tu vas me connaître :
Je t'aime, Soliman ; mais tu l'as mérité.
Reprends tes droits, reprends ma liberté ;
Sois mon sultan, mon héros, et mon maître.
Tu me soupçonnerais d'injuste vanité.
Va, ne fais rien que ta loi n'autorise :
Il est des préjugés qu'on ne doit point trahir ;
Et je veux un amant qui n'ait point à rougir :
Tu vois dans Roxelane une esclave soumise.

SOLIMAN.

Par de tels sentiments le trône vous est dû.
(Aux officiers et aux femmes du sérail.)
O vous ! d'un si doux hyménée
Célébrez l'heureuse journée.

ROXELANE.

S'il m'est permis d'user du pouvoir absolu,
Pour la rendre plus signalée,
Aux femmes du sérail je donne la volée.

SOLIMAN, en lui présentant la main.

J'y consens.

OSMIN.

Me voilà cassé.
Ah ! qui jamais aurait pu dire
Que ce petit nez retroussé
Changerait les lois d'un empire ?...

DIVERTISSEMENT.

(Le théâtre représente une salle du sérail superbement ornée. Soliman et Roxelane sont assis sur un trône; tous les officiers du sérail et les principaux de l'empire viennent leur rendre hommage. Le mufti chante ces paroles :

Ariette.

O Mahomet! prends soin des destinées
Du plus grand des sultans :
Que le nombre de ses années
Soit égal aux fleurs du printemps.
Mahomet! Mahomet! prends soin des destinées
Du plus grand des sultans.
Armé du glaive de la guerre,
Qu'il soit des musulmans le héros et l'appui;
Qu'il marche sur les vents, qu'il souffle le tonnerre :
Que la terre
Tremble et se taise devant lui.
Mahomet! etc.

Mais pour un peuple qui l'adore,
Qu'il paraisse comme l'aurore;
Qu'il fasse régner les zéphyrs;
Et que le char de la victoire,
Éclatant du feu de sa gloire,
Le ramène au sein des plaisirs.
Mahomet, etc.

DANSE DES DERVICHES.

Ils commencent sur un air lent et mesuré, au son de leurs tambours longs et de leurs flûtes : ensuite ils tournent sur un air plus vif, jusqu'à ce qu'ils tombent en extase.

LE MUFTI.

Ariette.

Hâtez-vous, ardente jeunesse,
Accourez, élèves de Mars,
Disputer de force et d'adresse;

De Soliman méritez les regards,
(Aux femmes du sérail.)
Du sérail brillantes étoiles,
Jouissez de la liberté.
Pour animer leurs jeux, laissez tomber ces voiles
Qui font injure à la beauté.
Charmantes rivales des Grâces,
Devenez le prix des vainqueurs;
Lancez la flamme dans les cœurs;
Que les plaisirs voltigent sur vos traces.

UNE ODALISQUE ET UN OFFICIER.

Duo.

Heureux vainqueurs, faites un choix;
L'amour nous soumet à vos lois.
Il est doux, après la victoire,
D'être couronné par l'amour.
Mais apprenez, en ce jour,
Qu'en unissant les plaisirs et la gloire,
Ils doivent régner tour à tour.
Heureux vainqueurs, etc.

LE MUFTI, à Roxelane.

Ariette.

Fleur du printemps, ô reine de beauté,
Tu pares les jardins de la félicité.
Le parfum de ton âme est monté vers le trône
De l'invincible Soliman.
Que ta douceur nous environne,
Comme les odeurs du Liban.
(Les derviches se relèvent pour reprendre leur danse.)

LE MUFTI, à Roxelane.

Ariette.

Étoile étincelante,
Lumière de l'amour,
Que ta clarté naissante
Nous annonce un beau jour!
Du vainqueur de la terre
Partage la grandeur :
C'est l'astre de la guerre;
Sois l'astre du bonheur.

Les odaliques et les esclaves du sérail, de l'un et de l'autre sexe, forment plusieurs danses variées.

Entrée de baladins et baladines turcs. Ils exécutent une pantomime selon la coutume du pays.

Proclamation et couronnement de Roxelane.

Contredanse générale, pendant laquelle les Francs chantent :

Vivir, vivir Sultana !
Vivir, vivir Roxelana !

ET LES TURCS.

Sens des paroles turques.

Eyuvallah, Eyuvallah,	Gloire, gloire, félicité,
Salem alekim,	Salut, salut, honneur, honneur,
Sultan Zilullah,	A notre sublime empereur,
Soliman Padichaïm,	A Soliman, miroir de la Divinité,
Eyuvallah, Eyuvallah.	Salut, gloire, félicité.

FIN DES TROIS SULTANES.

LA CHERCHEUSE D'ESPRIT,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, MÊLÉE D'ARIETTES;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 20 FÉVRIER 1741.

PERSONNAGES.

MADAME MADRÉ, riche fermière.
M. SUBTIL, tabellion.
M. NARQUOIS, savant.
NICETTE, fille de M. Madré.
ALAIN, fils de M. Subtil.
LÉVEILLÉ.
FINETTE.

La scène représente un village. La maison de madame Madré est dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. SUBTIL, MADAME MADRÉ.

M. SUBTIL.

Ah! je vous rencontre à propos, ma commère Madré; j'allais vous voir.

MADAME MADRÉ.

Par quel hasard, monsieur Subtil?

M. SUBTIL, mystérieusement.

Je viens vous dire que j'ai dessein de me remarier.

MADAME MADRÉ.

De vous remarier! C'est fort bien fait. J'ai envie aussi de me remarier, moi.

M. SUBTIL.

Ah! ah! je suis charmé de cette conformité: cela m'encourage à vous faire la demande...

MADAME MADRÉ.

Vous voulez m'épouser? Je vous devine.

M. SUBTIL.

Pas tout à fait.

MADAME MADRÉ.

Comment l'entendez-vous donc?

M. SUBTIL.

C'est votre fille que je demande en mariage

MADAME MADRÉ, étonnée.

Ma fille ! ma fille Nicette ?

M. SUBTIL.

Oui, Nicette, votre fille.

MADAME MADRÉ.

Vous badinez ?

M. SUBTIL.

Nenni, ma foi.

Air des Feuillantines.

Je veux être son époux.

MADAME MADRÉ.

Entre nous,
Compère, qu'en feriez-vous ?

M. SUBTIL.

Belle demande, madame !
J'en ferais... Parbleu ! j'en ferais ma femme.

MADAME MADRÉ.

Air : Je ne vous ai vu qu'un seul petit moment.

Elle, votre femme ?

M. SUBTIL.

Oui, vraiment.

MADAME MADRÉ.

Hélas !
C'est une chose qui ne se peut pas.

M. SUBTIL.

Air : Si la jeune Iris a pour moi du mépris.

Expliquez-vous mieux ;
Je ne suis pas si vieux.

MADAME MADRÉ.

Qu'importe ?

M. SUBTIL.

Mon amour vous exhorte
A me rendre content.

MADAME MADRÉ.

Nicette est une enfant.

M. SUBTIL.

Qu'importe ?
J'en suis enchanté.

Air : Tes beaux yeux, ma Nicole.

Sa taille est ravissante,
Et l'on peut déjà voir
Une gorge naissante
Repousser le mouchoir;
Elle a, par excellence,
Un teint... des yeux... elle a...
Elle a son innocence,
Qui surpasse cela

MADAME MADRÉ.

Mais ignorez-vous que Nicette est la simplicité même?

M. SUBTIL.

Tant mieux, morbleu!

MADAME MADRÉ.

Vous auriez là une jolie statue!

Air : Que je suis à plaindre en cette débauche!

Machinalement elle coud, tricote,
Et jamais ne lâche un mot.

M. SUBTIL.

Bon; tant mieux, tant mieux.

MADAME MADRÉ.

Mais elle est si sotte...

M. SUBTIL.

Je risquerai moins d'être sot.

MADAME MADRÉ

Comment! un homme d'esprit comme vous, procureur et notaire royal, qui pis est, épouser une Agnès?

M. SUBTIL.

C'est pour la rareté du fait.

MADAME MADRÉ.

Vous voulez vous distinguer.

M. SUBTIL.

Ma défunte n'avait que trop d'esprit, de par tous les diables!

MADAME MADRÉ.

C'est singulier que vous autres gens de pratique, rusés et malins de votre naturel, vous trouviez toujours des femmes plus rusées et plus malignes que vous.

M. SUBTIL.

C'est pour éviter ce malheur que je veux épouser Nicette. L'heureuse simplicité!

MADAME MADRÉ.

Oui, hom! je ne sais où j'ai pêché cette bestiole.

M. SUBTIL.

Air : J'offre ici mon savoir-faire.

Que diriez-vous donc, ma chère,
Que diriez-vous d'Alain mon fils?

MADAME MADRÉ.

Moi, je dis qu'Alain vaut son prix.

M. SUBTIL.

Est-il un plus sot caractère?

MADAME MADRÉ.

Moi, je dis qu'Alain vaut son prix.

M. SUBTIL.

De moi ce nigaud ne tient guère.

MADAME MADRÉ.

Air : Je voudrais bien me marier.

De vous il tient peu, je le croi;
Ainsi disait sa mère.

M. SUBTIL.

Je ne sais qu'en faire, ma foi.

MADAME MADRÉ.

Si vous vouliez, compère,
Je saurais bian qu'en faire, moi,
Je saurais bian qu'en faire.

Tenez, monsieur le tabellion, ce garçon-là ne vaut rien pour votre étude : pardi, mettons-le au labour; il y a moyen de s'accommoder; troc pour troc, je vous donne Nicette; vous me donnerez Alain.

M. SUBTIL.

Quoi! vous voudriez être femme de ce benêt-là?

MADAME MADRÉ.

Chacun a ses petites raisons, mon compère; nous ne manquons pas d'esprit, vous et moi.

Air : C'est fort bien fait à vous.

Craignez-vous l'artifice
Fatal à maint époux?
Prenez une novice,
C'est fort bien fait à vous :
Mais moi, que je choisisse,
Pour engager ma foi,

Un garçon sans malice,
C'est fort bien fait à moi.

Allons, déterminez-vous.

M. SUBTIL.

Parbleu ! Nicette mérite bien que je vous accorde Alain. Touchez là.

MADAME MADRÉ.

C'est marché fait.

M. SUBTIL.

J'irai tantôt chez vous dresser les articles des contrats.

MADAME MADRÉ.

Et nous ferons nos noces à l'abri de celles de ma nièce, qui épouse aujourd'hui l'Éveillé, comme vous le savez.

M. SUBTIL.

C'est bien dit. J'aperçois Nicette : laissez-moi la pressentir un peu sur cette affaire.

MADAME MADRÉ, à part.

J'ai peur qu'il ne se repente...!

SCÈNE II.

NICETTE, MADAME MADRÉ, M. SUBTIL.

MADAME MADRÉ, à Nicette.

Venez çà. Comme ça se tient ! Levez la tête, saluez monsieur, et répondez sur ce qu'il vous dira.

(Nicette salue niaisement.)

M. SUBTIL.

Air : Si cela est, eh bien ! tant pis.

Approchez, mon aimable fille,
(A part.)
Ah ! que je la trouve gentille !
(A Nicette.)
Votre douceur
Gagne le cœur.

NICETTE.

Le cœur !

M. SUBTIL.

Pour vous, Nicette, je soupire ;
C'est l'effet d'un regard que vous m'avez lancé.

NICETTE.

Lancé!

M. SUBTIL.

Soulagez mon martyre :
Pour jamais l'amour m'a blessé.

NICETTE.

Blessé!

MADAME MADRÉ.

L'entretien me fait rire.

M. SUBTIL.

De ces yeux si jolis
Tous les coups sont partis.
Je meurs d'amour.

NICETTE.

Eh bien! tant pis.

MADAME MADRÉ, à M. Subtil.

Vous lui parlez hébreu. (A Nicette.) Nicette, M. le tabellion se présente pour être votre mari.

M. SUBTIL.

Oui, ma belle enfant.

Air : L'éclat de mon bonheur.

Je viens de vous choisir
Pour ma petite femme :
Auriez-vous du plaisir
En m'épousant?

NICETTE.

Oh dame!

M. SUBTIL.

Hé bien?

MADAME MADRÉ.

Achevez donc.

NICETTE.

Oh! dame...
Je n'en sais rien.

MADAME MADRÉ.

Comment! est-ce ainsi qu'on doit repondre?

NICETTE.

Eh! mais je ne peux pas savoir ça, moi.

MADAME MADRÉ.

Il faut faire une révérence, et dire : Oui, monsieur.

M. SUBTIL.

Ma chère Nicette, est-ce que vous auriez de la répugnance pour moi?

NICETTE, faisant la révérence.

Oui, monsieur.

MADAME MADRÉ.

La petite impertinente!

NICETTE.

Vous m'avez dit de dire comme ça.

MADAME MADRÉ.

Oui, d'abord; mais à présent il faut dire non.

M. SUBTIL, à Nicette.

Je vous demande si vous me trouvez digne d'être votre mari?

NICETTE.

Non, mons.... Je dis non, ma mère.

M. SUBTIL.

Ah! laissez la parler comme elle voudra : ses réponses me font voir qu'elle n'entend pas le langage des amants.

Air : Ces filles sont si sottes.

Cela me prouve son honneur.
(A Nicette.)
Oui, vous avez, mon petit cœur,
Des trésors que j'admire,
De la vertu, de la pudeur.

MADAME MADRÉ.

Répondez, petite fille.

NICETTE.

Cela vous plaît à dire.
Monsieur,
Cela vous plaît à dire.

MADAME MADRÉ.

Quels discours! quel esprit matériel!

M. SUBTIL.

Air : Adieu, voisine.

Je saurai bien le déboucher;
Ah! l'aimable innocence!
Rien encor n'a pu l'enticher.
Quel plaisir, quand j'y pense,
Ah! quel plaisir de défricher
Son ignorance!

MADAME MADRÉ.

Air : Dormir, c'est un temps perdu

Son esprit ne sortira
Jamais de sa cosse,
Toujours bête elle sera
Après comme avant la noce.
Moi, je n'ignorais de rien
Dès son âge...

M SUBTIL.

On sait fort bien
Que vous fûtes précoce.

Vous l'intimidez. (A Nicette.) Venez çà, répondez à votre fantaisie. Oui, oui, votre mère le veut bien.

MADAME MADRÉ, à Nicette.

Parlez, parlez.

M. SUBTIL.

Écoutez-moi.

Air : Ma femme est femme d'honneur.

Avec vous je veux m'unir.
Je me flatte d'obtenir
Votre main, ma chère.

NICETTE.

Ma main! pourquoi faire?

M. SUBTIL.

Je vais me marier avec vous.

NICETTE.

Marier!...

M. SUBTIL.

Oui, je vous chérirai avec tendresse: il faut de son cote qu'une femme ait beaucoup d'amitié pour son mari. M'aimerez-vous bien?

NICETTE.

Oui, monsieur.

M. SUBTIL.

Elle dit oui, ma commère: que je suis content!

Air : Ce qui n'est qu'enflure.

Sur cet aveu plein d'appas
Mon bonheur se fonde.

NICETTE.

Quoi ! monsieur, ne doit-on pas
Aimer tout le monde?

M. SUBTIL.

Ce ne serait pas là mon compte.

MADAME MADRÉ.

C'en est trop, je perds patience.

M. SUBTIL.

Ne la chagrinez pas : elle est telle que je désire.

MADAME MADRÉ.

Laissez-la donc, pour songer au reste.

(A Nicette.)

Air : Pourquoi vous en prendre à moi ?

Allez chercher de l'esprit,
Nigaude, pécore,
Allez chercher de l'esprit.

NICETTE.

Pourquoi me gronder encore?

M. SUBTIL.

Contre elle qui vous aigrit?

MADAME MADRÉ.

Allez chercher de l'esprit,
Nigaude, pécore,
Allez chercher de l'esprit.

NICETTE.

Mais je ne sais pas où l'on en trouve.

MADAME MADRÉ s'en va en haussant les épaules.

Hom !...

M. SUBTIL rit.

Ah ! ah ! ah ! sans adieu, belle Nicette.

SCÈNE III.

NICETTE seule.

Que je suis malheureuse ! Ma mère me dit tous les jours : Allez chercher de l'esprit ; et quand je demande où il y en a, elle hausse les épaules, et se moque de moi.

Air : Quel désespoir.

Quel désespoir
D'être sans esprit à mon âge !

Quel désespoir !
Je pleure du matin au soir.
Il faudra voir
Si l'on en vend dans le village.
Quel désespoir !
Je pleure du matin au soir.
(Apercevant M. Narquois, qui se promène en lisant.)
Je vois un habile homme,
Que pour l'esprit on renomme.

SCÈNE IV.

M. NARQUOIS, NICETTE.

NICETTE continue en abordant M. Narquois.

Monsieur, dites-moi comme
Je dois faire pour m'en pourvoir.

M. NARQUOIS.

Il faut savoir...

NICETTE.

Daignez, non pas pour grosse somme,
M'en faire avoir,
Si vous en avez le pouvoir.

M. NARQUOIS.

Expliquez donc la chose.

NICETTE.

Excusez-moi si j'ose...

M. NARQUOIS.

Expliquez donc la chose.

NICETTE.

C'est...

M. NARQUOIS.

Elle hésite, elle rougit.

NICETTE.

C'est qu'il s'agit...
C'est que je voudrais une dose...

M. NARQUOIS.

De quoi ?

NICETTE.

D'esprit.
Voulez-vous m'en faire crédit ?

M. NARQUOIS.

Ah ! ah !

NICETTE.

On dit comme ça, monsieur Narquois, que vous êtes bien savant, et que vous avez été obligé de quitter Paris, parce que vous aviez trop d'esprit.

M. NARQUOIS.

C'est la vérité, ma fille.

NICETTE.

Je ne puis donc mieux m'adresser pour en avoir.

M. NARQUOIS.

Air : Je veux garder ma liberté.

Cela ne s'acquiert qu'à grands frais.

NICETTE.

Ah ! monsieur, quel dommage !
Je n'ai pas de grands moyens ; mais,
En attendant davantage,
Prenez mon anneau.

M. NARQUOIS.

Gardez ce joyau,
Je n'en puis faire usage.

J'agis sans intérêt, mon enfant. Mais de quelle espèce d'esprit voulez-vous ? car il y en a de plusieurs sortes.

NICETTE.

Dame, je veux du meilleur.

M. NARQUOIS.

De cet esprit chef-d'œuvre de l'art, brillanté par l'imagination, et rectifié par le bon sens ?

NICETTE.

Je ne connais pas ces gens-là.

M. NARQUOIS.

Air : Confiteor.

On peut définir cet esprit
Saillie aimable et raisonnée ;
Ou, comme un de nos auteurs dit,
C'est la raison assaisonnée.
Mon enfant, vous comprenez bien ?

NICETTE.

Comme si vous ne disiez rien.

M. NARQUOIS.

L'esprit que vous me demandez est une chose bien rare.

NICETTE.

Comment avez-vous trouvé le vôtre?

M. NARQUOIS.

En feuilletant de bons livres.

NICETTE.

C'est donc pour feuilleter des livres que ma mère s'enferme dans le cabinet de monsieur le bailli?

M. NARQUOIS.

Cela peut être.

NICETTE.

Prêtez-moi celui que vous tenez.

M. NARQUOIS.

Pourquoi faire?

NICETTE.

Pour le feuilleter, afin de trouver tout d'un coup de l'esprit comme vous.

M. NARQUOIS.

Ah! ah! l'esprit ne se trouve pas si promptement. Le mien est le fruit d'une longue étude. J'ai commencé par les humanités.

NICETTE.

Je suis déjà fort humaine.

M. NARQUOIS.

Ensuite, j'ai étudié la rhétorique, la philosophie, le droit.

NICETTE.

Et ma mère, a-t-elle aussi étudié tout cela?

M. NARQUOIS.

Non, vraiment.

NICETTE.

Air : Suivons l'amour, c'est lui qui nous mène.

Oh bien, tenez, c'est trop de mystère.
Monsieur Narquois, donnez-moi plutôt
Du même esprit dont se sert ma mère;
Car c'est, je crois, de celui qu'il me faut.

M. NARQUOIS.

C'est-à-dire que vous demandez de l'esprit naturel.

NICETTE.

Naturel, soit.

M. NARQUOIS.

Oh ! oh ! celui-là est un présent de la nature ; que l'éducation ne saurait donner.

NICETTE.

Comment ?

M. NARQUOIS.

Air : O riguingué, ô lon lan la.

On peut fort bien le cultiver,
Mais non pas en faire trouver.

NICETTE.

Vous voulez me faire endéver.

M. NARQUOIS.

Ma fille, en cette conjoncture,
L'art ne peut rien sans la nature.

NICETTE.

Est-ce que vous n'avez pas de cet esprit-là vous ?

M. NARQUOIS.

J'en ai ; mais...

NICETTE.

Mais vous ne voulez pas m'en donner : c'est bien vilain.

Air : Tu n'as pas le pouvoir.

En vous j'ai mis tout mon espoir.

M. NARQUOIS.

J'aurais beau le vouloir ; (bis.)
Hélas ! malgré tout mon savoir,
Je n'ai pas ce pouvoir. (bis.)

NICETTE.

Il me quitte. Je ne connais rien de plus chiche que ce vieillard-là.

SCÈNE V.

L'ÉVEILLÉ, NICETTE.

L'ÉVEILLÉ.

Air : L'agaçante. Je vous aime, Célimène.

Finette avec moi s'engage ;
Ma personne l'attendrit.
Je l'empaumons par mon langage ;
Morgué ! vivent les gens d'esprit !
La fortune me rit ;

J'épousons la parle du village.
La fortune me rit;
Morgué! vivent les gens d'esprit!

NICETTE.

Ah! vous en avez? Donnez-m'en, monsieur l'Éveillé.

L'ÉVEILLÉ.

Air : Viens, ma bergère, viens seulette, ô lon lan la lan derira.

Que voulez-vous de moi, Nicette?
O lon lan la lan derira.
Tatigué, qu'alle est joliette!
O lon lan la lan delirette,
Que d'agréments elle a déjà!

NICETTE.

Air : Vous en venez, vous en venez.

L'esprit serait mieux mon affaire;
J'en demande mon nécessaire.

L'ÉVEILLÉ.

Oh! puisque vous en désirez,
Vous en aurez, vous en aurez;
Je prévois bian que vous en aurez,
Que vous en aurez.

NICETTE.

Voyez ce vilain monsieur Narquois : il m'a dit com' ça que ça ne se pouvait pas.

L'ÉVEILLÉ.

Bon, bon, v'là encore un biau Olibrius : il n'a de l'esprit qu'en latin; j'en avons en français.

Air : Le tout par nature.

Oh! quant à l'égard de ça,
De reste j'en avons là.
Comme moi Finette en a,
Et bientôt, je vous jure,
Comme à nous il vous en viendra;
Le tout par nature.

NICETTE.

Et ça ne peut-il pas se donner?

L'ÉVEILLÉ.

Oui, vraiment.

Air : Tout cela m'est indifférent.

En voici la comparaison :
Lorsque l'on greffe un sauvageon,

La séve, par ce stratagème,
Se communique, et fait profit.
Il en est ainsi tout de même,
On peut se bailler de l'esprit.

NICETTE.

Et ne pourriez-vous m'en faire avoir dès à présent?

L'ÉVEILLÉ.

Moi? Eh mais... Tatiguoi! alle est bien drôlette.

Air : Oh ricandaine, oh ricandon.

Et pourquoi non, mon biau tendron,
Oh ricandaine, oh ricandon;
Quoique j'ayons l'air un peu rond,
J'en savons long.
Avec ce petit bec mignon,
Votre recharche, mon trognon,
N'est pas vaine.
Le joli minois que voilà!
Pour vous il me parle déjà.
(Il rit.)
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah,
Çà, puisque l'esprit est sur jeu,
Par la jarni, je sais bien que...
Oui, je vous en baillerai,
Oh ricandaine,
Je vous en donnerai,
Oh ricandé.

NICETTE.

Air : Donnez, amant; mais donnez bien. (Vaudeville du Magnifique.)

Vos bontés me rendent confuse.
Me ferez-vous de tels présents,
A moi qui n'ai que quatorze ans?

L'ÉVEILLÉ.

Jamais l'esprit ne se refuse...
Laissez faire, je vous donnerai
Tout ce que j'en ai.

NICETTE.

Air : Non, je ne veux pas rire.

(A part.)
Me donner tout l'esprit qu'il a!
Vaux-je la peine de cela?

L'ÉVEILLÉ.

Oui, ma petite reine,
Vous en valez bien la peine;
Oui-dà,
Vous en valez bien la peine.

NICETTE.

Air : Allons la voir à Saint-Cloud.

D'un pareil bienfait, hélas!
Je serai reconnaissante.
Surtout ne me trompez pas,
Car je suis bien innocente.

L'ÉVEILLÉ.

Pargué! j'en serais bian fâché.

NICETTE.

Il faut me faire bon marché,
Car je ne suis pas riche.

L'ÉVEILLÉ.

Et moi je ne suis pas chiche.

Je suis un garçon fort sarviable, fort charitable; je ne demandons que vot' amiquié.

NICETTE.

C'est trop juste.

L'ÉVEILLÉ.

Air : Vaudeville du retour de Fontainebleau.

Gardez-vous sur cet entretien
De jaser avec Finette.
Allez, je vous instruirons bien;
Çà, commençons, belle Nicette.

SCÈNE VI.

L'ÉVEILLÉ, FINETTE, NICETTE.

FINETTE, retirant l'Éveillé.

Ah! gué, gué, gué, gué; comme il y va,
La, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

L'ÉVEILLÉ.

Me v'là pris comme un renard.

NICETTE.

Pardi, ma cousine Finette, vous êtes bian insupportable de venir nous interrompre comme ça mal à propos.

FINETTE.

Oui da !

Air : L'autre jour Colin, d'un air badin.

(A l'Éveillé.)

Avec ce tendron
Vous vouliez donc
Ici me faire niche?

L'ÉVEILLÉ.

Qu'appréhendez-vous?

FINETTE.

Craignez mon courroux !

L'ÉVEILLÉ.

Queu transport jaloux !
Je ne lui fais pas les yeux doux.

FINETTE.

De compter fleurette
Vous n'êtes pas chiche;
Laissez là Nicette;
Tôt, que l'on déniche.
Pour cette poulette
L'Éveillé me triche,
Tout près d'être mon mari:
Fi !

L'ÉVEILLÉ.

Air : Tourlourirette lironfa.

Écoutez-moi, belle brunette,
Et calmez ce burlesque dépit.

(Il rit.)

FINETTE.

Je crois encore qu'il en rit.

L'ÉVEILLÉ.

C'est... c'est... c'est que Nicette
Cherche partout de l'esprit...
Queu mal fait-on quand on l'instruit?

NICETTE.

Air : Tarare Ponpon.

M'empêcher d'en avoir, vous n'êtes guère bonne.
Mais il m'en donnera
Pour cette bague-là.

FINETTE.

Doucement, ma mignonne,
Je lui défends.

NICETTE.

Pourquoi ?

FINETTE.

Oh ! l'Éveillé n'en donne
Qu'à moi.

NICETTE.

Eh mais, vous en avez tant !

FINETTE.

On n'en saurait trop avoir.

NICETTE.

Laissez-la dire, monsieur l'Éveillé. Donnez-m'en toujours.

L'ÉVEILLÉ.

Air : C'est la chose impossible.

Oh ! Finette ne le veut pas.

NICETTE.

Franchement cela me chagrine.
Que dois-je faire en pareil cas ?
Ayons recours à ma cousine.
Je compte sur vous pour cela ;
Donnez-m'en donc.

L'ÉVEILLÉ.

Qu'alle est risible !
C'est la la la la la la la,
C'est la chose impossible.

FINETTE.

Allez, l'Éveillé se moque de vous ; ça ne se donne point ; ça vient tout seul.

NICETTE.

Et quand ça vient-il donc ?

FINETTE.

Dame, ça vient... ca vient quand ça vient. Queu question elle fait là !..

NICETTE.

Air : Ah ! ah ! venez-y toutes, les belles jeunes filles, moudre.

Ne puis-je savoir comme
Cet esprit me viendra ?

L'ÉVEILLÉ.

Ce sera
Lorsqu'auprès d'un jeune homme
Le petit cœur fera
Ti ta ti ta ti ta ta;
Et que vous sentirez naître
Un désir pressant de connaître
Ce qui cause ça.

NICETTE.

Je n'y entends rien.

L'ÉVEILLÉ.

C'est que vous ne savez pas ce que c'est que l'esprit.

NICETTE.

Qu'est-ce que c'est donc?

L'ÉVEILLÉ.

L'esprit, c'est... c'est une belle chose!

NICETTE.

Hé bien?

L'ÉVEILLÉ.

Ça sart biaucoup aux filles.

NICETTE.

Hé bien?

L'ÉVEILLÉ.

C'est...

FINETTE.

Oh! c'est... c'est... qu'alle aille apprendre d'Alain ce que c'est.

L'ÉVEILLÉ.

Pargué! ça doit faire un bel attelage!

Air : Ah! que Colin l'autre jour me fit rire!

Qu'il vous en donne, Alain en est le maître.

NICETTE.

Alain, Alain; cela pourrait-il être?
On dit, hélas!
Qu'il n'en a pas.

L'ÉVEILLÉ et FINETTE, en s'en allant.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

SCÈNE VII.

NICETTE.

Air : Il faut que je file, file.

Tout le monde m'abandonne :
Ça me fait sécher sur pié.
Ne trouverai-je personne,
Pour moi de bonne amitié,
Qui m'en donne, donne, donne
Qui m'en donne par pitié?

Air : Au bout, au bout, au bout du monde.

Ne perdons pas encor courage,
Informons-nous dans le village ;
Je ferai tant que j'en aurai.
Quêtons à la ronde :
S'il le faut, j'irai
Au bout, au bout, au bout du monde.

Air : Rossignolet du vert bocage.

Je mettrai fin, par cette emplette,
A mon chagrin.

SCÈNE VIII.

NICETTE, ALAIN.

ALAIN.

(Suite de l'*air* précédent.)

Vous voilà donc! Bonjour, Nicette.

NICETTE.

Bonjour, Alain.

ALAIN, riant niaisement.

Hé! hé! hé! hé!

NICETTE.

Qu'avez-vous à rire?

ALAIN.

Hé! hé! j'en ai envie toutes les fois que je vous rencontre.

NICETTE.

Est-ce que j'ai la mine risible?

Air : Philis cherchant son amant.

Tout chacun se moque de moi.

ALAIN.

Ce n'est pas pour ça, jarniguoi !
Dam ; tenez, je ne sais pourquoi
Je ris d'aise, à ce que je croi,
Quand je vous voi.

Est-ce que vous n'êtes pas itou bien aise de me voir, vous ?

NICETTE.

Oui, Alain.

ALAIN.

Ctapendant vous avez l'air triste.

NICETTE.

C'est que je suis fâchée.

ALAIN.

Air : Tu n'as pas ce qu'il me faudrait.

Hé bien ! qu'est-ce qui vous chagreine ?

NICETTE.

Ah ! je n'ai point d'esprit, Alain.

ALAIN.

Quoi ! c'est ça qui vous met en peine ?
Non plus que vous je n'en ai brin ;
Je n'en eus jamais, et j'ignore
A quoi l'esprit me servirait.
Je puis sans ça bian vivre encore.

NICETTE.

Oh ! moi, je sens bien qu'il m'en faudrait.

Air : Ton humeur est, Catherine.

C'est, dit-on, chose fort belle,
Aux filles ça sart biaucoup.

ALAIN.

Où cette drogue croît-elle ?

NICETTE.

Ça se trouve tout d'un coup.

ALAIN.

Là-dessus j' voudrais m'instruire.

NICETTE.

Un pareil désir me tient.
Tout ce que je puis vous dire,
C'est que ça vient... quand ça vient.

Sans ma cousine l'Éveillé m'aurait peut-être donné de l'esprit.

ALAIN.

Je sis fâché de n'en point avoir, je vous en ferais présent.

NICETTE.

Je ne sais, j'aimerais mieux vous avoir stobligation-là qu'à d'autres.

ALAIN.

Je ne demanderais qu'à vous faire plaisir.

NICETTE.

Je voudrais bien vous faire plaisir aussi.

ALAIN.

Je ne sais pas comme ça se fait; vous me revenez mieux que toutes les filles du village.

NICETTE.

Et vous, vous me plaisez mieux que Robin, mon mouton [1].

ALAIN.

Tatiguoi! sans savoir c' que c'est que l'esprit, vous me donnez envie d'en avoir.

NICETTE.

Air : Chacun dans notre village vit content.

Cherchons-en ensemble;
Quand nous en aurons,
Nous partagerons.

ALAIN.

Vous avez raison, ce me semble.
J'en trouverons mieux,
Quand nous serons deux [2].

NICETTE.

Si j'en trouve par hasard en mon particulier, je vous en ferai part aussitôt.

ALAIN.

Air : Une vielle d'argent, lirette.

Tout à la bonne franquette
Se partagera.

[1] Ce dialogue est très-bien conçu dans sa naïveté : *Robin, mon mouton*, marque tout au juste où en est encore Nicette. (LA HARPE.)

[2] L'innocence est toujours dans les personnages, et la malice pour les spectateurs. On rit; et ni l'un ni l'autre ne savent pourquoi l'on rit. C'est le comique d'Agnès, sauf la disproportion des genres, qui est la même que celle des deux auteurs; mais, en petit comme en grand, la vérité à toujours son prix. (LA HARPE.)

La part sera bientôt faite,
Dès qu'il m'en viendra.
Tout sera pour vous, Nicette,
Tout pour vous sera.
Je n'en veux avoir que pour vous.

NICETTE.

C'est bian honnête; mais il faut que ça soit commun. Allons-en chercher au plus tôt.

ALAIN.

Par où faut-il aller?

NICETTE.

Je n'en sais rien.

ALAIN.

Attendez.

Air : Un jour, le bon père Abraham prêchait avec instance.

On trouve de tout à Paris,
On en vend là sans doute :
Ne vous embarrassez pas du prix ;
J'en aurons, quoi qu'il coûte.
Ensemble allons-y de ce pas.
Eh! que sait-on? peut-être, hélas!
J'en trouverons en route.

NICETTE.

Partons : c'est bien dit.

SCÈNE IX.

MADAME MADRÉ, NICETTE, ALAIN.

MADAME MADRÉ.

Air : Je ne lui donne pas, mais je lui laisse prendre.

Alain, où voulez-vous aller
Avec cette innocente?
Demeurez, je dois vous parler.
(A Nicette.)
Et vous, impertinente,
Pourquoi lui donnez-vous le bras,
D'un petit air si tendre?

NICETTE.

Je n'lui je n'lui donne pas,
Mais je lui laisse prendre.

MADAME MADRÉ.

Air : N'oubliez pas votre houlette, Lisette.

Ne les laissons point seuls ensemble :
Je tremble
Qu'ils n'y prennent plaisir.
Pouvez-vous de la sorte agir
Sans rougir, petite pécore ?

NICETTE.

Excusez-moi, maman, j'ignore
Encore
Lorsque l'on doit rougir.

MADAME MADRÉ.

Allez, petite fille, allez mettre un fichu.

NICETTE.

Je n'ai pas froid, ma mère.

MADAME MADRÉ.

Allez, vous dis-je, et que je ne sache pas que vous parliez davantage avec Alain, entendez-vous ? que je ne sache pas ça.

NICETTE.

Non, ma mère.

(Elle sort en regardant Alain à plusieurs reprises. Alain la regarde aller.)

SCÈNE X.

MADAME MADRÉ, ALAIN.

MADAME MADRÉ.

A quoi vous amusez-vous, Alain, avec une morveuse ? Vous ne dites mot. Un garçon d'esprit répondrait quelque chose.

ALAIN, d'un ton chagrin.

Oh ! je n'ai pas d'esprit, moi.

MADAME MADRÉ.

Hé bien ! je vous en ferai avoir.

ALAIN, d'un air joyeux.

Tout de bon ?

MADAME MADRÉ.

Oui.

ALAIN.

Oh ! oh ! tamieux. Que je vous serai bien obligé !

Air : Je ne sais pas écrire.

Jamais mon père ne m'apprit
Comme il faut avoir de l'esprit.

MADAME MADRÉ.

J'en ferai mon affaire.
Je vous instruirai dès ce jour.
L'esprit vient en faisant l'amour.

ALAIN.

Je ne sais pas le faire.

MADAME MADRÉ.

C'est encore ce que je veux vous montrer. L'esprit ne se façonne que par le commerce du biau sesque.

ALAIN.

Montrez, montrez-moi ça.

MADAME MADRÉ.

Faut premièrement que vous choisissiez une amoureuse.

ALAIN.

Qu'est-ce que c'est ça, une amoureuse?

MADAME MADRÉ.

Air : On n'aime point dans nos forêts.

Une belle qu'on aime bien :
Supposons que ce soit moi-même.

ALAIN, d'un air riant.

Oh! tenez, ne supposons rien :
C'est déjà fait.

MADAME MADRÉ, à part.

C'est moi qu'il aime.

ALAIN.

Je viens de choisir à l'instant.

MADAME MADRÉ.

Ah! qu'il me rend le cœur content!
C'est cet aveu que je demandais.

ALAIN.

Eh bien! c't' amoureuse, comme vous dites?

MADAME MADRÉ.

Air : Que je regrette mon amant!

Il faut l'aborder joliment;
Et d'une manière galante
On lui fait un doux compliment.

ALAIN.

Fort bien.

MADAME MADRÉ.

Après on lui présente,
D'un air coquet,
Un bouquet
De muguet,
Ou d'œillet,
Qu'on lui met
A son corset.

ALAIN.

Allez, allez, cela vaut fait.
Mais qu'est-ce que c'est que faire un compliment?

MADAME MADRÉ.

Par exemple, c'est recomparer sa belle aux fleurs, au biau jour; enfin, à ce qu'on trouve de plus agriable.

ALAIN.

Bon. Revenons à c't' amoureuse.

MADAME MADRÉ.

Air : Quand la bergère vient des champs tout dandinant.

Ensuite on lui baise la main
D'un air badin,
Mon cher Alain;
Quelquefois même plus malin,
Zeste, on l'embrasse
Avec audace.

ALAIN.

Le tour est fin.
Et l'esprit?

MADAME MADRÉ.

L'esprit alors commence à venir. (En lui donnant son bouquet.) Éprouvons si vous aurez bien retenu tout ce que je vous ai dit. V'là mon bouquet.

ALAIN prend le bouquet, et le met à son côté.

Donnez.

MADAME MADRÉ.

Air : Est-ce que ça se demande?

Il n'entend pas.

ALAIN.

J'entends fort bien
Toute la manigance.

MADAME MADRÉ.

Oui, mais voyez s'il en fait rien.

ALAIN.

Baillez-vous patience.

MADAME MADRÉ.

Répétez donc
Votre leçon.

ALAIN.

Oh ! ce n'est pas la peine.
Alain tantôt
Sera moins sot;
De ça soyez certaine.

MADAME MADRÉ, à part.

On lui a dit apparemment que je dois l'épouser. (A Alain.) Vous savez donc... ?

ALAIN.

Hé ! oui, oui, je savons... Suffit.

MADAME MADRÉ.

A propos, vous êtes de la noce de Finette ; je vous choisis pour mon meneux, et je vais acheter des rubans pour vous, comme ça s'pratique.

ALAIN.

Bon, bon. (A part.) Je donnerai tout à Nicette.

MADAME MADRÉ.

Suivez-moi.

ALAIN, bas, à Nicette, qui paraît.

Oh ! oh ! attendez-moi là, mon amoureuse.

SCÈNE XI.

NICETTE, avec des fleurs dans ses cheveux, et un fichu mis à l'envers.

Ma mère emmène Alain. Pourquoi ne veut-elle pas que je lui parle? Depuis cette défense-là, j'ai toutes les envies du monde de me trouver avec lui. Il me vient mille choses dans la tête. D'où vient donc que je soupire? Revenons un peu sur tout ça.

SCÈNE XII.

NICETTE, L'ÉVEILLÉ, FINETTE.

L'ÉVEILLÉ.

Queu délice, Finette ! dans une heure je serons mari et femme.

Air: Diversité flatte le goût.

Tu ne feras plus le dragon,
Belle brunette, si ma bouche
Vole un baiser sur ton menton,
Ou sur ton petit bec mignon.

(Il veut embrasser Finette; elle le repousse.)

FINETTE.

Tout doux!

L'ÉVEILLÉ.

Quelle mouche
Te pique donc?
Tu fais la nitouche
Hors de saison;
Mais je touche,
Biauté farouche,
Au moment d'en avoir raison.

FINETTE.

Nous verrons ça, patience.

L'ÉVEILLÉ.

Tatigué! qu'alle a l'œil fripon!
Alle animerait une souche;
Auprès d'alle, jarnicoton!
J'ai de l'esprit comme un démon.

NICETTE.

On parle d'esprit. Écoutons.

FINETTE.

Pour moi, j'en ons eu dès que je t'ai vu; et bien fin à present qui m'attraperait!

L'ÉVEILLÉ.

Te souviant-il de la première fois que je te rencontris?

FINETTE.

Oh! que oui.

NICETTE.

Je vais savoir comment l'esprit leux est venu.

L'ÉVEILLÉ.

Air: Et la belle trouva bon.

Me promenant à l'écart
Un jour au fond d'un bocage,
Je t'avisis, par hasard,
A l'abri d'un épais feuillage;

Tu dormais tranquillement.

FINETTE.

Oh! vraiment, j'en faisais semblant.

NICETTE.

Fort bien!

L'ÉVEILLÉ.

Même *air*.

Que ton air était charmant!
J'admire, d'une cachette :
J'approche enfin doucement,
Et je baise ta main blanchette.
Tu t'éveilles en te fâchant.

FINETTE.

Oh! vraiment, j'en faisais semblant.

Mais pendant que tu rappelles le passé, tu ne songes pas au présent.

L'ÉVEILLÉ.

Tu as, morgué, raison. Apprête-toi, j'allons venir te chercher pour nous marier.

NICETTE.

V'là-t-i pas qu'elle l'empêche encore d'en dire davantage?...

SCÈNE XIII.

FINETTE, NICETTE.

FINETTE.

Air : Toujours va qui danse.

Les soins, les soucis, l'embarras,
Sont les fruits du mariage;
On a des enfants sur les bras,
Il faut faire un ménage:
Mais de toutes ces peines-là
Un époux récompense.
Ta la la la la la la,
Et toujours va qui danse.

NICETTE appelle Finette, comme elle est près d'entrer dans la maison.

Ma cousine! ma cousine! (A part.) Il faut que je l'éloigne de ceux nous; Alain va venir me trouver.

FINETTE.

Qu'est-ce que c'est?

NICETTE, à part, vivement.

Elle en instruirait ma mère. (Haut, niaisement.) Monsieur le tabellion m'a dit de vous dire comm' ça qu'ous alliez cheux lui tout à l'heure, tout à l'heure.

FINETTE.

Est-ce qu'il y aurait queuque anicroche à mon mariage? Voyons ça.

SCÈNE XIV.

NICETTE.

J'aperçois Alain; je vais lui dire tout ce que j'ai entendu. Mais commençons par essayer les semblants de ma cousine. (Elle se met sur le gazon, et fait semblant de dormir.)

SCÈNE XV.

ALAIN, NICETTE.

ALAIN.

Air : Je sommeille.

Holà! belle Nicette, holà!
Où donc êtes-vous? La voilà
Qui sommeille.
Avec ces rubans ornons-la;
Mais prenons garde que cela
Ne la réveille.

Même *air.*

Mordi! le tour serait malin;
Mais je crains trop...

NICETTE.

Alain, Alain,
Je sommeille.

ALAIN.

J'en ai beaucoup à vous conter;
Çà, çà, çà, que pour m'écouter
On se réveille.

Même *air :*

Elle dort : approchons tout doux...
Je n'oserais, retirons-nous.

NICETTE.

Je sommeille.

ALAIN.

Nicette, c'est assez dormi;
C'est la voix d'Alain, votre ami,
Qui vous réveille.

NICETTE se lève, et présente la main à Alain.

Allons, baise-moi la main, afin que je fasse semblant de me fâcher. Je sais comme vient l'esprit.

ALAIN.

Oh! je le sais bien itou. Allez, l'esprit vient de l'amour.

NICETTE.

De l'amour...?

ALAIN.

J'allons vous expliquer ça. Quand on a choisi une amoureuse, c'est-à-dire queuqu'un qu'on aime bien, on li fait un compliment, et pis encore on li donne des fleurs.

NICETTE.

C'est drôle!

ALAIN.

Air : La fille du village, *ou* Attendez-moi sous l'orme

On prend sa main encore.

NICETTE.

Ensuite que fait-on?

ALAIN.

Puis on la baise encore.

NICETTE.

L'esprit ainsi vient donc?

ALAIN.

Puis on embrasse.

NICETTE.

Encore?

ALAIN.

Oh! l'on n'y manque point;
Et, d'encore en encore,
L'esprit vient à son point.

J'allons en faire l'expérience. Allons, prenez que vous v'là. Vous allez voir, vous allez voir. (Il va au fond du théâtre, et revient le bouquet à la main et le chapeau sous le bras, en disant :) D'une manière galante. (Il fait la révérence, et dit :) Le compliment à steure. Ma-

demoiselle Nicette, vous êtes belle... belle... comme... comme vous-même. Je ne sais, mordi ! rien de plus biau à quoi vous récomparer. (D'un ton plus familier.) L'esprit viant-il ?

NICETTE.

Non ; mais j'ai bonne espérance, ça me rend joyeuse.

ALAIN.

Air : De l'amour je subis les lois.

Recevez donc ce biau bouquet.

NICETTE.

Très-volontiers.

ALAIN.

Il faut, Nicette,
Que je l'attache à ce corset.

NICETTE.

Très-volontiers.

ALAIN, après avoir attaché le bouquet.

L'affaire est faite.
Prenons et baisons cette main.

(Il baise la main de Nicette.)

NICETTE, émue.

Alain... Alain... mon cœur palpite.

ALAIN.

Le mien galope aussi son train.

NICETTE.

Cher Alain,
Quel sujet nous agite ?

Air : Dieux ! quel moment !

C'est de l'esprit assurément
Qui nous vient brusquement.

ALAIN.

Je pensons tout de même.
Éprouvons encore ça. (Il lui baise encore la main.)
Je sens en ce moment...
Ah ! quel moment !

NICETTE.

Un trouble extrême.

ENSEMBLE.

C'est de l'esprit assurément.

ALAIN.

Je n'aurons que faire d'aller à Paris pour en chercher. Mais ce n'est pas le tout.

NICETTE.

Je m'en doute bien ; car il me semble que l'esprit ne commence qu'à me venir, et c'est si peu...

ALAIN.

Oh ! il y a encore l'embrassement.

NICETTE.

Ah, ciel ! j'entends tousser monsieur le tabellion. Le v'là. Cachez-vous derrière moi.

SCÈNE XVI.

NICETTE, ALAIN, M. SUBTIL.

M. SUBTIL.

Belle Nicette, je viens pour dresser les articles de mon mariage avec vous. Mais vous me paraissez émue... ?

NICETTE, en serrant la main d'Alain, qui est caché derrière elle.

C'est que je suis à côté de ce qui me fait plaisir.

M. SUBTIL.

Je lui fais plaisir ! L'aimable enfant ! Que cette ingénuité a de charmes !

NICETTE, d'un ton niais, affecté.

Rendez-moi un service, monsieur Subtil. La noce de ma cousine se fait cheux nous ; je n'ai pas achevé d'y ranger ; si ma mère venait, elle gronderait. Allez au-devant d'elle pour l'amuser : elle est allée par là-bas.

Air : Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.

Empêchez-la que d'ici
Elle ne s'approche.
L'Éveillé, Finette aussi,
Je crains leur reproche :
Ces causeurs avec maman
De moi s'entretiennent.

M. SUBTIL.

Rassurez-vous, belle Nicette, je vais faire le guet. (En s'en allant.) Qu'il est doux de garder ce qu'on aime !

SCÈNE XVII.

NICETTE, ALAIN.

NICETTE achève l'air ci-dessus, vivement.

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

ALAIN.

Qu'est-ce que c'est que son mariage avec vous?

NICETTE.

Il dit qu'il sera mon mari : je ne sais pas ce que ça signifie; mais il faut que le mariage soit bian joli, puisque l'Éveillé et ma cousine sont si aises de se marier.

ALAIN.

Air : Vite à Catin un verre.

Oh! ne vous en déplaise,
Je serais, tatigoi!
Fâché que vous soyez bien aise
Avec un autre qu'avec moi.

NICETTE, avec sentiment.

Je sens bien aussi que je ne pourrais être bien aise sans vous. Puisque c'est ainsi, marions-nous nous deux.

ALAIN.

Bon! comme ça.

NICETTE.

Comment ferons-nous? Faut-il prendre conseil de l'esprit?

ALAIN.

Air : Pour voir un peu comme ça fera.

C'est raisonner fort prudemment,
Il réglera notre conduite.
J'en étions à l'embrassement;
De ma leçon c'est une suite.
Belle Nicette, éprouvons-la,
Pour voir un peu comment ça f'ra.

(L'Éveillé, qu'on ne voit point, chante.)

Air : Quel plaisir d'être avec vous!

Quel plaisir
Viant me saisir!
Voici le moment qui va nous unir.

ALAIN, avec dépit.

Peste soit de l'importun !

NICETTE.

C'est l'Éveillé ; cachez-vous dans not' maison ; je vais bien vite le renvoyer.

SCÈNE XVIII.

L'ÉVEILLÉ, NICETTE.

L'ÉVEILLÉ.

Reprise de l'*air* ci-dessus.

Qu'il m'est doux de t'obtenir,
Ma brunette
Joliette !
Quel plaisir
Viant me saisir !
Celle que j'aime,
Qui m'aime de même,
Va remplir
Tout mon désir.

Voici le moment qui va nous unir !
Nicette, vot' cousine est-elle prête ? Je v'nons la chercher.

NICETTE.

Oh ! vraiment, elle est fâchée que vous l'ayez fait trop attendre : elle est sortie.

L'ÉVEILLÉ.

Queu conte ! Eh ! où est-elle allée ?

NICETTE.

Ah ! dam !... écoutez. (Elle parle bas à l'Éveillé.)

SCÈNE XIX.

MADAME MADRÉ, L'ÉVEILLÉ, NICETTE.

MADAME MADRÉ, à M. Subtil, qu'elle fait entrer dans la maison, pendant que Nicette parle à l'Eveillé.

Entrez toujours, monsieur Subtil ; je vais vous envoyer Alain et Nicette.

NICETTE, à l'Éveillé.

Ne dites pas que je vous l'ai dit, au moins.

L'ÉVEILLÉ.

Non, non, gramerci. (En s'en allant.)

Fin de l'*air* ci-dessus.

Quel plaisir
Viant me saisir !
Voici le moment qui va nous unir.

NICETTE, apercevant sa mère.

Ah ! v'là bien autre chose !

SCÈNE XX.

MADAME MADRÉ, NICETTE.

MADAME MADRÉ.

Que faites-vous ici, petite fille? Ah ! ah ! v'là un fichu plaisamment mis.

NICETTE.

Dame, je suis simple.

MADAME MADRÉ.

Pourquoi ces fleurs dans vos cheveux? V'là qu'est nouveau : je ne prétends pas qu'ous vous ajustiais comme ça ; quand vous serez mariée, à la bonne heure : on ne trouvera plus à redire à vos actions.

Air : Baise-moi donc, me disait Blaise.

A votre gré vous pourrez faire.

NICETTE.

Eh bien ! eh bien ! mariez-moi, ma mère :
Que ce soit plus tôt que plus tard ;
Car, tenez, j'ai tant de bêtise,
Que je pourrais bien, par mégard,
Faire encore quelque sottise.

MADAME MADRÉ.

Vot' mariage va se tarminer tout à l'heure. Vot' mari futur est cheux nous.

NICETTE, vivement.

Est-ce que vous le savez?

MADAME MADRÉ.

Eh vraiment oui !

NICETTE.

Vous l'avez donc vu entrer?

MADAME MADRÉ.

Eh ! oui, vous dis-je. Quelle est bête !

NICETTE.

Et vous me permettez que je me marie avec lui, non avec d'autres ?

MADAME MADRÉ.

Oui, oui, esprit bouché, je le permets, je le veux et je l'ordonne; et vous serez ensemble dès demain.

NICETTE.

Que je suis contente !

MADAME MADRÉ.

Quel empressement ! où court-elle ?

NICETTE.

Alain ? Alain... ?

MADAME MADRÉ, voyant sortir Alain avec M. Subtil.

Que vois-je ?

SCÈNE XXI.

M. SUBTIL, ALAIN, MADAME MADRÉ, NICETTE, FINETTE, L'ÉVEILLÉ.

M. SUBTIL.

Ne puis-je savoir, Alain, pourquoi je vous trouve chez madame Madré ?

FINETTE, à M. Subtil.

Ah ! vous v'là, monsieur le tabellion : j'ai couru tout le village pour vous trouver. On dit que vous avez à me parler.

M. SUBTIL.

Qui vous a dit cela ?

FINETTE.

C'est Nicette.

L'ÉVEILLÉ, à Finette.

Pardi, mademoiselle Finette, est-ce que nous jouons aux barres? Queu caprice vous prend d'être fâchée contre moi ?

FINETTE.

Qui vous a dit cela ?

L'ÉVEILLÉ.

C'est Nicette.

MADAME MADRÉ.

Alain, qu'est-ce qui vous a fait entrer cheux nous ?

ALAIN.

Hé, hé, hé, c'est Nicette.

MADAME MADRÉ.

C'est Nicette! c'est Nicette! Expliquez-nous ça, morveuse.

NICETTE.

Dam', ma mère, vous savez bien que vous m'avez dit comm' ça : Petite fille, que je ne sache pas qu'ous parliez avec Alain!

MADAME MADRÉ.

Eh bien! est-ce ainsi que vous m'obéissez?

NICETTE.

Vraiment oui. Afin que vous ne le sachiez pas, ni personne, j'ai envoyé Finette d'un côté, l'Éveillé de l'autre; M. Subtil a bien voulu avoir la bonté de faire le guet, et j'ai fait cacher Alain cheux nous.

L'ÉVEILLÉ.

Pargué! en v'là d'une bonne.

M. SUBTIL.

Quelle innocente!

FINETTE rit.

Ah! ah! ah!

MADAME MADRÉ.

Il est bien question de rire!

NICETTE, vivement.

Air : Loin que le travail m'épouvante.

A présent je ne dois plus feindre,
De vous je n'ai plus rien à craindre :
Alain m'épousera demain.
Au plaisir mon âme se livre :
Si je n'avais mon cher Alain,
Je crois que je ne pourrais vivre.

L'ÉVEILLÉ.

Comme elle en dégoise!

FINETTE.

Qu'est-ce qui dirait ça...?

MADAME MADRÉ, à Nicette.

Queu galimatias me faites-vous? Vous me paraissez bien alerte.

NICETTE.

C'est qu'Alain m'a donné de l'esprit; vous ne me gronderez plus de n'en point avoir.

ALAIN.

Oh! vraiment, je lui ai donné bien autre chose. Voyez, voyez, je lui ai donné encore votre bouquet et vos rubans : c'est mon amoureuse ; j'ai bien retenu tout ce que vous avez dit.

Air : Chacun à son tour, liron, lirette.

Bon effet ça vient de produire :
Gramerci, madame Madré !
Vous avez bien voulu m'instruire,
Morgué ! je vous en sais bon gré.
J'instruisons votre fille Nicette ;
Je li montre à faire l'amour.
Chacun à son tour,
Liron, lirette,
Chacun à son tour.

M. SUBTIL.

Que dites-vous à cela, madame Madré?

MADAME MADRÉ.

Vous-même, M. Subtil?

M. SUBTIL.

Je dis que je cherchais une Agnès, et que je n'en trouve plus. Ils sont plus fins que nous, puisqu'ils nous ont attrapés : ainsi mon avis est qu'on les marie ensemble, pour arrêter les progrès de l'esprit.

MADAME MADRÉ.

Air : Ne vous laissez jamais charmer.

Vous penseriez à les unir ;
Connaissent-ils le mariage?

ALAIN.

L'esprit commence à nous venir :
J'en trouverons bientôt l'usage.

MADAME MADRÉ.

Je ne m'attendais pas à ce qui nous arrive.

M. SUBTIL.

Ni moi. Puisqu'il m'est impossible de trouver ce que je désirais, je vous épouserai, si bon vous semble, madame Madré.

MADAME MADRÉ.

Je voulais épouser un nigaud ; mais... c'est la même chose, je vous prends : laissons-les ensemble.

FINETTE, à Nicette.

Je vous félicite, cousine.

Air : Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse.

De vous voir de l'esprit je suis fort satisfaite.
Alain, le sot Alain, a dégourdi Nicette.

L'ÉVEILLÉ.

Morgué ! c'est à bon droit que le proverbe dit :
Vivent, vivent les sots pour donner de l'esprit !

V'là les violons qui viennent nous rejoindre : parguienne ! en l'honneur de ça, dansons un petit branle, en attendant que tout not' monde soit rassemblé.

VAUDEVILLE.

NICETTE.

Partout l'esprit est à la mode ;
J'en cherchais, et j'en ai trouvé ;
S'il est sans art et sans méthode,
C'est qu'il n'est pas fort éprouvé :
Mais s'il était aisé, commode,
Il serait bientôt approuvé.

L'ÉVEILLÉ.

D'esprit je n'ai pas fait emplette,
Le mien n'est point entortillé ;
Je profite du tête-à-tête,
Quand je devrais être étrillé ;
Car, pour croquer une fillette,
Il faut un amant éveillé.

ALAIN.

Sans l'esprit la beauté nous tente ;
L'esprit sans la beauté séduit ;
L'âme la plus indifférente
Cède à l'objet qui les unit :
Mais j'aime mieux mon ignorante
Qu'une femme d'un grand esprit.

M. SUBTIL.

En amour que sert la science,
L'esprit, l'adresse, le babil ?
On est dupe de l'ignorance,
Malgré l'esprit le plus subtil ;
Hélas ! j'en fais l'expérience
Avec un tendron bien gentil.

FINETTE.

Chaque esprit a bien son usage :
L'esprit fin est un séducteur ;
L'esprit savant a pour partage
Souvent moins de bien que d'honneur ;
L'esprit brillant fait grand tapage ;
Mais l'esprit doux va droit au cœur.

MADAME MADRÉ.

L'esprit se perd bien avant l'âge :
Le mien est usé pour le coup.
Je croyais faire un mariage
Dont je me promettais beaucoup ;
Mais je n'ai qu'un vieux en partage :
N'est-ce pas là manquer son coup ?

Au parterre.

Parterre toujours redoutable,
Souverain juge de l'esprit,
Que nous vous trouverions aimable
Si vous nous mettiez en crédit!
Daignez nous être favorable :
Applaudissez... cela suffit.

FINETTE.

Rarement l'esprit se donne,
Si la première leçon
N'est d'Amour de la façon.
Dès qu'une fille raisonne,
Elle sent battre son cœur :
Elle en rougit et frissonne;
Mais l'Amour en est vainqueur.
Et voilà, dans les familles,
Comme l'esprit,
Comme l'esprit
Revient aux filles.

NICETTE.

Assise sur la verdure,
Je vis venir mon Alain
Tenant un bouquet en main,
Dont j'admirais la parure.
Il le mit dans mon corset;
Et, crainte d'égratignure,
Il détacha mon lacet.
Et voilà, etc.

L'ÉVEILLÉ.

N'est-il point quelque ignorante
Qui veuille apprendre de moi ?
Je lui jure sur ma foi
De la rendre aussi savante
Qu'aucune qui soit ici.
Mais où trouver d'ignorante?
Il n'en est plus aujourd'hui.
Et voilà, etc.

M. MARQUOIS.

Angélique avec sa tante
Sûrement profitera :
Fréquemment elle lira,
Sa plume sera savante :
En danse elle brillera;
Dès à présent elle chante
Sur le ton de l'opéra.
Et voilà, etc.

ALAIN.

Nicette retient en cage
La fauvette et le moineau,
Et ne voit rien de si beau
Que la paix de ce ménage;
Comme elle a part au gâteau,
Espère-t-elle en mariage
D'avoir un pareil oiseau?
Et voilà etc.

MADAME MADRÉ.

Au parterre.

Trop équitable parterre,
De nos nouvelles chansons
Si vous agréez les sons,
En vain l'on nous fait la guerre;
Que vos applaudissements
Partent comme le tonnerre;
Et si vous sortez contents,
Publiez dans vos familles
Comme l'esprit,
Comme l'esprit
Vient aux filles.

NICETTE.

Ne conservons plus de tristesse,
L'esprit trouvé doit la bannir.
Il est temps que notre erreur cesse
Au moment qu'on va nous unir.

Le cœur inspire la tendresse,
L'esprit apprend à s'en servir.

ALAIN.

Nicette, vous voilà contente;
Je ne le suis pas moins que vous :
Vous cessez donc d'être ignorante.
Ah! pour rendre mon sort plus doux,
Ne paraissez jamais savante
A tout autre qu'à votre époux!

FINETTE.

Maint esprit nous est inutile, [mant;
Nous n'en trouvons qu'un de char-
Ce n'est point cet esprit habile,
Ni cet autre vif et brillant;
Mais c'est un esprit plus docile
Qui satisfait le mieux l'amant.

L'ÉVEILLÉ.

J'ai reçu le meilleur partage :
Un esprit du goût d'à présent,
Éveillé, fait au badinage.
Il plaît, non pas également;
La fille le trouve fort sage,
La mère trop entreprenant.

M. SUBTIL.

Esprit subtil, votre science
Ne garantit point votre cœur;
Vous aimez avec violence,
Mais on se rit de votre ardeur;
Une Agnès sans expérience
Trompe en amour un grand docteur

MADAME MADRÉ.

Pouvions-nous former l'espérance
D'inspirer encor de l'amour?
Hélas! fatale confiance,
Non, ce n'était plus notre tour;
Et nous rentrons dans l'ignorance
Dont ils vont sortir en ce jour.

NICETTE.

Je sentais qu'à mon âge
C'était un vrai dommage
De n'avoir point d'esprit :
J'en cherchais, et j'en ai trouvé;
Mon cher Alain m'en a donné.
Vraiment, on en doit faire usage.
Alain, Alain a de l'esprit;
Un je ne sais quoi me le dit.

A parterre.

Notre erreur, indulgent parterre,
Semblait amuser vos loisirs;
Mais si, par un effet contraire,
Notre esprit nuit à nos désirs;
Nous sacrifions, pour vous plaire,
Et notre esprit et nos plaisirs.

FIN DE LA CHERCHEUSE D'ESPRIT.

LES AMOURS
DE
BASTIEN ET BASTIENNE,

PARODIE DU DEVIN DU VILLAGE,

EN UN ACTE ET EN VERS;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, PAR LES COMÉDIENS ITALIENS ORDINAIRES DU ROI, LE MERCREDI 26 SEPTEMBRE 1753.

PERSONNAGES.

BASTIEN.
BASTIENNE.
COLAS.
PAYSANS, PAYSANNES.

Le théâtre représente un hameau, avec un fond de paysage.

SCÈNE PREMIÈRE.

BASTIENNE.

Air : J'ai perdu mon âne.

J'ons pardu mon ami;
D'puis c'temps-là j'n'avons point dormi :
Je n'vivons pus qu'à demi.
J'ons pardu mon ami;
J'en ons l'cœur tout transi :
Je m'meurs de souci.

Air : Lucas, tu t'en vas.

Hélas! tu t'en vas!
Tu quittes ta maîtresse!
J'en mourrai, Bastien.
Hélas! tu t'en vas!
Bastien, ça n'se fait pas
Ta foi
Est à moi;
J'avions ta promesse.
Pour rien,
Mon Bastien
Maugré ça m'délaisse.

Hélas ! tu t'en vas !
Je l'appelle à toute heure :
Quand j'y pensons, je pleure,
Et j'y pensons toujours.
Pour eune plus jolie
Le perfide m'oublie.
Adieu, mes amours.
Hélas, tu t'en vas !

Air : Dans ma cabane obscure.

Plus matin que l'aurore
Dans nos vallons j'étais ;
Bien après l'soir encore
Dans nos vallons j'restais.
Le travail et la peine,
Tout ça n'me faisait rien :
Hélas ! c'est que Bastienne
Était avec Bastien.

Drès que le jour se lève,
Je voudrais qu'il fût soir ;
Et drès que l'jour s'achève,
Au matin j'voudrais m'voir.
D'où vient que tout m'chagreine,
Et que j'n'ons cœur à rien ?
Hélas ! c'est que Bastienne
N'voit plus son cher Bastien.

Le chang'ment de c'volage
Devrait bien m'dégager ;
Mais j'n'en ons pas l'courage,
Et je n'sais qu'm'affliger :
D'un ingrat quand on s'venge,
C'est se dédommager :
Mais hélas ! Bastien change,
Et je n'saurais changer.

SCÈNE II.

BASTIENNE, COLAS.

(Colas descend d'une colline, en chantant et s'accompagnant de sa cornemuse.)

Air : N'faut pas êtr' grand sorcier pour ça.

Quand un tendron viant dans ces lieux

Consulter ma science,
Tout mon grimoire est dans ses yeux,
J'y lisons ce qu'ell' pense.
Je devinons tout nettement
Qu'pour un amant alle en tient la, la, la.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
N'faut pas êtr' grand sorcier pour ça, la, la.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
N'faut pas êtr' grand sorcier pour ça, la, la.

Même *air.*

Lise à Piarrot s'en va d'mandant
Pourquoi qu'alle soupire :
Le gros benêt, en la r'gardant,
Rit, et ne sait que li dire.
Je l'instruisis dans un instant.
D'un air content.
All'me r'mercia, la, la
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
N'faut pas êtr'grand sorcier pour ça, la, la.

BASTIENNE.

Air : Ah! mon mal ne vient que d'aimer.

Colas, voulais-vous me sarvir?

COLAS.

Oui da, ma reine, avec plaisir.
Voyons; qu'exigeais-vous de moi?

BASTIENNE.

Au chagrin qui m'possède,
(En lui faisant une grande révérence.)
Comm' sorcier, vous pouvais, je croi,
Apporter queuqu' remède.

COLAS.

Air : La bonne aventure, etc.

Vous vous adressais au mieux,
Je vous en assure :
J'ons des secrets marveilleux
Pour apprendre à deux beaux yeux
La bonne aventure,
O gué,
La bonne aventure.

BASTIENNE.

Air : M. le prévôt des marchands.

Monsieur Colas, j'n'ons point d'argent,
Mais d'ces blouques j'vous f'rons présent :
All' sont d'or fin.

COLAS.

Non, non, ma fille.

BASTIENNE.

Quoi ? vous voulais me refuser ?

COLAS.

Mon enfant, quand on est gentille,
Je tiens quitte pour un baiser.
(Il veut l'embrasser.)

BASTIENNE.

Air : Hélas! maman, c'est bien dommage.

Non, non, Colas, n'en faites rien ;
Tous mes baisers sont à Bastien,
Et je les gard' pour not' mariage :
Mais souffrais que j'vous consultions,
Dites, faut-il que je mourrions ?

COLAS.

Mourir si jeune, ah ! quel dommage !

BASTIENNE.

Air : De tous les capucins du monde.

On dit partout qu'il m'a quittée.

COLAS.

Rassurais vot' âme agitée.

BASTIENNE.

Se pourrait-il ? ah ! quel bonheur !
Est-c' qu'i m'trouverait encor belle ?

COLAS.

Il vous aime de tout son cœur.

BASTIENNE.

Et pourtant il est infidèle.

COLAS.

Air : Pourvu que Colin, voyez-vous.

Vot' Bastien n'est qu'un peu coquet ;
N'en ayais point d'ombrage.

Ma chère enfant, qu'est-ce qu'ça vous fait ?
Votre biauté l'engage.

BASTIENNE.

Mais s'il doit être mon époux,
Dam', je n'veux point d'partage,
Voyais-vous?

COLAS.

Ce cher amant n'est point un parjure :
Mais il aim' la parure.

BASTIENNE.

Air : Ce ruisseau qui dans la plaine.

Autrefois à sa maîtresse
Quand il volait une fleur,
Il marquait tant d'allégresse,
Qu'alle passait dans mon cœur.
Pourquoi reçoit-il ce gage
D'eune autre amante aujourd'hui?
Avions-je dans le village
Queuq' chos' qui ne fût à lui?
Mes troupiaux et mon laitage
A mon Bastien tout était;
Faut-il qu'eune autre l'engage,
Après tout ce que j'ai fait?

Même *air.*

Pour qu'il eût tout l'avantage
A la fête du hamiau,
De ribans à tout étage
J'ons embelli son chapiau;
D'eune gentille rosette
J'ons orné son flageolet :
C'n'est pas que je la regrette,
Malgré moi l'ingrat me plaît;
Mais pour parer ce volage
J'ons défait mon biau corset.
Faut-il qu'eune autre l'engage,
Après tout ce que j'ai fait [1]?

[1] La Harpe admire beaucoup toute cette chanson, et en parle ainsi : « Jamais la nature, dans toute la simplicité de la vie champêtre, n'a rien inspiré de plus vrai, de plus tendre de plus gracieux. »

COLAS.

Air : Piarrot se plaint que sa femme.

La dame de ce village
L'oblige bian autrement ;
Pour attirer son hommage,
All' paye assez richement
Sa complaisance.
Manque-t-on jamais d'amant,
Quand on finance ?

BASTIENNE.

Air : A notre bonheur l'amour préside.

Si j'voulions être un tantet coquette,
Et prêter l'oreille aux favoris,
Que je ferions aisément emplette
Des plus galants monsieux de Paris !
Mais Bastien est l'seul qui peut nous plaire,
Et j'ons sans mystère
Toujours répondu :
Laissez-nous, messieurs, je somm' trop sage ;
Sachez qu'au village
J'ons de la vartu.

Même *air.*

Au déclin du jour, près d'un bocage,
Un jeune monsieu des plus gentis
Voulait, dans un brillant équipage,
Nous mener, c'dit-il, jusqu'à Paris :
Il voulait m'donner ribans, dentelle ;
Mais, toujours fidèle,
J'avons répondu :
Laissez-nous, monsieu, je somm' trop sage ;
Sachez qu'au village
J'ons de la vartu.

Même *air.*

En honneur, je vous trouvons charmante
Me dit un jour un petit-collet.
Venez, vous serez ma gouvernante ;
Cheux moi vous vous plairez tout à fait.
Tous ces biaux discours n'étiont qu'finesse ;
J'ons connu l'adresse,

Et j'ons répondu :
Laissez-nous, monsieu, je somm' trop sage;
Sachez qu'au village
J'ons de la vartu.

COLAS.

Air : Buveur fidèle.

De ce volage
Colas répond.
Je veux qu'il se rengage :
Mais prenez un autre ton ;
Devenez un peu fine,
Légère et badine :
Car c'est en badinant,
En folâtrant,
Qu'on rend l'amant constant,
Qu'on rend l'amant constant.

BASTIENNE.

Quand je le vois,
Je pards la voix...
Mais je r'gard' si mes manches
Sont blanches,
Si ma colerette
Est bien faite ;
Si j'ai lacé dret
Mon corset ;
Si mon jupon
Fait bien le rond,
Et si mes sabiots
Sont biaux.

COLAS.

Air : Javotte, enfin vous grandissez.

Pour ramener un inconstant,
Il faut paraître un peu coquette,
Et fair' semblant de fuir l'amant
Que d'bonne amiquié l'on souhaite ;
Car c'est ainsi, car c'est comm' ça,
(La leçon est utile)
Que font, lon la, farla rira,
Les dames de la ville.

BASTIENNE.

Air : des Corsaires.

Je sis contente :
La leçon m'sarvira.

COLAS.

S'rais-vous reconnaissante ?

BASTIENNE, en lui faisant une révérence.

Autant qu'il vous plaira.

COLAS, à part.

Ah ! qu'elle est innocente !
(A Bastienne.)
R'pernais vot' belle himeur,
Ma pauv' petite ;
Vous en serais quitte
Pour la peur.

BASTIENNE.

Adieu, monsieur.

SCÈNE III.

COLAS.

Air : De France et de Navarre.

Par ma foi, ce couple d'amants
Paraît une marveille ;
On ne saurait trouver qu'aux champs
Innocence pareille.
L'esprit en tout autre pays
Brille dès la lisière ;
Fillette à cet âge, à Paris,
En revend à sa mère.

Air : Je vous aperçus l'autre jour.

Mais j'aperçois venir ici
Notre amant débonnaire ;
Et v'là pourtant l'mignon joli
Qu'aux messieurs on préfère !
Ferluquets si fiars, si pimpants,
Cette leçon est bonne ;
Cheux vos bell's on voit des manants,
Quand pour vous gn'y a personne.

SCÈNE IV.

BASTIEN, COLAS.

BASTIEN.

Air : Si le roi m'avait donné.

D'm'avoir instruit de mon bian
Je vous remercie.
Non, sans Bastienne il n'est rian
De biau dans la vie :
Tout cet or qu'on me promet
J'vous l'envoie au barniquet;
J'aime mieux ma mie,
O gué !
J'aime mieux ma mie.

COLAS.

Air : Adieu, paniers, vendanges sont faites.

Las d'aller conter des fleurettes,
Vous vous rendais à mes avis;
Trop tard vous les avais suivis,
Adieu, paniers,
Adieu, paniers,
Trop tard vous les avais suivis.
Adieu, paniers, vendanges sont faites.

BASTIEN.

Air : Je n'lui, je n'lui donne pas.

Comment donc, on a vendangé?
Que voulais-vous me dire?

COLAS.

Que l'on te donne ton congé.

BASTIEN.

Allais, vous voulez rire.
Pour m'ôter son p'tit cœur, hélas!
Ma Bastienne est trop tendre;
A d'autr' all' ne le donn'ra pas.

COLAS.

Mais all' le laiss'ra prendre.

BASTIEN.

Air : A table je suis Grégoire, et Tircis sur le gazon.

Bon, bon! vous m'contais eun' fable.
Si Bastienne aime, c'est moi;

Pour me faire un tour semblable,
All' est de trop bonne foi.
Quand je la trouvons gentille,
All' m'trouve aussi biau garçon;
Et Bastienne n'est pas fille
A dire un oui pour un non.

Même *air.*

Si j'allons dans la prairie,
All' me guett' venir de loin;
Pour me fair' queuqu' tricherie,
All' se gliss' darrièr' le foin;
All'me jette de la tarre;
Et queuqu' aut' fois aussi, da,
All' me pousse dans la marre.
Ce sont des preuves, que ça.

Même *air.*

Pis, ce jour qu'à la main chaude
On jouait sur le gazon,
Moi, qui ne sis pas un glaude,
Je m'y boutis sans façon.
All', toujours folle et maleine,
Pour me divartir un brin,
Courut tôt prendre eune épeine,
Et m'en tapit dans la main.

COLAS.

Air: Oh! oh! oh! oh!

Mon ami, ta maîtresse
A fait un autre amant:
Il est plein d'gentillesse,
Il est poli, charmant.

BASTIEN.

Oh! oh, oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Et d'où vient donc? Comment cela?

Air: Êtes-vous de Gentilly?

Mais d'où savez-vous ceci?

COLAS.

De mon art.

BASTIEN.

De votre art?

COLAS.

Oui.

BASTIEN.

En c'cas-là je d'vons vous croire.

COLAS.

Vrament, mon compère, voire,
Vrament, mon compère, oui.

BASTIEN.

Air : V'là c'que c'est qu'd'aller au bois.

Ah! jarnigué! qu'j'avons d'guignon!

COLAS.

V'là c'que c'est qu'd'ét' biau garçon.
On veut avoir tout à foison;
Nombre de maîtresses,
Biaucoup de richesses;
Mais un biau jour tout fait faux-bon.
V'là c'que c'est qu'd'ét' biau garçon.

BASTIEN.

Air : Que de bi, que de bariolet!

L'aventure est cruelle;
J'en demeur' stupéfait.
Pour ravoir cette belle,
Sauriez-vous un secret?

COLAS.

Air : J'ai rencontré ma mie.

Ah! mes pauvres enfants
J'vous plains fort;
Car j'aime que les gens
Soient d'accord
Tout d'abord.
Dedans ce grimoire,
Je saurai ton sort.

(Il tire de sa besace un livre de la Bibliothèque bleue, et fait en lisant plusieurs contorsions qui font enfuir Bastien.)

Manche,
Planche,
Salme,
Palme,
Vendre,
Cendre,
D'jo,
Lo,

Mecre,
Necre,
Mir lar lun brunto,
Tar la vistan veire,
Tar lata qui plo.

BASTIEN.

Air : Ton humeur est, Catherine.

C'est-i' fait, minon, minette?

COLAS.

Oui, oui, tu peux t'approcher.
Tu vas voir ta bargerette.

BASTIEN.

Mais pourrons-je la toucher?

COLAS.

Oui, si tu n'fais pas la bête,
Si tu prends un air galant,
Et si dans le tête-à-tête
Tu n'es pas un ignorant.

Air : Ah! maman, que je l'échappe belle!

L'Amour veut que l'on soit téméraire.
Il faut lutiner,
Papillonner
Près d'sa bargère.
Quoiqu' souvent on fass' tant la sévère,
Morguenne! un tendron
Veut qu'un garçon soit sans façon.

Quand on trouve sa belle au bocage,
N'faut pas fair' le sot,
Ni le magot:
Faut du langage.
La fillette rougit, c'est l'usage:
Fille qui rougit
Tout bas approuve ce qu'on dit.

Du discours on passe au badinage.
La belle tout net
Donne un soufflet,
Car c'est l'usage.
A prendre un baiser ça vous engage:
Petit à petit
L'Amour ainsi fait son profit.

SCÈNE V.

BASTIEN.

Air : Et j'y pris bien du plaisir.

J'allons donc de ma brunette
Voir encor les doux appas.
J'aimons bian mieux c'te poulette
Que tous les plus biaux ducats.
Adieu, grandeur et richesse !
De vot' éclat j'pardons l'souvenir :
Sans vous près d'ma chèr' maîtresse
J'ons cent fois bian pu d'plaisir.

Même *air.*

Ces messieurs de la finance,
Qui sont envieux de tout,
Aimont tant son innocence,
Qu'ils vouliont l'avoir itou.
Sarviteur à leu puissance :
Ailleurs ils pourront choisir ;
Ils n'auront qu'eun' révérence,
Et nous j'aurons tout l' plaisir.

SCÈNE VI.

BASTIEN, BASTIENNE.

BASTIEN.

Air : Du Devin du village.

La voici... tôt décampons...
Si j'fuyons, je la pardons.

BASTIENNE.

Il me voit, l'ingrat !
Ah ! l'cœur me bat.

BASTIEN.

Pargué ! je n'savons
Ce que je f'rons.

BASTIENNE.

Sans le faire exprès,
Me voilà tout près.

BASTIEN.

Parlons-li tout net,
Risquons le paquet.
Ah! c'est vous! vous v'là!
Dam', itou me v'là,
Da.

Air : Que fais-tu là-bas ?

Bastienn', vous rêvais :
Eh! qu'est-c' qu'vous avais?
Est-c' que vous m'fait' la meine?

BASTIENNE.

Je n'vous r'connais pas,
Non, Bastien.

BASTIEN.

Hélas!
R'gardais-moi donc, Bastienne.

BASTIENNE.

Air : Les Vendangeuses.

Fidèle,
Sans moi, mon cher Bastien
N'aimait rien;
Mon cœur était tout son bien.
I' m'trouvait si belle!
I' m'trouvait si belle!
Et les plus brillants appas
Ne le touchaient pas.
Me plaire,
C'était sa seule affaire;
Dans tous ses discours,
I'n'parlait que d'ses chers amours
Toujours.
Tredame!
Pour attendrir son âme,
Si queuque grand'dame,
Pour lui plein' de flamme,
Lui f'sait un présent,
I' m'l'offrait à l'instant.
Fidèle,
Sans moi, mon cher Bastien
N'aimait rien;

Mon cœur était tout son bien.
En vain je l'appelle,
En vain je l'appelle :
Je n'vois, au lieu d'mon amant,
Qu'un inconstant.

BASTIEN.

Air : C'est une excuse

J'voyons bian c'qui peut vous fâcher,
C'est qu'vous croyais qu'j'ons pu changer.
T'nez, c'est c'qui vous abuse :
C'était un sort de queuque esprit ;
Mais le bon Colas l'a détruit.

BASTIENNE.

Mauvaise excuse.
Air : Je suis malade d'amour.
Si vous avais un sort, eh bien !
Pareil malheur m'obsède ;
Mais le bon Colas n'y peut rien,
Et tout son art y cède ;
Bastien, pour un sort comme le mien
Il n'est point de remède.

BASTIEN.

Air : Mon papa, toute la nuit.
Mariais, mariais, mariais-vous,
Ça guérit les sortiléges ;
Mariais, mariais, mariais-vous,
Rian n'est si bon qu'un époux.

BASTIENNE.

On n'a dans l'mariage
Que du souci,
Que du souci,
Quand on prend un volage
Pour son mari.
C'est un trouble-ménage ;
Oh ! oh !
Est-ce l'moyen d'êt' sage ?
Oh ! que nenni.

BASTIEN.

Air : Résonnez, ma musette.
Puisqu' vous êt' si sauvage,
A la dam' du village

J'nous allons drès ce jour
Rendre amour pour amour.

BASTIENNE.

Même *air*.

Moi, j'courons à la ville;
C'est là qu'i m's'ra facile
D'avoir cent favoris,
Comm' les dam' de Paris.

BASTIEN.

Même *air*.

J'nag'rons dans l'opulence :
Eun' maîtress' d'importance,
Au gré de mes désirs,
Va payer mes plaisirs.

BASTIENNE.

Même *air*.

A Paris, la richesse
S' prodigue à la jeunesse ;
Et pour en ramasser,
Tiens, l'on n'a qu'à s'baisser.

(Ils font semblant de s'en aller, et se rencontrent comme ils reviennent.)

BASTIENNE.

Air : Dans un détour.

Quoi ! vous voilà !
Mais je vous croyais bien loin déjà.

BASTIEN.

Vraiment, l'on s'en va,
J'nous apprêtons pour cela,
Là.

BASTIENNE.

Vous n'aurais sûrement
Nulle peine à me fuir, inconstant ;

BASTIEN.

Je vous f'rons du plaisir
Drès que j'nous dispos'rons à partir.

BASTIENNE.

Vous agirais,
Monsieur, ainsi comm' vous voudrais.

BASTIEN.

Parlais-vous tout d'bon ?
Dois-je rester ici ?

BASTIENNE.

Oui...
Non.

BASTIEN.

Air : Un brave gentizome.

Ma peine vous rend fière ;
Mais tout de c'pas,
J'm'en vas,
Morgué ! j'm'en vas
Me j'ter dans la rivière.
Vous n'me retenais donc pas ?

BASTIENNE.

Ah ! je n'm'en souci' guère.

BASTIEN, à part.

Air : L'amour me fait, lon, lan, la.

J'serions pourtant trop bête
D'aller là nous plonger.

BASTIENNE.

Qu'est-c' donc qui vous arrête ?

BASTIEN.

Je n'savons pas nager.
Et pis, avant d'être mort,
J'veux vous parler encor.

BASTIENNE.

Air : Les niais de Sologne.

Non, infidèle,
Cours à ta belle.
Soins superflus ;
Non, Bastien, je n'vous aime plus.

BASTIEN.

A la bonne heure !
Tu veux que j'menre :
Eh bien ! je vais
Du hamiau sortir pour jamais.

BASTIENNE.

L'ingrat me quitte.

BASTIEN.

Oui, tout de suite.
Voudrais-tu donc
Que j'allions comm'ça, sans façon,
Être de ton joli monsieur
Le sarviteur?

BASTIENNE.

Bastien? Bastien?

BASTIEN.

Vous m'appelais?

BASTIENNE.

Vous vous trompais.

BASTIEN.

Quand j'te plaisais,
Dam', tu m'plaisais.

BASTIENNE.

La belle marveille!...
Quand tu m'aimais,
Moi, j't'aimais.

BASTIEN.

Tu me fuis...

ENSEMBLE.

BASTIENNE.

Va, je te rends la pareille.
Deviens volage,
Je me dégage;
D'un autre amour
J'prétendons tâter à mon tour.
Nouviau ménage
N'est qu'avantage;
Et chacun m'dit
Que ça réveille l'appétit.

BASTIEN.

Va, je te rends la pareille.
Deviens volage,
Je me dégage;
D'un autre amour
J'prétendons tâter à mon tour.
Nouviau ménage
N'est qu'avantage;
Et chacun m'dit
Que ça réveille l'appétit.

BASTIEN.

Quoique l'on prise
Des grand' richesses,

BASTIENNE.

Quoi que l'on dise
Des grand' maîtresses,

ENSEMBLE.

BASTIEN.

Si tu voulais
Renouer nos amours,

BASTIENNE.

Si tu voulais
Renouer nos amours,

Je te pourrais
Aimer toujours.

Je te pourrais
Aimer toujours.

BASTIEN.

Rends-moi ton cœur,
Fais mon bonheur;
Viens dans mes bras.

BASTIENNE.

Hélas!
Qu'il est charmant
De faire un heureux dénoûment!

ENSEMBLE.

BASTIENNE.

Va, je m'rengage,
Et sans partage.
Tians, v'là ma foi;
Ta chèr' Bastienne est tout à toi.
Plus de langage,
De verbiage;
A nos dépens
Ne faisons pas rire les gens.

BASTIEN.

Va, je m'rengage,
Et sans partage.
Tians, v'là ma foi;
Ton cher Bastien est tout à toi.
Plus de langage,
De verbiage;
A nos dépens
Ne faisons pas rire les gens.

SCÈNE VII.

BASTIEN, BASTIENNE, COLAS.

COLAS.

Mes enfants, après la pluie
On voit toujours v'nir l'biau temps.
Rendais grâce à ma magie;
A la fin vous v'là contents.
Allons, mariais-vous,
Votre noce est déjà prête;
Allons, mariais-vous,
De la fête je serons tous.

(On danse.)

COLAS, BASTIEN, BASTIENNE.

Même *air*.

Allons, gai, gens de village,
Chantais les époux nouviaux;

Pour fêter { not' / leur } mariage,
{ Faisons / Faites } claquer { nos / vos } sabiots
{ Sautons, faisons / Sautez, faites } fracas;
Chantais Bastien et Bastienne :
L'hymen, grâce à Colas,
{ Nous / Les } enchaîne
Dans ses lacs.

LE CHOEUR.

Sautons, faisons fracas;
Chantons Bastien et Bastienne :
L'hymen, grâce à Colas,
Les enchaîne
Dans ses lacs.

BASTIEN, BASTIENNE.

Même *air*.

Vive la sorcellerie
Du fameux sorcier Colas!
Il fallait tout' sa magie
Pour nous tirer d'embarras.

BASTIENNE.

Il viant d'rapatrier
Bastien avec sa Bastienne.

BASTIEN.

Il viant d'nous marier.
Jarniguenne,
Queu sorcier!

LE CHOEUR.

Il viant d'rapatrier
Bastien avec sa Bastienne;
Il viant d'les marier.
Jarniguenne!
Queu sorcier!

DUO.

BASTIENNE.

A présent
J'n'ons pu rian
Qui n't'appartienne,
J'nons pu rian
Qui n't'appartienne;
Bastienne s'ra Bastien,
Bastienne s'ra Bastien,
Bastienne s'ra Bastien,
Bastienne s'ra Bastien,
Bastienne s'ra Bastien.

Comm' deux moutons en paix
Dans leur pâturage,
Ah! j'vivrons dans l'mariage,
Et j'f'rons à jamais
Bon ménage,
Et j'f'rons à jamais
Bon ménage.
Comm' deux moutons, etc.

BASTIEN.

A présent
J'n'ons pus rian
Qui n't'appartienne,
J'nons pus rian
Qui n't'appartienne;
Et Bastien s'ra Bastienne,
Et Bastien s'ra Bastienne,
Et Bastien s'ra Bastienne,
Et Bastien s'ra Bastienne,
Et Bastien s'ra Bastienne.

Comm' deux moutons en paix
Dans leur pâturage,
Ah! j'vivrons dans l'mariage,
Et j'f'rons à jamais
Bon ménage,
Et j'f'rons à jamais
Bon ménage.
Comm' deux moutons, etc.

RONDE.

BASTIENNE.

Autrefois la jeune Thérèse
Était niaise,
N'osait parler, ni l'ver les yeux;
A présent, c'est tout autre chose,
Thérèse cause,
Alle raisonne tout au mieux.
Eh! gai, gai, gai, légère bergère!
C'est l'Amour qui lui fit ce tour.

Mineur.

Un biau jour, de sa bargerie,
Dans la prairie
Un de ses moutons s'égara:
Voulant le chercher, la pauvrette,
Fort inquiète,
Dans le fond d'un bois s'enfonça.
Eh! gai, gai, gai, etc.

Corydon, qui de loin la guette,
La voit seulette;
De l'agneau contrefait la voix.
L'innocente y court au plus vite;
C'est dans ce gîte
Où l'attend cet amant sournois.
Eh! gai, gai, gai, etc.

Le barger s'avance vars elle :
D'abord la belle
Le r'garde, et l'écoute en tremblant;
Mais aussitôt alle s'échappe,
Il la rattrape,
Fait un faux pas : ah! le méchant!
Eh! gai, gai, gai, etc.

Corydon deviant téméraire,
Et la bargère
Avec son sabiot se défend;
Mais, hélas! son sabiot se casse.
Queulle disgrâce!
Cheux elle alle s'en r'tourne en boitant.
Eh! gai, gai, gai, etc.

Au logis all' charche eune excuse :
All' a d'la ruse,
All' répond à tout c'qu'on lui dit;
Et v'là comm' souvent à notre âge,
Dans un bocage,
Sans l'savoir on trouv' de l'esprit.
Eh! gai, gai, gai, etc.

FIN DES AMOURS DE BASTIEN ET BASTIENNE.

ANNETTE ET LUBIN,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES,
MÊLÉE D'ARIETTES ET DE VAUDEVILLES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, PAR LES COMÉDIENS ITALIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 18 FÉVRIER 1769.

PERSONNAGES.

LE SEIGNEUR.
LE BAILLI.
LUBIN.
ANNETTE.
UN DOMESTIQUE du château.

Le théâtre représente une campagne; on voit un bois d'un côté, et de l'autre un coteau. Sur le devant du théâtre, il y a une cabane de verdure à moitié faite.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BAILLI, LE SEIGNEUR.

(On entend un bruit de cor de chasse.)

Ariette DIALOGUÉE.

LE SEIGNEUR.

Bailli?

LE BAILLI.

Monseigneur, monseigneur.

LE SEIGNEUR.

N'avez-vous pas vu mon piqueur?
Avez-vous vu le cerf? Mes chiens ont pris le change.

LE BAILLI.

Ah! monseigneur, c'est une chose étrange.
Il faut le décréter, et le mettre en prison.

LE SEIGNEUR.

Un cerf!... perdez-vous la raison?

LE BAILLI.

C'est un rap...

LE SEIGNEUR.

J'entends vers le bois...

LE BAILLI.

Vous êtes seigneur du village,
Vous devez maintenir les lois.

LE SEIGNEUR.

Finissez votre verbiage.

LE BAILLI.

Lubin...

LE SEIGNEUR.

Le cerf...

LE BAILLI.

Annette...

LE SEIGNEUR.

Mon piqueur...

LE BAILLI.

Monseigneur, monseigneur.

LE SEIGNEUR.

Finissez votre verbiage.
De ce côté j'entends le cor.

LE BAILLI.

Monseigneur, demeurez encor.

Ensemble.

LE SEIGNEUR. LE BAILLI.
J'entends le cor. Restez encor.

LE BAILLI.

Oui, monseigneur, l'affaire est criminelle.
Annette est fille, et Lubin est garçon.
Ils s'aiment tous les deux.

LE SEIGNEUR.

La chose est naturelle.

LE BAILLI.

Quoi! s'aimer sans permission...?

LE SEIGNEUR.

En faut-il pour s'aimer?

LE BAILLI.

Mais Annette est si belle!

LE SEIGNEUR.

Oui da! je ne la connais pas.

LE BAILLI.

Ah! monseigneur, qu'elle a d'appas!

Air : Quand la bergère vient des champs.

Annette, à l'âge de quinze ans,
Est une image du printemps;

C'est l'aurore d'un beau matin,
Qui ne veut naître
Et ne paraître
Que pour Lubin.

Son teint bruni par le soleil
Est plus piquant et plus vermeil ;
Blancheur de lis est sur son sein :
Mouchoir le couvre,
Et ne s'entr'ouvre
Que pour Lubin.

Sa bouche appelle le baiser,
Son regard dit qu'on peut oser ;
Mais tout autre oserait en vain :
C'est une rose
Qui n'est éclose
Que pour Lubin.

LE SEIGNEUR.

Quel est donc ce Lubin, pour être si chéri ?

LE BAILLI.

C'est un drôle vraiment bien taillé, bien nourri.

Ariette.

Lubin est d'une figure
Qui met tout le monde en train :
Sa gaieté naïve et pure
Annonce un cœur sans chagrin ;
C'est l'instinct de la nature
C'est le regard du désir ;
Du bonheur c'est la peinture,
C'est le rire du plaisir.
Il ne s'inquiète
De rien, de rien,
Et le cœur d'Annette
Est tout son bien.

On ne les voit jamais dans le village ;
C'est tous les jours fête pour eux
Ils vivent pour eux seuls.

LE SEIGNEUR.

Ils en sont plus heureux :
Le grand monde est l'écueil du sage.

Air : Une jeune batelière.

Ce n'est que dans la retraite
Qu'on jouit des vrais plaisirs;
Sans regrets et sans désirs,
L'âme est libre et satisfaite.
Heureux, heureux dont le cœur
Trouve en soi tout son bonheur!

La vertu douce et tranquille
Fuit le faste et la grandeur :
L'innocence et la candeur
N'habitent que cet asile.
Heureux, heureux, etc.

LE BAILLI.

Excusez-vous Lubin?

LE SEIGNEUR.

Non; ce serait dommage
Qu'Annette fût le prix d'un amour villageois.

LE BAILLI.

Voilà Lubin qui sort du bois,
Parlez-lui.

LE SEIGNEUR.

Je ne puis m'arrêter davantage :
Conduisez-moi par ce sentier;
Vous reviendrez après les épier.

SCÈNE II.

LUBIN arrive, portant sur sa tête un faisceau de feuillage.

Ariette.

Pour mon Annette,
Formons une maisonnette;
Pour mon Annette,
La peine ne coûte rien.
Non, non, rien, rien,
Annette m'en paiera bien,
Fort bien, fort bien.

(Pendant cette ariette, Lubin taille des branches d'arbres et arrange la cabane.)

Je ne veux pour salaire
Que lui plaire;
Tout le reste ne m'est rien,
Non, rien.

Ces rameaux épais,
Serrés de près,
Nous donneront du frais.
Cet asile heureux,
Fait pour nous deux,
Suffit à tous nos vœux.
Ici tous les deux
Nous serons heureux.
Avec Annette,
En ces lieux je me plais.
Ma maisonnette
Est un petit palais :
Avec Annette,
J'y trouverai toujours
Les jours
Trop courts.
Pour elle que je prenne
Quelque peine,
Je m'en trouve toujours bien,
Très-bien.
Avançons l'ouvrage,
Bon courage !
Ne négligeons rien,
L'on m'en paiera bien.

Étendons pour tapis cette natte de jonc ;
N'oublions pas les moindres choses.
Sur ce petit banc de gazon,
Près de Lubin, Annette, il faut que tu reposes.
Un si joli réduit ferait envie au roi ;
Mais il y faut être avec toi.

Ariette.

Da te, Cutano, non posso andar.

Ma chère Annette
N'arrive pas,
N'arrive pas,
N'arrive pas ;
Tout m'inquiète.
Hâte tes pas,
Viens dans mes bras,
Viens dans mes bras ;
Le temps s'avance

Je suis en transe,
Je suis en transe,
Le temps s'avance.
Hâte-toi,
Je t'attends :
Je la voi,
Je l'entends.
Non, non, non, je l'envisage
Quoique absente;
J'ai son image
Toujours présente.
Ah! que l'attente
Me fait souffrir!
Pour me distraire, achevons mon ouvrage.
Tu tardes trop, je n'ai plus de courage.
Ah! ah! ah! que l'attente
Me tourmente!
Annette absente
Me fait mourir,
Me fait mourir,
Me fait mourir,
Me fait mourir.
Arrêtons...
Écoutons...
Oui, j'entends... accourir...
C'est le bruit... du zéphyr,
Des rameaux,
Des ruisseaux.
Ma chère Annette
N'arrive pas,
N'arrive pas,
N'arrive pas :
Tout m'inquiète,
Tout m'inquiète :
Hélas!
Tout m'inquiète.
L'heure s'avance,
Je suis en transe,
Je suis en transe,
L'heure s'avance.
Ah! ah! ah! ah! Lubin,

Quel chagrin !
Écoutons : c'est en vain.
Ah ! ah ! que l'attente
M'impatiente !
Ah ! que l'attente
Me fait souffrir !
De ce coteau, regardons dans la plaine :
Je ne vois rien ; tout redouble ma peine.
Ma chère Annette,
Toi si jeunette,
Tu vas seulette !
Si par malheur on t'attend, on te guette !
Ah ! ma chère Annette,
Ah ! que l'attente
M'impatiente
Et me tourmente !
Ah ! que l'attente
Me fait souffrir !
Annette absente
Me fait mourir,
Me fait mourir.
Mais il n'est pas si tard que je le pense.
Je mesure le temps à mon impatience,
Plus qu'à la hauteur du soleil.
Sans doute Annette éprouve un sentiment pareil.

SCÈNE III.

ANNETTE, LUBIN.

ANNETTE, dans l'enfoncement du théâtre.

Air : Ce n'est point une folie.

C'est la fille à Simonette,
Qui porte un panier d'œufs frais.

LUBIN récite.

Pour le coup la voilà ! je n'ai plus de souci.

ANNETTE chante.

Elle voit une fauvette,
Elle veut courir après.

LUBIN, continuant de travailler, récite.

Allons, allons, Lubin, dépêche.

ANNETTE chante.

Le pied glisse à la pauvrette,
Tout d' son long la v'là sur l' pré.

LUBIN recule.

Puisons un peu de cette eau fraîche.

ANNETTE chante.

Qu'aller dire à Simonette?
Elle avait cassé ses œufs.

LUBIN.

Le bouquet que j'ai fait, où donc...? Ah! le voici.

ANNETTE.

Si bien que la mère Jeanne,
Qui trouvait l' prunier trop haut,
Grimpit d'bout dessus son âne,
Et sur l'arbre n' fit qu'un saut.
V'là-t-il pas qu' la branche casse :
L'âne a peur, adieu, bonsoir.
Jeanne tombe avec la branche.
Dam', pourquoi se laisser choir?
Me voilà : je suis hors d'haleine.

LUBIN.

Tu m'as causé bien de la peine.

ANNETTE.

J'ai tant couru! vois donc comme le cœur me bat.

LUBIN.

Te voilà dans un bel état!
Morguenne, aussi, pourquoi venir si vite?

ANNETTE.

Je vais plus doucement, Lubin, quand je te quitte.

LUBIN.

Laisse-moi te gronder, tais-toi

ANNETTE.

Gronde, si tu le peux.

LUBIN, lui essuyant le visage.

Ah! la pauvre petite!
Ah! comme elle a chaud!

ANNETTE.

Eh bien?

LUBIN.

Quoi?

ANNETTE, souriant.

Gronde donc.

LUBIN, l'embrassant.

Voilà pour t'apprendre
A venir te moquer de moi.

ANNETTE.

Je serais fille à te le rendre.

LUBIN.

Tu n'iras plus si vite?

ANNETTE.

Non.
Je te demande bien pardon
De n'être pas plus tôt venue.

LUBIN.

Bon! te voilà bien corrigée.

ANNETTE, regardant la cabane.

Eh mais!...
Mais quel objet frappe ma vue!

LUBIN.

Pour toi cette cabane est faite tout exprès.
Du côté du midi vois comme elle est garnie :
C'est pour te garantir ou du soleil trop fort,
Ou des injures de la pluie;
Et ces jours ménagés exprès vers la prairie
Nous donnent la fraîcheur du nord.

ANNETTE.

Air : Vous y perdez vos pas.

Pour orner ma retraite,
Tes soins n'épargnent rien;
Avec toi ton Annette
Se trouve toujours bien.
La chaleur, la froidure,
Tout çà n'est rien pour moi :
Le seul mal que j'endure,
C'est d'être loin de toi.

LUBIN.

Rien n'annonce ici la grandeur;
Mais j'y retrouve Annette, Annette et le bonheur.

ANNETTE.

Air : Votre toutou vous flatte.

Rien ne nous est contraire

LUBIN.

Nous sommes satisfaits.

ANNETTE.

De la nature entière
Nous goûtons les bienfaits.

LUBIN.

Ma chère!

Ensemble.

La lumière et l'air sont à nous;
Nos cœurs sont purs, nos jours sont doux.

ANNETTE.

Toutes ces maisons magnifiques,
Qu'à la ville on trouve partout,
Ne valent pas nos toits rustiques.
Ces feuillages nouveaux sont bien plus de mon goût
Que ces planchers pleins de dorure
Où l'on ne voit le bonheur qu'en peinture.

LUBIN.

Les grands ne sont heureux qu'en nous contrefaisant:
Chez eux la plus riche tenture
Ne leur paraît un spectacle amusant
Qu'autant qu'elle rend bien nos champs, notre verdure,
Nos danses sous l'ormeau, nos travaux, nos loisirs:
Ils appellent cela, je crois, un paysage.

ANNETTE.

Ah! Lubin, nous devons bien aimer nos plaisirs,
Puisqu'il faut tant d'argent pour en avoir l'image.

LUBIN.

Pauvres gens!... leur grandeur ne doit pas nous tenter:
Ils peignent nos plaisirs, au lieu de les goûter.

ANNETTE.

Air: Des fleurettes.

Ces lits, où la mollesse
S'unit avec les maux,
Nourrissent la paresse
Sans donner le repos.
Sur nos gazons l'on sommeille
Tranquillement et d'abord.

LUBIN.

Comme on y dort!

ANNETTE.

Comme on y veille !

Eh ! que ne viennent-ils, comme nous, deux à deux,
Habiter ici des cabanes,
Courir, sauter, danser, prendre part à nos jeux ?

LUBIN.

Bon ! ils marchent comme des canes.

ANNETTE.

Ils sont bien à plaindre. Pour moi,
Je suis légère, et j'en profite.
Lubin, j'aime à courir bien vite,
Surtout quand je cours après toi.

LUBIN.

Oh ! nous courrons tantôt ; la chaleur nous invite
A prendre ici le frais : faisons notre repas.
Annette, tu n'attendras pas ;
Cette eau pure, ce lait vont faire nos délices :
Des fruits nouveaux de la saison
Je t'ai réservé les prémices.
A propos, j'oubliais...

ANNETTE

Quoi donc ?

LUBIN, lui donnant une branche de roses.

Air :

Chère Annette, reçois l'hommage
Que chaque jour te rend mon cœur :
Ce bouquet est la douce image
De ton éclat, de ta fraîcheur.
Pour donner encor plus de grâce
Aux fleurs dont pour toi j'ai fait choix,
Contre ton sein que je les place :
Ces deux roses en feront trois.

ANNETTE.

Ah ! Lubin, je te remercie ;
Avec ce bouquet-là je me croirai jolie.

LUBIN.

Repose-toi sur ce banc de gazon.
Notre dîner est simple et sans façon :
Quand c'est l'amitié qui l'apprête,
Chaque repas est un festin.

ANNETTE.

Tout ce qu'on peut servir dans un grand jour de fête
Ne vaut pas un morceau de pain
Que je mange avec toi, Lubin.

(On entend un ramage d'oiseaux.)

LUBIN.

A ta santé.

ANNETTE.

Quand je bois à la tienne,
Lubin, c'est toujours à la mienne.

LUBIN.

Ne bois pas tout, que je boive après toi;
Changeons de tasse.

ANNETTE.

Allons, tiens, boi.

(Le ramage d'oiseaux recommence.)

LUBIN.

Entends-tu les oiseaux? Annette, leur ramage,
Pendant notre dîner, semble se rapprocher.

ANNETTE.

Nous ne sommes pas faits pour les effaroucher :
Nous nous aimons, nous parlons leur langage.

LUBIN.

Mais ta voix, cependant, me flatte davantage.

ANNETTE.

Si tu le veux, je vais chanter.

LUBIN.

Oui, je suis prêt à t'écouter.

ANNETTE.

Air :

Il était une fille,
Une fille d'honneur,
Qui plaisait fort à son seigneur.
En son chemin rencontre
Ce seigneur déloyal,
Monté sur son cheval.

Mettant le pied à terre,
Entre ses bras la prend :
Embrasse-moi, ma belle enfant.
Hélas! ce lui dit-elle,

Le cœur transi de peur,
Volontiers, monseigneur.

Mon frère est dans ses vignes ;
Vraiment, s'il voyait ça,
Il l'irait dire à mon papa.
Montez sur cette roche,
Jetez les yeux là-bas :
Ne le voyez-vous pas ?

Tandis qu'il y regarde,
La finette aussitôt
Sur le cheval ne fait qu'un saut.
Adieu, mon gentilhomme ;
Et zeste, elle s'en va :
Monseigneur reste là.

Cela vous apprend comme
On attrape un méchant :
Quand on le veut, on se défend ;
Mais on ne voit plus guère
De ces filles d'honneur
Refuser un seigneur.

LUBIN.

Pardi, pardi, c'est un bon tour.
La drôle de chanson !

ANNETTE.

Lubin, chante à ton tour ;
J'aurai plus de plaisir.

LUBIN.

Tiens, tiens, je vais t'apprendre
La chanson qu'au château l'on me dit l'autre jour.

SCÈNE IV.

LUBIN, ANNETTE, LE BAILLI.

LE BAILLI, à part.

Ils sont là. Doucement approchons pour entendre.

ANNETTE.

Ah ! c'est l'air qu'on chante au château...
Oh ! cela doit être bien beau.

(Pendant cette ariette le bailli écarte doucement les branches, et passe sa tête à travers.)

LUBIN.

Air :

Du dieu des cœurs
On adore l'empire :
Lui seul avec des fleurs
Enchaîne tout ce qui respire.

ANNETTE.

Tiens, ta belle chanson m'ennuie.
Que veut dire le dieu des cœurs ?
Et des chaînes avec des fleurs ?
Chante-m'en une plus jolie,
Mon cher ami Lubin.

LE BAILLI, à part.

Mon cher ami Lubin !
Ah ! qu'il est heureux, le coquin !

ANNETTE.

Ces chansons du château ne valent pas les nôtres.

LUBIN.

Bon ! à la ville on en chante bien d'autres :
On y parle des pleurs, des craintes, des tourments.
C'est de l'amour, des rivaux, des amants,
Des soupirs, des soupçons, des plaintes,
Des flammes, des ardeurs éteintes.

ANNETTE.

Ne m'aime pas comme à la ville.

LUBIN.

Oh ! non,
Notre amitié vaut mieux.

LE BAILLI, à part.

Ah ! comme ils se regardent !

ANNETTE.

Mais où sont nos troupeaux ?

LUBIN.

Là-bas, dans ce vallon.

ANNETTE.

Je crains...

LUBIN.

Va, va, nos chiens les gardent !
J'y vais voir, j'y vais voir.

ANNETTE.

Sans moi ?...

LUBIN.

Tu te fatiguerais, reste, repose-toi.

SCÈNE V.

ANNETTE, LE BAILLI.

ANNETTE, sans voir le bailli.

Romance.

Lubin, pour me prévenir,
Lit dans ma pensée;
Et de même à le servir
Je suis empressée :
Son intérêt m'est commun,
Mon bien est le nôtre;
Et l'ouvrage que fait l'un
Est toujours pour l'autre.

Avec lui que je suis heureuse!
Aussi l'aimé-je bien.

LE BAILLI, les poings sur les côtés, et secouant la tête.

N'êtes-vous pas honteuse?

ANNETTE.

Ah! vous m'avez fait peur.

LE BAILLI.

Sont-ce là les leçons
Que vous donnait votre défunte mère?
La pauvre femme, hélas!

ANNETTE.

D'où vient votre colère?

LE BAILLI.

Vous a-t-elle ordonné d'écouter les garçons?

ANNETTE.

Oh! jamais cela ne m'arrive.

LE BAILLI.

Ne le croirait-on pas, à sa mine naïve?
Et Lubin, s'il vous plaît, Lubin?

ANNETTE.

Ce n'est pas un garçon.

LE BAILLI.

Quoi donc?

ANNETTE.

C'est mon cousin.

LE BAILLI.

Votre cousin!

ANNETTE.

Cousin, vous dis-je.
Comment donc! cela vous afflige?
Vous avez tort; mais, monsieur le bailli,
Que n'avez-vous une cousine aussi?

LE BAILLI.

Vous ne le quittez pas.

ANNETTE.

Ah! vraiment, je n'ai garde!
Je m'ennuierais sans lui.

LE BAILLI.

Fort bien!
Son entretien vous plaît?

ANNETTE.

Souvent il me regarde,
Et semble me parler, quand même il ne dit rien.

LE BAILLI.

Air : Une faveur, Lisette.

Il vous dit qu'il vous aime?

ANNETTE.

Oui, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Vous lui dites de même?

ANNETTE.

Oui, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Il prend la main, la baise?

ANNETTE.

Oui, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Cela vous rend bien aise?

ANNETTE, avec transport.

Oui, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Sans doute il vous embrasse?

ANNETTE.

Oh! cent fois, mille fois
Dans un jour; et si je l'en crois,
Ce n'est pas assez.

LE BAILLI.

Quelle audace !
Vous me faites pâlir d'effroi.
Comment, Annette, il vous embrasse... ?

ANNETTE.

Eh ! pourquoi pas ? je l'embrasse bien, moi !

LE BAILLI.

Que dites-vous ?... Est-il possible ?...
Vous l'embrassez ?

ANNETTE.

De tout mon cœur.

LE BAILLI.

Ce que vous dites est terrible.

ANNETTE.

Cela ne me fait pas cependant de frayeur.

LE BAILLI.

Allons, avouez tout ; ayez-en le courage.
Qu'accordez-vous encor ?

ANNETTE.

Que peut-on davantage ?

LE BAILLI.

Rien.

ANNETTE.

Ne me trompez pas : j'aurais bien du chagrin
De refuser quelque chose à Lubin.
Lui rendre la pareille est un droit légitime.

LE BAILLI.

Et vous logez ensemble ?

ANNETTE.

Oui, sous le même toit.

LE BAILLI.

Mais jamais cela ne se voit.

ANNETTE.

Eh bien ! venez chez nous, vous le verrez.

LE BAILLI.

Quel crime !

ANNETTE.

Qu'est-ce qu'un crime ?

LE BAILLI.

Et vous le demandez !...
Annette, hélas ! vous vous perdez.

Ariette.

Si par les vents nos champs sont ravagés,
Si par les loups nos moutons sont mangés,
Si le tonnerre tombe et consume nos granges,
Si la grêle détruit l'espoir de nos vendanges,
Nos habitants vous accuseront tous;
Et s'ils meurent de soif, ils s'en prendront à vous.

ANNETTE.

Bon! bon! notre amitié ne fait mal à personne.

LE BAILLI.

Votre amitié... c'est de l'amour!

ANNETTE.

O ciel!

LE BAILLI.

Et cet amour est criminel:
Mais n'appréhendez pas que je vous abandonne.
Pour réparer la faute il n'est qu'un seul moyen:
Annette, je vous aime bien.

ANNETTE.

Oh! vous avez l'âme trop bonne;
Car, moi, je ne vous aime pas.

LE BAILLI.

Épousez-moi pour sortir d'embarras;
Votre conduite alors ne sera plus suspecte:
On vous respectera comme l'on me respecte.

ANNETTE.

On ne jasera plus sur moi?

LE BAILLI.

Non, c'est un fait.

ANNETTE.

Quoi! je verrai Lubin sans que l'on en murmure?

LE BAILLI.

Vous ne le verrez plus: ce serait une injure...

ANNETTE.

Oui da! gardez votre secret.

LE BAILLI.

Air: Un jour dans un vert bocage.

Lubin a la préférence.
Poursuivez,
Et bravez

Mon choix
Et les lois.
Le ciel en prendra vengeance!
Que de maux pour vous je prévois!
Peut-être serez-vous mère.
Des enfants dans la misère,
Comme vous haïs
Dans tout ce pays,
Seront des objets de mépris.
Je vois de pauvres enfants,
Intéressants,
Fort innocents,
Maudire et leur mère et leur père.

ANNETTE.

Ah! monsieur!...

LE BAILLI.

J'ai peur...

ANNETTE.

Mon cœur...

LE BAILLI.

D'horreur...

ANNETTE.

Transi...

LE BAILLI.

Saisi...
Tremblez.

ANNETTE.

Vous me troublez.

LE BAILLI, à part, en s'en allant.

Rendons compte au seigneur de leur témérité,
Employons son autorité.

SCÈNE VI.

ANNETTE.

Je suis confuse? ah! que viens-je d'entendre!
Aux maux qu'il m'a prédits je ne peux rien comprendre.

Ariette.

Pauvre Annette! ah! pauvre Annette!
Quelle douleur secrète
Me frappe et m'inquiète!

Dans les larmes,
Dans les alarmes,
Je vais donc passer mes jours!
Le croirai-je? Ah! tendre mère!
Des enfants dans la misère...
Cette image désespère.
A qui donc avoir recours?
Pauvre Annette! ah! pauvre Annette!
Quelle douleur secrète
Me frappe et m'inquiète!
Quelle atteinte!
Déjà la crainte
Fait couler mes pleurs.
Des enfants dans la misère!
Cette image désespère;
Je cède à mes malheurs.

SCÈNE VII.

ANNETTE, LUBIN.

LUBIN.

Annette, nos troupeaux ne sont point en danger;
Ne songeons plus... Mais qui peut t'affliger?

ANNETTE.

Le bailli sort d'ici; je n'oserais te dire...

LUBIN.

Quoi donc? quoi donc?

ANNETTE.

Nous nous verrons maudire.

LUBIN.

Par qui?

ANNETTE.

Par nos enfants.

LUBIN.

Mais nous n'en avons pas.

ANNETTE.

Le bailli m'a prédit que je serais la mère;
Et c'est toi qui seras le père.

LUBIN.

Père! mère! ah! c'est drôle... Eh bien! est-ce le cas
De te chagriner de la sorte?

ANNETTE.

Comment se pourrait-il ?

LUBIN.

Je n'en sais rien... qu'importe?
Nous aurons des enfants : tant mieux.
Ah ! qu'un petit Lubin rendrait mon cœur joyeux !
Il t'aimerait comme je t'aime :
Tiens, ce serait le trésor à nous deux.
Si c'était une fille, eh bien ! c'est tout de même ;
Douce et gentille comme toi,
C'est encore un trésor à moi.

ANNETTE.

Mais, selon le bailli, ces chers enfants peut-être
Ne voudront plus nous reconnaître.

LUBIN.

Ils nous reconnaîtront ; va, ces pauvres enfants
Ressembleront à nous, seront d'honnêtes gens ;
Ils suivront nos leçons. N'aimais-tu pas ta mère?

ANNETTE.

Ah ! oui, Lubin.

LUBIN.

Et moi, comme j'aimais mon père !
Ah ! que n'est-il encor !

ANNETTE.

Comme on s'aimait chez nous !

LUBIN.

Est-on de bonne race, il faut que l'on en tienne :
Rien n'est plus naturel. Eh ! par la ventredienne,
Les moutons ne font pas des loups.
Ce vilain bailli t'en impose.

ANNETTE, en sanglotant.

Il dit... qu'on va nous faire affront ;
Il dit... que nous serons la cause
Que dans ce pays-ci les vignes gèleront.

LUBIN.

Nous ne gèlerons pas, nous ; cela me console.

ANNETTE.

Si je l'en crois sur sa parole,
Il trouve affreux tout ce que nous disons.
Lorsque nous cherchons à nous plaire,
Ce sont des amitiés que nous comptons nous faire :

Eh bien! tiens, c'est l'amour que tous deux nous faisons.

LUBIN.

L'amour!

ANNETTE.

Va, laisse-moi, je ne suis plus tranquille :
Nous nous aimons comme à la ville :
L'amour fera notre tourment.
Je t'aime, et je voudrais t'en faire des reproches ;
Je tremble dès que tu m'approches :
Je t'ai cru mon ami, tu n'es que mon amant.

Air : Il est donc vrai, Lucile.

Jeune et novice encore,
J'aime de bonne foi ;
Cet amour que j'ignore
Est venu malgré moi :
Je ne savais pas même
Son nom jusqu'à ce jour.
Hélas! dès que l'on aime,
On a donc de l'amour?

Ta voix seule me touche
Par un charme flatteur ;
Chaque mot de ta bouche
Passe jusqu'en mon cœur ;
Loin de toi, ta bergère
N'aurait pas un beau jour :
Hélas! comment donc faire
Pour n'avoir point d'amour?

Des fleurs que tu me cueilles
Je me pare au matin ;
Le soir, tu les effeuilles
Pour parfumer mon sein.
Ton soin est de me plaire ;
C'est le mien chaque jour :
Hélas! comment donc faire
Pour n'avoir point d'amour?

LUBIN.

Notre amitié, ma chère, est bonne :
Tenons-nous-y.

ANNETTE.

Mais, en effet,

Lubin, quel mal avons-nous fait?

LUBIN.

Air : Je vous trouve plus belle.

Le cœur de mon Annette
Et le mien ne font qu'un :
Moutons, chien et houlette,
Chez nous tout est commun.

ANNETTE.

Eh mais! oui da,
Comment peut-on trouver du mal à ça?

Ensemble.

Oh! nenni da,
On ne peut pas trouver du mal à çà.

LUBIN.

Tes lèvres demi-closes
Respirent un air frais;
Croyant sentir des roses,
Je m'approche tout près.
Eh mais! etc.

Une abeille farouche
Un jour piqua ta main.

ANNETTE.

Un baiser de ta bouche
En fut le médecin.
Eh mais! etc.

LUBIN.

Tu te sens à la gêne,
Le soir, dans ton corset;
Moi, te voyant en peine,
Je défais ton lacet.
Eh mais! etc.

Quelquefois tu sommeilles
Doucement dans mes bras.

ANNETTE.

Quelquefois tu m'éveilles,
Mais je ne m'en plains pas.
Eh mais! etc.

Mais voilà tout pourtant : il dit que c'est un crime.
Est-il donc vrai, Lubin?

LUBIN.

Cesse de t'alarmer :

C'est un mal de haïr, c'est un bien que d'aimer.

ANNETTE.

Pour rendre l'amour légitime,
Il faut qu'on se marie.

LUBIN.

Eh bien!
Marions-nous.

ANNETTE.

Comment faut-il s'y prendre?

LUBIN.

Comment? Ma foi, je n'en sais rien;
Le bailli pourra nous l'apprendre.

ANNETTE.

N'y compte pas : c'est lui qui prétend m'épouser.

LUBIN.

C'est donc pour lui qu'il ose proposer...

ANNETTE.

Le voilà : je suis tout en transe.

LUBIN.

A son aspect je me sens en fureur,
Et je vais lui parler...

ANNETTE.

Oui, mais avec douceur :
Je l'exige de toi.

LUBIN.

Soit.

ANNETTE.

Je fuis sa présence.
(Elle rentre dans la cabane.)

SCÈNE VIII.

LE BAILLI, LUBIN, ANNETTE, dans la cabane.

LUBIN.

Holà! hé! monsieur le bailli,
C'est donc vous, c'est donc vous qui chagrinez Annette,
Et qui lui défendez de m'aimer?

LE BAILLI.

Est-ce ainsi
Que tu m'oses parler?

LUBIN.

Annette s'inquiète.

(Il regarde Annette, qui lui fait signe de ne point se fâcher.)

Elle pleure... Morgué!... si je n'étais poli...

LE BAILLI.

Tu perds cette jeune innocente.

LUBIN.

Moi, je la perds! oh! que nenni.
Je saurai la trouver.

LE BAILLI, à part.

Je crois qu'il me plaisante.

(Haut.)

Malheureux!

LUBIN.

Malheureux vous-même! vraiment oui!

LE BAILLI.

Air : Tout de fil en aiguille.

Ton amour te prépare
Le plus funeste sort;
Tous deux il vous égare :
Il faut qu'on vous sépare.

LUBIN.

Serait-on si barbare?
J'aimerais mieux la mort.
D'Annette je m'empare.

LE BAILLI.

Tu dois rougir...

LUBIN.

Tarare!
L'innocence la pare.

LE BAILLI.

Tu ravis ce trésor,
Méchant! et dans un temps encor
Où l'honneur est si rare.

LUBIN.

Si j'ai fait quelque tort, je peux le réparer.
Mariez-nous sans différer.

LE BAILLI.

Vous marier! Eh! que pourriez-vous faire?
Vous êtes pauvres tous les deux;
Vous rendriez vos enfants malheureux.

LUBIN.

Eh! morgué! la nature est une bonne mère;
Nous avons tous part à ses soins.
Quand on sait travailler, on craint peu la misère:
C'est dans le superflu qu'on trouve les besoins.
Mes enfants, après tout, feront comme leur père.
Regardez-moi: n'ai-je pas profité?
Et, ne possédant rien, j'ai l'âme satisfaite.
J'ai du plaisir, de la santé,
Point d'ambition; j'aime Annette,
J'en suis aimé, voilà le principal.

LE BAILLI.

Mais vous vivez sans lois.

LUBIN.

Tant mieux.

LE BAILLI.

Voilà le mal.

LUBIN.

Voilà le bien.

LE BAILLI.

Les lois vous contrarient.

LUBIN.

Toujours des obstacles nouveaux!
Je me moque de tout. Eh! morgué! les oiseaux
N'ont point de lois, et se marient.

LE BAILLI.

Ah! le hardi petit coquin!

LUBIN.

Le mauvais cœur, qui veut que j'abandonne
Ce que j'ai de plus cher!

LE BAILLI.

Comment donc, il raisonne!

LUBIN.

Par la jarni...

LE BAILLI.

Ne fais pas le mutin.
Le seigneur va venir; attends.

LUBIN.

Eh bien! qu'il vienne.
Je ne crains rien. Morgué! si je savais

Comment on se marie... Oh! qu'à cela ne tienne...
Je vivrai comme je vivais.

LE BAILLI.

Je t'empêcherai bien...

LUBIN.

Oh! l'abominable homme!
Voulez-vous nous marier?

LE BAILLI.

Non.

LUBIN.

Non?

LE BAILLI.

Non.

LUBIN.

Il faut que je l'assomme,
Pour lui faire entendre raison.

TRIO.

LUBIN.

Ne m'échauffe pas davantage.

LE BAILLI.

Ne raisonne pas davantage.

LUBIN.

Je me sens là, là, là, là, là,
Certaine rage...

LE BAILLI.

Là, là, là.
Point de tapage,
Car si...

LUBIN.

Jarni...

LE BAILLI.

Quoi...

LUBIN.

Moi...

LE BAILLI.

Viens.

LUBIN.

Tiens.

ANNETTE.

Paix.

LUBIN.

Mais

LE BAILLI.

Car si...

LUBIN.

Jarni !...

Ensemble.

LUBIN. Ne m'échauffe pas davantage.
LE BAILLI. Ne raisonne pas davantage.
ANNETTE. Lubin, Lubin, tu n'es pas sage.
LUBIN. Je sens là, là,
Certaine rage.
LE BAILLI. Là, là, là, là,
Point de tapage.
ANNETTE. Ah! ah! ah! ah!
Je perds courage.

(Annette, apercevant le seigneur, rentre dans le fond de la cabane, et disparaît.)

SCÈNE IX.

LE BAILLI, LUBIN, LE SEIGNEUR.

LE SEIGNEUR.

Qu'est-ce donc? vous voilà tous deux bien en colère !

LUBIN.

Ah! pardon, monseigneur! vous jugerez l'affaire.

LE BAILLI.

Monseigneur...

LE SEIGNEUR.

Permettez qu'il conte ses raisons.
Lubin, voyons ce qui t'agite.

LUBIN.

Monseigneur, j'aime Annette, il veut que je la quitte.
J'aimerais mieux mourir dans les prisons :
Pour nous le monde en serait une,
Si l'on nous séparait tous deux.
Nous ne demandons pour fortune
Que la permission d'être toujours heureux.

LE SEIGNEUR.

Monsieur Lubin, il faut l'être avec bienséance :
Mon devoir est de réprimer
Les désordres et la licence.

LUBIN.

Est-ce un désordre de s'aimer ?
Eh ! qui donc aimera ma petite cousine,
Si ce n'est moi ? Sa mère me l'a dit ;
Et ce radoteur nous prescrit
De ne nous regarder qu'en nous faisant la mine.
Il trouve bien mieux son profit
Entre parents qu'il brouille et qu'il ruine.
Monseigneur, est-il beaucoup mieux,
Est-il plus dans la bienséance,
De se manger le blanc des yeux,
Que de loger ensemble, et s'occuper tous deux
A vivre en bonne intelligence ?
Je m'en rapporte à vous, mon bon seigneur,
A vous, auprès de qui toujours l'équité veille.
Vous n'êtes jamais fier, vous avez un bon cœur,
Vous ne faites le mal que lorsqu'on vous conseille.
Votre bonté nous prévient tous ;
Vous secourez le misérable :
Quand le bailli nous donne au diable,
Nous nous recommandons à vous.

LE SEIGNEUR, souriant.

Je voudrais de bon cœur vous être favorable ;
Mais la loi vous condamne.

LE BAILLI.

Oui, monseigneur dit bien.
On ne peut entre vous former aucun lien.
Les enfants qui te devraient l'être
Te renieraient pour père...

LUBIN.

Oh ! je n'en ai point peur :
Les vôtres vous ont bien reconnu pour le leur.
Ma chère Annette, viens, hâte-toi de paraître :
Tu sauras mieux que moi fléchir un si bon maître.

SCÈNE X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ANNETTE.

ANNETTE, approchant lentement, la tête baissée.

Air :

Laisse-moi.

LUBIN.

Mais pourquoi?

ANNETTE.

Non, non.

LUBIN.

Ma petite, que crains-tu donc?
Monseigneur est sensible et bon.
Il t'aimera,
Nous mariera.

ANNETTE.

Oui da!

ROMANCE.

LE SEIGNEUR.

Sa figure est très-heureuse,
Son air est de bonne foi.

LUBIN.

Viens; son âme est généreuse.
Ne sois donc pas si honteuse;
Annette, redresse-toi.

LE SEIGNEUR.

Ne craignez rien, ma belle enfant;
Parlez-moi vrai.

ANNETTE.

Parle-t-on autrement?

Air: Dans ma cabane obscure.

Monseigneur, Lubin m'aime,
Sauf votre bon plaisir;
Moi, je l'aime de même:
Il fait tout mon désir.
Ensemble, dès l'enfance
Nous étions de loisir;
Nous fîmes connaissance,
Sauf votre bon plaisir.

J'avais perdu ma mère,
Je me sens attendrir;
Lubin perdit son père;
Je l'entendais gémir:
Nous voilà sans famille:
Hélas! que devenir?

Moi surtout, pauvre fille!
Sauf votre bon plaisir.

Le besoin, l'habitude,
Parvint à nous unir;
Et notre unique étude
Fut de nous secourir.
Quel sort était le nôtre!
Nous sûmes l'adoucir:
Nous nous aidons l'un l'autre,
Sauf votre bon plaisir.

LE BAILLI.

La terre sous vos pas ne s'est pas entr'ouverte!...

ANNETTE.

Au contraire, les fleurs semblaient se caresser.

LE BAILLI.

Le soleil à l'instant aurait dû s'éclipser.
Malheureux! vous courez tous deux à votre perte.

DUO.

ANNETTE, LUBIN.

Lorsqu'Annette est avec Lubin,
Il fait le plus beau temps du monde.
Quand je { le / la } vois, il tonne en vain;
Les vents ont beau soulever l'onde.
Quand ses yeux sont contents, je crois le ciel serein,
Et je n'entends jamais le tonnerre qui gronde.

LE SEIGNEUR, s'enflammant pour Annette.

Quelle ingénuité! Je la trouve charmante:
En honneur, elle est ravissante.

LUBIN.

Air: Dodo, l'enfant dormira tantôt..

Monseigneur, vous ne voyez rien:
Quand elle est en habit de fête,
Oh! c'est une grâce, un maintien
Qui vous ferait tourner la tête:
De même en simple négligé,
Si vous saviez... quel plaisir j'ai!

LE SEIGNEUR, avec une espèce de transport.

Qu'elle est, qu'elle est bien!

LUBIN.

Monseigneur, vous ne voyez rien.

(Lubin présente Annette au seigneur, et lui fait faire la révérence.)

LE BAILLI.

Ah! le pendard?

LE SEIGNEUR.

Modérez votre bile.

LUBIN.

Tous ses ajustements sont trop épais, trop forts;
Je veux la faire habiller à la ville:
Les habits qu'on lui fait l'étouffent dans son corps.

LE SEIGNEUR.

Je m'en chargerai, moi: Lubin, je te protége.
Que l'on mène Annette au château.

LUBIN.

Qu'on emmène Annette!

LE BAILLI, à Lubin.

Tout beau!

(au seigneur.)

Oui, monseigneur, usez de votre privilége.

LUBIN.

Monseigneur...

ANNETTE.

Ah! Lubin...

LE SEIGNEUR.

Je fais tout pour le mieux.
Tu peux lui faire tes adieux.
C'en est assez: finissons, qu'on l'emmène.

ANNETTE.

Lubin! Lubin!

LUBIN.

Annette, ah! quelle peine!

(Les gens du seigneur enlèvent Annette.)

SCÈNE XI.

LE SEIGNEUR, LE BAILLI, LUBIN.

LUBIN.

Qu'on m'enferme avec elle.

LE BAILLI.

Arrête.

LE SEIGNEUR.

Calme-toi.

LE BAILLI.

Monsieur Lubin, point de colère.

LE SEIGNEUR.

J'aurai soin de ton sort.

LUBIN.

J'enrage, jarniguoi!
Voyons ce qui me reste à faire.

(Il arrache un bâton de la cabane, et court après Annette, en prenant garde d'être aperçu du seigneur.)

SCÈNE XII.

LE SEIGNEUR, LE BAILLI.

LE BAILLI.

Comme il est insolent! L'exemple est dangereux.
Loger ensemble est un désordre affreux;
C'est une chose épouvantable.

LE SEIGNEUR, à part.

Je serais, comme lui, peut-être aussi coupable.

LE BAILLI.

Je suis de ce canton l'officier principal,
Le bailli, l'avocat, le procureur fiscal,
Et le juge municipal;
De plus, greffier de votre tribunal:
Comme greffier, je me saisis d'Annette;
C'est une preuve du délit.
Que monseigneur me la remette;
Je la confisque à mon profit.

LE SEIGNEUR.

Vous allez sur mes droits!...

LE BAILLI, faisant des révérences.

Ah! monseigneur, si j'ose...

LE SEIGNEUR.

Eh bien?

LE BAILLI.

Je dois vous dire encor...

LE SEIGNEUR.

Plaît-il?

LE BAILLI.

Pardon, si je propose...

LE SEIGNEUR.

Parlez.

LE BAILLI.

Annette est un trésor.

LE SEIGNEUR.

Je le sais.

LE BAILLI.

Je voudrais en faire...

LE SEIGNEUR.

Quoi ?

LE BAILLI.

Ma femme.

LE SEIGNEUR.

Vous ?...

LE BAILLI.

Oui, pour le bien de mon âme.
Je ne me suis encor marié que trois fois,
Et je veux essayer d'un quatrième choix.

LE SEIGNEUR.

Mais elle aime Lubin...

LE BAILLI.

Ce n'est point une affaire.
Tout le passé ne m'inquiète pas :
A l'usage du siècle un mari doit se faire ;
Nous voyons tous les jours des gens moins délicats.

Air :

Mes trois femmes étaient veuves
Lorsque je les épousai :
De tenter d'autres épreuves
Toujours je me proposai ;
Mais ici, comme à la ville,
Où trouver un cœur tout neuf ?
Si j'étais si difficile,
Je resterais longtemps veuf.

LE SEIGNEUR.

Ah ! oui da ! votre zèle est pur et respectable ;
Je vois à présent ce que c'est :
Le crime de Lubin, c'est qu'Annette est aimable.
Nous ne jugeons de tout que par notre intérêt.

SCÈNE XIII.

LE BAILLI, LE SEIGNEUR, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Air : La p'tit' poste de Paris.

Ah! monseigneur, ah! monseigneur,
Tout est chez vous dans la rumeur.
Il faut qu'on sonne le tocsin
Et sur Annette et sur Lubin :
Il faut écrire en tout pays
Par la p'tit' poste de Paris.

Lubin, d'un saut, franchit le mur,
Tombe sur nous, frappe à coup sûr :
Deux de vos gens sont édentés,
Trois de vos chiens sont éreintés,
Votre suisse a le nez cassé.
Et moi le dos tout fracassé.

LE SEIGNEUR.

Comment! avec Lubin Annette a pris la fuite?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monseigneur.

LE BAILLI.

Quel attentat nouveau!

LE SEIGNEUR.

Je vais donner mes ordres au château.
Bailli, vous et mes gens, mettez-vous à la suite.

SCÈNE XIV.

LE BAILLI.

Au diable si j'y vais! ce drôle est trop hardi...
Il vient; décampons au plus vite.
Il se ferait un jeu d'assommer un bailli.

SCÈNE XV.

ANNETTE, LUBIN.

LUBIN, tenant Annette d'une main, et de l'autre jouant du bâton à deux bouts.

Ariette.

Non, non, je ne crains personne;
Je t'environne,

Je t'environne :
Aucun danger ne m'étonne;
Sur moi que le ciel tonne...
Moi, que je t'abandonne !
Non, je ne crains personne ;
Mon sang bouillonne.
Si quelqu'un me raisonne,
D'abord
Je l'étends mort :
L'amour me rend fort.

SCÈNE XVI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE SEIGNEUR, SES GENS, PAYSANS ET PAYSANNES.

LE SEIGNEUR.

Arrête !

LUBIN, laissant tomber son bâton.

Ah ! monseigneur, votre seule présence
Rappelle mon devoir et mon obéissance.
Ah ! disposez, disposez de mon sort ;
J'attends de vous ou la vie ou la mort.

Ariette.

Air : Vous, amants, que j'intéresse.

Monseigneur, voyez mes larmes ;
Je succombe à mes alarmes.
Monseigneur, voyez mes larmes,
Ah ! laissez-vous attendrir.
A ses yeux si j'ai des charmes,
Est-ce lui qu'il faut punir?
Annette aima la première.

LUBIN.

Non ; c'est moi, c'est moi, ma chère.

ANNETTE.

Je voulais en tout lui plaire,
Et mon cœur cherchait le sien.

LUBIN.

Non, non, ma bergère ;
Ton cœur fut le prix du mien.

Ensemble.

Monseigneur, voyez { mes / ses } larmes,

ANNETTE. Je succombe à mes alarmes;
LUBIN. Mettez fin à ses alarmes;
Monseigneur, voyez nos larmes,
ANNETTE. Ah! laissez-vous attendrir.
A ses yeux si j'ai des charmes,
LUBIN. Si Lubin cède à ses charmes,
ANNETTE. Est-ce lui qu'il faut punir?
LUBIN. C'est lui seul qu'il faut punir.

ANNETTE, LUBIN.

Que ta peine me chagrine!

LUBIN, au seigneur.

Mais Annette est ma cousine:
Cette enfant, cette orpheline,
Doit-elle être à l'abandon?
Non, non, etc.

Ensemble.

Monseigneur, etc.

LUBIN.

Ce ne sont point mes jours que je regrette;
Mais, monseigneur, prenez pitié d'Annette:
Elle mourra par amitié pour moi:
Votre bailli la désespère.
Il dit, je ne sais pas pourquoi,
Qu'elle aura des enfants dont je serai le père,
Et qu'ils reprocheront leur naissance à nous deux.

ANNETTE.

Hélas! ils viendraient donc, ces enfants malheureux,
Reprocher leurs jours à leur mère,
Quand je n'y serai plus!... De mes chagrins cuisants
Je me consolerai, s'ils ont la subsistance.
Je mourrais volontiers, quand ces pauvres enfants
N'auraient plus besoin d'assistance.

LE BAILLI, au seigneur.

Mais imposez-leur donc silence.

LE SEIGNEUR, à part.

Avec trouble je les entends.

LUBIN.

Je conviens de mon tort; mais, je vous le répète,

Monseigneur, prenez soin d'Annette :
S'il faut me séparer d'Annette absolument,
Recevez-moi soldat dans votre régiment.
Pour vous avec plaisir j'exposerai ma vie ;
Je ne veux rien de plus : Annette m'est ravie !
Quand il fallait aplanir des chemins,
Piocher, bêcher, et faire des levées,
Enclore vos parcs, vos jardins,
On me voyait toujours le premier aux corvées :
C'était par amitié plutôt que par devoir.
Je ne veux pas m'en prévaloir ;
Mais à votre bonté si j'ai droit de prétendre,
Qu'Annette seule en soit l'objet,
Et j'en sentirai mieux le prix de ce bienfait.
Ah ! monseigneur, daignez m'entendre :
Quand vous voyez des malheureux,
Vous vous intéressez pour eux ;
Vous dites à part vous : Ils sont ce que nous sommes,
Oui, ces pauvres gens sont des hommes.

LE SEIGNEUR, avec une vivacité qui tient du dépit.

Lève-toi, Lubin, lève-toi.
(à part.)
Il m'attendrirait malgré moi.
(au bailli.)
Bailli, notez ce que j'ordonne.

LE BAILLI.

Oui, monseigneur.

ANNETTE.

Ah ! je frissonne !

LUBIN.

Annette, me voilà perdu !

LE BAILLI.

Tu vas être puni ; je m'y suis attendu.

LE SEIGNEUR, regardant Annette et Lubin, et s'attendrissant pour eux.

Notez bien... que je leur pardonne.
Hélas ! pourquoi les désunir ?
Vous pourrez vous aimer sans crime.
Oui, mes enfants, vous allez obtenir
Ce qui rendra votre amour légitime.

LUBIN, ANNETTE.

Ah ! monseigneur !

ANNETTE.

Si nos cœurs...

LUBIN.

Si nos vœux...

LE SEIGNEUR.

Laissez-moi, laissez-moi; votre reconnaissance,
Si j'ai fait envers vous un acte généreux,
M'en ôterait la récompense.
Celui qui donne est plus heureux
Que celui qui reçoit.

ANNETTE, attendrie.

Je sens couler mes larmes.

LUBIN.

Le bon seigneur !

LE BAILLI.

J'enrage !...

LE SEIGNEUR, à part, regardant Annette.

Ah, qu'Annette a de charmes !
Allons, embrassez-vous; j'aurai soin de vous deux.
Du vrai bonheur voilà l'image :
Ils jouissent de tout en vivant simplement.
Gens de cour, venez au village,
Pour connaître le sentiment.

(On danse.)

FIN D'ANNETTE ET LUBIN.

NINETTE A LA COUR,

OU

LE CAPRICE AMOUREUX,

COMÉDIE MÊLÉE D'ARIETTES.

ACTEURS.

ASTOLPHE, roi de Lombardie.
FABRICE, confident d'Astolphe.
ÉMILIE, princesse, amante d'Astolphe.
NINETTE, villageoise.
COLAS, villageois.
DORINE, } suivantes.
CLARICE, }
PAYSANS, PAYSANNES.
CHASSEURS.
FEMMES DE CHAMBRE.
GARDES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une campagne agréable, coupée d'arbres fruitiers, et des cabanes de paysans sur les côtés.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLAS, NINETTE, PAYSANS et PAYSANNES occupés à différents ouvrages, devant leurs portes et dans la campagne.

NINETTE chante en filant au rouet.

Ariette.

Travaillons de bon courage;
La fraîcheur
De cet ombrage,
La douceur
De ce ramage
Nous donne cœur
A l'ouvrage.
Près de l'objet qui m'attendrit
Je file à merveille;
Quand la fatigue m'assoupit,
L'amour me réveille.

Mon ami, je suis ta fiancée,
Et demain tu m'épouseras;

Dans une si douce pensée,
Va travailler, mon cher Colas;
Va, songe, en faisant ton ouvrage,
Que le fruit de tes soins sera bientôt pour moi.
En rêvant à notre ménage,
De mon côté je vais filer pour toi.

COLAS.

Tu veux déjà que je te quitte!
Je n'en ai pas la force; hélas! je suis si bien!
Pour m'encourager, ma petite,
Fais-moi donc un plaisir.

NINETTE.

Hé bien...?

COLAS.

Donne ta main, que je la baise,
Ma chère Ninette.

NINETTE.

Allons, tien,
Baise-la.

COLAS.

Que tu me rends aise!
Oh! tatigué! ça vaut de l'or;
Ça me ragaillardit. J'allons cueillir nos pêchés;
Chante pendant c'temps-là, pour m'animer encor.
Tantôt nous danserons.

NINETTE.

Oui, si tu te dépêches.

(Colas monte sur un arbre, cueille du fruit, qu'il met dans des paniers que des paysans lui tendent, et Ninette continue de filer en chantant.)

Contente,
Je chante
La flamme qui m'enchante;
Aucun bien ne me tente
Sans le cœur de Colas.
Colas
Sur mes pas
Sans cesse
S'empresse :
Les trésors n'ont pas
Plus d'appas.
Dans ce doux asile,
D'un destin tranquille
Gaiement nous suivons le cours
Tandis que je file,
L'amour file nos beaux jours.
Fillettes
Follettes,
N'allez jamais seulettes;
Là-bas, sous ces coudrettes,
On dit qu'il vient des loups;
Prenez garde à vous
Brunettes
Jeunettes,
Venez travailler avec nous.
Dans ce doux asile, etc.

COLAS chante sur l'arbre en continuant de cueillir ses fruits.

Ariette.

Que le nom
De Ninon
Éclate dans ce bocage;
Chantons l'objet mignon
Qui m'engage :
C'est la fleur,
C'est l'honneur
Des filles du village.
Absent
De ma belle un instant,
Mon sort
Est pire que la mort;
Mais sa présence
Me récompense;
Quand je la vois tout mon plaisir commence;
Joyeux et dispos,
J'oublions nos maux;
Je chante à mon tour :
Eh! vive l'amour!
Eh! vive l'amour! eh! vive l'amour!

(On entend des cors de chasse.)

COLAS, sur l'arbre.

Ah! mes amis, notre plaine est couverte
De chiens, de chevaux, de piqueurs :
Ils entront dans la vigne : ah! les maudits chasseurs!
Ces gens ont juré notre perte.
Eh! Pierre? Carle? alerte! alerte!
De l'enclos la porte est ouverte;
Fermez aussi le potager :
Si nous n'y prenons garde, ils vont tout saccager.

NINETTE.

Ce sont les gens du prince, il faut bien qu'on endure.

COLAS, descendu de l'arbre.

Morguenne! ici depuis un mois
On chasse tous les jours; et, pour peu que ça dure,
Nous v'là ruinés. On vient à nous, je crois.
Rentrez, rentrez : morgué! ces malins drilles,
Comme au gibier, faisont la chasse aux filles.

(Ils rentrent tous.)

SCÈNE II.

ASTOLPHE, FABRICE.

ASTOLPHE.

Elle me fuit!...

FABRICE.

Seigneur, vous êtes agité?...

ASTOLPHE.

Je voudrais te cacher le tourment de ma vie.

FABRICE.

Eh! qui peut altérer votre félicité?
Vous voyez sous vos lois fleurir la Lombardie,
Le nom d'Astolphe est gravé dans les cœurs;
Par un hymen heureux la princesse Émilie
Va bientôt combler vos ardeurs :
Ses vertus, ses appas...

ASTOLPHE.

Oui, je lui rends justice,
Je devrais l'adorer; et mon cœur, malgré moi,
Victime de l'amour, peut-être du caprice,
Est prêt à lui manquer de foi.

FABRICE.

Que dites-vous, seigneur?

ASTOLPHE.

L'autre jour, à la chasse,
Je m'égarai dans l'épaisseur du bois :
J'y trouve un jeune objet qui m'aborde avec grâce,
Et s'offre à me guider. La douceur de sa voix
Jusqu'en mon âme s'insinue;
Sous un air de simplicité
Je vois triompher la beauté;
Une modestie ingénue
Augmente ses charmes naissants :
La surprise et l'amour s'emparent de mes sens.

Ariette.

Oui, je l'aime pour jamais :
Rien n'égale ses attraits :
De son teint la fleur naïve,
Toujours fraîche, toujours vive,
Confond les efforts de l'art;
C'est la nature
Simple et pure :
Elle enchante d'un regard.
Dans son cœur est l'innocence,
Dans ses yeux est la candeur;
Sa parure est la décence,
Et son fard est la pudeur.

FABRICE.

Quel est donc cet objet vainqueur?

ASTOLPHE.

C'est une villageoise; et son esprit m'enflamme
Autant que sa beauté.

FABRICE.

Le fait est curieux.

ASTOLPHE.

On m'a dit qu'une vieille dame,

Contrainte par le sort d'habiter en ces lieux,
Et qui vivait comme une pauvre femme,
Avait, par un soin complaisant,
Formé l'esprit de cette belle enfant,
En laissant toujours dans son âme
Une aimable simplicité,
Une franchise honnête, et beaucoup de gaieté.

FABRICE.

Ne craignez-vous point quelque blâme?

ASTOLPHE.

Qu'importe le sang dont on sort?
Une belle est toujours au-dessus de son sort :
L'avantage que l'amour donne
Tient lieu de grandeurs et d'aïeux.
Belles, pour mériter un trône,
Vos titres sont dans vos beaux yeux.
Oui, j'adore Ninette; et cependant ma bouche
N'a point encore osé lui déclarer mon feu.

FABRICE.

Cette petite fille est-elle si farouche?

ASTOLPHE.

Elle me voit sans crainte.

FABRICE.

Oh! quand on craint si peu,
C'est qu'on cherche à se rendre.

ASTOLPHE.

Aux yeux de l'innocence
Il n'est jamais rien de suspect;
Comme elle est sans finesse, elle est sans défiance :
Mais un cœur corrompu frémit à son aspect;
Et si l'Amour la suit, c'est d'un pas circonspect :
Sans connaître l'effet de sa propre puissance,
Elle enchaîne l'audace, et la force au respect.

FABRICE.

Je ne le vois que trop, votre amour est extrême;
Mais que deviennent vos serments?
La princesse bientôt saura vos sentiments.

ASTOLPHE.

Tout ce que tu me dis, je me le dis moi-même;
Va, n'augmente point mon souci;
Pour un instant laisse-moi seul ici.

SCÈNE III.

ASTOLPHE.

Ariette.

Agité
Par la fierté,
Par la tendresse,
Je suis tourmenté
Sans cesse;
De cent traits j'ai l'âme atteinte,
Et je sens mon cœur s'émouvoir
Par la crainte
Et par l'espoir.

Je l'aperçois... quel trouble me saisit?
Sans découvrir mon rang déclarons ma tendresse.

SCÈNE IV.

NINETTE, ASTOLPHE

NINETTE, à part.

Ah! voilà ce monsieur : pour nous il s'intéresse.
Il est ami du prince, à ce qu'il nous a dit.

ASTOLPHE, à part.

Elle se parle.

NINETTE.

Il faudra qu'il nous serve.
Mais laissons-le venir : le voilà qui m'observe.
(Elle chante en faisant semblant de travailler.)

Ariette..

Je vois du plus beau jour
Lever l'aurore;
Je sens au feu de l'Amour
Mon cœur éclore;
Comme un oiseau tout petit,
Qui bat de l'aile,
Et, pour sortir du nid,
S'élance et chancelle :
Il palpite,
Il s'agite,
Il s'excite;
Ah! prendra-t-il l'essor,
Si jeune encor?

Sur ces bosquets charmants
Quand la nuit tombe,
J'entends les gémissements
De la colombe;
Et mon pauvre petit cœur
Aussi soupire,
Pour exprimer l'ardeur
Qui déjà l'inspire.
Il palpite, etc.

Des oiseaux amoureux,
Sous un feuillage,
J'admire en secret les jeux,
Le badinage;
Mon cœur à les imiter
Aussi s'empresse,
Et je le sens sauter,
Sautiller sans cesse.
Il palpite, etc.

ASTOLPHE, en s'approchant.

Je suis surpris de voir tant de gaieté
Dans cet état obscur où votre sort vous place.

NINETTE.

C'est un bonheur que cette obscurité;
D'aucun soin étranger l'esprit ne s'embarrasse.

ASTOLPHE.

Mais quels sont vos plaisirs?

NINETTE.

Libres de nos travaux,
Nous chantons, nous dansons; je vais dans nos campagnes
Courir, cueillir des fleurs, rire avec mes compagnes:
Quand j'ai bien folâtré, je me livre au repos.

ASTOLPHE.

De vos plaisirs les peines sont voisines;
Mille travaux forcés, mille soins fatigants...

NINETTE.

Au milieu des buissons d'épines
Naissent les roses du printemps.

ASTOLPHE.

N'avez-vous jamais vu des gens dans l'opulence?

NINETTE.

Oui, quelquefois: en sont-ils plus contents?
Qui ne désire rien n'est point dans l'indigence.

ASTOLPHE.

On veut vous procurer le sort le plus heureux;
Vous n'aurez qu'à former des vœux:
Vous aurez des valets, des pages,
Des bijoux, de beaux équipages.

NINETTE.

Eh! monsieur, qui me donnera
Toutes ces belles choses-là?

ASTOLPHE.

Hélas! quelqu'un qui vous adore,
Et qui n'a point osé vous en instruire encore.

Ariette.

Un doux penchant m'entraîne,
Le tendre amour m'enchaîne;
Par vos attraits
Mon cœur se donne,
Oui, se donne à vous pour jamais.

Eh quoi! ma flamme vous étonne!
Ninette ignore
L'amour encore!
Elle l'ignore,
Et sait lancer ses traits!...

NINETTE.

Lancer des traits! je vous adore!
Ce sont de trop grands mots pour moi.

ASTOLPHE.

Je vous aime.

NINETTE.

Ah!

Hé bien! voilà parler, cela.
Vous m'aimez?

ASTOLPHE.

D'un amour extrême.

Cet aveu...

NINETTE.

Me fait grand plaisir.

ASTOLPHE.

Quel bonheur!

NINETTE.

De quelqu'un qu'on aime
On doit contenter le désir.
Gardez tous vos trésors, je ne veux qu'une grâce.

ASTOLPHE.

Exigez tout.

NINETTE.

Vous savez que l'on chasse
Tous les jours en ces lieux du matin jusqu'au soir.
Si vous avez quelque pouvoir,
Parlez au prince, afin que l'on nous débarrasse
De tout le train que font ses gens.
Je ne comprends point quelle fièvre
Peut faire ainsi courir les champs;
Pour le plaisir de prendre un lièvre
On ravage quarante arpents:
Voyez...

ASTOLPHE.

Vous serez satisfaite.

NINETTE.

De tout mon cœur je vous dis grand merci:
Surtout ne venez plus ici;
Car votre présence inquiète.

ASTOLPHE.

O ciel! que dites-vous, Ninette?
J'espérais...

NINETTE.

Quoi?

ASTOLPHE.

Vous ne m'aimez donc pas?

NINETTE.

Eh nenni, vraiment; c'est Colas.

ASTOLPHE.

Dieux!

NINETTE.

C'est un garçon du village,
Qui me recherche en mariage.

ASTOLPHE.

Ah! vous n'y pensez point : placez mieux votre amour.
Le sort le plus brillant vous attend à la cour.

NINETTE.

Vous vous moquez de nous; oh! je ne suis point faite
Pour oser paraître en ces lieux.

ASTOLPHE.

Vous enchanterez tous les yeux;
Et les charmes d'une toilette
Rendront votre beauté, s'il se peut, plus parfaite.

NINETTE.

Qu'est-ce qu'une toilette?

ASTOLPHE.

Un trésor précieux,
Dont le sexe, dans tous les âges,
Tire de brillants avantages :
C'est un trône où triomphe l'art,
C'est un autel que l'on érige aux grâces :
C'est là qu'on peut des temps rapprocher les espaces,
Par l'heureux prestige d'un fard
Qui des ans aplanit les traces.
Des couleurs du plaisir on ranime son teint;
Et le pinceau, rival de la nature,
Par une agréable imposture,
Fait éclore la fleur d'un visage enfantin.
Chaque jour on est aussi belle,
D'un air plus triomphant la jeunesse y sourit;
La beauté même s'embellit,
Se fixe, et devient immortelle

NINETTE.

Ce merveilleux embrouille ma cervelle;

Cependant je sens naître un désir curieux :
Si j'avais plus d'attraits Colas m'aimerait mieux.

ASTOLPHE.

Eh bien ! il faut vous satisfaire.

NINETTE.

Oh ! cela ne conviendrait guère ;
Je n'osé.

ASTOLPHE.

Mon respect égale mon ardeur ;
Et sans rien exiger je veux votre bonheur.

Ariette.

Tout va vous rendre hommage ;
Quittez votre village.

NINETTE.

Oui da, oui da.

ASTOLPHE.

Le bonheur vous suivra ;
Mon but est de vous plaire :
Est-ce être téméraire?
Si trop d'ardeur m'accuse,
Votre beauté m'excuse.

NINETTE.

Monsieur, tenez, monsieur,
Je suis confuse, confuse
De tant d'honneur.

ASTOLPHE.

Ninette me refuse !
Elle veut que j'expire.

NINETTE.

Ah ! que dire?
Je fâcherais Colas.

Ensemble.

ASTOLPHE.

Suivez mes pas,
Vous reverrez Colas.

NINETTE.

Je ne veux pas,
Je fâcherais Colas.

ASTOLPHE.

Disposez de mon âme,
Ne craignez point ma flamme ;
Venez, donnez la main.

NINETTE.

Tenez, je crain
Le blâme.

ASTOLPHE.

Que sa pudeur a d'attraits!

NINETTE.

Eh mais... mais... mais... mais... dame!

ASTOLPHE.

Ne craignez point ma flamme.

Ensemble.

NINETTE.

Oh! dame...

Oh! laissez-moi, monsieur, oh, laissez-moi.

ASTOLPHE.

Pourquoi

Avoir tant d'effroi

De moi?

SCÈNE V.

ASTOLPHE, NINETTE COLAS.

COLAS.

Tout beau, tout beau, laissez là ma Ninette.

ASTOLPHE.

C'est donc là ce digne rival?

NINETTE, se mettant devant Colas.

Ah! ne lui faites point de mal.

ASTOLPHE.

Ne craignez rien.

NINETTE, bas, à Colas.

Va-t'en.

COLAS, bas, à Ninette.

Fais toi-même retraite;

Je crains pour toi.

NINETTE, bas, à Colas.

C'est pour toi que je crains.

ASTOLPHE.

Je ne viens point ici vous causer des chagrins.

Que sur son sort rien ne vous inquiète;

Si Colas vous est cher, je deviens son ami.

(A part.)

Que ne puis-je éteindre ma flamme!

COLAS.

On n'est guère ami du mari,

Quand on veut l'être de la femme.

Au diable soit l'amiquié du renard,
Qui viant nous caresser pour croquer la poulette !
Oh ! s'il vous faut une tendre fillette,
Allez la chercher autre part.

NINETTE, bas, à Colas.

Ariette.

Tu nous perdras, Colas ;
Ne souffle pas,
C'est un seigneur.

COLAS, au prince.

Oh ! monseigneur,
Je suis vot' sarviteur ;
Ninette a votre cœur :

C'est pour nous bian d'l'honneur,
C'est bian d'l'honneur.
(A part.)
Va-t'en au diable !
Ce coup m'accable.
Va-t'en au diable,
Chien d'suborneur !

ASTOLPHE.

Colas a de l'humeur.

COLAS.

Non, monseigneur.
(A part.)
Oh ! si j'n'avions point peur !
Mais j'craignons queuqu' malheur.

ASTOLPHE.

Colas a de l'humeur.

COLAS.

Non, monseigneur ;
Je suis vot' sarviteur,
Très-humble sarviteur.
Ninette a votre cœur,

C'est pour nous bian d'l'honneur.
(A part.)
Va-t'en au diable, etc.

Ensemble.

NINETTE.

Sois plus traitable,
Sois plus traitable ;
C'est un seigneur :
Plus de douceur ;
C'est un seigneur.

COLAS.

Qu'il aille au diable !
Va-t'en au diable,
Chien d'suborneur,
Chien d'suborneur,
Chien d'suborneur !

ASTOLPHE.

Je comptais recevoir le prix de ma tendresse ;
L'heureux Colas vous intéresse :
Puisse-t il mieux que moi faire votre bonheur !
Vous me plongez dans la douleur ;
Mais à vos vœux il faut se rendre.
Adieu, réfléchissez sur l'amour le plus tendre ;

Comptez toujours sur mes bienfaits.
Adieu, Ninette, adieu.

SCÈNE VI.

COLAS, NINETTE.

COLAS.

Nous voilà donc en paix.

NINETTE.

Tu l'as traité, mon cher, avec trop de rudesse.
C'est un seigneur rempli de politesse :
Il m'a dit qu'il voulait me mener à la cour.

COLAS.

Et tu voudrais la voir ?

NINETTE.

Pourquoi non ? Oui, sans doute.
C'est, dit-on, le plus beau séjour.
Mais nous irions ensemble.

COLAS.

Écoute :
Il cherche à te tromper ; ton esprit sur ce point
Est encore dans l'ignorance :
Il te parlait d'amour, et ça ne convient point.

NINETTE.

S'il m'aime, c'est sans espérance :
Les messieurs de la cour sont trop bien élevés
Pour entreprendre rien contre la bienséance.

COLAS.

Oui, ce sont ces gens-là... tu les as bien trouvés.
Tu ne sais pas leur manigance :
Si tu parmets que ces messieux
Viennent te faire les doux yeux,
Leurs ruses me pardront : ils sont dans l'opulence ;
Moi je n'ai rien : qui prendrait ma défense ?
Qui parlerait pour Colas ?

NINETTE.

C'est mon cœur.
Ici connaît-on l'inconstance ?
Je prêterais l'oreille à leur ardeur
Pour en rire avec toi ; va, sois en assurance.

Ariette.

En tourbillon
Un papillon
Vole sur la fleurette;
Mais si quelqu'un le guette,
Sur lui se jette,
Il a bientôt fait retraite,
Et plus loin, sans danger,
Va voltiger;
Quand on est prêt à l'attraper,
Il sait toujours vous échapper.
En tourbillon
Un papillon
Vole sur la fleurette;
Mais si quelqu'un le guette,
Sur lui se jette,
Il fait aussitôt retraite,
Et plus loin, sans différer,
Va folâtrer.
Il sait tromper
Qui croit l'attraper.
De fleur en fleur il semble attendre:
Subtilement on veut le prendre;
Pas à pas on va sans bruit;
Et dans l'instant il fuit.

Sans craindre aucune ruse,
De même je m'amuse,
Sans danger je m'amuse; [dre,
Si quelqu'un cherche à me surpren-
Je sais comme il faut s'en défendre.
De loin je vois venir;
Et quand on croit me tenir,
Zeste, j'échappe, et je m'amuse,
Sans craindre aucune ruse;
Si l'on pense à me surprendre,
C'est un peu trop se méprendre;
Je garde avec gaieté
Ma liberté.

Ninette en tourbillon,
Comme un papillon,
Badine et suit son humeur follette.
Si quelqu'un guette
Ninette,
Elle a bientôt fait retraite.
On a tort d'espérer;
Oui, sans cesser de folâtrer,
De voltiger, de folâtrer,
Je sais tromper
Qui croit m'attraper.
Pour me séduire
Rien ne m'attire;
L'on a beau dire,
Dans son martyre :
Pour vous j'expire,
Mes chers amours;
Je fuis et je ris toujours.

COLAS.

Oh! tout cela, morguenne! est bel et bon;
Mais n'v'là-t'il pas encor qu'il te regarde!
Puisqu'il n'est pas parti, rentre dans la maison.
A toi je devons prendre garde.
Demain tu s'ras ma femme. Allons, point de façon,
Faut rentrer.

NINETTE.

Cette défiance
Devient pour Ninette une offense.

COLAS.

Lorsque le péril presse, on n'entend plus raison.

(Colas la tire par le bras pour la faire rentrer.)

NINETTE.

Ariette.

Ahi! ahi! il m'a fait grand mal,
Le brutal! le brutal!

COLAS.

Oui, je vous ai fait grand mal.

NINETTE.

Le seigneur vient ici;
Ahi! ahi! puisqu'on me traite ainsi,
Je vais me plaindre, de ce pas.

COLAS.

Ninon.

NINETTE.

Non, non.

COLAS.

Morgué, quel embarras!
Ninon,
J'te d'mand' pardon.

NINETTE.

Non, non.
Point de pardon.
Ahi! ahi! il m'a fait grand mal.

SCÈNE VII.

COLAS, NINETTE, ASTOLPHE, FABRICE.

ASTOLPHE.

(Suite de l'ariette.)

Qu'avez-vous?

NINETTE.

Le brutal!
Ah! qu'il m'a fait grand mal!
Ahi! ahi!

COLAS.

Ah! j'ai bien du guignon.

ASTOLPHE.

O dieux! qu'avez-vous donc?

NINETTE.

Monseigneur, c'est Colas — Hélas ! hélas !
Qui m'a m'a m'a démis le bras. — Oui, tu me le paieras.
Hélas ! hélas ! — Ahi ! ahi ! ahi ! ahi ! le bras !
(A Colas.)
Tu t'en repentiras.

ASTOLPHE.

Je suis surpris de son audace.

COLAS.

Oh ! tenez, monseigneur; de grâce...

ASTOLPHE.

Est-ce là ce tendre Colas ?

COLAS.

Morgué ! mon intérêt m'y force.
Ne mettez pas le doigt entre l'abre et l'écorce;
Cela ne vous regarde pas;
Et tout franc...

FABRICE.

Doucement; c'est le prince.

COLAS.

Qu'entends-je ?
Le prince !

NINETTE.

Vous, le prince ?

ASTOLPHE.

Oui, qui brûle pour vous.
De mes feux méprisés votre Colas me venge :
Est-il fait pour jouir du bonheur le plus doux ?
En vous cachant mon rang, je cherchais l'avantage
D'être aimé pour moi seul. Un autre vous engage;
Vous m'avez ôté tout espoir :
A tous les biens que vous pourriez avoir
Vous préférez un obscur esclavage :
Pour vous en préserver j'use de mon pouvoir.
Venez.

COLAS.

Mon prince... Ah ! monseigneur... J'enrage !

ASTOLPHE.

Venez, Ninette, embellissez ma cour;
Vous régnerez dans ce séjour :
C'est le centre du goût, de la délicatesse,
Des égards, de la politesse;
On préviendra vos vœux par mille soins flatteurs :
C'est là que la beauté, dans tous ses avantages,

Avec le souverain partage les hommages
Et le tribut de tous les cœurs.

NINETTE.

Colas, cela l'apprend à vivre.

COLAS.

Ma chère Ninon ! mon amour !
Mon cœur !...

ASTOLPHE.

Consentez à me suivre.

COLAS, à Ninette.

Pourrais-tu me jouer ce tour... ?

NINETTE.

Oui, j'y consens. Colas pourra connaître
Un peu mieux le prix de mon cœur.
(A part.)
Sans lui manquer de foi, je veux lui faire peur.

COLAS.

Oh ! jarnigué ! rien n'est pus traître !..

NINETTE.

Ariette.

Colas, je renonce au village :
La cour me convient davantage ;
Chacun viendra me rendre hom-
Cherche une paysanne, [mage.
Pour vivre en ta cabane ;
Colas, pour toi, Ninette
N'est point faite.
J aurai de beaux équipages,
Grands laquais et petits pages ;
J'aurai des fontanges,
Des jupes à franges,
De belles dentelles,
Des modes nouvelles ;
Et puis de la frisure,
L'horloge à la ceinture.
Dans cette retraite
C'est trop m'avilir ;
Une toilette
Va m'embellir.
Ah ! quel plaisir
Vient déjà me saisir !
Toi, dans ces lieux
Tu resteras ;
Loin de mes yeux
Tu pesteras :
Adieu, je m'en vais, Colas.
Adieu, Colas.

Oui, oui, je renonce au village,
La cour me convient davantage ;
Un prince va me rendre hommage.
Enrage ! enrage !
Chacun dira : « Tredame !
« Voyez la belle dame.
« Ah ! quelle gentillesse !
« Ah ! quel air de noblesse !
« Comme elle a bonne grâce !
« Rangez-vous, qu'elle passe ;
« Faites de l'espace,
« Que madame passe. »
Et moi, d'un air honnête,
En balançant la tête,
Je passerai,
Je saluerai,

Et je me rengorgerai.
Quelque jour tu viendras;
Tu verras,
Tu verras
Sans cesse
La presse
Arrêtera tes pas,
Et de loin tu diras :
« Ah! princesse! princesse! »
En t'inclinant bien bas,
« Protégez Colas,
« Ne l'oubliez pas. »
Adieu, pauvre Colas.

SCÈNE VIII.

COLAS, FABRICE.

COLAS.

Je suis pétrifié : ce coup me désespère.
Ah malheureux, c'est fait de moi.
Pauvre Colas, que vas-tu faire?
Ninette a pu trahir sa foi!...

Ariette.

Aurait-on cru cela d'elle?
L'infidèle!
Suivons ses pas.

FABRICE.

Tout beau, Colas!

(Il se présente plusieurs chasseurs qui s'opposent à Colas.)

COLAS.

Palsangué! Eh! messieurs, je vous en prie,
Ne m'arrêtez!... Laissez, laissez-moi.
Ah! c'est trop de barbarie!

FABRICE.

Colas, calme-toi.

COLAS.

Allons, gare! gare! rangez-vous Ventregué! craignez mon courroux.
Tous; Morgué! morgué! j'enrage!...

FABRICE.

Tout doux :
Fais moins de tapage.

COLAS.

Je suis presque son époux.

FABRICE.

Il faut te faire à l'usage :
On rit d'un époux jaloux.

COLAS.

Finissons ce badinage.

FABRICE.

Qu'il est bien de son village ! L'époux souffre, et ne dit rien ;
A la ville, Et pour son bien,
Plus docile, Il fait bien.

COLAS.

Sans Ninette puis-je vivre ? Ah ! c'est trop de barbarie !
Morgué ! laissez-moi la suivre ; A genoux je vous en prie.
Rangez-vous donc.

FABRICE.

Non, non, non, non.

COLAS.

Que le diable vous emporte,
Pour en user de la sorte !

FABRICE.

Vaine fureur !

COLAS.

Hélas ! ma pauvre Ninette,
La cour te rendra coquette.

FABRICE.

Va, c'est une affaire faite.

COLAS.

Quel crève-cœur !
Ninette... ah ! quel malheur !
Ninette, je meurs de douleur :
Ah ! quel malheur !

(Les chasseurs, après avoir éloigné Colas, forment une danse qui finit l'acte.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un appartement du palais d'Astolphe.

SCÈNE PREMIÈRE.

NINETTE, suivie de DORINE, CLARICE, et autres FEMMES DE CHAMBRE, portant chacune quelques ustensiles de toilette.

NINETTE, en habit de cour.

Ariette.

Ah ! quelle gêne !
C'est trop de peine.
Cet équipage m'entraîne[1].

DORINE.

Mais c'est la mode :
Suivez, suivez-la.

NINETTE.

Cessez, cela me lasse ;
Laissez, laissez, de grâce,
Laissez-moi donc là.

DORINE.

Que j'accommode
Ce ruban-là.

NINETTE.

Qu'elle est incommode !
Laissez-moi donc là.
C'est trop de peine ;
C'est trop de gêne :
Cette parure
Me met à la torture :
Cette parure,
Ah !
M'étouffera.
Laissez,
Cela me lasse ;
Cessez,
Cessez, de grâce ;
Laissez-moi donc là.

DORINE.

Mais c'est la mode,
Suivez, suivez-la.

NINETTE.

Qu'elle est incommode !
Mais, mais, mais, laissez-moi donc là.

[1] L'auteur a voulu dire : Cet équipage *me gêne*, *m'embarrasse*, *m'accable de son poids.*

DORINE.

Du moins, que madame permette...

NINETTE.

Je ne suis point madame, on m'appelle Ninette.

DORINE.

Un peu de rouge encore.

NINETTE.

Encor me barbouiller!...
Tenez, nous allons nous brouiller.

CLARICE.

Il faut donc serrer la toilette?

NINETTE.

Qu'appelez-vous? quoi! ce confus amas?
C'est donc là ce trésor dont on fait tant de cas,
Et qui me rendra si gentille?

CLARICE.

Voilà vos diamants.

NINETTE.

Comme tout cela brille!
Mais j'aperçois des fleurs : elles ne sentent rien.
(Elle laisse tomber les diamants, et passe par-dessus pour aller prendre les fleurs.)

DORINE.

L'art sait imiter la nature.

NINETTE.

Déjà je m'aperçois, à vous parler sans fard,
Qu'ici l'on ne doit rien qu'à l'art :
La beauté n'est qu'une peinture;
Jusqu'aux fleurs, tout est imposture.
(Elle jette le bouquet, voyant qu'il est de fleurs artificielles.)

DORINE.

Vous allez de cet art connaître le pouvoir.
Que l'on approche le miroir.
(On lui présente un miroir.)

NINETTE.

Que vois-je? C'est là moi...?

DORINE.

Vous-même.

NINETTE.

Cela ne se peut pas! Ma surprise est extrême!
Cela fait peur... Je ne puis concevoir...

Comment! cela me représente!
Eh! mais oui da; je suis assez plaisante.

Ariette.

Ah! comme me voilà! Voyez comme il balance!
Ah! ah! ah! ah! Rien n'est si drôle que cela.
Ah! comme me voilà! Des deux côtés une anse:
Il faut marcher en cadence Ah! comme Colas en rira!
Pour porter ce fardeau-là. Ah! ah! ah! ah!

DORINE.

Il faut prendre un air d'importance,
Et cela très-bien vous siéra.

NINETTE.

Mais moi qui toujours saute et danse, Ah! ah! ah! ah!
Cet attirail me gêna: Des deux côtés une anse:
Voyez comme il balance! Ah! comme Colas en rira!
Rien n'est si drôle que cela.

SCÈNE II.

NINETTE, FABRICE, DORINE, CLARICE, FEMMES DE CHAMBRE.

FABRICE.

Je n'ai rien vu de plus aimable.

NINETTE.

Oh! monsieur, ne vous moquez pas.

FABRICE, à Dorine.

Quel air gauche!

NINETTE.

Hem! que dites-vous tout bas?

FABRICE.

Que nous vous trouvons adorable,
Que rien n'égale vos appas.

CLARICE.

Tout sentira le pouvoir de vos charmes.

NINETTE.

Comment?

CLARICE.

Il faut savoir se servir de ses armes.

FABRICE.

Il est encore un plus grand art,
Et le cœur doit avoir son fard;
A la cour la grande science
Est de voiler ce que l'on pense.

De la politesse toujours :
La haine n'y paraît qu'en masque de velours.

NINETTE.

Oh ! je ne veux plus rien entendre :
Fi donc ! vous me faites frémir.
La haine !

(Elle fait quelques pas pour s'en aller.)

DORINE.

Un éventail ! Madame va sortir.

(Clarice lui présente un éventail ; Ninette lui fait une révérence, et salue ses autres femmes de chambre, par gradation.)

SCÈNE III.

FABRICE, NINETTE.

NINETTE, présentant l'éventail à Fabrice.

A quoi cela sert-il ?

FABRICE.

Oh ! je vais vous l'apprendre.

NINETTE.

Voyons.

FABRICE.

Pour la décence et pour la volupté,
C'est le meuble le plus utile :
Sur les yeux ce rempart fragile
A la pudeur semble donner asile,
Et sert la curiosité.
En glissant un regard entre ses intervalles,
D'un coup d'œil juste on peut, en sûreté,
Observer un amant, critiquer des rivales ;
On peut, par son secours, en jouant la pudeur,
Tout examiner, tout entendre,
Rire de tout, sans alarmer l'honneur.
Son exercice est ce qu'il faut apprendre :
Son bruit sait exprimer le dépit, la fureur ;
Son mouvement léger, un sentiment plus tendre.
L'éventail sert souvent de signal à l'amour,
Met un beau bras dans tout son jour,
Donne un maintien, quand on sait prendre
Des airs aisés et naturels
Qui tiennent lieu de talents plus réels ;
Enfin, entre les mains d'une femme jolie,

C'est le sceptre de la folie
Qui commande à tous les mortels.

NINETTE.

Cet exercice est un peu difficile;
Mais allons voir la cour.

FABRICE.

Doucement, doucement.
Vous vous trouvez ici dans un autre élément;
Je dois vous éclairer.

NINETTE.

Cela m'est inutile;
Et s'il faut parler franchement...

FABRICE.

Mettez dans vos accents plus de délicatesse.
Entre nous, votre ton est un peu villageois;
Vous prononcez trop bien. Il faut dans votre voix
Plus de lenteur et de mollesse.

NINETTE.

Faut-il grasseyer?

FABRICE.

Quelquefois
Cela ne sied pas mal.

NINETTE.

Vous en donnez l'exemple.
Oh! tenez, monsieur l'officier,
Vous allez très-fort m'ennuyer;
Je le sens, plus je vous contemple.

FABRICE.

Eh bien! cela ne se dit pas.

NINETTE.

Pourquoi non, puisque je le pense?

FABRICE.

Vous le pensez : d'accord; mais, en ce cas,
On peut le faire entendre avec plus de décence.

NINETTE.

Eh comment?

FABRICE.

Au besoin l'on a quelque vapeur :
Par ce secret on congédie
Les ennuyeux avec douceur.

NINETTE.

Oh! mon cher monsieur, je vous prie,
Montrez-moi ce secret.

FABRICE.

Pourquoi ?

NINETTE.

Pour vous congédier.

FABRICE.

Oui, mais écoutez-moi :
Les vapeurs ont encore un plus doux avantage,
Et l'on peut s'en servir pour un meilleur usage.
Je veux vous expliquer...

NINETTE.

Moi, je ne le veux pas.

FABRICE.

Eh mais...

NINETTE.

Pour le présent je veux être impolie.
Allez-vous-en.

FABRICE.

Mais...

NINETTE.

Si tu ne t'en vas...
Ah! mon prince, venez, venez, je vous supplie;
Qu'on le renvoie.

SCÈNE IV.

NINETTE, ASTOLPHE.

ASTOLPHE, à Fabrice.

Éloignez-vous.
(à Ninette.)
Qui peut exciter ce courroux ?

NINETTE.

Ah! mon prince, c'est qu'il m'ennuie.

ASTOLPHE.

Vous avez de l'humeur ?

NINETTE.

Oui; je n'en aurais pas
Si je voyais ici Colas.
Vous m'aviez promis...

ASTOLPHE.

Quoi! vous y pensez encore ?
Souvenez-vous qu'un prince vous adore :
Laissez-lui du moins quelque espoir,
Et songez qu'il pourrait user de son pouvoir.

NINETTE

Ariette.

Donnez-moi deux cœurs
Par votre pouvoir suprême,
Donnez-moi deux cœurs;
Et s'il faut que je vous aime,
Vous serez aimé de même.
Je n'ai qu'une âme, [âme...
C'est pour Colas; je n'ai qu'une
Qui ne peut partager sa flamme.

ASTOLPHE.

Seul il règne sur votre âme...?

NINETTE.

Je n'ai qu'une âme.

ASTOLPHE.

Et vous méprisez ma flamme...?

Ensemble.

NINETTE. ASTOLPHE.

Toujours fidèle à mes ardeurs. Rien n'est égal à mes ardeurs.

NINETTE. ASTOLPHE.

Donnez-moi deux cœurs. Ah! que ne suis-je aimé de même!

ASTOLPHE.

Vous allez voir Colas : j'espère qu'en ce jour
Vous mettrez entre nous un peu de différence.
Je ne veux qu'à force d'amour
Lui disputer la préférence.
(A Fabrice, montrant Ninette.)
Qu'on étale à ses yeux la pompe de ma cour.
(A Ninette.)
Souffrez qu'il vous conduise. Ah! je vois la princesse :
Évitons-la : je crains d'alarmer sa tendresse.

SCÈNE V.

ÉMILIE, CLARICE.

ÉMILIE.

Il s'éloigne de moi. Que ne puis-je douter...

CLARICE.

Ah! cessez de vous tourmenter!

ÉMILIE.

Hélas! chez la plupart des femmes,
L'infidélité d'un amant
Blesse la vanité plus que le sentiment.
Trop souvent l'amour-propre est le lien des âmes;
Mais la plus pure et la plus tendre ardeur
Est le seul intérêt qui conduise mon cœur.

CLARICE.

Le prince, croyez-moi connaît votre tendresse :
Il y répond.

ÉMILIE.

Tu voudrais me calmer :
Trop aisément peut-être ai-je pu m'alarmer :
Examine leurs pas, si mon sort t'intéresse.

SCÈNE VI.

CLARICE.

Ariette.

Viens, espoir enchanteur,
Viens consoler mon cœur ;
D'un sort plein de douceur
Peins-moi l'image.
Viens, espoir enchanteur,
Viens consoler mon cœur.
Promets-moi le bonheur
D'enchaîner mon vainqueur,
De fixer son ardeur
Trop volage ;
Viens me tracer l'image
Du plus parfait hommage
Promets-moi l'avantage
De fixer un volage.
Espoir flatteur,
Viens consoler mon cœur.

Mais quel est cet objet qu'ici le prince amène ?
C'est cette villageoise. Il faut les observer.
Ah ! que l'amour fait éprouver
De transports différents à mon âme incertaine !

SCÈNE VII.

ASTOLPHE, NINETTE.

ASTOLPHE.

Hé bien ! que pensez vous à présent de la cour ?
N'a-t-elle pas de quoi vous plaire ?

NINETTE.

Des merveilles c'est le séjour.
Tout change ici de caractère :
Les hommes y sont différents.
Je viens de rencontrer le seigneur d'un village
De notre voisinage ;
Ce gentillâtre altier, qui sur les paysans
Roulait les yeux, levait la canne,
Dans la foule des courtisans

Ici s'abaisse, et fait la cane [1].
Pourquoi sont-ils si complaisants,
Tous ces maîtres si fiers qu'au village on redoute?
La cour, en les changeant, les rend-elle meilleurs?
Non : s'ils font bien ici, sans doute
C'est pour avoir le droit de faire mal ailleurs.

ASTOLPHE.

Avec plaisir je vous écoute.

NINETTE.

J'ai vu de toutes parts de beaux petits objets
A talons rouges, en plumets :
Ne sont-ce pas des femmes en épées?
J'ai vu trotter aussi de gentilles poupées,
Qui portent des petits collets.
Ah! que de plaisants personnages!
Crainte de déranger l'ordre de leurs visages
Ils parlent tous comme des flageolets.
Tu, tu, tu, tu. Dans nos villages,
Nous n'avons jamais vu de ces colifichets.
Et puis j'ai vu de graves freluquets
Qui prenaient un air d'importance;
Et de jolis vieillards coquets
Qui semblaient marcher en cadence.
L'un d'eux, pour me voir de plus près,
Jusque sous mon menton s'approche,
En tirant un œil de sa poche :
« C'est un bijou, c'est un ange. Eh! mais, mais... »

ASTOLPHE.

Chacun avec ardeur vous a fait politesse.

NINETTE.

Oui, oui.

ASTOLPHE.

Comment? vous en a-t-on manqué?

NINETTE.

Oh, tout en me faisant caresse,
De moi l'on s'est très-bien moqué.
Chacun tout bas lâchait sa raillerie;
J'entendais tout : « Remarquez, je vous prie
« Son maintien, sa marche, sa voix.
« Qu'elle a l'embonpoint villageois! »

[1] *Faire la cane* veut dire *manquer de courage, faire le plongeon.*

ASTOLPHE.

Ce n'est qu'une plaisanterie.
Vous les verrez bientôt, plus circonspects,
Ne vous marquer que des respects.
Vous les verrez, pleins d'ardeur et de zèle,
Inventer pour vous des plaisirs,
Dans vos yeux chercher vos désirs :
Je leur servirai de modèle.

SCÈNE VIII.

ÉMILIE, ASTOLPHE, NINETTE.

ÉMILIE.

C'est un triomphe digne d'elle
Je dois rendre moi-même hommage à ses appas.

NINETTE.

Ah! madame, vous voulez rire.

ASTOLPHE.

Princesse...

ÉMILIE.

Ne vous gênez pas;
Si je vous nuis, je me retire.

NINETTE.

Restez; nous n'avons point de secret entre nous.

ASTOLPHE, à Émilie.

Rien ne peut démentir mes sentiments pour vous.

NINETTE.

Le prince a des bontés dont je ne suis pas digne.

ASTOLPHE, bas à Ninette, lui faisant signe de se taire.

Ninette...

NINETTE.

Quoi...

ASTOLPHE, à Émilie.

Madame...

ÉMILIE.

Hé, laissez-la parler.

(à Ninette.)

Hé bien?

NINETTE.

Oh! non : le prince me fait signe.

ASTOLPHE.

Qui, moi?...

ÉMILIE, au prince.

Cessez de vous troubler :
Je ne viens point ici vous traiter de parjure;
Je saurai de mon cœur étouffer le murmure.

NINETTE.

Le prince est donc votre amoureux?

ÉMILIE.

Je m'en flattais.

NINETTE.

Ici l'on a donc l'avantage
De partager son cœur à deux?
C'est encore un plaisant usage.
Le prince m'aime aussi, vraiment :
Il me l'a bien juré.

ÉMILIE, à Ninette.

Ce n'était qu'une feinte;
Ne comptez pas sur la foi d'un amant :
L'honneur l'a dispensé de tenir son serment.

NINETTE.

Allez, n'ayez aucune crainte;
De mon côté, j'aime Colas.

ASTOLPHE, regardant Ninette.

(A Émilie.)

Oui, je le fais venir; ainsi ne croyez pas...

NINETTE, à Astolphe.

Non, laissez-moi plutôt retourner au village;
Je ne veux pas ici demeurer davantage :
Je connais déjà qu'à la cour,
Au faîte des grandeurs, on n'a que des alarmes :
Dans notre champêtre séjour,
Notre pauvreté même a pour nous plus de charmes;
Je dois rendre en partant la paix à votre amour.

Ariette.

Dans nos prairies
Toujours fleuries,
On voit sourire
Un doux zéphire :
Le vent dans la plaine
Suspend son haleine;
Mais il s'excite
Sur les coteaux;
Sans cesse il agite
Les orgueilleux ormeaux :
Il s'irrite :
Sans cesse il agite
Les ormeaux.

Comme nos fleurs
Dans nos asiles,

On voit nos cœurs
Toujours tranquilles;
Mais comme un feuillage
Qu'un vent ravage,
Vos cœurs sont agités,
Vos cœurs sont tourmentés.

Dans nos asiles
Nos cœurs tranquilles
Par les amours sont toujours caressés,
Toujours bercés,
Toujours caressés.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

ASTOLPHE, ÉMILIE.

ASTOLPHE.

Souffrez enfin que je m'explique :
Je croyais que ces paysans,
Par leur simplicité rustique,
Feraient avec nos courtisans
Des contrastes assez plaisants.

ÉMILIE.

Mais vous aimez cette Ninette :
Trop franche pour être discrète,
Elle m'instruit de votre feu.

ASTOLPHE.

A tort vous êtes inquiète;
Je m'amusais, et ce n'était qu'un jeu.

ÉMILIE.

Si vous m'aimez, j'exige un plus sûr témoignage :
Renvoyez Ninette au village.

ASTOLPHE, tendrement.

Ne doutez plus de mon amour :
Je vous jure que je vous aime.

ÉMILIE.

Ce regard me rassure, et me rappelle au jour.
Hélas! j'aide peut-être à me tromper moi-même.

ASTOLPHE. ÉMILIE.

Duo.

Au sein des alarmes,
L'amour a des charmes;
Lorsque dans les larmes,
Il trempe ses armes :
Il perce les cœurs
D'une tendre plainte;
Quand l'âme est atteinte,
Les traits qu'amour lance

Ont plus de puissance,
Sont toujours vainqueurs.

ASTOLPHE.

Allez, je vais songer à dissiper vos craintes.

SCÈNE X.

ASTOLPHE.

Oui, j'ai trop mérité ses plaintes,
Et je dois faire un effort généreux :
Je veux... ô ciel ! sais-je ce que je veux ?

Ariette.

Le nocher, loin du rivage,
Lutte en vain contre l'orage,
Quand il voit régner sur l'onde
La nuit profonde ;
Le vent s'augmente,
Il perd l'espoir ;
Ainsi mon cœur, qu'amour tourmente,
Est agité,
Est emporté
Par son pouvoir.

Le nocher, loin du rivage,
Lutte en vain contre l'orage,
Quand l'onde
Dans la nuit gronde ;
Le vent s'augmente,
Il perd l'espoir ;
Ainsi mon cœur, qu'amour tourmente,
Est agité,
Est emporté
Par son pouvoir.

N'éloignons point Ninette, il y va de ma vie :
Mais tâchons d'apaiser les soupçons d'Émilie.

SCÈNE XI.

COLAS, en habit de courtisan, entre brusquement sur la scène.

Ariette.

Maudite race !
Laissez, de grâce,
Les gens en paix.
Ah ! quel désordre !
Cinquante ferluquets,
Comme autant de roquets
Cherchant à mordre,
Sont contre moi lâchés.
Ah ! si vous m'approchez !...
L'un vient me tirer mon chapiau,
Et l'autre mon mantiau ;
Ils m'ont quasiment écrasé.
Je suis brisé.

Maudite race !
Laissez, de grâce,
Les gens en paix.
Ah ! quel désordre !
Cinquante ferluquets,
Comme autant de roquets,
Cherchant à mordre,
Sur moi sont accourus.

Je n'en puis plus; Pressé,
Je perds haleine : Jeté,
Çà n'est, morguenne, Ballotté,
Ni bian, ni biau. Ils m'ont quasiment écrasé.
Celui-ci tire mon chapiau, Je suis brisé,
Et l'autre mon mantiau. Je suis brisé.
Je suis poussé,

M'a-t-on fait quitter le village
Pour se gausser de moi? Six grands valets maudits,
Malgré mes dents, m'ont mis cet équipage.
Qu'ai-je besoin de tous ces biaux habits?
Il ne me faut rien que Ninette.
On m'est venu chercher pour me la faire voir,
Et je ne la vois point : tout cela m'inquiète.
Veut-on me mettre au désespoir?

SCÈNE XII.

NINETTE, COLAS.

NINETTE.

Je viens parler au prince, afin qu'il me permette
De m'en aller. Mais j'aperçois Colas.

COLAS.

Que me veut cette dame?

NINETTE, à part.

Oh! la bonne aventure!
Colas ne me reconnaît pas,
Avec ma beauté de peinture.

COLAS.

Comme elle me regarde!

NINETTE, à part.

Éprouvons son amour.

(Elle baisse sa coiffe, se couvre le visage de son éventail, et joue cette scène en contrefaisant sa voix et en grasseyant.)

Quel suzet, s'il vous plaît, vous amène à la cour?

COLAS.

J'y viens chercher Ninette.

NINETTE.

Hem! Ninette?

COLAS.

Oui, madame.

Une fille d'honneur, qui doit être ma femme,
Et qui m'a planté là.

NINETTE.

Cela ne convient pas.

COLAS.

Nenni, morgué.

NINETTE.

Mais ce doit être
Le moindre de vos embarras.
Fait comme vous on est touzours le maître
De faire un meilleur çoix.

COLAS.

Mais, chacun vaut son prix.

NINETTE.

Beaucoup vous traiteraient avec moins de mépris,
Et ze vous le dis en amie.

COLAS.

Oh! c'est trop...

NINETTE.

Ze vous veux du bien.

COLAS.

Comment... sans me connaître?

NINETTE.

Oh! cela n'y fait rien :
Vous avez certain air de physionomie...

COLAS.

Madame, en vérité...

NINETTE.

Qui s'annonce très-bien.

COLAS.

Oh! quant à st'égard-là, tredame!...

NINETTE.

Beaucoup de politesse.

COLAS.

Oh! ventregué, madame,
Je ne fais rien que mon devoir :
On sait bien qu'il faut en avoir,
Quand on parle avec une femme.

NINETTE.

Vous êtes zentilhomme?

COLAS.

Oh...!

NINETTE.

Ze m'en aperçois.

COLAS.

Eh mais... un peu.

NINETTE.

Vous êtes bien modeste.

COLAS.

Oui, gentilhomme villageois.

NINETTE.

Oh! vraiment, c'est l'être de reste,
Et vous méritez bien que l'on vous protèze.

COLAS, à part.

Ouais!
Cette dame m'en veut, je crais.

NINETTE.

Oui, vous serez ma créature.

COLAS, à part.

On m'avait bien dit qu'à la cour,
Quand on savait présenter sa figure,
On faisait bien du chemin en un jour.

NINETTE.

Ariette.

Qu'il a de zentillesse!
A vous on s'intéresse;
Si vous cercez ici fortune,
Mon cer enfant, ze vous en promets une.
Mais quelle vapeur importune
(Elle porte la main à sa tête pour se cacher à Colas, qui veut la regarder.)
Soudain vient me saisir!
Daignez me soutenir,
Ze tombe en faiblesse;
Le zour, le zour me blesse.
(En tirant sa coiffe sur son visage.)
Mon cœur, mon cœur me laisse!
Ze vais mourir;
La saleur m'assomme.
(Elle s'évente pour empêcher Colas de l'examiner.)
Ah! le beau petit homme!
Lui seul, lui seul, lui seul peut me guérir,
Oui, lui seul, oui, lui seul peut me guérir.
Ah! ze tombe en faiblesse;

Le zour, le zour me blesse,
Mon cœur, mon cœur me laisse,
Mon cœur me laisse ;
Ze vais mourir :
La saleur m'assomme.
Ah ! le beau petit homme !
Lui seul, lui seul peut me guérir.

Si vous cercez fortune,
Ze vous en promets une.
Mais quelle vapeur vient me saisir !
Daignez me soutenir.
Ah ! la saleur m'assomme !
Ze vais mourir.
Ah ! le beau petit homme !
Lui seul, lui seul, lui seul peut me guérir,
Lui seul, lui seul peut me guérir.

COLAS.

Vous plaît-il que je vous délace ?

NINETTE.

Non, non ; ze me sens mieux.

COLAS.

Que faut-il que je fasse ?
Parlez.

NINETTE.

Il faut m'aimer un peu ;
En rouzissant ze vous en fais l'aveu.
(En regardant à travers les bâtons de son éventail.)
Si vous voulez, votre fortune est faite.

COLAS, à part.

Faisons semblant d'aimer cette coquette.

NINETTE, à part.

Il balance.

COLAS, à part.

Morgué, ça fera de l'éclat.

NINETTE, à part.

Je commence à douter de ton amour, ingrat.

COLAS, à part.

Je ne veux qu'alarmer Ninette,
Et le dépit me la ramènera.

NINETTE, à part.

Voyons jusqu'où la chose ira.

(A Colas.)
Eh bien! consentez-vous à ce que ze propose?
Donnez-moi votre main.

COLAS.

Oh! madame, je n'ose...

NINETTE.

Quoi vous faites l'enfant! Allons.

COLAS.

Morgué, la v'là.

NINETTE, reprenant sa voix naturelle, et rejetant sa coiffe en arrière.

Oh traître! je t'attendais là.
Reconnais ta Ninette.

COLAS.

Oh Ninette!

NINETTE.

Oui, c'est elle.
Est ce ainsi que tu m'es fidèle?

COLAS.

Oh jarnigué! qui pouvait croire ça?

NINETTE.

Ariette.

Une dame
Vous enflamme!
Vous voulez l'avoir pour femme!
Mais vraiment! c'est fort bien fait.

COLAS.

Pour toi seule je m'enflamme,
Je ne veux que toi pour femme.
Ton dépit est sans sujet;
Voici le fait.

NINETTE.

Quoi, ton cœur connaît l'imposture!

COLAS.

Je te jure...

NINETTE.

Peux-tu croire que j'endure
Cette injure?

COLAS.

Oh, je t'assure!...
Oui, je te jure...

NINETTE.

Je saurai venger l'injure.

Ensemble.

NINETTE.
J'agirai comme tu fais;
Je te quitte pour jamais.

COLAS.
Ma Ninon, faisons la paix;
Tu ne te plaindras jamais.

NINETTE.
Une dame...

COLAS.
Laisse-moi dire.

COLAS.
Sur mon âme...

NINETTE.
Il prend goût à la noblesse.

NINETTE.
Vous enflamme!

COLAS.
Je vais t'instruire;
Oui, crois-moi,
Je n'aime rien rien, que toi.

COLAS.
Sur mon âme...

NINETTE.
La richesse...

NINETTE.
Ah! parjure!

COLAS.
Je t'assure...

COLAS.
Cesse ta plainte.

NINETTE.
Intéresse.

NINETTE.
Quelle injure!

COLAS.
Je te jure...

COLAS.
C'est une feinte.

NINETTE.
Pour elle Colas me laisse.

Ensemble.

NINETTE.
J'agirai comme tu fais,
Je te quitte pour jamais.

COLAS.
Tu ne te plaindras jamais,
Non, non, jamais.

COLAS.
Je t'assure...
Je te jure...

NINETTE.
Paroles
Frivoles.

Ensemble.

NINETTE.
Je te quitte pour jamais;
J'agirai comme tu fais,
Je te quitte pour jamais.

COLAS.
Je ne changerai jamais,
Non, non, jamais;
Faisons la paix.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'appartement du second acte. Une table et des lumières sont sur le devant.

SCÈNE PREMIÈRE.

NINETTE.

Tout m'ennuie et m'impatiente,
Depuis que du cœur de Colas
J'ai fait une épreuve imprudente.
Sur les hommes ne comptons pas :
Quand l'occasion se présente,
Les plus constants sont des ingrats.
Colas, cet amoureux si tendre, si fidèle,
Était tout prêt à me trahir.
N'écoutons point son repentir ;
Il me ferait encor quelque injure nouvelle :
Je veux, s'il se peut, le haïr.

Ariette.

J'aurai bientôt vengeance
D'un ingrat qui m'offense.
Traître !
Tu vas connaître
Quels maux l'amour fait naître.
La colère me guide.
Mais vouloir le punir,
C'est chercher à souffrir.
J'aurai vengeance
De cette offense :

Eh quoi ! mon cœur balance !
Dans mon dépit extrême,
Je sens trop que je l'aime.
En suivant ma colère,
Qu'est-ce donc que j'espère ?
Ah ! que plutôt je meure !
Ah ! si je perds Colas...
Pauvre Ninette, pleure,
Et ne l'imite pas.

Je suivrai mon projet : ah ! comme je m'apprête...!
Mais quelqu'un vient.

SCÈNE II.

NINETTE, FABRICE.

FABRICE.

Madame, ici, dans un moment,
Le prince arrivera.

NINETTE.

Je m'en fais une fête.
A-t-on fait avertir Colas confidemment
Qu'ici je dois parler au prince tête à tête?

FABRICE.

Oui, madame.

NINETTE.

Il en est...

FABRICE.

Dans un étonnement...

NINETTE.

Je le crois.

FABRICE.

Il court et s'arrête.
Il fait de gros soupirs.

NINETTE.

Il doit bien se fâcher
Contre le prince et moi. Qu'on le fasse cacher
Dans quelque endroit où l'on nous puisse entendre.
Je veux autrement le surprendre.

SCÈNE III.

NINETTE.

Pourquoi suis-je venue ici?
Pour la première fois j'éprouve du souci:
Est-ce l'effet de l'air qu'on y respire
Qui nuit au calme de mon cœur?
Chez nous je ne songe qu'à rire;
J'y trouve le repos, les plaisirs, le bonheur.

Ariette.

Assise sur les bords
D'une onde pure,
Je m'endors
A son murmure;
Sous un feuillage épais,
Je respire
Un air frais
Qui sort des bosquets:
Un doux zéphire
Sur mon sein soupire;

Il voltige et soupire.
Aucun souci, quand je sommeille,
Aucun chagrin ne me réveille;
En cessant de dormir,
J'ouvre mes yeux au jour et mon âme au plaisir.
Assise sur les bords
D'une onde pure
Qui lentement murmure,
Je sens, quand je m'endors,
Un doux zéphire
Qui sur mon sein soupire;
Il voltige et soupire.
Dans notre asile,
Quand mon sort tranquille
D'un repos facile
M'a fait jouir,
J'ouvre mes yeux au jour, et mon âme au plaisir.

SCÈNE IV.

ÉMILIE, NINETTE.

ÉMILIE.

Dans cet appartement je vous retrouve encor ?...

NINETTE.

S'il ne tenait qu'à moi de prendre mon essor,
Je serais bien loin, je vous jure.
Quel pays! quel chaos! oh! le bon sens murmure
De tout ce qui s'offre à mes yeux.
On ne s'occupe dans ces lieux
Qu'à contrarier la nature.
Les habitants de ce séjour
Sont des oiseaux de nuit, dont la faible paupière
Ne saurait du soleil soutenir la lumière.
A l'éclat des flambeaux qui remplacent le jour,
Autour d'une table verte
De petits cartons couverte,
Vos dames, vos seigneurs passent le temps assis;
Tout annonce des jeux, et chaque front se ride;
Bientôt de la beauté les traits sont affaiblis.
Ces seigneurs si galants sont brusques, impolis :
De tout leur bien un seul instant décide;

C'est à qui saura le ravir;
Et je vois l'intérêt sordide,
Où j'ai cru trouver le plaisir.
Plus loin, quelque important lâche une médisance;
Un jeune objet, d'un air de complaisance,
Rit en bâillant du trait qu'on croit subtil,
Et dans un siége ouvert à l'indolence
Se laisse aller, et se balance
En s'amusant avec un fil.
En un mot, tout cela me lasse,
Et je quitte un pays maudit,
Où sans dormir on reste au lit,
Où sans affaire on se tracasse,
Où l'on mange sans appétit,
Où pour s'étouffer on s'embrasse,
Où poliment on se détruit,
Où la gaieté n'est que grimace,
Où le plaisir n'est que du bruit [1].

ÉMILIE.

C'est parler juste, et mon cœur vous approuve.
Fuyez donc un séjour si contraire à vos mœurs;
Fuyez un séjour où l'on trouve
Tant de vices cachés sous des dehors flatteurs.
Ah! que ne puis-je aussi, loin des grandeurs,
Me promener sur vos rives fleuries,
Respirer le plaisir sur l'émail des prairies!...
Mais le sort pour vous seule a gardé ses faveurs.

NINETTE.

A votre tour, vous parlez à merveille.
Je vois encor qu'ici l'on ne conseille
Que selon son propre intérêt.
Obligeamment vous voulez dire
Que ma présence vous déplaît;
Mais, avant que je me retire,
Je dois parler au prince : oh! vous allez bien rire.

ÉMILIE.

Comment?

NINETTE.

Il vous adore.

[1] Ces vers sont un peu dans la forme redoublée de Panard; mais d'une marche plus aisée et plus rapide, et qui s'arrête à propos. (LA HARPE.)

ÉMILIE.

Eh bien...

NINETTE.

Mais, entre nous,
Il me demande un rendez-vous.

ÉMILIE.

Vous l'avez accepté ?

NINETTE.

Sans doute.
Je vous plains, cela vous déroute.
Mais dame...

ÉMILIE.

Vous qui de l'honneur
A tout propos faites parade,
Vous osez...

NINETTE.

On a beau me tendre une embuscade,
Je sais bien m'en tirer.

ÉMILIE.

C'est une folle erreur.

NINETTE.

Ariette.

Non, non, je n'ai point peur
Des ruses d'un trompeur.
Une fille de bien
Jamais ne craint rien :
Mais un cœur fragile,
Plus frêle que l'argile,
Est toujours en crainte,
Tout lui fait empreinte;
Et dans soi-même il porte jour et nuit
Le danger qu'il fuit.
Un seul regard,
Le moindre égard
Sans peine le séduit;
Et sur-le-champ
Un doux penchant
Au piége le conduit.
Un tendre cœur
Ne peut trop s'alarmer,
Quand de rigueur
Il ne sait point s'armer.

Pour moi, je n'ai point peur
Des ruses d'un trompeur;
D'une fille de bien
L'honneur est toujours le soutien,
Le gardien;
Mais fillette volage
Comme un oiseau sauvage,
Malgré les soins qu'on en prendra,
Bientôt s'échappera;
Aucun devoir,
Aucun pouvoir,
Quand le moment viendra,
Aucun devoir,
Aucun pouvoir
Ne la retiendra;
Non, non, non, non.
L'oiseau s'envolera,
Et la raison
En vain l'appellera;
L'oiseau s'envolera.

Quelqu'un s'approche, éloignons-nous :
J'ai bien autre chose à vous dire.

ÉMILIE.

Est-il un plus cruel martyre ?

NINETTE.

Venez, mais contraignez votre dépit jaloux.

SCÈNE V

COLAS.

Ariette.

Où Ninette est-elle ?
En vain je l'appelle.
Je cherche, je guette :
Ninette, Ninette,
Hélas ! tu me fuis !
Par mon imprudence,
Mon extravagance,
Je perds ce que j'aime.
J'ons causé moi-même
La peine où je suis.
Sort cruel, achève
D'accabler mon cœur.
Colas, on t'enlève
Tout ton bonheur.
Crève, crève, crève, crève,
De désespoir et de douleur.

Croirai-je, hélas ! ce qu'on vient de m'apprendre ?
Ninette, m'a-t-on dit, doit bientôt sans témoin
Avec le prince ici se rendre :
Je veux me cacher dans un coin.
Si le soupçon est véritable,
Je saurai me venger du tour que tu me fais,
Cruelle ! dans ma rage il faudra que j'éclate ;
Oui, je t'appellerai traîtresse, indigne, ingrate,
Et puis j'irai me pendre, et puis après...
Tu ne me reverras jamais.
Elle vient : ah ! serait-elle coupable ?
Avant de faire aucun éclat.
Cachons-nous là-dessous. Comme le cœur me bat !

(Il se cache sous la table.)

SCÈNE VI.

COLAS, NINETTE.

NINETTE.

Colas s'est mis sous cette table ;
Il va savoir bientôt de quoi je suis capable.
Voici le prince.

COLAS, sous la table.

Ah ! je suis mort.
Pour séduire son cœur on a jeté quelqu' sort :
Car c'est ici le pays des magies.
Écoutons sans faire de bruit.

(Ninette éteint les lumières.)

SCÈNE VII.

ASTOLPHE, NINETTE, COLAS.

ASTOLPHE, à Ninette.

Quoi ! vous éteignez les bougies ?...

NINETTE.

Oh ! n'en concluez rien : qu'il fasse jour ou nuit,
Mon cœur est bien gardé, je n'ai pas plus à craindre.

COLAS, à part.

Fort bien : jusqu'à présent je n'ons pas à nous plaindre.

ASTOLPHE.

Vos plus simples désirs règlent ma volonté.
Mais pourquoi cette obscurité ?

NINETTE.

Pourquoi ? Votre belle Émilie,
Fâchée au dernier point qu'on me trouve jolie,
Espionne sans cesse, et pourrait nous troubler.
Sans contrainte à présent nous pouvons nous parler.
Voyons : qu'avez-vous à me dire ?

ASTOLPHE.

Vous me le demandez ? Ninette, je soupire :
C'est vous dire où tendent mes vœux.
Vous vous plaisez à causer mon martyre.

NINETTE.

Non, je voudrais vous voir heureux :
Il ne tiendrait qu'à vous.

ASTOLPHE.

Qu'à moi ! Que faut-il faire ?

NINETTE.

Attendez un moment.

(Ninette s'éloigne doucement, et quitte la scène.)

SCÈNE VIII.

ASTOLPHE, COLAS.

ASTOLPHE.

Eh bien! pourquoi vous taire?
Vous me quittez! trompez-vous mon espoir?
Où donc êtes-vous?

SCÈNE IX.

ASTOLPHE, NINETTE, ÉMILIE, COLAS.

NINETTE, à Émilie, qu'elle amène doucement dans l'obscurité.

Chut! venez, on n'y voit goutte.

ASTOLPHE.

Ninette?

NINETTE.

Me voici, mon prince. Je vais voir
Si tout est bien fermé; je crains que l'on n'écoute.

COLAS, à part, sous la table.

Nous voilà dans la crise.

NINETTE, bas, à Émilie.

Avancez doucement.

ASTOLPHE.

Plaît-il? je vous retrouve.

COLAS, bas, sous la table.

Ah! queu cruel moment!

ASTOLPHE.

J'ai désiré longtemps un cœur sans imposture,
Un cœur simple, ingénu, formé par la nature;
Ce bonheur qu'à la cour on n'a point éprouvé...

NINETTE.

Ah! vous l'avez trouvé ce cœur.

ASTOLPHE.

Je l'ai trouvé!
Enfin, de quelque espoir vous flattez ma tendresse.
Vous approuvez mes feux?

COLAS, bas, sous la table.

Ah! perfide! ah! traîtresse!

ASTOLPHE.

Oui, j'en crois ce soupir : ce prix m'était bien dû.

COLAS, à part.

Oh! c'en est fait, je suis... je suis pardu.

ASTOLPHE.

Mais nous devons ménager la princesse :
Je ne vous cache point qu'elle sait m'attendrir ;
Je l'aime, je la plains ; son état m'intéresse.
O dieux ! je vous entends gémir !
Je sens tomber vos pleurs.

COLAS, sortant de dessous la table.

J'allons faire vacarme.

ASTOLPHE.

Si la princesse vous alarme,
Je vous promets... pourquoi retirer votre main ?

SCÈNE X.

ASTOLPHE, ÉMILIE, COLAS, NINETTE.

NINETTE, au prince, en apportant des lumières.

Ah ! gardez-la toujours.

ASTOLPHE.

Ciel ! qui s'offre à ma vue ?

COLAS.

Oh ! morguenne ! ai-je la berlue ?

NINETTE, au prince.

Vous avez ce trésor que vous cherchiez en vain.

ÉMILIE.

Certaine de votre inconstance
En reproches, seigneur, j'aurais droit d'éclater ;
Elle me fait gémir plus qu'elle ne m'offense,
Et m'afflige sans m'irriter.
J'ai perdu votre cœur, je n'ai plus d'espérance.

COLAS.

Ah ! je reviens de loin.

NINETTE, à Colas.

Songe à te corriger.
Touche là : c'est ainsi que je sais me venger.

ÉMILIE, à Astolphe.

Je dois vous épargner...

ASTOLPHE.

Demeurez, Émilie.
Nos cœurs ne sont point faits pour être séparés.
En rendant la lumière à mes sens égarés,

Ninette, il est vrai, m'humilie;
J'aurais plus à rougir de ne pas l'imiter.
Son exemple doit m'exciter.
Que dès ce jour l'hymen nous lie,
Si mes feux rallumés sont dignes de retour.

ÉMILIE.

L'amour doit excuser les erreurs de l'amour.

NINETTE, au prince.

Ninette peut partir?

COLAS.

Partons en diligence.

ASTOLPHE.

Mais je dois la récompenser.

NINETTE.

Vous pouvez vous en dispenser;
De Colas seul j'attends ma récompense.

COLAS.

Tu peux bien y compter.

NINETTE.

Ma richesse est son cœur.

COLAS.

J'allons nous marier : voilà le vrai bonheur.
Pour être heureux faut-il tant de mystères?
Ça nous suffit. Stapendant, monseigneur,
Ne vous amusez plus à chasser sur nos terres:
Le repos vaut mieux que l'honneur.

ASTOLPHE, à Émilie.

Voici l'instant où mon bonheur commence :
Il est doux d'être aimé d'un cœur dans l'innocence,
Qui ne doit ses attraits qu'à la simplicité;
Mais au sein des grandeurs un cœur sans imposture,
Que l'art a cultivé sans nuire à la nature,
Est d'un prix bien plus cher pour ma félicité.

Quatuor.

NINETTE, à Colas.

Suis-je encore une traîtresse?

ASTOLPHE, à Émilie.

Oubliez une folle erreur.

ÉMILIE, à Astolphe.

Votre excuse est ma tendresse.

COLAS, a Ninette.

Jarnigué! t'es fille d'honneur.

NINETTE, à Colas.

Colas, je te prouve
Mon ardeur,
Et je retrouve
Mon bonheur,
Tout mon bonheur.

ASTOLPHE, à Émilie.

Ce jour me prouve
Votre ardeur,
Et je retrouve
Mon bonheur,
Tout mon bonheur.

COLAS, à Ninette.

Ma Ninette, que je t'aime!

ÉMILIE, à Astolphe.

Ah! pour moi quel bien suprême!

NINETTE, à Colas.

J'en crois tes yeux,
Où l'amour peint ses feux.
Mon cœur est transporté,
Mon cœur est enchanté;
Eh! vive la gaieté!

ASTOLPHE, à Émilie.

J'en crois ces yeux,
Où l'amour peint ses feux.
Mon cœur est transporté,
Mon cœur est enchanté
De sa félicité.

COLAS, à Ninette.

Que je t'aime,
Ma Ninette! que je t'aime!

ÉMILIE, à Astolphe.

Je vous aime:
C'est pour moi le bien suprême.

NINETTE, à Colas.

Aime-moi toujours de même.
Tu ne doutes plus de moi:
Puis-je aussi compter sur ta foi?

COLAS.

Tout de même.

ÉMILIE, à Astolphe.

Aimez de même.

ASTOLPHE.

Ne doutez plus de mes feux;
Rien ne peut briser nos nœuds.

NINETTE.

Ces seigneurs, qui sont si fiers,
Te valent-ils avec tous leurs grands airs?

COLAS.

Ma p'tit' femme!...

ASTOLPHE.

Je vous aime!

COLAS.

Oh! que j't'aime...!

ÉMILIE et NINETTE.

Que ces mots me sont chers!

ASTOLPHE.

Ma flamme
Est extrême.

NINETTE. ÉMILIE, à Astolphe.

Des seigneurs je méprise la flamme. Ne faisons qu'une seule âme.

COLAS.

Ma p'tit' femme,
A mes yeux
Tu vaux mieux
Qu'une dame.

Tous les quatre ensemble.

Que les plus tendres amours
Nous enchaînent pour toujours;
Aimons-nous toujours, toujours, toujours.

(Astolphe se retire avec Émilie.)

SCÈNE XI.

COLAS, NINETTE.

COLAS.

Ninon, le prince est bon et sage;
Mais évitons son voisinage.
Tians, c'est comme le feu qui nous sart et nous nuit :
Il échauffe de loin, de trop près il détruit.

Ariette.

Je sens par là, morguenne!
Au fond de ma poitreine,
Je sens par là, morguenne!
Je sens mon cœur qui s'promène.
Après bian de la peine,
Enfin j'nous marierons;
Ninette, que j'rirons!
Oh! queu plaisir je sens d'avance!
Lorsque j'y pense,
Jarni! mon âme danse.
Quelle heureuse chance!
Mon cœur,
Lorsque j'y pense,
Mon cœur fait toc, toc, toc, toc, toc; l'attente

Du bonheur
Augmente,
Augmente mon ardeur.
Ah ! ah, quand j'vois ta meine,
Je sens,
Par là, morguenne !
Je sens
Certains désirs pressants...
Hem ! dis, s'ras-tu bien aise ?
Moi, je suis tout d'braise.
Demain j'nous marierons :
Ninette, que j'rirons !
Oh ! queu plaisir je sens d'avance,
Lorsque j'y pense !
Jarni ! mon âme danse.
Quelle heureuse chance !
Mon cœur,
Lorsque j'y pense,
Mon cœur fait toc, toc, toc, toc, toc.
Ninette, mon bonheur
Augmentera sans cesse mon ardeur.
De ma flamme constante,
Va, tu s'ras bian contente.
Pour toi
Mon cœur fait toc, toc, toc, toc, toc.
Drès que j'aurons ta foi,
Un roi
S'ra moins que moi.

DIVERTISSEMENT.

Le théâtre représente une magnifique salle de bal, ornée de buffets, de torchères et de girandoles.

Astolphe et Émilie paraissent dans le fond, sur une estrade; les courtisans, sous différents habits de caractère, sont rangés des deux côtés.

On exécute plusieurs entrées; des paysans viennent s'y mêler.

Ninette et Colas reparaissent dans leurs habits de village, et Ninette coupe le divertissement par l'ariette qui suit.

NINETTE.

La cour n'est qu'un esclavage;
L'avantage
Du village,
C'est de vivre en liberté :
L'avantage
Du village,
C'est de suivre la gaieté.
Sous un brillant étalage
Il faut trop de gravité.
J'aime mieux, en cotte légère
Folâtrer sur la fougère.
L'on s'engage
A la cour dans l'esclavage,
Et j'en sors comme un oiseau de sa cage.
A présent, que je vais rire!
Que je vais rire de bon cœur!
Ta, la, la, la, la, la, la, lire;
Je respire
Le bonheur,
Je respire
Le bonheur,
La cour n'est qu'un esclavage:
L'avantage
Du village,
C'est de vivre en liberté.

L'avantage
Du village,
C'est de suivre la gaieté.
La dorure,
La parure,
Donne trop de gravité.
L'avantage
Du village,
C'est de vivre en liberté :
La dorure,
La parure,
Nuit à la légèreté.
L'avantage
Du village,
C'est de suivre la gaieté.
A présent je n'ai rien qui me pèse,
A présent je me sens à mon aise :
Évitons l'embarras,
Le tracas,
Le fracas ;
Suis mes pas,
Mon cher Colas.
Allons, gai, Colas, donne-moi le bras ;
A présent je n'ai rien qui me pèse,
A présent je me sens à mon aise :
Évitons l'embarras,
Le tracas,
Le fracas ;
Suis mes pas,
Mon cher Colas ;
Ta, la, la, donne-moi le bras ;
Viens-nous-en, mon ami Colas.

(Ballet général.)

FIN DE NINETTE A LA COUR.

LES RÊVERIES

RENOUVELÉES DES GRECS,

PARODIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

DE L'OPÉRA D'*IPHIGÉNIE EN TAURIDE;*

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 26 JUIN 1779.

PERSONNAGES.

ORESTE, frère d'Iphigénie.
PYLADE, ami d'Oreste.
THOAS, roi de la Tauride.
UN MINISTRE du temple.
UN SCYTHE.
UN AUTRE SCYTHE.
IPHIGÉNIE, grande prêtresse de Diane.
LA PREMIÈRE PRÊTRESSE.
LA SECONDE PRÊTRESSE.
UNE FURIE.
PRÊTRESSES.
LES DEUX AUTRES FURIES.
DÉMONS.
L'OMBRE DE CLYTEMNESTRE.
SCYTHES de la suite de Thoas.
GRECS de la suite de Pylade.
PEUPLE.
FEMMES SCYTHES.

La scène est en Tauride.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un péristyle ouvert de toutes parts; on voit la mer et le ciel à travers la colonnade du fond. La scène commence par une tempête. On voit, dans l'éloignement, un vaisseau battu des flots; et plus près, une petite chaloupe dans laquelle sont Oreste et Pylade. Ces deux objets ne font que traverser le théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PREMIÈRE PRÊTRESSE, IPHIGÉNIE, LA SECONDE PRÊTRESSE, PRÊTRESSES.

(Les prêtresses entrent successivement, pour se sauver de l'orage.)

CHOEUR DES PRÊTRESSES, tant celles qui arrivent que celles qu'on ne voit pas encore.

Air des Bossus.

Il pleut, il grêle; ah! grands dieux, quels éclairs!
La foudre éclate, elle embrase les airs.

DEUX PRÊTRESSES.

Ah! de frayeur
J'ai le cœur
Tout transi.

DEUX AUTRES PRÊTRESSES.

Fuyons, fuyons, mettons-nous à l'abri.

TOUTES LES PRÊTRESSES.

Entrons au temple, on sera mieux qu'ici.

IPHIGÉNIE.

Non, non, j'ai mes raisons pour rester en ces lieux.
Laissez-moi contempler ce funeste rivage :
Cette mer agitée et ces vents furieux
Du trouble de mes sens représentent l'image.
Pendant que l'on verra ce tableau curieux,
Implorez avec moi l'assistance des dieux.

Air : Jusque dans la moindre chose.

Juste ciel, que ta clémence
Adoucisse nos destins :
Des coupables prends vengeance;
Mais rends nos jours plus sereins.
(Le chœur répète avec elle ces quatre vers.)
Juste ciel, etc.

IPHIGÉNIE.

Vers les dieux, en assurance,
Levons nos sanglantes mains :
Nous vivons dans l'innocence,
En égorgeant les humains.
(Le chœur répète encore avec elle ces derniers vers.)

IPHIGÉNIE.

Ah, dieux! pourquoi faut-il, barbares que nous sommes,
Contre nos intérêts sacrifier les hommes?
Devais-je me prêter à cette cruauté,
Moi qui de si bon cœur chéris l'humanité?

LA PREMIÈRE PRÊTRESSE.

Il fallait supposer, dans l'emploi qu'on vous donne,
Que vous n'aviez encor sacrifié personne.
Peut-on être touché du sort d'une beauté
Qui plonge dans les cœurs son bras ensanglanté?
On aurait pu sauver cette image effrayante;
Vous en auriez été bien plus intéressante.

IPHIGÉNIE.

Diane, devais-tu me transporter ainsi,
Pour me faire jouer un pareil rôle ici?
Je n'ai pas le cœur fait pour dépeupler le monde...
Un songe met le comble à ma douleur profonde.

LA PREMIÈRE PRÊTRESSE.

Qu'avez-vous donc rêvé? cela doit être beau.

IPHIGÉNIE.

Ce que je vous dirais ne serait pas nouveau.

LA SECONDE PRÊTRESSE.

Je crois aux rêves, moi; tous ne sont pas mensonges.

IPHIGÉNIE.

Vous trouverez le mien dans l'almanach des songes.
Éclairs, mugissements, spectres, pâles flambeaux,
Gémissements, terreurs, lieux funèbres, tombeaux,
Horreur, bruit souterrain, la terre qui s'entr'ouvre,
Un fantôme sortant de l'enfer qu'on découvre;
Abîme, accents plaintifs, poignards, lambeaux sanglants,
Ombre, crime, remords, effroi, genoux tremblants,
Autel, temple, cyprès, coupable encens, idole,
Ou père, ou mère, ou sœur, ou frère qu'on immole,
Voilà quel est mon songe. Et l'on reconnaît là
L'histoire de tous ceux que l'on a faits déjà.

LA PREMIÈRE PRÊTRESSE.

Racontez-nous le vôtre, auguste Iphigénie;
Il nous amusera.

IPHIGÉNIE.

Je cède à votre envie.

Air : Nous avons une terrasse.

J'étais dans mon lit, tranquille,
Goûtant le repos
Dans l'oubli des maux :
Le doux souvenir d'Achille
M'offrait d'agréables tableaux.

Air : Oh! oh! oh!

J'entends marcher à grands pas.

CHŒUR DE PRÊTRESSES, en levant ensemble les bras au ciel.

Ah! ah!

IPHIGÉNIE.

La frayeur me rend muette;
Je m'enfonce dans mes draps.

LE CHOEUR, comme ci-dessus.

Ah! ah!

IPHIGÉNIE.

Je sens trembler ma couchette;
Mes rideaux
Du haut en bas se déchirent;
Par les pieds deux mains me tirent,
Plus froides que des carreaux.

LE CHOEUR, encore plus effrayé.

Oh! oh! oh! oh!....

IPHIGÉNIE.

Suite de l'air : J'étais dans mon lit, etc.

J'entends une voix sépulcrale
Qui perce la voûte infernale;
J'entends qu'on m'appelle tout bas.

LE CHOEUR.

Fragment d'un autre air.

Ah! dieux! hélas!

IPHIGÉNIE.

Majeur de l'air : J'étais dans mon lit.

Au même instant, quel horrible fracas!
La foudre éclate, elle ébranle la terre;
Le noir abîme est ouvert sous mes pas;
Je crois entendre les cris de Cerbère.
De ces lieux sombres
Sortent des ombres.

(Aux prêtresses, qui l'approchent de trop près.)

Fin de l'air des nymphes de Diane : Hélas! ma sœur, je tremble.

Mais, mais, ne me serrez donc pas.

(Elle continue.)

Je vois mon père,
Je vois ma mère,
Je vois Mégère
Poursuivre mon frère.

Air : Il était une fille

Je vois un beau jeune homme,
Plaintif, chargé de fers;
Je cours à lui les bras ouverts.
Hélas! savez-vous comme
Je sers ce pauvre humain?
Le poignard à la main :
Heim?

(Après le songe, les prêtresses, épouvantées, se disent l'une à l'autre :)

Ah, ma sœur !
Ah, ma sœur !
Quel songe plein d'horreur !
Je meurs de peur. (*bis.*)

IPHIGÉNIE.

Air des Trembleurs.

Quel présage redoutable !

LA SECONDE PRÊTRESSE.

Rien n'est plus épouvantable.
Tuer un jeune homme aimable !...

IPHIGÉNIE.

Ah ! ce n'était qu'en dormant.

LA PREMIÈRE PRÊTRESSE.

Des sens un songe est l'ivresse.
En veillant, sage prêtresse,
Votre cœur plein de tendresse
Eût agi différemment.

IPHIGÉNIE.

Air : On me disait souvent.

Pressentiment funeste !
Mon pauvre frère est mort ! (*Bis.*)

IPHIGÉNIE.

Ce songe me l'atteste :
Un songe n'a pas tort.
Oreste est mort, (*Bis.*)
Pleurez son sort. (*Bis.*)

LES PRÊTRESSES, excepté la première.

Oreste est mort, (*Bis.*)
Pleurons son sort. (*Bis.*)

IPHIGÉNIE.

Ce songe me l'atteste ;
Mon pauvre frère est mort :
Un songe n'a pas tort.

PREMIÈRE PRÊTRESSE.

Non, la bonté céleste
Prendra soin de son sort.
Souvent un songe a tort.

TOUTES LES PRÊTRESSES, pendant qu'Iphigénie chante les deux derniers vers.

Le pauvre Oreste est mort ;
Pleurons, pleurons son sort.

LA PREMIÈRE PRÊTRESSE.

Le roi vient.

IPHIGÉNIE.

Que nous veut le farouche Thoas ?

SCÈNE II.

PRÊTRESSES, LA PREMIÈRE PRÊTRESSE, LA SECONDE PRÊTRESSE, IPHIGÉNIE, THOAS, SCYTHES.

IPHIGÉNIE.

Dans ses yeux effarés je vois de l'embarras.

THOAS.

Partout j'entends gémir : la frayeur nous rassemble.
Si je viens vous trouver, c'est parce que je tremble,
Prêtresse.

IPHIGÉNIE.

A ce mal-là vous êtes fort sujet.

THOAS.

Oui. Du courroux du ciel pourquoi suis-je l'objet ?
Je le sers avec zèle. Au gré de ses demandes,
Lorsque des étrangers osent nous approcher,
Je lui fais de leur sang d'agréables offrandes.

IPHIGÉNIE, à part.

Barbare !

THOAS.

Ainsi, les dieux ont tort de se fâcher.

IPHIGÉNIE.

Mais pourquoi vous livrer à des terreurs si grandes ?

THOAS.

Mes jours sont menacés. Un devin m'a prédit
Que si des étrangers jetés sur nos rivages
J'en épargnais un seul, j'étais mort.

IPHIGÉNIE, à part.

Pauvre esprit !
(Haut.)
Il se moquait de vous.

THOAS.

Non, j'en crois ces présages ;
Et tout, avec raison, m'inspire de l'effroi.
Dans le fond de mon cœur....

Fragment d'un air de la Servante Maîtresse.

Certaine voix secrète
Répète, répète :
Thoas, prends garde à toi,
Songe à toi.

Air : Mes chers amis, pourriez-vous m'enseigner.

Au moindre bruit,
Et le jour et la nuit,
Mon âme éprouve des secousses.
Oh! je m'y perds...
Je dors les yeux ouverts;
Je crois voir l'enfer à mes trousses.
Ah! c'en est trop, ma foi!
A tout moment je croi
Toucher à mon heure dernière.
Ceci passe le jeu,
Morbleu!
A-t-on bientôt fini,
Jarni!
De me tourmenter de la manière?

IPHIGÉNIE, ironiquement.

Ah! les dieux ont grand tort.

THOAS.

Apaisez leur courroux;
Conservez-moi la vie, ou je m'en prends à vous.

SCÈNE III.

PRÊTRESSES, PREMIÈRE PRÊTRESSE, SECONDE PRÊTRESSE, IPHIGÉNIE, UN SCYTHE, THOAS, SCYTHES; LE PEUPLE dans le fond.

LE SCYTHE et LE PEUPLE, au roi.

Air : Allons, gai, réjouissons-nous.

Allons, gai, réjouissez-vous,
Tout va bien pour nous.

LE SCYTHE.

Deux étrangers, par la tempête
Sont jetés au port;
Rendez grâce au sort.
On les surprend, on les arrête.
Allons, gai, réjouissons-nous;
Ah! pour nous quelle fête!
Allons, gai, etc.,
Et faisons les fous.

TOUT LE CHŒUR.

Allons, gai, etc.

IPHIGÉNIE.

Quels sont ces malheureux?

LE SCYTHE.

Deux mauvais garnements :
L'un d'eux a l'air sournois, l'autre n'aime qu'à mordre.
On voit dans ses discours un esprit en désordre.
Je le crois querelleur; il fait à tous moments
Aux hommes, comme aux dieux, de vilains compliments.
J'ai remarqué surtout qu'au fort de sa colère
Bien souvent il s'écrie : « Hélas! ma chère mère! »
On dit que les démons, sans cesse autour de lui,
Le frappent de serpents, pour le rendre poli.

IPHIGÉNIE.

Sont-ils jeunes?

LE SCYTHE.

Beaucoup.

IPHIGÉNIE.

Leur mort me désespère.

THOAS.

Allons, prêtresse, allons, il faut nous en défaire :
C'est le plus sûr moyen d'éviter le danger.

IPHIGÉNIE.

D'un si cruel emploi daignez me dégager.
Deux malheureux captifs, seuls, sans secours, sans armes,
Peuvent-ils à ce point vous causer des alarmes?

THOAS.

Je suis né défiant; cependant vous verrez
Si j'empêcherai rien de ce que vous ferez.
Vous pourrez me tromper sans avoir de l'adresse.
Je ne reparaîtrai que pour finir la pièce.
Retirez-vous.

IPHIGÉNIE.

Pourquoi?

THOAS.

C'est qu'à vous parler net,
J'ai besoin de ces lieux pour donner un ballet.

(Iphigénie et les prêtresses sortent.)

SCÈNE IV.

LE SCYTHE, THOAS, SCYTHES; LE PEUPLE dans le fond.

THOAS.

Peuple, amusez les dieux par de joyeux hommages;
Exécutez ici la danse des sauvages :

Pour éviter l'ennui de l'uniformité,
Cette fois seulement appelons la gaieté,
Et que le *Calinda*, joint aux *Branbansonettes*,
Témoigne les transports de la joie où vous êtes.

DIVERTISSEMENT.

LE SCYTHE, à Thoas.

Air : Ah ! il n'est pas de fête, etc.

Faudra-t-il danser sans femmes ?

THOAS.

Eh bien ! faites-en venir.

LE SCYTHE.

Venez donc, venez, mesdames,
Augmenter notre plaisir.
Il serait trop malhonnête
De dédaigner vos appas :
Ah !
Il n'est point de fête,
Si vous n'en êtes pas.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, FEMMES SCYTHES.

(Les femmes arrivent, et l'on danse.)

SCÈNE VI.

LE SCYTHE, ORESTE, PYLADE, THOAS, SCYTHES; FEMMES SCYTHES, et PEUPLE dans le fond.

LE SCYTHE, à Thoas.

Voici ces étrangers, seigneur, qu'on vous amène.

THOAS.

Je crois m'apercevoir qu'ils ont l'humeur hautaine.

Allemande de Nicolas.

Quel air audacieux !.. .
A leurs yeux,
Je les crois furieux.
Que veniez-vous tous deux
Chercher dans les états
De Thoas ?

PYLADE.

C'est le secret des dieux :
Tu ne le sauras pas.

THOAS, à Pylade.

Quel discours arrogant,
Insolent!
Parlez plus poliment.
Je donne ici la loi,
Je suis roi.

PYLADE.

Eh bien! tant pis pour toi.

THOAS.

Ah! tremblez, malheureux.

PYLADE.

Nous bravons le trépas.

THOAS.

En ce cas,
Dès aujourd'hui, tous deux
Vous sauterez le pas.

ORESTE, bas, à Pylade.

C'est fort mal t'annoncer; à ces mots téméraires,
On te prendrait pour moi : gardons nos caractères.

THOAS.

Leurs regards me font peur; mes sens épouvantés....
Holà, gardes!.... voyez s'ils sont bien garrottés.

LE SCYTHE.

Oh! je vous en réponds.

THOAS.

Leur présence me gêne.
Pour m'en débarrasser, qu'au temple on les entraîne.

(Le divertissement continue, et finit par des couplets *sur l'air :* R'lan tan plan tirelire.)

On va leur percer le flanc,
En flin, flan, r'lan tan plan tirelire en plan,
On va leur percer le flanc :
Ah! que nous allons rire!
Ah! que nous allons rire!
R'lan tan plan tirelire.
Que le ciel sera content!
En plein, plan, r'lan tan plan tirelire en plan,
Que le ciel sera content!
On fait ce qu'il désire.
On fait ce qu'il désire;
R'lan tan plan tirelire.
Pour lui plaire il faut du sang,
En plein, plan, r'lan tan plan tirelire en plan,

Pour lui plaire il faut du sang;
C'est l'encens qu'il respire.
C'est l'encens qu'il respire,
R'lan tan plan tirelire.
Et c'est de là que dépend,
En plein, plan, r'lan tan plan tirelire en plan,
Et c'est de là que dépend
Le salut de l'empire.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un souterrain qui a l'air d'une prison. Du côté gauche est un lit de repos.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, PYLADE.

(ORESTE s'avance tristement; PYLADE le suit à une certaine distance, en l'observant avec pitié.)

ORESTE, à part.

Je deviens furieux, destin! quand je te nomme.
Tu ne fais qu'un coquin souvent d'un honnête homme;
Mon exemple en fournit une affreuse leçon :
Je suis un misérable, et suis né bon garçon
Je suis doux, et souvent je me mets en colère;
J'adore mes parents, et j'ai battu ma mère.
Je cours les champs, portant dans mon cœur le remord,
Et je rencontre un chien enragé qui me mord;
Je le deviens moi-même, et répands l'épouvante.
Pylade, d'une humeur sensible et complaisante,
Veut bien m'aimer, malgré ce petit défaut-là;
Mais les destins maudits n'approuvent pas cela :
Par l'ordre d'Apollon, je viens sur ce rivage,
Je traverse les mers pour avoir une image;
Mon ami, sans prévoir l'état où nous voilà,
Par intérêt pour moi veut être du voyage,
Il me suit : nous trouvons la mort en arrivant.
Mon infortune, ô ciel! t'amuse trop souvent.

PYLADE.

Toujours triste et pensif, tu parles sans rien dire.

ORESTE.

C'est peu que sous mes coups ma chère mère expire,
Je t'ai donné la mort.

PYLADE.

Mais je me porte bien.

ORESTE.

Mais nous allons mourir.

PYLADE.

Tant mieux, ce n'est qu'un rien :
Les dieux apaiseront alors leur barbarie.

Air : Monsieur de la Palisse.

Tu n'auras plus de remords,
Ta peine sera finie;
Sitôt que nous serons morts,
Nous ne serons plus en vie.
Je mourrai près de toi.

ORESTE.

Tu me consoles bien.

PYLADE.

Air : Je le compare avec Louis.

Sur les meilleurs de tes amis
J'avais toujours la préférence;
Dans les doux jeux de ton enfance
Pylade était toujours admis.
Quand par les goûts on se rassemble, (*Bis.*)
Qu'il est doux,
Qu'il est doux,
De jouer ensemble!
De jouer ensemble!

Depuis ce temps tu veux courir;
Je n'ai point cessé de te suivre.
Ah! lorsqu'ensemble on aime à vivre,
Il ne faut point se désunir.
Mon cher Oreste, que t'en semble? (*Bis.*)
C'est bien doux,
C'est bien doux
De mourir ensemble!
De mourir ensemble!

SCÈNE II.

ORESTE, UN MINISTRE DU TEMPLE, PYLADE.

LE MINISTRE.

(A Pylade.)

Il faut vous séparer. Allons, vous, suivez-moi.

ORESTE.

Quel est donc ce faquin, pour nous faire la loi?

LE MINISTRE.

Respectez-moi, je suis le ministre du temple.

PYLADE.

Tes prêtresses, Diane, ont donc un desservant?

LE MINISTRE.

J'ai ce suprême honneur; mon district est fort ample.
Mais point tant de propos, allons, marche devant.

ORESTE, à Pylade.

Cher ami, je te perds: qu'ensemble on nous assomme.

PYLADE.

C'est ce que je désire.

LE MINISTRE, tirant Pylade à part.

Écoute-moi, jeune homme:
Ton camarade est fou.

PYLADE.

Vraiment je le sais bien.

LE MINISTRE.

Avant de le tuer, laissons-lui faire un somme.
Oh! nous avons des cœurs pitoyables.

PYLADE.

Fort bien.

LE MINISTRE.

Il doit dormir ici, ce siége te l'annonce.

ORESTE, toujours plongé dans sa rêverie.

Ciel!

PYLADE.

A cette raison je n'ai pas de réponse.

LE MINISTRE.

Vous allez vous revoir; après, selon vos vœux,
Vous aurez le plaisir de mourir tous les deux.

PYLADE, au ministre.

(A Oreste.)

Vous êtes obligeant. Adieu.

ORESTE.

Monstres sauvages!

SCÈNE III.

ORESTE seul.

Il va mourir pour moi! Cruels anthropophages,
Dans le même tombeau puissiez-vous m'engloutir!
Mais quel calme imprévu!... je me sens assoupir.
Je ne suis pas le seul... qui dans son infortune
S'abandonne au sommeil sans espérance aucune.

Air : Dodo, l'enfant do, etc.

Après m'avoir fait endurer
Tout ce qu'il est de plus funeste,
Les dieux laissent donc respirer
Le triste et malheureux Oreste.
(Il bâille.)
Ah ! je vois là fort à propos,
Pour dormir, un lit de repos.
Dormons un moment ;
C'est un petit soulagement.

SCÈNE IV.

ORESTE, LES FURIES, DÉMONS.

UNE FURIE.

Il est temps d'approcher, il dort profondément.
Venez, songes d'Athis ; venez, troupe funeste ;
Pour mieux le tourmenter dansez autour d'Oreste ;
Obscurcissez les airs par de noires vapeurs ;
Mêlez à son sommeil les horreurs d'un beau rêve.
Tisiphone, Alecto, venez, mes chères sœurs :
Qu'en veillant ou dormant, il n'ait ni paix ni trêve.

Air : Enfin, méchant, te voilà pris, *ajusté pour la scène.*

Il a battu sa mère.

LE CHOEUR.

Il a battu sa mère :
Frappez-lui les flancs
De vos serpents ;
Devant lui grincez les dents.
Secouez vos / Secouons nos } flambeaux.
Par des bonds et des sauts,
Des enfers exprimez / Des enfers exprimons } la colère.
Donnez-lui / Donnons-lui } vingt soufflets,
Autant de camouflets.

ORESTE, criant.

Ahi ! ahi !

LE CHOEUR, sourdement.

Il a battu sa mère,
Il a battu sa mère.

SCÈNE V.

ORESTE, LES FURIES, L'OMBRE DE CLYTEMNESTRE, DÉMONS.

(L'ombre de Clytemnestre paraît, la tête entortillée de chiffons et le bras en écharpe.)

ORESTE. (Il parle.)

Un spectre !... ah ! c'en est trop.

CHŒUR.

Il a battu sa mère.
Secouez vos / Secouons nos } flambeaux.

(Le spectre s'abîme ; les démons et les furies disparaissent. Le théâtre s'éclaire.)

SCÈNE VI.

IPHIGÉNIE, ORESTE, LA PREMIÈRE PRÊTRESSE, LA SECONDE PRÊTRESSE, PRÊTRESSES.

ORESTE.

Ma mère !

IPHIGÉNIE.

Vous tremblez en voyant la prêtresse.
Je vais vous immoler, mais avec politesse.
Ici les étrangers dans mes mains sont remis,
Et c'est moi qui leur fais les honneurs du pays.

ORESTE.

Quels traits, et quel rapport !

IPHIGÉNIE, aux prêtresses.

Que l'on ôte sa chaîne ;
Je dois agir ainsi pour que rien ne le gêne.

Air : Monsieur Charlot.

(A part.)

Du pauvre Oreste il retrace l'image ;
Il serait de son âge,
Il serait mon appui.
Son air est fier, son œil hardi :
Il ressemble à mon frère ; on dirait que c'est lui.
Approchez, qu'êtes-vous ? parlez.

ORESTE.

Que vous importe,
En me faisant mourir, de savoir qui je suis ?

IPHIGÉNIE.

J'ai pour le demander une raison très-forte.
Parlez; vous êtes Grec, si j'en crois vos habits.

ORESTE.

Oui, je suis de Mycène.

IPHIGÉNIE.

O ciel! c'est mon pays.
Qu'y dit-on de nouveau? contez-moi des histoires :
Agamemnon jouit du fruit de ses victoires?

ORESTE.

Air : Dans un détour.

Agamemnon...

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez! achevez donc.

ORESTE.

Ciel! Agamemnon!...

IPHIGÉNIE.

Vous frémissez à ce nom.

ORESTE.

Un perfide assassin...

IPHIGÉNIE.

L'horreur glace mes sens!
Quel monstre a fait ce coup?

ORESTE.

Hélas! sa chère femme.

IPHIGÉNIE.

Clytemnestre?

ORESTE.

Elle-même.

IPHIGÉNIE.

Ah! vous me percez l'âme.

ORESTE.

On peut, quand on est belle, avoir quelques galants;
Mais tuer les maris! ils sont si bonnes gens!

IPHIGÉNIE.

Électre?...

ORESTE.

Est à Mycène, à pleurer sa misère.

IPHIGÉNIE.

Oreste?...

ORESTE.

Oreste... O ciel !.... Quel horrible destin!
Madame... il s'est conduit fort mal avec sa mère.

IPHIGÉNIE.

Qu'a-t-il donc fait?

ORESTE.

Madame... il a vengé son père.

IPHIGÉNIE.

Ce garçon-là doit faire une mauvaise fin.
Que cherche-t-il?

ORESTE.

La mort... qu'il a trouvée enfin.

IPHIGÉNIE.

Air : Trop de pétulance gâte tout.

Oreste est mort! c'est bien dommage.
De cet affreux trépas,
Hélas!
Mon rêve était le sûr présage.

ORESTE.

Vous saurez...

IPHIGÉNIE.

Non, je ne veux pas.
Ne me dites rien davantage,
Ce n'est pas encor le moment :
Je veux réserver l'éclaircissement
Pour le dénoûment. (*Bis.*)

(Des prêtresses emmènent Oreste.)

SCÈNE VII.

LA PREMIÈRE PRÊTRESSE, IPHIGÉNIE, LA SECONDE PRÊTRESSE, PRÊTRESSES.

IPHIGÉNIE.

Oreste est mort; allons, faisons ses funérailles.
Dépêchons.

LA PREMIÈRE PRÊTRESSE.

Calmez-vous, c'est prendre mal son temps :
Ne précipitons rien.

IPHIGÉNIE.

Quand on a des entrailles...
Ah!...

LA PREMIÈRE PRÊTRESSE.

Est ce une raison pour perdre le bon sens?
Quoi! sur un simple mot qui peut être équivoque,
Sur le rapport d'un fou, la douleur vous suffoque!

IPHIGÉNIE.

Attends; je vais sauver un de ces malheureux.

LA PREMIÈRE PRÊTRESSE.

Qui peut en sauver un peut bien en sauver deux.

IPHIGÉNIE.

Je le voudrais en vain, le peuple y met obstacle :
Il a comme chez nous la fureur du spectacle :
Voir immoler un homme est un plaisir pour lui;
C'est un amusement qu'il attend aujourd'hui.

LA PREMIÈRE PRÊTRESSE.

Mais...

IPHIGÉNIE.

Ne chicane point sur mes inconséquences,
Elles réussiront mieux que tu ne le penses.
Avec ces deux captifs je veux m'entretenir :
Qu'ils viennent.

SCÈNE VIII.

ORESTE, PYLADE, amené par des prêtresses; LA PREMIÈRE PRÊTRESSE, IPHIGÉNIE, LA SECONDE PRÊTRESSE, PRÊTRESSES.

LA PREMIÈRE PRÊTRESSE.

Les voici.

IPHIGÉNIE.

Je me sens attendrir.
(Aux prêtresses.)
A présent laissez-nous, prêtresses éternelles.
(A part.)
Ne puis-je faire un pas ni dire un mot sans elles?
(Les prêtresses sortent.)

SCÈNE IX.

ORESTE, IPHIGÉNIE, PYLADE.

IPHIGÉNIE.

Je m'intéresse à vous.

PYLADE.

Hélas ! que de bontés !

IPHIGÉNIE.

Ce n'est pas sans raison.

PYLADE.

Ah ! prêtresse !

IPHIGÉNIE.

Écoutez :
Nous sommes tous les trois de la même patrie.

PYLADE.

Quoi ! des mains d'une Grecque il faut perdre la vie !

IPHIGÉNIE.

Air : Contre un engagement.

On m'en fait une loi.

PYLADE.

Ah ! quelle barbarie !

IPHIGÉNIE.

Mais c'est bien malgré moi,
Je vous le certifie.

PYLADE.

A votre âge, ma chère,
Quand on sait bien agir,
On ne doit jamais faire
Mourir que de plaisir.

IPHIGÉNIE.

Je voudrais vous sauver tous les deux ; mais, hélas !
Thoas aime le sang. Cependant, par adresse,
Je pourrai garantir l'un de vous du trépas,
En le faisant partir dès ce jour pour la Grèce.

Air : Chantons lætamini.

ORESTE.

C'est toi qui partiras.

PYLADE.

Non, c'est toi qui vivras.

Ensemble. { C'est toi qui partiras.
Non, c'est toi qui vivras.

IPHIGÉNIE.

Ne m'interrompez pas.

Suite de l'air.

Pour un si bon office.....

ORESTE et PYLADE.

Qu'exigez-vous ?

IPHIGÉNIE.

Je veux
Qu'il me rende un service.

ORESTE et PYLADE.

Il sera trop heureux.

ORESTE.

Pour lui j'en fais serment.

PYLADE.

Pour lui j'en fais serment.

Ensemble. { Tous deux également
Nous en faisons serment.

IPHIGÉNIE.

Je veux à mes parents donner de mes nouvelles :
(A Oreste.)
Qu'une lettre, remise entre vos mains fidèles...

ORESTE, avec étonnement.

Qui?... Moi!

IPHIGÉNIE.

N'en doutez pas, c'est vous que je choisis.
(Pylade fait un saut de joie.)
Vous partirez ce soir pour aller au pays :
Je vais tout préparer ; mais il faut me permettre
D'aller écrire avant un petit mot de lettre.
Vous serez bien exact à la donner au moins.
(A Pylade.)
Ensuite, mon enfant, vous aurez tous mes soins.

SCÈNE X.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

Ainsi nous voilà donc aux petits soins ensemble.

ORESTE, d'un ton courroucé.

M'aimes-tu ?

PYLADE.

Quand tu dis que tu m'aimes, je tremble ;
La prêtresse, au contraire, au lieu de menacer
En m'annonçant la mort, semble me caresser.

ORESTE.

Parle donc : je te trouve un plaisant personnage
De prétendre mourir !

PYLADE.

Ce n'est pas mon usage.

ORESTE.

Je t'ai toujours connu pour un ambitieux.

PYLADE.

Je veux rendre en mourant mon nom plus glorieux ;
Mais je t'aime, et voudrais, s'il était bien possible,
Tout à l'heure te voir à l'autel attaché :
Va, je te céderais ma place à bon marché.

ORESTE.

Tu m'aimes ? Ah ! j'en prends tous les dieux pour arbitres.
Tu veux être immolé : parle, quels sont tes titres ?
As-tu dix fois par jour le transport au cerveau ?
Tout l'univers pour toi devient-il un tombeau ?
As-tu jamais rossé personne dans ta vie?
Des spectres viennent-ils te tenir compagnie?
Es-tu donc, comme Oreste, insensé, forcené;
Et vois-tu sur tes pas tout l'enfer déchaîné?

PYLADE.

On ne saurait avoir tous les biens en ce monde.

ORESTE.

Eh ! dis-moi donc sur quoi ta vanité se fonde.
(Avec fureur.)
Ne sais-tu pas qu'Oreste est furieux?
Ne sais-tu pas jusqu'où va sa misère?
Ne sais-tu pas qu'il insulte les dieux ?
Ne sais-tu pas qu'il a battu sa mère?
(Avec sentiment.)
Est-ce à toi de mourir?

PYLADE.

Mot sublime et charmant !
On ne me fera pas changer de sentiment.

ORESTE.

Duo.

Air de Marlborough.

La mort qu'on te prépare,
Mironton ton ton, mirontaine,
La mort, etc.
C'est à moi qu'on la doit :
C'est à moi } qu'on la doit. (*Bis.*)
C'est à toi }

Et tu voudrais, barbare,
Mironton ton ton, mirontaine,
Et tu, etc.
Me faire un passe-droit!
Me / Te faire un passe-droit! (*Bis.*)
Le jour, le jour m'ennuie,
Mironton ton ton, mirontaine,
Le jour, etc.;
Et tu cours au trépas,
Et tu / Oui, je cours au trépas, (*Bis.*)
Pour me / Pour te sauver la vie,
Mironton ton ton, mirontaine,
Pour, etc.
Ah! tu ne m'aimes pas.

PYLADE.

Air : Nous nous marierons dimanche.

Laisse-moi jouir d'un bonheur si doux.

ORESTE.

Ah! quelle rigueur extrême!

PYLADE.

Je t'en conjure à deux genoux.

ORESTE.

Moi, d'même.

PYLADE.

Je veux mourir,
C'est mon plaisir.

ORESTE.

Moi, d'même.

PYLADE.

Cède à mes soupirs.

ORESTE.

Cède à mes désirs.

ENSEMBLE, en s'embrassant.

Ah! mon cher ami, que j't'aime!

ORESTE et PYLADE.

Air : Au doux nom de l'amitié.

Au doux nom de l'amitié,
Oreste / Pylade t'en supplie; (*Bis.*)
Au doux nom de l'amitié,

Par le nœud qui nous lie,
J'implore ta pitié,
Au doux nom,
Au doux nom,
Au doux nom de l'amitié.

ORESTE, tenant Pylade embrassé.

Tableau touchant et rare!.... En ce moment si tendre
(Il se lève furieux.)
Je sens.... que mon accès de rage va me prendre.

PYLADE.

Sauve qui peut!

ORESTE.

Je vois tout l'enfer sous mes pas.

PYLADE.

La belle vue!

ORESTE.

O ciel! je sens entre mes bras
Un serpent venimeux qui me pique et me glace
Quelle femme, grands dieux! me fait donc la grimace?

PYLADE.

Tu lui rends bien...

ORESTE.

Un spectre est là pour l'appuyer :
C'est Égiste, c'est lui qui sert d'écuyer.
Mais... quel objet hideux m'embarrasse et m'arrête?
Il gémit... Ah! qu'il a de cornes à la tête!
Que vois-je? c'est mon père.

PYLADE.

Il n'est donc pas changé?

ORESTE.

Dans quel nouveau malheur me trouvé-je plongé?
O désespoir! je suis accablé par Pylade :
Il me fuit.

PYLADE.

Point du tout, me voici, camarade.

ORESTE.

Je n'avais qu'un ami, qu'un seul... je l'ai perdu.

PYLADE.

Je suis ici.

ORESTE.

Viens donc.

PYLADE, s'approchant peu à peu.

Je crains d'être mordu.

Air : Je suis Lindor.

Reviens, mon cher, de ce délire extrême.
Reprends tes sens, viens tomber dans mes bras.
Quoi ! mon ami, tu ne me connais pas ?
Je suis pour toi toujours, toujours le même.

SCÈNE XI.

ORESTE, IPHIGÉNIE, PYLADE.

IPHIGÉNIE.

Peut-on savoir pourquoi vous avez tant crié ?

PYLADE.

Madame, ce n'était qu'un débat d'amitié.

ORESTE.

Je parlais doucement avec mon camarade.

IPHIGÉNIE.

Ce commerce du moins ne me paraît pas fade.

ORESTE, à Pylade.

Si tu ne cèdes pas, je vais tout déclarer,
Et dire que je suis.... Écoutez-moi, prêtresse.

PYLADE, à Iphigénie.

Excusez un esprit trop prompt à s'égarer.
(A Oreste.)
Arrête, mon ami ! c'est une maladresse.

ORESTE, à Iphigénie.

Abrégeons les discours ; tout net expliquons-nous.
Je ne me charge pas de porter votre lettre,
Madame ; à mon ami vous pouvez la remettre :
Qu'il vive, ou je m'étrangle à l'instant devant vous.
Décidez, je ne puis supporter la lumière.

PYLADE.

Cruel !

ORESTE.

Je veux mourir d'une ou d'autre manière.

IPHIGÉNIE.

Allons, il serait mal de disputer des goûts,
(A Oreste, avec sentiment.)
Mais pourquoi préférer une mort rigoureuse,
Au soin de me servir et de me rendre heureuse ?
Vous n'êtes point galant, et c'est me faire tort.

ORESTE.

Je ne le fus jamais.

IPHIGÉNIE, d'un ton décidé.

Il mérite la mort.

(Avec attendrissement.)

Je ne puis y penser sans en être saisie.

(A Pylade.)

Vous... ne sentez-vous pas un peu de jalousie?

PYLADE, d'un ton résigné.

Non.

IPHIGÉNIE, à Oreste.

Pour payer l'honneur qu'il vous daigne céder,
Dites-lui, s'il se peut, adieu sans le gronder.

ORESTE, à Pylade.

Adieu, mon cher ami; pardonne mes reproches.
Fais bien mes compliments à ma petite sœur;
Et, pour la consoler, apprends-lui mon bonheur.

PYLADE, bas, à Oreste.

Je n'aurai pas toujours mes deux mains dans mes poches,
Laisse-moi faire... va... je te délivrerai.

(A part.)

Je ne sais pas pourtant comment je m'y prendrai.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

IPHIGÉNIE, PYLADE.

IPHIGÉNIE.

Pour sortir de ces lieux, il ne faut pas attendre.
Électre est la personne à qui vous devez rendre
Ce billet important.

PYLADE.

Par quel hasard heureux
La connaissez-vous donc?

IPHIGÉNIE.

Vous êtes curieux.

PYLADE.

Je ne sais pas pourquoi vous faites ce mystère.

IPHIGÉNIE.

Je n'en sais rien non plus. Il faut me satisfaire;

Un galant homme doit tenir ce qu'il promet.
Partez.

(Elle lui donne le billet.)

PYLADE.

J'obéirai, si le ciel le permet.

Air : Pour voir un peu comment ça f'ra.

Tirons Oreste d'embarras ;
Mais le pourrai-je sans miracle ?
Je ne sais où porter mes pas,
Je vois obstacle sur obstacle.
Mais le hasard y pourvoira :
Voyons toujours comment ça f'ra.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le temple de Diane; sa statue est au milieu; au-devant un autel.

SCÈNE PREMIÈRE.

IPHIGÉNIE seule.

Air : Il était un moine blanc.

Je passe en ces tristes lieux
Les jours les plus ennuyeux,
Et j'y fais tout le contraire
De ce que je voudrais faire.

SCÈNE II.

PRÊTRESSES, LA PREMIÈRE PRÊTRESSE, LA SECONDE PRÊTRESSE, IPHIGÉNIE, ORESTE.

CHOEUR DES PRÊTRESSES.

Air de Jephté : Nous vivons dans l'innocence.

O Diane ! sois propice;
Mets un terme à tes rigueurs :
Nous t'offrons en sacrifice
Ce jeune homme avec nos pleurs.
Mais si tu veux qu'il périsse,
Le supplice est pour nos cœurs.

IPHIGÉNIE.

Air : La mort de mon cher père.

Mon petit ministère
Vous fera du chagrin;
Je crains de vous déplaire
En vous perçant le sein.
Ah ! si j'étais maîtresse
Des climats où je suis,
Les gens de votre espèce
N'y seraient pas détruits.

Air : Un mouvement de curiosité.

De vous sauver j'aurais beaucoup d'envie,
Si ce bienfait pouvait se pardonner.

Tuer un homme, ah ! quelle barbarie !
A cet emploi pourquoi me destiner ?
C'est mon devoir d'ôter ici la vie :
Il me serait plus doux de la donner.

ORESTE.

Air : Je sens un certain je ne sais quoi.

Eh ! tuez-moi sans compliment.

IPHIGÉNIE.

Votre sort m'intéresse.

ORESTE.

Mais d'où vient ce sentiment ?

IPHIGÉNIE.

Je plains votre jeunesse.

ORESTE.

A ce discours plein de tendresse,
Mon cœur se trouble malgré moi.

IPHIGÉNIE.

Je sens un certain je ne sais qu'est-ce.

ORESTE.

J'éprouve un certain je ne sais quoi.

IPHIGÉNIE.

Air : La colombe qui succombe.

Oui, votre mort me désole.

ORESTE.

Vous soulagez mon tourment ;
Votre pitié me console,
Et j'en mourrai plus gaiement.

LA PREMIÈRE PRÊTRESSE.

Madame, il faut songer à la cérémonie.

IPHIGÉNIE.

Nous attendons ici le peuple avec Thoas.

LA PREMIÈRE PRÊTRESSE.

Thoas est paresseux, il ne se presse pas.

ORESTE.

Vous me faites languir.

LA PREMIÈRE PRÊTRESSE.

Ce jeune homme s'ennuie.

IPHIGÉNIE.

Eh bien, puisqu'il le faut, qu'on le mène à l'autel.

ORESTE.

Ah ! je respire enfin.

IPHIGÉNIE.

Ah ! quel moment cruel !

CHŒUR DE PRÊTRESSES.

Air : Je ferai mon devoir.

Remplissez votre auguste emploi.

IPHIGÉNIE.

Quelle barbare loi !
Quelle barbare loi !
O dieux ! donnez-m'en le pouvoir.

CHŒUR.

Faites votre devoir.
Faites votre devoir,
(Une prêtresse présente à Iphigénie un couteau sacré.)

IPHIGÉNIE.

Air : Un matin brusquement.

Avançons.... Je ne puis.
(A la prêtresse.)
Viens, que sur toi je m'appuie.
Je ne sais où j'en suis :
Soutiens mon bras, et me conduis.

ORESTE.

Hâtez-vous de m'ôter la vie.

IPHIGÉNIE.

Tu le veux... eh bien, tu mourras !

ORESTE.

Dans Aulide, en même cas,
Périt ma sœur Iphigénie ;
A ma sœur, je vais, hélas !
Me réunir par le trépas,
Me réunir par le trépas.

IPHIGÉNIE.

Air : Des pendus.

Ah, juste ciel ! qu'ai-je entendu ?

ORESTE.

Quoi ! votre bras est suspendu !

IPHIGÉNIE.

Par hasard seriez-vous Oreste ?

ORESTE.

Eh ! morbleu, je le suis de reste.
Frappez.

IPHIGÉNIE.

En aurais-je le cœur ?
Mon frère, reconnais ta sœur.

ORESTE.

Ma sœur ?

IPHIGÉNIE.

Eh! oui, ta sœur; elle te tend les bras.
Je suis Iphigénie.

ORESTE.

Un peu de patience;
Il ne faut pas brusquer une reconnaissance.
Vous, Iphigénie?

IPHIGÉNIE.

Oui.

ORESTE.

Cela ne se peut pas.

Air : Un jour, sur la fougère.

On sait qu'un sacrifice
A terminé ses jours.

IPHIGÉNIE.

Diane fut propice,
Et vint à son secours.

ORESTE.

Mon âme désolée
Gémit de son trépas.
La pauvre enfant fut immolée.

IPHIGÉNIE.

La pauvre enfant n'en mourut pas.

Air : Allons la voir à Saint-Cloud.

Mais je dois douter aussi
Que vous soyez bien mon frère.
Que ce fait soit éclairci.

ORESTE.

Oh! c'est ce que je vais faire.

IPHIGÉNIE.

Vous m'avez dit qu'il était mort

ORESTE.

Madame, je n'avais pas tort :
Ce n'était qu'une adresse
Pour faire durer la pièce.

ORESTE et IPHIGÉNIE.

Air du quatuor des Troqueurs.

Ah! c'est donc toi
Que je revoi!
Pour nous
Ce moment est bien doux.
Ma chère sœur, } embrassons-nous.
Mon cher Oreste, }

IPHIGÉNIE.

Eh quoi ! c'est toi !

ORESTE.

Moi, moi.

IPHIGÉNIE, aux prêtresses.

C'est votre roi.

LES PRÊTRESSES.

C'est notre roi.

ORESTE.

Moi, moi.

LES PRÊTRESSES.

Lui, oui.

ORESTE.

Moi, moi.

IPHIGÉNIE, et tous ensemble.

C'est notre / C'est votre } appui.

C'est notre / C'est votre } roi.

Ce moment pour nous
Est bien doux;
Mon cher Oreste, / Ma chère sœur, / Mes chères sœurs, } embrassons-nous.

(A la fin de ce quatuor toutes les prêtresses s'embrassent, à l'imitation d'Oreste et d'Iphigénie.)

SCÈNE III.

PRÊTRESSES, LA PREMIÈRE PRÊTRESSE, IPHIGÉNIE, LA SECONDE PRÊTRESSE, ORESTE.

LA SECONDE PRÊTRESSE.

Ah ! madame, tremblez, la mèche est découverte :
Thoas des deux captifs avait juré la perte ;
Il sait que par vos soins l'un d'eux s'est échappé ;
Il écume de rage; et, de terreur frappé,
Il vient pour vous punir de la supercherie.

IPHIGÉNIE.

Je l'attends de pied ferme.

LA SECONDE PRÊTRESSE.

Évitez sa furie.

LE CHŒUR chante.

O ciel ! grands dieux ! Hélas !

IPHIGÉNIE, l'interrompant.

Eh! cessez vos hélas!
De vos tristes accents j'admire l'harmonie;
Mais on lasse à la fin par la monotonie.
Qu'on dérobe mon frère aux regards de Thoas;
Caché derrière vous, qu'il ne se montre pas.

SCÈNE IV.

ORESTE, PRÊTRESSES, LA PREMIÈRE PRÊTRESSE, LA SECONDE PRÊTRESSE, IPHIGÉNIE, THOAS, UN SCYTHE, SCYTHES.

THOAS.

Ah! ah! vous voilà donc, prêtresse dégourdie?
Vraiment votre conduite est tout à fait jolie.

Air : Sur le pont d'Avignon.

Au lieu de les tuer, vous conservez les hommes.

IPHIGÉNIE.

Hélas! dans mon pays voilà comme nous sommes.

THOAS.

De tout votre manége on m'a fort bien instruit :
Je sais qu'un des captifs s'est échappé sans bruit.

IPHIGÉNIE.

Tu pouvais l'empêcher; mais chez toi tu demeures :
Pourquoi faire, dis-moi?

THOAS.

J'ai dormi vingt-quatre heures.
Mais que l'autre étranger périsse sans tarder,
Ou moi-même à l'instant je vais te poignarder.

ORESTE, perçant la foule des prêtresses.

Poignarder? qui, ma sœur?

IPHIGÉNIE.

Apprends qu'il est mon frère.

THOAS.

Et quand cela serait, il ne m'importe guère.
Frappe, ou je vais...

IPHIGÉNIE.

O ciel! qu'oses-tu commander?

ORESTE.

Tu n'es qu'un plat tyran, dont la fureur oisive
Joint à l'emportement une action tardive :

Tu menaces toujours, sans rien effectuer.
Dis, pourquoi reviens-tu ?

IPHIGÉNIE.

Pour se faire tuer.

THOAS.

Madame, doucement ! cela vous plaît à dire :
Je crois qu'à mes dépens tous deux vous voulez rire.
Gardes, délivrez-moi de ces audacieux.

IPHIGÉNIE.

Au premier qui viendra j'arracherai les yeux.

THOAS.

Lâches, vous avez peur !

UN SCYTHE.

Nous respectons les dames,
Et ce n'est pas ainsi qu'on attaque des femmes.

SCÈNE V.

PRÊTRESSES, LA PREMIÈRE PRÊTRESSE, LA SECONDE PRÊTRESSE, IPHIGÉNIE, ORESTE, LE SCYTHE, THOAS, UN SCYTHE, SCYTHES.

LE SCYTHE.

Le temple se remplit de farouches soldats;
Sauvez-vous, s'il se peut, seigneur, de la bagarre.

THOAS.

D'où diable viennent-ils?

LE SCYTHE.

On ne le conçoit pas.

THOAS.

Vous n'en mourrez pas moins tous les deux.

SCÈNE VI.

PRÊTRESSES, LA PREMIÈRE PRÊTRESSE, LA SECONDE PRÊTRESSE, IPHIGÉNIE, ORESTE, PYLADE, GRECS de la suite de Pylade, THOAS, LE SCYTHE, UN SCYTHE, SCYTHES.

PYLADE, perçant la foule des prêtresses.

Gare, gare !

C'est à toi de mourir.

THOAS.

A moi, mes gens, à moi !
A l'aide, mes amis ! défendez votre roi.

PYLADE.

Ne crois pas échapper, ton espérance est vaine.

IPHIGÉNIE.

Ah ! ne le tuez point, il n'en vaut pas la peine.

THOAS.

Messieurs, entendons-nous, on peut être d'accord.
Ensanglanter la scène... ah ! c'est un peu trop fort.
Que veut-on ?

PYLADE.

De Diane emporter la statue.

THOAS.

Eh bien ! soit : pour cela faut-il que l'on me tue ?

ORESTE.

Nous voulons enlever les prêtresses d'ici.

THOAS.

Ah ! parbleu, j'en suis las ; emportez-les aussi.

IPHIGÉNIE.

Et qu'on n'ait plus chez toi d'assez vilaines âmes
Pour y faire périr les hommes par les femmes.

THOAS.

Mais je n'ose abolir un culte si sacré ;
Les dieux se fâcheraient, et je crains leur rancune.

IPHIGÉNIE.

Pour te faire savoir que c'est contre leur gré,
Diane tout exprès va tomber de la lune.

THOAS.

Air : Allez-vous-en, gens de la noce.

Epargnons les frais du voyage
A cette auguste déité.
Ne voulez-vous rien davantage ?

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE.

Non.

THOAS.

Je consens donc au traité.
Après cette belle équipée,
Serons-nous tranquilles chez nous ?

ORESTE, PYLADE et IPHIGÉNIE.

Oui.

THOAS.

Partez donc, embarquez-vous
Avec votre digne poupée;
Allez-vous-en chacun chez vous.
(Il sort, suivi des Scythes.)

SCÈNE VII.

PRÊTRESSES, LA PREMIÈRE PRÊTRESSE, LA SECONDE PRÊTRESSE, IPHIGÉNIE, ORESTE, PYLADE, GRECS.

PYLADE.

Ici fort à propos je me suis présenté.
A présent, mon ami, comment va ta santé?

ORESTE.

Je me trouve moins fou, ma tête se nettoie :
Nous n'exciterons plus que des larmes de joie;
Je vais cesser enfin d'être un objet d'effroi,
Et les diables, je pense, ont pris congé de moi.
Prends part à mon bonheur, embrasse Iphigénie.

PYLADE.

Comment, c'est là ta sœur? elle est encor jolie,
Et faite pour l'amour.

ORESTE.

Ce mot est déplacé;
Ici personne encor ne l'avait prononcé.

Air : Sans un petit brin d'amour.

Sans un petit brin d'amour,
Finit la tragédie.

IPHIGÉNIE.

Ah! quant à moi, je suis pour
Un petit brin d'amour.

ORESTE, à Pylade.

Eh bien! mon cher, épouse Iphigénie.

PYLADE.

J'en suis d'accord.

IPHIGÉNIE.

Je le veux bien.
L'amour convient dans une parodie.

Suite de l'air :

PYLADE.

Reçois mon cœur.

IPHIGÉNIE.

Reçois le mien.

CHŒUR.

Sans un petit brin d'amour
Finit la tragédie.

IPHIGÉNIE et PYLADE.

Mais, quant à moi, je suis pour
Un petit brin d'amour.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sans un petit brin d'amour,
Finit la tragédie;
Mais ici nous sommes pour
Un petit brin d'amour

ORESTE et PYLADE.

Rien n'est plus rare en ce jour
Qu'une amitié fidèle.

IPHIGÉNIE.

Rien n'est moins rare en ce jour
Qu'un petit brin d'amour.

ORESTE et PYLADE.

Des vrais amis nous sommes le modèle.

IPHIGÉNIE.

Aux vrais amis on ne croit plus;
L'amour, l'amour est chose plus réelle:
Partout ses droits sont reconnus.

Ensemble.

Rien n'est plus rare, etc.

IPHIGÉNIE.

Pour vous, messieurs, en ce jour,
Nous redoublons de zèle;
Marquez-nous, à votre tour,
Un petit brin d'amour;
Daignez sourire à notre bagatelle,
Sans prendre garde à ses défauts:
Souvent un rien prouve une ardeur nouvelle,
Et des désirs toujours égaux.

Ensemble.

Pour vous, messieurs, etc.

FIN DES RÊVERIES RENOUVELÉES DES GRECS.

BARTHE.

LES FAUSSES INFIDÉLITÉS,

COMÉDIE.

NOTICE SUR BARTHE.

Nicolas-Thomas Barthe, né à Marseille en 1733, mourut à Paris en 1785. Il fut élevé chez les Pères de l'Oratoire de la maison de Juilly.

C'est en rhétorique qu'il se passionna pour l'art d'écrire. Le genre auquel il était appelé par la nature, et où il a laissé l'empreinte de son talent, c'est celui de l'épître. Avec moins d'abondance et de facilité que Gresset, son style a plus de précision, et son esprit plus de trait : son épître à Thomas, sur le génie considéré par rapport aux beaux-arts, brille de poésie. Mais à cette époque, comme maintenant, les succès du théâtre donnaient seuls une grande réputation. Les amis de Barthe l'engagèrent donc à écrire pour la scène.

La petite comédie de l'*Amateur*, jouée en 1764, était l'heureux prélude d'un poëte comique. Ce premier succès encouragea Barthe, et plus tard le petit acte des *Fausses infidélités* lui mérita les faveurs du public. Dès lors il se crut une vocation décidée pour l'art dramatique, et il aborda la comédie de caractère. Mais *la Mère jalouse*, pièce en cinq actes, jouée en 1771, ne put réussir. Cependant, au commencement de notre siècle, grâce au talent d'une actrice, mademoiselle Comtat, et au changement qui s'est opéré dans nos mœurs, cette comédie fut revue avec plaisir. L'*Homme personnel*, autre ouvrage de l'auteur, n'eut pas une pareille chance. Le sujet de l'égoïste est en lui-même peu dramatique. D'ailleurs Barthe, qui s'était fait remarquer par un dialogue facile et brillant, semblait avoir perdu, dans cette comédie, ces heureuses qualités. Son style y est pénible, entortillé; il y a peu de vers à retenir; on y sent la gêne de l'auteur pour faire parler et agir ses personnages. C'est un peintre qui a réussi dans de jolis portraits, et qui échoue dans un tableau d'histoire.

Après cet échec, Barthe renonça à la comédie, et retourna à son véritable genre, la poésie légère, où le succès lui resta fidèle.

Quoique Barthe fût, dans l'intimité, d'un caractère impétueux et irascible, bien qu'il eût un amour-propre excessif, il était fort recherché et brillait dans le monde; il y vivait plus que dans la retraite : il était de tous les dîners, de tous les soupers; et cette manière de vivre abrégea sa carrière. Il mourut douze heures après une opération chirurgicale qu'il supporta courageusement. Un de ses amis venait lui apporter un billet de loge pour la première représentation de l'*Iphigénie en Tauride* de Piccini : « Mon cher ami, lui dit-il, on va me porter à l'église; je ne puis pas aller « à l'Opéra. »

LES FAUSSES INFIDÉLITÉS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 25 JANVIER 1768.

PERSONNAGES.

DORIMÈNE, jeune veuve.
ANGÉLIQUE, cousine de Dorimène.
LE MARQUIS DE VALSAIN, amant de Dorimène.
LE CHEVALIER DORMILLI, amant d'Angélique.
MONDOR.

La scène est à Paris, chez Dorimène.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALSAIN, DORMILLI.

VALSAIN.

Chevalier, votre amour est une frénésie.

DORMILLI.

Marquis, le vôtre à peine est une fantaisie.

VALSAIN.

Vous aimez Angélique un peu trop vivement.

DORMILLI.

Vous aimez Dorimène un peu trop froidement.

VALSAIN.

Vous faites le malheur de la plus tendre amante.
Votre scène d'hier fut bien extravagante !
Angélique est outrée.

DORMILLI.

Ah ! que dites-vous là?
Il lui sied de bouder ! Les femmes, les voilà :
Ont-elles quelque tort, si nous osons nous plaindre,
Elles sont d'une adresse ! elles savent contraindre
A demander pardon du tort qu'elles ont eu.

VALSAIN.

Mais voulez-vous toujours douter de leur vertu ?
Vous êtes plus jaloux qu'il n'est permis de l'être...

DORMILLI.

Moi?

VALSAIN.

Sous un triste nom c'est se faire connaître.
On cause, disons mieux, on rit à vos dépens.

DORMILLI.

Qui? ces gens du bel air, cœurs légers, froids plaisants,
De maîtresse et d'ami changeant comme de modes,
Pacifiques époux, et même amants commodes.
Je leur permets de rire; un cœur tel que le mien
Doit étonner le leur. Oh! vous, vous aimez bien:
C'est le plus beau sang-froid!

VALSAIN.

Nous n'aimons pas de même.
Tyranniser les gens, ce n'est pas mon système.
L'air froid cache souvent un cœur qui sait aimer;
Et d'ailleurs, l'amour vrai doit savoir estimer.
Les femmes, j'en conviens, peuvent être infidèles...

DORMILLI.

Peuvent être est fort bon.

VALSAIN.

Mais, pour les croire telles,
Pour les juger enfin coupables en amour,
Je veux des preuves, moi, plus claires que le jour...

DORMILLI.

J'entends.

VALSAIN.

L'amour jaloux a trop l'air de la haine.
Formons d'heureux liens, et point de triste chaîne.
De l'amour, s'il se peut, n'ayons que les douceurs:
Moi, j'en ai la tendresse... et d'autres, les fureurs.

DORMILLI.

D'accord; vous êtes doux. Vous verriez Dorimène
Pour quelque heureux mortel n'être point inhumaine,
Qu'immobile témoin, et rival complaisant,
Vous trouveriez, je crois, le procédé plaisant.
Cela s'appelle aimer.

VALSAIN, riant.

Pour vous prouver que j'aime,
Je veux être jaloux, jaloux de Mondor même.

DORMILLI.

Pourquoi non? Ce Mondor me déplaît.

VALSAIN.

Je le crois.
Il est si dangereux !

DORMILLI.

Vous riez; mais je vois,
Je vois tout. Franchement, votre Mondor m'assomme.

VALSAIN.

Hier je m'en doutai.

DORMILLI.

Soyez sûr que cet homme
A des desseins secrets. Je n'en suis point jaloux;
Mais je sais que Mondor conspire contre nous.
Oui, j'ai vu Dorimène, et même sa cousine
(bas et d'un air effrayé)
Rire avec lui, d'un air, là...

VALSAIN.

C'est qu'on le badine.
De tels originaux sont si divertissants!
Un riche au ton badin, un fat de quarante ans,
Quelque esprit, mais si vain qu'il en est parfois bête;
Croyant à tout le sexe avoir tourné la tête,
Lui prodiguant les bals, les fêtes, les soupés,
Assez mauvais railleur sur les maris trompés;
Achetant des travers par ses dépenses folles...

DORMILLI.

Eh bien! il réussit.

VALSAIN.

Oui : ces femmes frivoles,
Qui ne se piquent pas de choisir leurs amants,
Ont daigné quelquefois lui donner des moments;
Et, trompant avec art sa vanité crédule,
En ont fait à plaisir un fat très-ridicule.
Et vous ne voulez pas qu'on en rie?

DORMILLI.

Oh! j'ai vu
De vos femmes de bien, prodiges de vertu.
Tel homme était d'abord plaisanté par ces dames,
Qui bientôt... Tout s'arrange avec les bonnes âmes.
Tenez, mon cher marquis, notre siècle, nos mœurs,
Nos maris, nos amants, nos charmantes noirceurs,
Et ce sexe maudit que je hais, que j'adore,

Et mon amante enfin, jeune et fidèle encore,
Mais qui peut-être, hélas! dans peu me trahira...
Vous ne connaissez rien, monsieur, de tout cela.
J'ai peine à concevoir comment on se marie :
Vous le concevez, vous.

VALSAIN.

Très-bien; mais, je vous prie,
Du respect pour le sexe, ou je romps avec vous :
Croyez à ses vertus...

DORMILLI, l'interrompant.

Comment, lorsque Angélique...

VALSAIN.

Apaisez-la bien vite; et, d'un ton pathétique,
Jurez-lui d'être enfin plus doux, moins emporté;
De ne plus tant crier à l'infidélité.
Mais surtout il faudra, comme à votre ordinaire,
Après avoir juré, protesté, n'en rien faire.

(Dormilli, apercevant Mondor, s'en va, le regarde d'un air ennemi, et le salue à peine. Mondor s'arrête quelque temps, étonné de l'accueil.)

SCÈNE II.

VALSAIN, MONDOR.

MONDOR, riant.

Qu'a-t-il donc? il me fuit; il salue à demi.
Le moyen que cela puisse avoir un ami?
J'observe qu'avec vous il dispute sans cesse,
Et qu'il me boude, moi.

VALSAIN.

Peu de chose le blesse,
Il est vrai; je m'accorde avec lui rarement.

MONDOR.

Nous sympathiserions tous deux plus aisément.

VALSAIN.

Vous me flattez.

MONDOR, d'un air léger.

Non, non; mais je plains sa manie.
On dit qu'il est atteint d'un peu de jalousie;
Qu'il veut garder un cœur après l'avoir vaincu.
Dans Paris! à son âge! Où diable a-t-il vécu?

Il est quitté? La chose est-elle si cruelle?
Une belle bientôt nous venge d'une belle;
C'est dans l'ordre : on se prend, on s'aime, on se trahit;
Et les femmes toujours y trouvent leur profit.
Je perds une conquête? eh bien! j'en fais dix autres.

VALSAIN.

(A part.) (Haut.)
Amusons-nous du fat. Des soins comme les vôtres
Lui donnent de l'ombrage; il vous craint.

MONDOR.

Qui? moi!

VALSAIN.

Vous.
Au reste, on est flatté de l'humeur d'un jaloux.

MONDOR.

On en est amusé. Mais il pourrait me craindre?
Vous croyez?

VALSAIN.

Pourquoi non? Je ne sais pas me plaindre :
Si je voulais pourtant, à ne vous point mentir,
Je vous ferais aussi l'honneur de vous haïr.

MONDOR, d'un air modeste.

Ah! monsieur!

VALSAIN.

Vous lorgnez d'assez près Dorimène.

MONDOR, d'un ton moitié badin.

Vous tremblez donc aussi?

VALSAIN.

Ma peur est-elle vaine?
Pour gagner tant de cœurs, et pour n'en perdre aucun,
Comment faites-vous donc?

MONDOR.

J'ai cent moyens pour un.
J'éveille l'amour-propre, et le pique et le flatte;
En paraissant la fuir, je ramène une ingrate;
On me voit triste, gai, timide, entreprenant.
Et puis, sans me piquer d'un esprit transcendant,
J'ai toujours cru l'esprit... une grande ressource
Dans la société.

VALSAIN.

Sans doute.

MONDOR.

Une autre source
De tous les agréments dont on me voit jouir,
C'est... un peu de fortune ; et l'or sait éblouir,
L'or, mobile puissant des humaines faiblesses.
Je ne me targue point de mes vaines richesses.
Mon théâtre, mes bals, ma petite maison,
Peut-être un cuisinier qui s'est fait quelque nom,
Et mes feux d'artifice, et mon hôtel qu'on cite,
Et mon vin de Tokai, ne font pas mon mérite;
Tout cela n'est pas moi, je le sais; mais enfin,
On éblouit ainsi le pauvre genre humain.

VALSAIN.

Savez-vous que voilà de la philosophie?
Allier tant d'esprit à tant de modestie!
Vous devenez sublime, et c'est ce que je crains.
Adieu; ménagez-moi dans vos vastes desseins.

SCÈNE III.

MONDOR.

Je le crois mon ami; sa franchise intéresse:
Mais, amicalement, soufflons-lui sa maîtresse.
Sa maîtresse! c'est peu ; deux cœurs me sont acquis :
Monsieur le chevalier et monsieur le marquis
Me seront immolés, la chose est manifeste;
Je ne puis en douter sans être trop modeste.
Ils s'y prenaient fort mal. Le cœur d'une beauté
Du sang-froid de Valsain doit être peu flatté :
Et Dormilli, fougueux, a cette humeur jalouse
Qui fatigue une amante et qui gêne une épouse.
Bien vu! Quant aux billets que je viens de risquer,
Elles n'oseront pas se les communiquer;
Elles m'aiment : l'amour rend les femmes discrètes.
Je vais mener de front deux intrigues secrètes.
Le jeu sera piquant : deux belles à la fois!
Ou bien, au pis aller, je pourrai faire un choix.
Mais les voici ; sortons prudemment : il me semble
Qu'il n'est pas à propos que je les voie ensemble

SCÈNE IV.

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORIMÈNE.

Que se passe-t-il donc? Vous riez de bon cœur.
Je ne vous vis jamais d'une si belle humeur.

ANGÉLIQUE.

Je reçois une lettre assez divertissante.

DORIMÈNE.

J'en reçois une aussi dont le style m'enchante.
La vôtre? Peut-on voir?

(Angélique donne sa lettre.)

Mais le tour n'est pas mal.
Vous avez la copie, et moi l'original.
Nos billets sont pareils.

(Elle donne sa lettre à Angélique.)

ANGÉLIQUE, la lisant.

Oh! la plaisante chose!
C'est un trait de Mondor.

DORIMÈNE.

Voilà donc de sa prose :
Un billet circulaire!... Il faut nous réunir.
Mettez-vous là.

(Montrant une table où l'on peut écrire.)

ANGÉLIQUE.

Pourquoi?

DORIMÈNE.

Pourquoi? pour le punir.
Le fat! Et puis je veux... L'idée est excellente.
Par ses transports jaloux Dormilli vous tourmente;
Valsain me déplaît fort avec ses tons glacés;
Votre amant aime trop, et le mien pas assez :
Ce seraient deux maris également à craindre.

ANGÉLIQUE.

Oui.

DORIMÈNE.

Je vois un moyen; mais il s'agit de feindre.
Répondez à l'épître, et même tendrement.

ANGÉLIQUE, riant.

Oui, par un billet doux peut-être?

DORIMÈNE.

Justement.
C'est là le vrai moyen de guérir l'un et l'autre.
Feignons d'aimer Mondor. Vous allez voir le vôtre
Si plaisamment jaloux, que, s'il veut l'être encor,
Nous le ferons rougir au seul nom de Mondor;
Et Valsain, alarmé, malgré tout son mérite,
Croira qu'il peut déplaire... Allons, écrivez; vite.

ANGÉLIQUE, avec réflexion.

Feindre d'aimer Mondor.

DORIMÈNE.

Eh oui, pour nous venger.

ANGÉLIQUE.

Et trahir un jaloux!

DORIMÈNE.

Pour mieux le corriger.
Il est bon quelquefois d'affliger ce qu'on aime :
On guérit un défaut par ce défaut-là même.
Ne perdons pas de temps.

(Angélique s'assied.)

Je dicte. Écrivez... Bon!

ANGÉLIQUE.

Mais il ne sera plus jaloux au moins?

DORIMÈNE.

Eh! non.

(Dictant.)

« Je ne sais, monsieur, si je fais bien de vous répondre.

ANGÉLIQUE.

Je sais que je fais mal.

DORIMÈNE, dictant.

« J'ai combattu longtemps...

ANGÉLIQUE répète ce qu'elle écrit.

« Longtemps.

DORIMÈNE, dictant.

« Mais je suis excédée de monsieur Dormilli...

ANGÉLIQUE, écrivant.

Dites que je l'abhorre;
Je l'aimerais autant.

DORIMÈNE.

Eh bien?

« Je suis... si cruellement tourmentée.

ANGÉLIQUE.

Plus dur encore.
Vous vous divertissez.

DORIMÈNE.

Cent fois vous m'avez dit
Qu'il vous tourmentait fort.

ANGÉLIQUE.

Oui; mais quand on écrit!

DORIMÈNE.

Otez *cruellement*.

ANGÉLIQUE, avec vivacité.

J'y pensais.

DORIMÈNE, dictant.

« En vérité, dans les impatiences qu'il me cause...

ANGÉLIQUE.

A merveille.

DORIMÈNE, dictant.

« Je ne sais qui je ne lui préférerais pas. »

ANGÉLIQUE.

Je ne mettrai jamais d'expression pareille.

DORIMÈNE.

Quelle enfance!

ANGÉLIQUE.

Jamais. Cédez-moi sur ce point,
Ou...

DORIMÈNE.

Qu'importe le mot, quand la chose n'est point?

ANGÉLIQUE.

Il est fort, ce billet.

DORIMÈNE.

Et moi, j'ose prétendre
Qu'un jaloux ou qu'un fat peuvent seuls s'y méprendre.

ANGÉLIQUE, achevant d'écrire.

Vous vous figurez donc que Mondor nous croira?
Se croire aimé de nous!

DORIMÈNE.

Bon! il le croit déjà.
Et les hommes d'ailleurs... Quelle crainte est la vôtre!
Ce sexe est vain, très-vain... presque autant que le nôtre.
Donnez-moi ce billet, je saurai l'envoyer;
Et... soyez inflexible avec le chevalier;

Profitez du moment. Allons. Je vais écrire.
(Angélique se lève pour lui céder la place.)
Moi, j'aime aussi Mondor, et je veux le lui dire.
(En s'asseyant.)
Ils seront bien joués, bien plaisants tous les trois.
Quel plaisir d'intriguer trois hommes à la fois!

ANGÉLIQUE.

Mon Dieu, vous aimez bien à voir souffrir!... Silence :
Ils approchent tous deux. C'est Valsain qui s'avance;
Cachez votre papier.

DORIMÈNE, assez haut pour être entendu de Valsain.

Vous vous moquez de moi.
Oh! je ne suis point fausse.

SCÈNE V.

VALSAIN, DORMILLI, DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORMILLI, bas, à Valsain.

Elle écrit.

VALSAIN, froidement.

Je le voi.

DORMILLI, à Angélique.

Je vous retrouve enfin; vous me fuyez, cruelle.

ANGÉLIQUE.

M'allez-vous faire encor quelque scène nouvelle?
Il est vrai, je vous fuis.

DORMILLI.

Vous fuyez vainement,
Je vous suivrai partout.
(Angélique se réfugie auprès de Dorimène.)

DORIMÈNE, à part.

C'est là bien un amant.
Quand pourrai-je obtenir que Valsain lui ressemble?
(A Valsain.)
Ah! vous voilà, monsieur?

VALSAIN.

Nous arrivons ensemble,
Et je n'osais, madame, interrompre un billet.

DORIMÈNE, sans le regarder et continuant d'écrire.

Mais vous faites fort bien; il faut être discret.

DORMILLI.

Discret! Vous écririez, madame, en sa présence

A cinq ou six rivaux; toujours sans défiance,
Monsieur serait content de lui-même et de vous.

DORIMÈNE.

C'est que précisément j'écris un billet doux.

DORMILLI.

Valsain, vous entendez? un billet doux.

VALSAIN.

Peut-être
Daigne-t-on s'occuper...

DORIMÈNE.

De qui?

VALSAIN.

De moi.

DORIMÈNE, à part.

Le traître!
Encore un mot.

(Elle écrit d'un air très-animé.)

VALSAIN.

Le style en doit être charmant.
Vous avez dans les yeux le feu du sentiment.
Ce billet sera tendre; heureux qui doit le lire!

(Dorimène plie son billet.)

Mais c'est finir trop tôt : on ne peut trop écrire
Quand c'est le cœur qui dicte.

DORIMÈNE, à part.

Il raille, le cruel!
Il me ferait écrire un billet doux réel.
Holà, quelqu'un!

(A un laquais.)

Portez bien vite cette lettre.

VALSAIN.

C'est peut-être chez moi que l'on va la remettre.

DORIMÈNE.

Chez vous? Eh bien, monsieur, allez la recevoir.

(Elle sort.)

VALSAIN, souriant.

Ah! je suis pénétré d'un si flatteur espoir;
J'y cours.

SCÈNE VI.

DORMILLI, ANGÉLIQUE.

DORMILLI, retenant Angélique, qui veut suivre Dorimène.

Un moment donc.

ANGÉLIQUE.

Je suis trop en colère.
Ne me retenez point.

DORMILLI.

Ai-je pu vous déplaire
Par un excès d'amour?

ANGÉLIQUE.

Oh, discours superflus!
Monsieur.

DORMILLI.

Toujours monsieur!

ANGÉLIQUE.

Je ne pardonne plus.
J'ai pardonné vingt fois, toujours dans l'espérance
Que vous pourriez changer; mais je perds patience.
Hier, tout cet éclat, tout cet emportement
Fut encor précédé d'un raccommodement.

DORMILLI.

Convenez donc aussi qu'hier, mademoiselle...
J'attends, vous arrivez, vous étiez la plus belle:
Dès lors je ne vois plus que vous, que vos appas;
Et moi, je suis le seul que vous ne voyez pas.
Vos discours, pleins d'esprit, amusent, intéressent;
Mais à d'autres qu'à moi tous vos discours s'adressent.
Mondor, à vos côtés, d'un air mystérieux,
Vous tient de sots propos, me cache à tous les yeux;
Vous ne soupçonnez point que ce fat-là m'ennuie.
On parle enfin d'un wisth; il fait votre partie.
J'en fais une autre, moi, loin de vous! et comment?
Je suis distrait; je perds, je joue horriblement,
On me gronde, on se plaint; vous éclatez de rire
Et vous et votre fat.

ANGÉLIQUE.

J'ai ri; mais je puis dire
Que je n'étais pas seule.

DORMILLI.

Eh! vraiment, je le croi.
C'est que personne n'aime, ou n'aime comme moi;
C'est qu'ils ne sentent point, c'est qu'ils n'ont pas mon âme.
J'extravague en effet; car je veux qu'une femme
N'ait pas l'ambition... de plaire... au monde entier.

ANGÉLIQUE.

Voilà comme un jaloux sait se justifier.
Ah! dût-il m'en coûter l'effort le plus pénible,
Je dois pour vous, monsieur, cesser d'être sensible?
A votre folle humeur il faut m'assujettir.
Je ne puis ni marcher, ni m'asseoir, ni sortir,
Ni parler, ni me taire. On me donne une lettre
C'est celle d'un rival qu'on vient de me remettre.
Je danse avec quelqu'un; vous rêvez tristement.
Me voyez-vous parée; ah! c'est pour un amant.
Ai-je fait à Mondor de simples politesses;
On met, sans le savoir, mon éventail en pièces.
J'aimerais cent fois mieux un cœur indifférent.
Devenu mon époux, vous seriez mon tyran.

DORMILLI.

Votre tyran! Jamais. Quelle crainte cruelle!
N'auriez-vous pas alors juré d'être fidèle?

ANGÉLIQUE.

Je crains que pour s'unir nos cœurs ne soient pas faits.

DORMILLI.

Ah! sans mon fol amour, que je vous haïrais!
Vous saurez à la fin me faire aimer Julie:
Elle m'aime; et pour moi vous l'avez embellie.
Elle ne me voit point ces travers odieux:
Ayant un autre cœur, Julie a d'autres yeux.

ANGÉLIQUE, avec dépit.

Eh bien! monsieur, volez; fixez-vous auprès d'elle.

DORMILLI.

Oui, je vais l'adorer... l'aimer... Mademoiselle,
Je vais vous obéir. Mais, du moins, nommez-moi
Celui qui m'a ravi votre cœur.

ANGÉLIQUE, souriant.

Et pourquoi
Faut-il vous le nommer?

DORMILLI.

Qu'il tremble pour sa vie !

ANGÉLIQUE.

Ciel ! encor des fureurs ! Il faut que l'on vous fuie.

DORMILLI, la suivant.

Fuyez-moi, j'y consens, je ne vous cherche plus.
Que m'importe un rival, son nom, et vos refus ?

SCÈNE VII.

DORMILLI.

C'est ici qu'un jaloux aurait bien droit de l'être.
Mais quel est ce rival ? (Mondor paraît.)
Je l'aperçois peut-être...
C'est lui ; précisément je le trouve aujourd'hui
Deux fois plus fat encore, et plus content de lui.

SCÈNE VIII.

DORMILLI, MONDOR.

MONDOR, de loin et à part.

Bon ! (Haut, et d'un air triomphant.)
Toujours de l'humeur ? dans l'âge des conquêtes,
Quand on plaît, quand on aime !

DORMILLI.

Oh ! je sais que vous êtes
Un excellent railleur ; mais moi, qui raille peu,
Je vais, monsieur Mondor, vous faire un libre aveu.
Votre présence, ici... m'était fort agréable :
Cependant...

MONDOR, riant.

Vous croyez que je suis redoutable,
Et que sur Angélique on a quelque dessein ?

DORMILLI.

De grâce, expliquons-nous. Daignez m'apprendre enfin
A qui vous en voulez.

MONDOR.

La demande est fort bonne.
Chevalier, si je puis n'en vouloir à personne,
On peut...

DORMILLI.

Vous en vouloir ? Eh bien ! qui vous en veut ?

MONDOR.

Vous ne le diriez pas à ma place.

DORMILLI.

Il se peut ;

(En riant, et du ton d'un homme qui compte sur la fatuité de Mondor.)

Mais vous le direz, vous, n'est-ce pas ?

DORMILLI.

Il est leste !

Ma foi, si je le dis, c'est, je vous le proteste,
Pour vous tranquilliser : vous êtes si pressant...
Je vois que vous souffrez, je suis compatissant.

DORMILLI.

Au fait, par grâce.

MONDOR.

Eh bien ! s'il faut vous en instruire...

(Il s'amuse de l'attention que lui prête Dormilli.)

Ces choses-là pourtant ne doivent pas se dire.

DORMILLI, avec une impatience qu'il veut masquer sous un ton badin.

Aujourd'hui l'on dit tout : dites donc.

MONDOR.

Trop de feu,

Trop de feu, chevalier ; modérez-vous un peu.
Si de mes soins ici quelqu'un doit être en peine,
Ce n'est pas vous encor.

DORMILLI.

Quoi ! monsieur ; Dorimène...

MONDOR, négligemment.

Mais, oui.

DORMILLI.

Plaisantez-vous ?

MONDOR.

Mais non.

DORMILLI.

D'honneur ?

MONDOR.

D'honneur.

Valsain vous vexe un peu : je suis votre vengeur.
Réjouissez-vous bien de sa triste aventure.
Dorimène a pour nous (c'est une chose sûre)

Un goût très-décidé, mais je dis décidé.

DORMILLI.

Ce soupçon-là, monsieur, peut être mal fondé.

MONDOR.

Soupçon n'est pas le mot : en voulez-vous des preuves ?
Oh ! parbleu, c'est me mettre à de rudes épreuves !
Le moyen avec vous de garder un secret !
(Il tire un portefeuille de sa poche.)
Parmi certains papiers, j'ai là... certain billet.
Faut-il, à l'instant même, avoir la complaisance
De vous en faire part ?

DORMILLI.

Non, vraiment ; car je pense
Que vous ne l'avez point.

MONDOR.

Je ne l'ai point ?... lisez.

(Il lui présente le billet : Dormilli veut s'en saisir, et Mondor le retient. Dormilli lit avidement. Mondor continue.)

Sous un style badin ses feux sont déguisés :
On badine d'abord, puis on est attendrie ;
Puis le moment fatal, et puis la jalousie ;
On tremble de nous perdre, on veut toujours nous voir ;
Et le roman finit par un beau désespoir.
(Il éclate de rire.)
Mais n'admirez-vous pas le sommeil léthargique
De monsieur de Valsain ? Vous craigniez qu'Angélique
N'eût pour moi quelque goût ; lui, qu'on a supplanté,
Il est, le cher marquis, d'une sécurité !

DORMILLI.

Le voilà donc enfin trahi par sa maîtresse !
J'avais su le prévoir ; je le disais sans cesse.

MONDOR.

Depuis que j'ai paru ?

DORMILLI.

Non, très-longtemps avant.
Mais Angélique !...

MONDOR.

Eh bien ?

DORMILLI, d'un ton brusque.

Eh bien, je crois souvent
Qu'elle me trompe aussi.

MONDOR.

Moi, je le conjecture.

DORMILLI.

Vous êtes consolant.

MONDOR, d'un air fin.

Néanmoins je vous jure
Qu'à votre affliction (c'est vous parler sans fard)
Personne en vérité ne prend autant de part.
Mais adieu; je vous laisse à votre inquiétude.

(Il chante le vers suivant, pris d'un opéra.)

Les amants affligés aiment la solitude.

SCÈNE IX.

DORMILLI.

Il chante! il est heureux! Mondor n'est point haï,
On l'aime, et l'on me hait! et Valsain est trahi!
Angélique du moins, quoiqu'elle dissimule,
N'a sûrement pas fait un choix si ridicule.
Mon pauvre ami Valsain sera fort étonné.

SCÈNE X.

DORMILLI, VALSAIN.

DORMILLI, à part.

Il me paraît bien triste.

VALSAIN, à part.

Il a l'air indigné.

(Ils se regardent quelque temps en silence.)

DORMILLI.

Je vous l'ai dit cent fois; je n'entends rien aux femmes.

VALSAIN.

Ma foi, ni moi non plus.

DORMILLI.

Mon ami, quelles âmes!

VALSAIN.

Quelles têtes, mon cher!

DORMILLI, à part, en s'éloignant de Valsain.

A-t-il quelque soupçon?

VALSAIN, à part, s'éloignant de même.

Je dois lui dire tout; mais de quelle façon?

DORMILLI, à part.

Comment m'y prendre?

(Ils se rapprochent l'un de l'autre.)

(Haut.)

Il faut qu'avec vous je m'explique
Je viens d'entretenir tout à l'heure Angélique :
Je ne la conçois plus. Je crois, sans vous flatter,
Que votre aimable veuve a su me la gâter.
C'est une étrange femme, au moins, que Dorimène!
Êtes-vous bien sûr d'elle?

VALSAIN

Ah! très-sûr; j'aurais peine
A croire... Mais la vôtre, avez-vous bien son cœur?
Écoutez, cher ami; surtout point de fureur.
Je commence à penser enfin comme vous-même.
Oui, je doute, entre nous, qu'Angélique vous aime.

DORMILLI.

Fort bien! de mes amours vous êtes occupé!
Et vous ne craignez pas de vous être trompé
Sur les vôtres?

VALSAIN.

Quoi donc?

DORMILLI.

Pourriez-vous, je suppose,
Me dire qu'Angélique aime... quelqu'un; qu'elle ose
Écrire à ce quelqu'un; que cet amant discret,
Ce modeste rival, montre d'elle un billet?
Que ce billet, enfin, vous venez de le lire?

VALSAIN.

Ma foi, vous m'étonnez; je n'osais vous le dire;
Vous savez tout. Mondor, qui nous croit ennemis,
Et qui me met, de plus, au rang de ses amis,
Vient de me confier ce billet d'Angélique,
Écrit à lui Mondor. L'affaire est moins tragique,
Puisque vous la saviez.

DORMILLI.

Comment donc?

VALSAIN.

Je l'ai lu.

DORMILLI.

Vous l'avez lu?

VALSAIN.

Deux fois : j'en étais confondu.

DORMILLI, d'une voix étouffée.

Qu'entends-je?... se peut-il?... Angélique perfide?
Je n'en doute donc plus!... Quel coup!... Il me décide.
Ami, consolons-nous. Plus sensés désormais,
Jurons de renoncer aux femmes pour jamais.
Ce parti...

VALSAIN.

Serait dur : il faut être équitable.
La mienne m'est fidèle, et je serais coupable
Si...

DORMILLI, très-vivement.

Fidèle? oui, fidèle : adorez-la. Mondor,
Quelle fidélité! Là, tout à l'heure encor...
Elles poussent bien loin la feinte et le caprice!
Ne me croyez donc pas le seul que l'on trahisse.
La vôtre... Mais au reste elle m'étonne moins.

VALSAIN, posément.

Qu'a-t-elle fait? voyons.

DORMILLI.

Digne objet de leurs soins
Mondor tient un billet écrit par Dorimène,
Billet qu'il montre aussi, que je croyais à peine.
Voilà ce qu'elle a fait; voyez.

VALSAIN, à part.

Que dit-il là?
Deux billets à Mondor!..
(Haut.)
Répétez-moi cela.
Dorimène...

DORMILLI, avec impatience.

Oui, monsieur.

VALSAIN

Elle a donc fait remettre... ?

DORMILLI.

Oui, monsieur.

VALSAIN.

A Mondor?

DORMILLI.

Oui, monsieur.

VALSAIN.

Une lettre?

DORMILLI, impétueusement.

Oui, monsieur; oui, monsieur; oui, monsieur.

VALSAIN, à part, et toujours de sang-froid.

A Mondor

Deux billets!... c'est un jeu.

DORMILLI.

Répéterai-je encor?

VALSAIN, souriant.

Je vous suis obligé de votre complaisance.

DORMILLI.

J'avais tort d'accuser ce sexe d'inconstance;
Il ne trahit pas, non. « Ses vertus, disiez-vous,
« Ses vertus sont de lui, ses défauts sont de nous.
« Croyez à ses vertus. » Oh! j'y crois.

VALSAIN.

Moi de même.

DORMILLI.

Aux vertus d'Angélique! et c'est Mondor qu'elle aime.

VALSAIN.

Mondor de tout ceci doit être bien content.

DORMILLI.

Belle réflexion!

VALSAIN, riant.

Je reviens à l'instant.

(Il s'en va.)

DORMILLI.

La vôtre disait bien (mais rien ne vous effraie):
« J'écris un billet doux. »

VALSAIN.

Du moins est-elle vraie.

(Il veut sortir.)

DORMILLI, lui serrant le bras avec colère.

Du moins! Concevez-vous, homme froid, cœur glacé,
Concevez-vous Mondor? Le fat s'est empressé
A vous communiquer le billet d'Angélique:
Celui de Porimène, il me le communique.
Des procédés pareils se peuvent-ils souffrir?

VALSAIN.

Mondor est né plaisant; il veut se réjouir.

DORMILLI.

(A Valsain.) (A lui-même.)
Ah! fort bien. Croira-t-on qu'Angélique, à son âge,

Avec cet air naïf et le plus doux langage... ?
Que n'ai-je aimé Julie ?..,

(A Valsain.)

Enfin, vous l'avez lu
Cet indigne billet ? L'auriez-vous retenu ?
Je puis, soyez-en sûr, l'écouter sans colère :
Dites les propres mots.

VALSAIN.

Mais Mondor pourra faire
Quelque jour un recueil ; alors vous l'y verrez.

DORMILLI.

Quel ami ! quel amant ! vous me désespérez...
Voyons de près mon fat.

(Il sort.)

VALSAIN, alarmé.

Pour une bagatelle
Tant de bruit ! Arrêtez. Angélique est fidèle.
Mondor n'est point aimé.

DORMILLI, revenant.

Comment ? Que dites-vous ?

VALSAIN.

Qu'on s'amuse à la fois de Mondor et de nous.

DORMILLI.

Quoi ! ces billets...

VALSAIN.

Font voir l'accord des deux cousines.
Deux lettres à la fois, et deux lettres badines
A Mondor... qui les montre ! Allons, réfléchissez.

DORMILLI, avec vivacité.

Est-il bien vrai... ? Comment ?... de grâce... éclaircissez...

VALSAIN.

Mais tout est éclairci. L'une est jeune et timide ;
L'autre n'est que maligne, et point du tout perfide.
Vous croyez leurs billets ! Je crois plutôt leurs cœurs.
Qu'un fat ait des succès, j'y consens, mais ailleurs ;
Il n'en a point ici.

DORMILLI, l'embrassant avec transport.

Vous me rendez la vie.
En effet, Angélique... Oh ! oui, je le parie,
Je suis encore aimé. Vous avez bien raison ;
J'ai mille souvenirs : elle, une trahison !

J'ai cru... J'étais donc fou. La découverte est bonne.
Angélique me trompe : eh bien! je lui pardonne.
Elles nous ont joués toutes deux! mais enfin,
Pour nous en imposer il faut être plus fin.
Nous sommes clairvoyants... Je ris de leur malice.

VALSAIN.

De vous présentement puis-je attendre un service?

DORMILLI, avec une effusion de tendresse.

Ah! je souscris d'avance à vos moindres désirs.

VALSAIN, souriant, et d'un air tranquille.

Laissez vivre Mondor pour nos menus plaisirs.

DORMILLI, avec une joie excessive.

Je ne le tuerai point.

VALSAIN.

Je vais chez Dorimène,
De mon faux désespoir réjouir l'inhumaine.

(Il va pour sortir.)

DORMILLI, le retenant.

Mais sommes-nous bien sûrs?... Croyez-vous fermement?
C'est qu'on ne doit jamais croire légèrement.

VALSAIN.

Ah! voilà mon jaloux!

DORMILLI.

Nous n'avons pas de preuve.

VALSAIN, rêvant.

Eh bien! j'en vais avoir. J'imagine une épreuve
Qui vous démontrera que leur crime est un jeu,
Et qui pourra surtout les chagriner un peu.

DORMILLI.

Prenez garde pourtant.

VALSAIN.

Cœur faible que vous êtes!
C'est pour vous détromper...

(A part.)

Et leur payer nos dettes.

DORMILLI.

A quoi songez-vous donc?

VALSAIN.

Je songe à vous servir.

(D'un ton badin.)

Je doute aussi; je doute, et je vais m'éclaircir.

Partez.

(Il veut le faire sortir.)

DORMILLI, revenant.

Mais, mon ami, lisez sur leur visage,
Dans leurs yeux, finement.

VALSAIN, le poussant toujours.

C'est à quoi je m'engage.

DORMILLI.

Vous ne tarderez point à me venir trouver?

VALSAIN.

Je ne tarderai point.

DORMILLI, résistant.

Mais il faut...

VALSAIN.

Vous sauver.

DORMILLI.

Si vous êtes sûr d'elle, épargnez mon amante.

VALSAIN.

Une femme affligée est plus intéressante.

DORMILLI.

Que ferez-vous? Je crains...

VALSAIN.

Calmez ce tendre effroi.
Sortez, dis-je, et gardez de paraître sans moi.

(Il le pousse enfin hors du théâtre. Un moment après Dormilli rentre, et, sans être aperçu de Valsain, se glisse dans un cabinet.)

SCÈNE XI.

VALSAIN.

Comment! il a crié, fait un affreux vacarme;
Moi-même (car ceci m'a causé quelque alarme)
J'aurais vu le Mondor, et rire à nos dépens,
Et de ses deux rivaux faire deux confidents,
Le tout pour s'égayer, pour distraire ces dames!
Non, parbleu, c'en est trop; ne gâtons pas les femmes.
Oh! rien n'est dangereux comme l'impunité...
N'y mettons pas pourtant trop d'inhumanité;
Ne soyons pas cruels... Bonnes gens que nous sommes!
(Gaiement.)
Qui désole une femme est le vengeur des hommes.
Les voici. Bon.

SCÈNE XII.

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE, VALSAIN.

DORIMÈNE, bas, à Angélique, dans le fond du théâtre.

Il est accablé de douleur;
Mondor aura parlé.

ANGÉLIQUE, bas, à Dorimène.

Voyons.

DORIMÈNE, à Valsain, qui se promène d'un air fort triste.

Où va monsieur?

VALSAIN.

Je ne sais.

DORIMÈNE.

Cet air triste a lieu de me surprendre.

VALSAIN, se promenant toujours.

A tant de perfidie aurais-je dû m'attendre?
Engager un amant, l'enflammer, l'attendrir,
Lui promettre son cœur, sa main, et le trahir!
Le moyen qu'à ce coup l'infortuné survive?

DORIMÈNE.

Je ne mérite pas une douleur si vive.

VALSAIN, s'arrêtant.

Votre inconstance aussi me touche infiniment,
Mais je n'en parlais pas, madame, en ce moment;
Je pense à mon ami, qui prend tout au tragique.
Trahi, comme Roland, par une autre Angélique;
Furieux comme lui, plus digne de pitié,
Il a maudit l'amour, et même l'amitié.
Madame, je l'ai vu prêt à perdre la tête:
Il la perdait sans moi.

DORIMÈNE.

Vous êtes bien honnête.
La vôtre était plus calme?

VALSAIN.

Aussi, pour le sauver,
Ai-je pris un moyen... qu'il aurait pu trouver.

ANGÉLIQUE, alarmée.

Et quel moyen?

VALSAIN.

Très-simple; il s'offrait de lui-même.
Vous connaissez Julie, et savez qu'elle l'aime?
Brune vive, piquante!

DORIMÈNE, feignant.

Eh bien ! il doit l'aimer.

VALSAIN.

Pour elle, tout d'un coup, je n'ai pu l'enflammer...

DORIMÈNE, à part.

Bon.

VALSAIN, lentement.

Mais comme Julie est jeune, tendre, et belle...

DORIMÈNE, avec impatience.

Jeune ! tendre ! achevons. Il a volé chez elle ?

VALSAIN.

Non, madame; c'est moi qui viens de l'y mener.
Il résistait d'abord; mais... j'ai su l'entraîner.

DORIMÈNE, à part.

Le monstre !

ANGÉLIQUE, à part.

Ah ! dieux !

VALSAIN, à Dorimène.

Voyez cette scène touchante,
Mon ami consolé, les transports d'une amante :
Ils voulaient tout se dire, et ne se parlaient pas;
Mais quels regards ! J'aimais jusqu'à leur embarras.
(A Angélique.)
Vous auriez pris plaisir surtout à voir Julie :
Tous deux me ravissaient; j'en ai l'âme attendrie :
(A Dorimène.)
C'est que rien n'est si beau que l'aspect du bonheur;
Pour moi du moins. Enfin, j'ai décidé son cœur,
(A Angélique.) (A Dorimène.)
Ils seront l'un à l'autre... Et quant à moi, madame,
J'attends : peut-être un jour trouverai-je une femme
Qui daignera m'aimer : notre rival heureux,
Mondor, monsieur Mondor en a bien trouvé deux.

(Il salue respectueusement; on ne lui rend point ses révérences ; il sort.)

SCÈNE XIII.

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORIMÈNE, après un long silence pendant lequel elle n'ose lever les yeux sur Angélique.

Quel homme !... et je l'aimais !

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous m'avez perdue.
Mais quelle idée aussi ! c'est vous qui l'avez eue,
Qui m'avez fait écrire. Il le faut avouer,
De votre habileté j'ai fort à me louer.

(Dormilli sort du cabinet où on l'a vu entrer, et s'arrête dans le fond du théâtre. Pendant cette scène il fait, de temps en temps, des pas vers Angélique.)

DORMILLI, bas.

Écoutons.

DORIMÈNE.

L'aventure est heureuse peut-être;
Et je me félicite enfin de les connaître.
Ils ne méritent point que l'on se plaigne d'eux.
Les voilà donc ! voilà comme ils aimaient tous deux !
L'un...

ANGÉLIQUE.

Ils ont fort bien fait ; oui, madame, à leur place,
J'en aurais fait autant. Quoi ! Mondor a l'audace
D'écrire un sot billet, et nous lui répondons !
C'est pour un tel rival que nous les trahissons !
Pouvaient-ils...

DORIMÈNE.

Ils pouvaient, au moins par bienséance,
Gémir un jour ou deux ; ce n'est pas trop, je pense.
J'ai vu votre jaloux, soupirant à vos pieds,
Promettre de mourir, si vous l'abandonniez.
Eh bien ! qui l'empêchait de vous tenir parole ?

ANGÉLIQUE.

Qui l'empêchait ? ô ciel !

DORIMÈNE.

Oui ; c'était là son rôle,
Le rôle de Valsain, de tout amant quitté :
Le nôtre est à présent celui de la fierté.
Cachez donc vos regrets quand l'honneur vous l'ordonne.

ANGÉLIQUE, pleurant presque.

L'honneur ! l'honneur consiste à ne tromper personne.

DORMILLI.

Charmante !

(Il s'approche d'elle.)

ANGÉLIQUE.

Il m'aimait tant ! vous vouliez aujourd'hui

Que votre froid Valsain fût jaloux comme lui.
Ah! par son défaut même il doit plaire à Julie;
Et je dois regretter jusqu'à sa jalousie.
Où retrouver jamais un cœur comme le sien?
Si du moins il voyait le désespoir du mien!
Je veux le détromper.

SCÈNE XIV.

DORMILLI, DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORMILLI, avec transport.

Il l'est, il vous adore.

ANGÉLIQUE.

Ah, ciel! ah, Dormilli!

DORMILLI.

Quoi! vous m'aimez encore?
Quoi! vous doutiez d'un cœur où vous régnez toujours?
Disposez de mon sort, de ma main, de mes jours.

DORIMÈNE, avec un air de dépit et de joie.

Ce traître de Valsain!

DORMILLI.

A vu votre artifice,
Et s'est un peu vengé.

ANGÉLIQUE.

Vous étiez son complice?

DORMILLI.

Oh! non, pas tout à fait; mais quelle heureuse erreur!
(A Dorimène.)
N'allez pas le gronder; je lui dois mon bonheur.
Sans lui j'ignorerais ce que je viens d'entendre;
(A Angélique.)
Je n'aurais pas joui d'une douleur si tendre.
Me le pardonnez-vous?

ANGÉLIQUE.

Vous avez entendu?

DORMILLI, avec l'ivresse de la joie.

Je vous ai laissé dire, et n'en ai rien perdu.

DORIMÈNE, qui voit venir Valsain.

Paix!

SCÈNE XV.

VALSAIN, DORMILLI, DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

VALSAIN, entrant de l'air d'un homme qui cherche quelqu'un.

C'est lui que je vois. Aura-t-il pu se taire ?
(Il s'avance, et regarde quelque temps.)
Ces dames savent tout.

DORIMÈNE.

Votre affreux caractère
M'est enfin dévoilé ; vous êtes le mortel
Le plus faux !...

VALSAIN.

J'en conviens ; mais lui, le plus cruel
On ne peut, avec lui, se venger à son aise.
Mon pauvre chevalier, ah ! qu'un secret vous pèse !
Plus de société désormais entre nous :
(Gaiement.)
Du moins, pour les noirceurs, je les ferai sans vous.

DORMILLI.

Je le veux bien, sans moi.

DORIMÈNE.

Comme il se justifie !

DORMILLI.

(A Angélique.) (A Valsain.)
Le croirez-vous encore ? J'épouse donc Julie !
(A Angélique.)
Quand je jure à vos pieds...
(Il tombe aux pieds d'Angélique.)

SCÈNE XVI.

MONDOR, VALSAIN, DORMILLI, DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

MONDOR, avec un éclat de rire, voyant Dormilli à genoux.

Il est, ma foi, charmant !
Ce tendre chevalier aime excessivement.
Pourquoi le maltraiter ainsi, mademoiselle ?
(Bas, à Valsain, qui rit.)
Vous riez de le voir aux pieds d'une infidèle,
Méchant ! Il aime encor l'objet que j'ai charmé.
(Bas, à Dormilli, qui rit aussi.)
Le malheureux Valsain se croit toujours aimé.

(Dormilli et Valsain rient de Mondor sans se gêner.)
(A part.)
Bon, chacun rit de l'autre.
(Ils rient tous trois.)

VALSAIN, à Mondor.

On rit de vous.
(A Dorimène.)
Madame,
Pour qu'il n'en doute pas, daignez être ma femme.

DORIMÈNE.

Traître, tu t'applaudis : mais le cœur est pour toi.
Je te cède l'honneur de tromper mieux que moi.

VALSAIN.

D'un simple amusement ne faites pas un crime.
Je n'étais point jaloux, mais par excès d'estime;
Et mon ami l'était par un excès d'amour.
Allons, pardonnez-nous; et qu'en cet heureux jour
(Désignant Mondor.)
Monsieur soit seul puni de toutes nos querelles.

DORMILLI, du ton le plus railleur.

C'est ainsi que Mondor triomphe de deux belles.
(Dorimène, Angélique, Valsain et Dormilli font à Mondor des révérences ironiques, et sortent en riant.)

SCÈNE XVII.

MONDOR, seul, exprime sa confusion à droite et à gauche.

Expliquera, morbleu, les femmes qui pourra.
L'amour me les ravit, l'hymen me les rendra.

FIN DES FAUSSES INFIDÉLITÉS.

POINSINET DE SIVRY.

LE CERCLE,

ou

LA SOIRÉE A LA MODE.

NOTICE SUR POINSINET.

POINSINET (Antoine-Alexandre-Henri) naquit à Fontainebleau en 1735. Il fit jouer à l'Opéra-Comique un grand nombre de petits ouvrages, qui tous sont oubliés depuis longtemps. *Ernelinde*, œuvre lyrique, représentée à l'Opéra, eut quelque succès; mais le seul titre vraiment littéraire de Poinsinet, c'est la petite comédie du *Cercle*, donnée au Théâtre-Français en 1764. Un grand seigneur du dix-huitième siècle a dit plaisamment que Poinsinet avait dû, pour faire cette pièce, écouter pendant longtemps aux portes des salons. Il est vrai que l'homme de lettres ne pénétrait pas alors facilement dans les cercles du grand monde; il fallait que sa réputation lui en eût préalablement préparé l'entrée : or le mérite plus que modeste de Poinsinet ne pouvait lui mériter une pareille faveur. Mais qu'il ait *écouté aux portes*, ou deviné les ridicules des salons dont l'accès lui était interdit, toujours est-il que le petit tableau qu'il nous a laissé est plein de naturel et de vérité. C'est une fine et ingénieuse satire, semée d'une foule d'idées neuves, d'observations judicieuses, exprimées en style net, ferme et franchement comique. On a reproché à Poinsinet d'avoir avili l'homme de lettres dans le personnage de son poëte : jamais accusation ne fut moins fondée. Son Damon n'est autre chose qu'un de ces rimeurs subalternes qui s'attachaient alors à telle ou telle maison, où ils étaient tour à tour bien ou mal reçus, loués ou persiflés, selon les variables dispositions d'esprit de la coterie au service de laquelle ils avaient mis leur mince talent et leur misérable esprit. Ces poëtes-là pullulaient autrefois dans Paris, chaque cercle à la mode avait le sien; c'était comme un accessoire obligé qu'il était de bon ton d'avoir, pour ainsi dire, sous la main, et dont on faisait de temps en temps les honneurs aux gens de distinction que l'on recevait. C'est un de ces rimeurs de salon, et non un véritable homme de lettres, que Poinsinet a immolé dans sa comédie : et cela est si vrai, que l'auteur lui-même a eu soin de faire dire au marquis, après la sortie de Damon : « Est-ce qu'on fait de ces espè-« ces-là sa société? Il est des gens de lettres d'un vrai mérite, avec qui l'on « se fait honneur d'être lié : mais pour ceux-ci..., etc. » Devant une déclaration si explicite, toute accusation d'attaque contre la dignité du véritable homme de lettres doit tomber; nous ajouterons que Poinsinet estimait beaucoup trop le caractère d'homme de lettres en lui, pour avoir jamais eu la pensée de le livrer au ridicule.

Poinsinet se noya dans le Guadalquivir, à Cordoue, en 1769, pour s'être, dit-on, baigné après un repas. Sa présomption, son ignorance et sa crédulité le rendirent longtemps le jouet des salons. M. Andrieux, dans un de ses contes, a mis en vers une des anecdotes qui, après avoir amusé les salons de nos pères, ont encore cours aujourd'hui.

LE CERCLE,

OU

LA SOIRÉE A LA MODE,

COMÉDIE ÉPISODIQUE EN UN ACTE ET EN PROSE.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1764.

PERSONNAGES.

ARAMINTE, veuve d'un financier.
CIDALISE, } ses amies.
ISMÈNE, }
LUCILE, fille d'Araminte.
LISETTE, sa femme de chambre.
LISIDOR.
LE MARQUIS, jeune colonel.
LE BARON, ancien militaire.
UN MÉDECIN.
UN ABBÉ.
DAMON, bel-esprit.

La scène est à Paris, dans la maison de madame Araminte.

Le théâtre représente un salon de compagnie, où se trouvent des siéges, un canapé, un métier de tapisserie, des tables de jeu, des livres de musique, une guitare, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, LISIDOR.

LISETTE.

Ah! c'est vous, monsieur? Quoique nous vous désirions sans cesse, nous ne vous attendions pas si tôt.

LISIDOR.

Mon empressement t'étonnera moins quand le motif t'en sera connu. Je viens de recevoir quelques nouvelles qui m'affligent, et je voulais avoir, à l'issue de son diner, une conversation avec l'aimable Lucile. (Il tire sa montre.) Le repas me paraît aujourd'hui plus long qu'à l'ordinaire.

LISETTE.

Ce n'est pas que madame Araminte s'amuse à table : depuis que je la connais, j'ai toujours remarqué que ce n'est jamais où elle est qu'elle se désire; mais nous avons compagnie.

LISIDOR, tirant une bague de son doigt.

En attendant que l'une ou l'autre de ces dames soit visible..., te pourrais-je consulter sur ce bijou?

LISETTE, prenant la bague.

Comment! c'est la plus jolie bague...

LISIDOR.

C'est un léger cadeau que j'ai dessein de faire.

LISETTE.

Il sera très-galant.

LISIDOR.

Mais à une condition : c'est que la personne à qui je le destine ne m'en remerciera pas.

LISETTE.

Elle serait bien ingrate.

LISIDOR, finement.

J'espère cependant que tu ne le seras point, Lisette.

LISETTE.

Oh! pour le coup, monsieur, vous étonnez jusqu'à ma reconnaissance. Que vous êtes charmant! vous joignez, au mérite de donner, le mérite, plus rare encore, de savoir donner avec grâce. Aussi, qui ne s'intéresserait à vous? Si Lucile pouvait disposer d'elle-même, je vous suis caution que le marquis, malgré son élégance et ses talons rouges, ne remettrait jamais les pieds dans la maison.

LISIDOR.

Mais tu sais quels étaient avec moi les engagements de madame Araminte. Serait-elle femme à les oublier? Dois-je le craindre? Toi, qui la sers depuis longtemps, Lisette, instruis-moi plus à fond de son caractère; indique-moi, de grâce, quels seraient les moyens les plus assurés de lui plaire.

LISETTE.

Des deux choses que vous me demandez, je ferai facilement l'une, parce qu'elle vous intéresse et me contente. Nous autres domestiques, dont le ridicule devoir est d'écouter sans cesse et de ne parler jamais, nous avons tant de pénétration à découvrir

les défauts de nos maîtres, tant de plaisir à les divulguer; tenez, cela nous console, nous soulage; et il semble que cette petite médisance, qui dans le fond est bien innocente, allége de temps en temps le poids de l'obéissance, et rapproche l'intervalle qui les sépare d'avec nous. Je vous dirai donc bien sincèrement ce que je pense d'Araminte; mais pour vous indiquer les moyens de lui plaire, dispensez-m'en, je vous en prie; elle n'y réussirait pas elle-même. Sait-elle jamais ce qu'elle pense, ce qu'elle desire, ce qu'elle veut? Veuve, depuis deux ans, d'un fort galant homme, mais que ses occupations dans la haute finance empêchaient de veiller un peu soigneusement aux ridicules naissants de son épouse, elle a choisi dès lors pour son idole cette liberté extrême qui, dans l'esprit d'une jolie femme, finit toujours par rendre pénible l'exercice de la vertu. Tour à tour coquette et sensible, incertaine et bizarre, toujours le cœur vide, l'esprit jamais oisif, nous avons successivement aimé la musique et les petits chiens, les magots et les mathématiques. Notre conduite est le résultat des sentiments de la société qui nous environne; et, jeune encore, aimable et riche, nous travaillons moins à jouir de la vie qu'à nous étourdir sur notre propre existence.

LISIDOR.

Tu ne prends pas garde, Lisette, que ce portrait est à peu près celui de toutes les femmes de son état : si demain la fortune t'en faisait changer, il deviendrait le tien.

LISETTE.

Peut-être; mais il n'en serait pas moins ridicule. Vraiment, le cœur me dit bien tout bas qu'il n'est pas trop dans les règles du respect de juger ainsi sa maîtresse; mais, ma foi, s'il y a du mal à le penser, il y a bien du plaisir à le dire; et l'un va pour l'autre.

LISIDOR.

Par ce que je viens d'apprendre d'Araminte, il ne m'est pas difficile de soupçonner quel peut être à ses yeux le mérite de mon nouveau rival.

LISETTE.

Votre rival! fi donc; il faudrait, pour qu'il le fût, qu'il eût au moins l'espoir de plaire: mais ne le craignez pas. Lucile, élevée en province sous les yeux d'une tante respectable, ne connaît que les douces impressions de la nature et de son cœur. Tout char-

mant, tout extraordinaire que le marquis voudrait bien nous paraître, elle sait apprécier son mérite, et s'aperçoit aussi bien que moi, tous les jours, que l'histoire de ses valets, le prix de ses chevaux, le dessin de sa voiture, quelques saillies, de la mauvaise foi, de l'impertinence et des dettes..... Voilà de cet homme si merveilleux quels sont, en quatre mots, la conversation, les vertus et les vices.

LISIDOR.

Un tel concurrent ne devrait pas être redoutable. Ta vivacité m'enchante; mais ne crains-tu pas, Lisette, de me faire un peu, aux dépens de ton cœur, les honneurs de ton esprit?

LISETTE.

Eh bien! que penserez-vous de moi? Que je suis trop sincère? Je vous l'avoue, et tout est dit : aussi pourquoi ont-ils des ridicules? S'ils les cachaient mieux, je n'en rirais pas. On n'est indulgent que pour les personnes que l'on chérit; et il est bien difficile d'aimer des gens qui n'aiment rien eux-mêmes. Ah! qu'il me serait aisé de m'égayer encore aux dépens de la société d'Araminte! Je vous parlerais de Cidalise la prude, de la minaudière Ismène, qui ne peut dire un mot sans l'accompagner de la plus jolie petite grimace...

LISIDOR.

Mais ta maîtresse ne verrait-elle plus cet homme sensé, cet ancien militaire?

LISETTE.

Qui? ce baron philosophe, qui dit tout ce qu'il pense, et se permet de tout penser? Si fait, vraiment. C'est le tuteur de Lucile; nous lui avons cru pendant quelque temps des vues sur madame; mais tout cela est fini. Il ne vient ici que rarement, ou plutôt il n'y vient jamais qu'il n'y soit conduit par quelque affaire.

LISIDOR.

Je n'ai rien négligé pour le connaître; mais malheureusement il vit sans cesse à la campagne : mon état m'enchaîne à Paris.

LISETTE.

Vraiment, il conserve toujours le plus grand crédit sur l'esprit d'Araminte; et s'il voulait.... Mais quelqu'un vient, c'est ma jeune maîtresse; son petit cœur lui aura dit que je n'étais pas ici toute seule.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; LUCILE.

LUCILE, d'un ton naïf.

Ah! vous voilà, monsieur?

LISIDOR.

Quelles que soient mes occupations, belle Lucile, mes sentiments pour vous se justifient par ma conduite. Je consacre à vous attendre tous les moments où je suis privé de vous voir.

LUCILE.

Je ne m'étonne plus si la fin du dîner m'a tant ennuyée.

LISIDOR.

Que cet aveu m'enchante! Ce qui ne serait qu'un trait ingenieux de la part d'une coquette, devient un sentiment dans votre bouche.

LUCILE.

Gardez-vous d'en tirer avantage. Je ne sais plus ce que je vous ai dit; je suis si troublée! ma mère m'a tant grondée!

LISIDOR.

Et pourquoi?

LUCILE.

Figurez-vous qu'elle n'a presque point dîné, parce qu'elle se dit malade. Moi, j'ai cru lui faire ma cour en l'assurant qu'elle n'avait jamais eu le teint meilleur; et, point du tout, je l'ai mise d'une humeur affreuse.

LISETTE.

Vraiment! c'est que vous ignorez encore, mademoiselle, que rien n'est moins décent dans le grand monde que de jouir d'une santé parfaite : à quelque prix que ce soit, on veut inspirer un sentiment. Une jolie malade se fait plaindre; et pour la coquetterie la petite santé est une ressource.

LUCILE.

Ah! je te promets que si j'eusse bien connu ce monde et ses travers, je n'aurais pas tant désiré de quitter la province.

LISIDOR.

Que vous me chagrinez! Ainsi vous haïssez des lieux, belle Lucile où je puis, chaque jour et vous voir et vous jurer que je vous aime!

LUCILE.

Vraiment non... Je sais bien que ce n'est pas votre faute. Je ne dois pas vous aimer ; mais je puis, je crois, vous avouer que de toutes les personnes qui viennent ici vous êtes le seul dont la conversation me soit chère.

LISIDOR.

Et vous me permettez encore de voir votre douleur, sur la résolution que, malgré ses promesses, votre mère a prise de vous unir avec le marquis.

LUCILE.

Voilà ce qui me désespère.

LISIDOR.

Vous... ne l'aimez pas?

LUCILE.

Je ne le puis souffrir... Si cependant on me l'ordonne...

LISIDOR.

Je vous entends ; je sais que l'obéissance est un devoir, mais ce devoir a ses bornes.

LUCILE.

Vous me le répétez sans cesse ; et, d'après vos discours et mes livres, je suis quelquefois bien tentée de croire qu'une obéissance aveugle tient un peu du préjugé. Mais quand la réflexion me ramène à moi-même, ce que je crois plus fermement encore, c'est que l'exacte observation des bienséances est un des premiers devoirs de mon sexe, et qu'entre le vice et la vertu il n'y a souvent qu'un préjugé de différence.

LISIDOR.

Que vous êtes charmante ! et qu'il est rare et beau d'unir tant de raison à tant de grâces ! Eh bien, ne parlons plus de désobéissance ; mais par quelque résistance, au moins, tâchons d'obtenir du temps. Si je connais bien madame Araminte, le marquis, d'un jour à l'autre, peut lui déplaire ; l'inconséquence et la légèreté sont le caractère distinctif des gens à la mode, et mon heureux rival peut en un instant perdre tout le crédit que je ne sais quel heureux hasard lui a fait si vite acquérir.

LISETTE, prenant le milieu du théâtre.

Oh ! ceci me regarde ; c'est une petite anecdote que je possède, et qu'il est bon de vous conter. Or, écoutez : Notre maîtresse et ses deux inséparables (vous reconnaissez bien Ismène et Cida-

lise), ennuyées d'un tri et ne sachant sur quoi médire, s'avisèrent de s'occuper. Araminte à ce métier achève une fleur de tapisserie; Cidalise prend nonchalamment un fil d'or, fait approcher de son fauteuil un tambour, et brode en bâillant une garniture de robe; tandis qu'Ismène, couchée sur le canapé, travaille un falbala de Marly. On entend des chevaux hennir, l'escalier retentit, un laquais annonce, et le marquis parait. « Que je suis heureux « de vous trouver, mesdames! Mais que vois-je? Que ce point « est égal! comme ces fleurs sont nuancées! C'est l'ouvrage des « Grâces, c'est celui des Fées, ou plutôt c'est le vôtre. » Aussitôt il tire de sa poche un étui, dont assurément on ne le soupçonnait pas d'être porteur; il y choisit une aiguille d'or, s'empare de la soie, et voilà mon colonel qui fait de la tapisserie. On le considère, on l'admire; mais ce n'est rien encore : il quitte Araminte et son ouvrage, il court à Cidalise, lui dérobe le tambour, et déjà sa main légère achève le contour de la fleur à peine commencée. Ismène, la minaudière Ismène, laisse alors tomber un regard, et ce regard veut dire : *Serai-je la seule délaissée? Mon ouvrage est-il indigne de vos soins? Non, madame, non, certainement*, reprend l'impétueux marquis. Il s'élance sur le canapé, saisit un bout du falbala, et accélère d'autant plus son ouvrage, qu'il est plus jaloux d'être auprès de l'aimable Ismène. Peignez-vous la surprise, l'extase de nos trois femmes. Le marquis tire sa montre, suppose un rendez-vous, et les quitte. Mais que le fripon savait bien avoir gravé dans leurs cœurs la plus profonde idée de son mérite! C'est un homme unique, essentiel; un colonel qui brode, qui fait de la tapisserie! Il est charmant, il faut se l'attacher; mais comment? Lucile est fille : eh bien! qu'il soit son époux. Le désirer, le dire et le vouloir, c'est l'ouvrage d'un moment. Araminte prononce, ses deux compagnes approuvent; et c'est ainsi que des rares et précieux talents du marquis, mademoiselle devient en ce jour la récompense et la victime... Mais chut; taisons-nous, j'entends madame, et je doute fort que nos petites réflexions lui conviennent.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; ARAMINTE.

ARAMINTE.

En vérité, Lisette, vous êtes une fille bien étrange! (A Lisidor.) Bonjour, monsieur. Que faites-vous ici, Lucile? Il me semble, quand j'ai du monde chez moi, qu'une fille aussi grande que vous doit être bonne au moins à faire les honneurs de ma maison.

LUCILE.

Ce n'est que par discrétion que je suis sortie.

ARAMINTE.

Taisez-vous : je m'aperçois assez, mademoiselle, que mes plaisirs vous ennuient. Mais vous n'exigerez pas de moi, j'espère, que je m'accoutume aux vôtres.

LUCILE.

De grâce, ma mère..:

ARAMINTE.

Eh! je sais bien que je le suis. Rentrez; votre maître à chanter vous attend. (Lucile sort.) Ils veulent absolument, Lisette, m'entraîner ce soir au spectacle. (A Lisidor.) Je crois, monsieur, vous faire assez joliment ma cour.

LISIDOR.

A moi, madame? Ce seul mot me pénétrerait de reconnaissance si j'osais y trouver une explication.

ARAMINTE.

Voilà de grandes phrases. La compagnie est dans le petit salon; vous restez dans celui-ci, je veux bien ne pas m'apercevoir que c'est ma fille qui vous y retient; il me semble que cela est fort honnête. Au reste, vous me rendez un vrai service; et si vous pouviez un peu redresser son esprit...

LISIDOR.

J'ai le malheur, madame, d'être l'homme du monde le moins propre à cet emploi : et s'il m'était permis de souhaiter quelque chose à votre aimable fille, ce serait de rester toujours la même.

ARAMINTE.

Oh! vos désirs seront parfaitement remplis : c'est ce dont je tremble... Que faites-vous donc là, Lisette? Ne vous ai-je pas dit que j'allais au spectacle? Il est près de cinq heures : vous ne songez point à ma toilette.

LISETTE.

Pardon, madame; mais il y a quelquefois si loin de ce que vous dites à ce que vous faites...

ARAMINTE.

D'accord, mon enfant; mais aujourd'hui je ne puis disposer de moi-même; je te dis que l'on m'entraîne.

(Lisette sort.)

LISIDOR.

Je vous en félicite; vous allez, ainsi que tout Paris, admirer ce chef-d'œuvre que chérit plus particulièrement son auteur : vous mêlerez vos larmes à celles de Mérope.

ARAMINTE.

Moi, monsieur? je m'en garderai bien. Ah! ne présumez pas me surprendre à vos lamentables tragédies. Mais, fi donc! une femme ne sort de ce spectacle que les yeux gros de larmes et le cœur de soupirs : j'ai vu même quelquefois qu'il m'en restait, sur le visage et dans l'âme, une empreinte de tristesse que toute la vivacité du plus joli souper ne pouvait éclaircir. Et qu'est-ce que tout cela, s'il vous plaît? Un tintamarre d'incidents impossibles, des reconnaissances que l'on devine, des princesses qui se passionnent si vertueusement pour des héros que l'on poignarde quand on n'en sait plus que faire, un assemblage de maximes que tout le monde sait et que personne ne croit, des injures contre les grands, et par-ci par-là quelques imprécations; en vérité, cela vaut bien la peine d'avoir les yeux battus et le teint flétri!

LISIDOR.

Mais, madame, il est des personnes...

ARAMINTE.

Eh! vive l'opéra comique, monsieur! vive l'opéra comique! le théâtre Italien est, à mon gré, le vrai spectacle de la nation; il n'intéresse point l'âme, il n'attache point l'esprit : il réveille, il anime, il égaye, il enlève.

LISIDOR.

J'ai peine à concevoir comment des pièces en général aussi peu soignées...

ARAMINTE.

Mais ne donnez donc pas dans l'erreur commune; n'imaginez donc pas que ce soit le genre de pièce qui nous y attire! Est-ce qu'on y prend garde? Eh non! monsieur; c'est la musique, c'est

cette musique brillante qu'il est du bon ton de trouver sublime. Pour les pièces, il y en a que j'ai vues dix fois, dont je serais fort embarrassée de vous dire le titre : et pour moi, je fais personnellement si peu de cas des paroles, que j'ai toujours chez moi un poëte prêt à me parodier les airs qu'il me prend fantaisie de chanter... A propos, on me conseille de vendre ma terre en Champagne; vous la connaissez, nous en raisonnerons. Je placerai cet argent sur ma tête et sur celle de ma fille : cela m'arrangera ainsi que le marquis, dont l'unique désir est d'augmenter son revenu.

LISIDOR.

Ainsi, malgré l'espoir que vous m'avez permis, il est décidé que le marquis...?

ARAMINTE.

Oui, je lui donne Lucile... Et vous ne devez pas m'en vouloir... Je sais bien quelles étaient vos vues; mais il y a dans ce dernier arrangement une sorte de convenance. Vous tenez à votre état; il est triste, je le suis naturellement, et j'ai besoin d'un gendre qui m'égaye. Au reste, je ne réponds point des événements.

LISIDOR.

Et moi, je compte sur eux, madame; aujourd'hui je cède à mon rival, mais son triomphe pourrait avoir peu de durée. On le dit encore attaché au char d'une certaine comtesse, que sans doute il vous sacrifie. Je ne le soupçonne point d'oser jamais vous sacrifier vous-même. Il est pourtant vrai que, dans le tourbillon qu'il habite, souvent les idées du matin sont contrariées par celles du soir.

ARAMINTE.

Je connais le cœur du marquis.

LISIDOR.

Je le crois.

ARAMINTE.

Que me veux-tu, Lisette?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; LISETTE.

LISETTE.

La marquise Céliante...

ARAMINTE.

Cette petite précieuse! Quoi, déjà des visites!

LISETTE.

Soyez tranquille, ce n'est que son valet de chambre. Comme elle vient d'apprendre que vous allez ce soir au spectacle, elle vous envoie demander si vous voulez lui donner une place et venir la prendre.

ARAMINTE.

Comment! sérieusement, Céliante me demande...? Mais en vérité, Lisette, voilà bien la proposition la plus étrange!

LISIDOR.

Vous ne la voyez plus?

ARAMINTE.

Quelquefois encore.

LISIDOR.

Eh bien!...

ARAMINTE.

Rêvez-vous, mon cher Lisidor? Que je me charge de Céliante! que je la conduise au spectacle! Mais j'aimerais autant y mener ma fille. Vous ne la connaissez donc pas? C'est la plus maussade petite créature, d'une indolence, d'une langueur! Cela n'a pas vingt ans, et madame affecte de ne se parer jamais; elle ne met ni diamants ni rouge; elle semble dire : « Regardez-moi, je suis « jolie; mais ces charmes-là sont à moi, il n'y a point d'art; je « n'en ai que faire : la nature a pourvu à tout... » Joignez à cela son impertinente manie de ne porter jamais que des ajustements jaunes, et de se placer toujours à côté de moi, qui suis blonde.

LISIDOR.

J'ignorais ces motifs; mais seraient-ils assez puissants pour vous faire renoncer au plaisir que vous vous promettiez au spectacle?

ARAMINTE.

Assurément. D'ailleurs, où Céliante vit-elle? A-t-on jamais vu quatre femmes d'un certain état se resserrer dans une loge, et braver en public tous les hasards de la chaleur? Pour moi, je n'y tiendrais pas, et puis il faudrait au moins cinq ou six hommes pour nous conduire; et tout cela ressemblerait à un lendemain de noces. Allons, que ce tracas-là finisse : que l'on dise à Céliante que j'ai... ma migraine, et que notre partie est remise. Je resterai chez moi, j'y verrai du monde : faites savoir que je suis visible. (Lisette sort.) (A Lisidor.) Aussi bien le baron m'a-t-il écrit

qu'il viendrait ce soir : s'il ne me trouvait pas, il faudrait bouder des siècles. Mais qu'entends-je? serait-ce déjà lui? Je vous garde, au moins, Lisidor.

LISIDOR.

Je serai bien flatté de le connaître.

ARAMINTE.

Ne m'abandonnez pas, je vous en prie, à tout l'ennui d'un tête-à-tête de cette espèce. Cet homme est un original dont le caractère... Eh! bonjour, mon cher baron!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; LE BARON.

LE BARON.

Bon jour, ma belle dame. Pardon si j'entre sans façon, sans me faire annoncer; mais ce n'est pas ma faute : vos gens sont si occupés à jouer dans votre antichambre, que, malgré le bruit que j'ai fait, ils n'ont pas daigné m'apercevoir.

ARAMINTE.

Il y a des siècles que vous nous abandonnez.

LE BARON.

D'accord, il y a longtemps que je ne suis venu; mais que voulez-vous? on ne peut pas être partout. Je ne dis pas partout où l'on s'amuse; car si on n'allait que là, on resterait souvent chez soi.

LISIDOR.

Ce gentilhomme n'est pas complimenteur.

ARAMINTE.

Vous me paraissez toujours aussi franc qu'à votre ordinaire.

LE BARON.

Je m'en fais honneur. Il y a tant de gens qui mentent, les uns par goût, les autres malheureusement par devoir, que l'on oublierait enfin l'existence de la vérité si le cœur de quelque galant homme ne lui servait encore d'asile. Au reste, ce n'est point vous qui me devez reprocher ma franchise; elle vous a souvent été utile, et va vous l'être encore aujourd'hui. Je viens vous parler d'affaires.

ARAMINTE.

Oh! je m'y attendais.

LE BARON.

Vous savez que je n'aime pas les visites inutiles ; mais savez-vous que l'objet qui m'occupe rend celle-ci très-importante? Peut-on s'expliquer devant monsieur?

ARAMINTE.

Il est de mes amis ; il est digne d'être des vôtres, sa réputation même vous est déjà connue : c'est monsieur Lisidor.

LE BARON.

Oui, j'en conviens ; vous êtes peut-être, monsieur, le seul homme dont je n'ai jamais entendu dire que du bien.

LISIDOR.

C'est trop me flatter.

LE BARON.

Entrons donc en matière. Çà, dites-moi, dois-je ajouter foi, ma chère Araminte, au singulier bruit qui se répand de vous dans le monde?

ARAMINTE.

Comment?

LE BARON.

Êtes-vous décidée absolument à marier votre fille, sans m'en donner le moindre avis, à certain marquis, un extravagant, un fou sans mérite?

ARAMINTE.

Doucement, baron.

LISIDOR, à Araminte, à demi-voix.

Vous voyez, madame, que je ne suis pas le seul...

ARAMINTE.

Oh! oui, je sens que vous triomphez... Vous pourriez être mal informé, baron.

LE BARON.

Je ne le sais que trop bien. Croyez-moi, les gens de mon état et de mon âge ne se compromettent jamais, et n'avancent rien sans en avoir des preuves.

ARAMINTE.

Quelles que soient les vôtres, je vous conjure...

LE BARON.

Je vous conjure à mon tour de croire que ce mariage ne se fera point. Je viens tout exprès ici vous proposer un autre parti pour Lucile.

LISIDOR.

Qu'entends-je?

ARAMINTE.

Et quel est-il?

LE BARON.

C'est moi.

ARAMINTE.

Quoi! vous-même, baron?

LE BARON.

Oui, moi-même : que trouvez-vous donc là de si surprenant? Je suis las de vivre seul au sein d'une maison que ma fortune rend honnête, mais où mon âge n'appelle plus les plaisirs; je m'ennuie de n'être entouré que de valets qui me volent, ou de neveux qui traitent provisionnellement de ma succession avec des usuriers; et puis, je ne sais, je me sens un certain vide dans l'âme. Enfin je veux me marier : j'épouserai quelque personne honnête qui m'aimera, qui en aura l'air au moins; je tâcherai d'en avoir bien vite une couple d'enfants, dont l'éducation sera l'amusement, la consolation de mes vieux jours : en formant leur cœur je jouirai du mien, cela m'animera, m'occupera; car il faut s'occuper. J'en ai plus besoin qu'un autre, et je ne conçois pas qu'un homme oisif puisse être vertueux.

LISIDOR.

C'est un peu trop vous défier de vos forces, monsieur; et j'aurais cru qu'une âme aussi bien placée que la vôtre pouvait regarder la liberté comme le premier bonheur de la vie.

LE BARON.

Elle le serait, sans doute, pour qui n'en abuserait pas. Mais le pouvons-nous au milieu des séductions qui nous environnent? Les plaisirs honnêtes ennuient bientôt un homme qui peut se livrer à tous; l'esprit s'y habitue, les sens s'émoussent, le cœur se blase, le goût s'endort, et ce n'est plus alors que les excès qui le réveillent. Du moins je pense ainsi, et voilà ce qui me détermine.

LISIDOR,

Je ne m'attendais point à ce nouveau concurrent.

ARAMINTE.

Votre proposition me flatte, en même temps qu'elle m'étonne. Songez-vous bien, baron, que Lucile est si jeune...?

LE BARON.

Vraiment! j'avais d'abord jeté les yeux sur vous : je vous es-

time, je vous honore, et même, vu votre âge et d'autres considérations, peut-être nous conviendrions-nous beaucoup mieux; mais vous vivez dans le monde, vous l'aimez; il faudrait y renoncer, et je m'apprécie; je n'en vaux pas le sacrifice. C'est à la main de Lucile que j'aspire : elle a été élevée en province, elle est jeune, assez naïve; il lui en coûtera moins pour se faire à ma façon de penser : car je vous déclare que j'ai dessein de vivre dans mes terres.

ARAMINTE.

Voilà une résolution bien sévère.

LE BARON.

Vous le croyez, vous autres que le tourbillon du monde entraîne; vous ne concevez pas le plaisir qu'il y a de vivre loin du tumulte et chez soi : une maison simple et bien disposée, où l'agréable s'unit sans faste à l'utile; un ciel serein, un air pur; des aliments salubres, des vêtements commodes; une société peu nombreuse, mais choisie; des plaisirs vrais, que ne suit jamais le repentir, et qui servent à la santé, loin de la détruire. C'est là, c'est au sein de son château, qu'un bon gentilhomme voit se fertiliser sous ses yeux la terre qu'il a souvent aidé à défricher lui-même; les arbres qu'il a plantés s'élèvent sous sa vue, et sa joie s'accroît avec eux. Entouré de paysans qui le chérissent en père, il les anime au travail le moins estimé, mais le plus noble; il les encourage, il les récompense. Ces gens-là ne le louent pas, mais ils le bénissent, et cela vaut mieux. Il connaît ses prérogatives; il n'y déroge pas, mais il rougirait d'en abuser; il sait qu'il commande à des hommes, et c'est en les rendant heureux qu'il s'assure le droit de l'être lui-même.

ARAMINTE.

Je ne puis m'y refuser, baron, il y a bien du vrai dans ce que vous dites. Quant à ma fille, j'en suis au désespoir, mais les engagements que j'ai pris sont d'une nature à ne se pouvoir rompre; et si j'osais manquer aux égards que je dois au marquis, voici monsieur qui depuis longtemps se propose.

LE BARON.

Quoi! Lisidor aussi prétend à Lucile?

LISIDOR.

Je l'ai vue, c'est une excuse pour l'aimer, un titre pour lui

vouloir plaire. S'il m'eût été possible de vous prévenir sur mes sentiments...

LE BARON.

Il me suffit. Vous savez ce que je pense de vous, et je ne veux pas qu'il soit dit que j'ai jamais fait obstacle au bonheur d'un galant homme.

ARAMINTE.

Sans doute vous nous demeurez? On pourra s'amuser, j'ai du monde.

LE BARON.

Raison de plus pour que je vous quitte.

ARAMINTE.

Au moins revenez souper; j'ai quelques projets à vous communiquer à mon tour.

LE BARON.

J'ai de ma part aussi bien des choses à vous dire. Je reviendrai, mais à condition que nous ne serons pas plus de huit à table, et que les valets sortiront dès qu'ils auront servi.

ARAMINTE.

On fera tout ce qui pourra vous plaire.

LE BARON.

En ce cas, à ce soir. (A Lisidor.)Vous m'intéressez, tenez ferme; et s'il en est besoin, je vous promets mon secours. Au revoir, ma charmante Araminte.

(Il sort.)

ARAMINTE.

Quoique le baron se plaise à paraître extraordinaire, on ne peut lui refuser un fonds de bon sens et de probité.

LISIDOR.

Il serait à souhaiter que tous les hommes lui ressemblassent.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; DAMON.

ARAMINTE.

Vous voilà, monsieur Damon? Que font nos dames?

DAMON.

Elles vont se rendre ici, et, si cela peut vous plaire, madame, je n'attendrai plus que vos ordres et leur présence pour commencer la lecture de ma tragédie. Vous m'avez paru la désirer.

ARAMINTE.

Oui, j'en serai charmée : cela vient à miracle ; je reste chez moi ; et, tenez, voilà monsieur (montrant Lisidor) qui pourra vous donner d'excellents avis : c'est un connaisseur.

DAMON.

Je n'en doute pas.... Cependant, pour des avis, je les écouterai, sans doute..., mais... ma pièce est finie, madame, et je crois avoir à peu près tout prévu : ainsi il ne reste plus...

LISIDOR, en souriant.

Que des éloges à en faire.

DAMON.

Je l'espère au moins : le choix du sujet a généralement paru très-heureux, les situations frappantes, les incidents bien ménagés... Pour la versification, c'est un médiocre avantage, j'en conviens ; mais encore en est-ce un ; et parmi les auteurs naissants, je n'en aperçois pas qui s'avise de me le disputer.

ARAMINTE.

Pour moi, j'ai la plus haute idée de votre ouvrage. Votre mérite a déjà percé.

DAMON.

Il est vrai, madame ; j'avais à peine mes dix-neuf ans, que je faisais déjà parler mon cœur.

ARAMINTE.

Il faudra me faire avertir : quoique j'aie renoncé aux tragédies, je violerai pour vous mon serment... Nous aurons des loges ?

DAMON.

N'en doutez pas ; j'ai toujours compté sur votre bienveillance ; et, en vérité, pour nous soutenir dans la carrière des arts, nous avons besoin que les personnes de votre rang daignent semer quelques roses sur les épines dont elle est remplie.

ARAMINTE, à Lisidor.

Comme il parle ! (A Damon.) Vous pouvez compter sur moi, j'y mènerai vingt femmes. Je vous le répète, j'en augure beaucoup. Je juge de votre tragédie par la jolie chanson que vous m'avez adressée le jour de ma fête.... Je veux vous la montrer, Lisidor ; vous en serez séduit : elle est tout âme.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; LISETTE, LUCILE, CIDALISE, ISMÈNE, L'ABBÉ.

ARAMINTE, allant au-devant.

Eh! venez donc, mes charmantes.... Vous savez notre aventure?

CIDALISE.

Lisette nous l'a racontée.

ISMÈNE.

Cela est incroyable; cette petite Céliante a la fureur de se trouver partout.

ARAMINTE.

Il s'agit bien de cela, vraiment! C'est le baron; il sort d'ici : il est venu tout exprès pour me demander Lucile...

CIDALISE.

La bonne folie! Mais c'était sur toi que nous avons toutes cru qu'il avait des vues.

ARAMINTE.

Je le soupçonnais sans m'en occuper.

ISMÈNE, à Lucile.

Je vous en fais mon compliment, mademoiselle : le nombre de vos amants s'augmente avec vos charmes. On dirait que tous les aspirants se sont donné rendez-vous aujourd'hui. Le baron vient de sortir, monsieur Lisidor est ici, et le marquis ne peut tarder d'y paraître.

ARAMINTE, à Ismène.

Ah! j'espère être bientôt délivrée de toutes ces tracasseries. (Les domestiques préparent des siéges.) Voulons-nous nous asseoir? Monsieur Damon nous doit gratifier d'une lecture.

ISMÈNE, à l'abbé.

Ah, ciel! Soupçonnez-vous ce que ce peut être?

L'ABBÉ.

Je m'en doute. Quelque tragédie de sa façon.

ISMÈNE, à part.

Je suis déjà morte. (Haut.) Monsieur, nous la lirez-vous tout entière?

DAMON.

Mais... comme il vous plaira, mesdames.

ISMÈNE.

C'est qu'une tragédie, je crois, est bien longue; cela pourrait vous fatiguer.

DAMON.

Oh! point du tout, mesdames; on oublie aisément ses peines quand on réussit à vous amuser. Je vais commencer...(On s'assied.)

ARAMINTE, à Ismène.

Vous n'avez donc rien gagné sur notre cher abbé?

ISMÈNE.

Je le vais bouder pour la vie : il est d'une maussaderie insoutenable.

L'ABBÉ.

Mais... c'est vous, mesdames, qui êtes de la dernière barbarie. Est-ce jamais après le dîner que l'on chante? J'ai la poitrine si cruellement fatiguée!... A peine puis-je parler... (Il tousse.) Vous voyez... J'ai passé la moitié de la nuit chez une jeune duchesse, où l'on m'a fait impitoyablement chanter un acte de l'opéra et six romances... Il y a des gens qu'on n'ose refuser.

ARAMINTE.

C'est-à-dire que vous nous rangez dans la classe de ceux que l'on peut refuser sans crainte.

L'ABBÉ.

Point du tout. Mais, au défaut de la harpe, au moins, pour chanter, faudrait-il une guitare. (Lisette sort.)

CIDALISE.

C'est malice toute pure : les gens de son état sont accoutumés qu'on les cajole.

DAMON.

Le sujet de ma tragédie...

ISMÈNE.

Ce sont de petits mortels assez heureux.

L'ABBÉ.

Il est vrai que l'on nous accueille : sans devenir la terreur des maris, nous faisons quelquefois l'amusement des dames.

ISMÈNE.

Ce n'est point en ce moment, où votre complaisance....

LISIDOR.

Ne vous fatiguez pas, mesdames; je connais monsieur l'abbé : il ne chantera point; vous l'en priez trop.

ARAMINTE.

J'entends quelqu'un : serait-ce déjà le marquis?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; LE MÉDECIN.

LISETTE.

C'est votre médecin, madame.

ARAMINTE.

Qu'il entre, j'en suis ravie; qu'il entre. Venez : je vous sais bon gré de ne pas m'abandonner. Ismène, je vous demande votre confiance pour monsieur... Un fauteuil, Lisette... Ce cher docteur, c'est qu'il est bien moins mon médecin que mon ami. C'est par attachement qu'il me traite; et, dans ma dernière migraine, il ne m'a pas quittée d'une minute.

LE MÉDECIN.

Que voulez-vous? Quoique vous nous fassiez mourir, il faut bien songer à vous faire vivre... Toutes vos santés, mesdames, me paraissent assez belles.

ARAMINTE.

Oh! point du tout.

DAMON, à part.

Me voilà perdu!

L'ABBÉ, à Ismène.

Vous croyez aux médecins, madame?

ISMÈNE.

Comme aux abbés.

L'ABBÉ.

Toujours méchante.

LE MÉDECIN.

Comment donc! Quelles sont ces indociles maladies que notre sagacité ne peut réduire? Oh! nous en viendrons à bout, madame... Voyons... Justement... L'estomac délabré.... et l'appétit?

ARAMINTE.

Est-ce qu'on mange?

LE MÉDECIN.

Crachez-vous ?

ARAMINTE.

Je crois qu'oui.

LE MÉDECIN.

Tant mieux. Poursuivons... Nous avons des nuages devant les yeux, des disparates dans la tête ?

ARAMINTE.

Précisément.

LE MÉDECIN.

Je l'aurais gagé... Allons, allons, il faut prendre un parti sérieux : il faut du régime, se mettre à l'eau de poulet. Je vous jure qu'avec des bols de savon nous parviendrons à atténuer ces humeurs errantes.

LISIDOR.

Des bols de savon !

LE MÉDECIN.

Oui, monsieur ; c'est un spécifique divin que depuis deux ans je réussis à mettre à la mode. Les anciennes drogues dont nos ancêtres faisaient usage pouvaient convenir à leurs santés robustes et grossières ; mais aujourd'hui tout doit être soumis aux lois de notre délicatesse et de nos grâces. Voudriez-vous, par exemple, que je déchirasse l'estomac d'une jolie malade avec du miel aérien, qui ne purge que par indigestion ?

L'ABBÉ.

Oserais-je vous demander, monsieur, ce que c'est que du miel aérien ?

LE MÉDECIN.

C'est de la manne, monsieur l'abbé, c'est de la manne. Non-seulement nous avons renoncé aux drogues antiques, mais nous avons encore changé leurs dénominations vulgaires.

ARAMINTE.

Il est charmant !

DAMON, à part.

Oh ! des gens aussi superficiels ne sentiront jamais les beautés mâles de ma tragédie.

LE MÉDECIN, à Ismène.

Et vous, madame, pour lier connaissance, n'avez-vous pas quelque confidence à me faire ?

ISMÈNE.

Mais vraiment oui.

L'ABBÉ.

Vous allez aussi consulter?

ISMÈNE.

Sans doute; ne me connaissez-vous pas de la langueur, des tiraillements?

L'ABBÉ, à part.

Je n'y tiens plus. (Il se lève, se promène, ouvre des livres de musique, prend une guitare.)

LE MÉDECIN.

Doucement, s'il vous plaît, madame, doucement. De la pesanteur, dites-vous; des dégoûts... M'y voici... Quelques éblouissements?... des impatiences de fibres?.... Vapeurs que tout cela, vapeurs... Le fluide nerveux que la chaleur électrise... des nerfs qui se crispent... une sorte de spasme... Vous portez sur vous des eaux de Cologne, de fleurs d'orange?

ISMÈNE.

Toujours.

LE MÉDECIN.

C'est bon. Il faut conserver cet usage-là. J'irai demain matin vous faire ma cour; je serai bien aise de vous voir un peu assidûment, afin de mieux étudier les causes de votre état.

LISIDOR, à Lucile.

Le ridicule personnage!

CIDALISE.

Plus je l'écoute, plus il m'enchante.

DAMON, en se levant.

Comme les moments s'écoulent! Si vous vouliez permettre, mesdames...

ARAMINTE.

Ah! de grâce, monsieur Damon, quartier. Laissez-nous jouir de ce cher docteur.

DAMON, à part.

J'enrage : où me suis-je fourré?

LE MÉDECIN.

Et vous, belle Cidalise?

CIDALISE.

Je ne suis guère mieux.

LE MÉDECIN.

Je le crois. C'est contre mon avis que vous avez fait éventer la veine. Mais voilà comme vous êtes, mesdames ; depuis que votre petit chirurgien s'est donné le renom d'un joli saigneur, il vous fait tourner la cervelle... Je devrais, pour vous punir, vous abandonner à sa lancette inhumaine, vous laisser épuiser jusqu'au blanc; mais vous êtes si intéressantes ! Voyons ce pouls : il est fréquent, mais égal ; l'appétit, je parie, modeste, mais franc ; le sommeil rare, mais doré. Je ne vous conseille pourtant pas de vous tranquilliser sur ce prétendu bien-être : il faut du régime, de l'exercice, et de la petite diète... A vous, mon aimable demoiselle.

LUCILE.

Oh ! monsieur, je me porte très-bien.

LE MÉDECIN.

Je n'en crois pas un mot.

LUCILE.

Mais j'en suis bien sûre, moi.

ARAMINTE.

Eh bien ! n'allez-vous pas faire ici la ridicule, quand monsieur le docteur a pour vous des complaisances ?

LE MÉDECIN.

Il suffit : ne chagrinons point ce cher enfant ; ne contraignons personne. La vivacité de ses yeux cependant me fait soupçonner dans son sang une sorte d'effervescence dont je croirais prudent de prévenir les effets par de petits calmants, par quelque préparation d'aconit ou de ciguë, que nous lui proposerons dans une crème aux pistaches.

LISIDOR.

En vérité, monsieur, j'ai cru jusqu'à ce moment qu'un habile médecin ne devait consacrer ses lumières qu'à soulager ou du moins consoler la faible humanité ; mais vos savants discours ne tendent qu'à l'épouvanter. De grâce, laissez-nous attendre les maux ; nous n'aurons que trop tôt recours aux remèdes.

LE MÉDECIN.

Voilà précisément ce que pense un peuple de médecins qui ne songent qu'à guérir. Mais moi, monsieur, mais moi, j'étudie le caractère, la tournure d'esprit de mes malades, je prévois les accidents ; et j'aime mieux préparer, et même, dans l'occasion, pro-

longer une maladie, que de trancher dans le vif, et vous rendre en huit jours une santé grossière, dont on ne jouit dans le monde que pour en abuser.

LISIDOR.

Voilà certainement une étrange politique !

L'ABBÉ, préludant.

La, la, la, la, la.

CIDALISE.

Chut, taisons-nous.

DAMON, lisant.

Tant mieux... « *Scène première*... Hidaspe. »

Du centre des déserts de l'inculte Arménie...

CIDALISE, l'interrompant.

Paix donc : l'abbé ne se doute pas qu'on l'écoute.

L'ABBÉ, chantant.

Serait-il vrai, jeune bergère,
Que mes soins ont pu vous charmer ?
Que d'efforts il faut pour vous plaire !
Il n'en faut pas pour vous aimer.

LE MÉDECIN.

Voilà du délicieux !

ARAMINTE.

Personne ne chante mieux que lui.

LISIDOR.

Surtout quand on ne l'en prie pas.

L'ABBÉ.

Comment ! est-ce que j'ai chanté ?

ISMÈNE.

Oui, par distraction, ou par contradiction plutôt. Mais on vous le pardonne ; la bizarrerie est l'apanage du talent.

L'ABBÉ.

Quand j'osai découvrir ma flamme,
J'attendais un sort plus heureux.
Tout le feu qui brûle mon âme
Ne peut-il qu'animer vos yeux ?

Amour, dans ses bras tu reposes ;
De son teint tu peins la blancheur.
Je t'ai vu sur son sein de roses ;
Je te cherche encor dans son cœur.

ISMENE.

L'air est charmant.

LE MÉDECIN.

Expressif.

L'ABBÉ.

Le trouvez-vous? Ce n'est, en vérité, que l'ouvrage d'une matinée.

ARAMINTE.

Il est de vous?

L'ABBÉ.

Oui, mesdames.

DAMON.

Les paroles...

L'ABBÉ.

Eh bien! là, sincèrement, qu'en pensez-vous?

DAMON.

Ma foi, je les trouve assez médiocres.

L'ABBÉ.

Tout le monde, monsieur, n'est pas de votre avis; et quand je les ai composées....

ARAMINTE.

Comment! elles sont aussi de vous? Mais il est universel, notre cher abbé.

L'ABBÉ.

Monsieur n'a pas daigné saisir l'union intime, le tour de chant, la phrase musicale.... Je vais recommencer.

LE MÉDECIN, se levant.

Je suis pénétré de ne pouvoir vous entendre.

ARAMINTE.

Vous nous demeurez à souper.

LE MÉDECIN.

Est-ce que cela m'est possible? Je cours au Marais, les insomnies y sont fort à la mode; de là au faubourg Saint-Germain, où règnent les petites fièvres. J'ai vingt santés à consulter. En vérité, quand je songe à toutes mes courses, le sort de mes chevaux me fait pitié. J'ai condamné la vieille Orphise.

ARAMINTE.

Décidément?

LE MÉDECIN.

Oui; cela est fini. Elle s'est entêtée d'un certain empirique... Je

vous conterai quelque jour son aventure. Adieu, mesdames. (A Araminte.) Du régime, je vous en prie. (A Ismène.) Je serai demain à vos pieds. (A Cidalise.) De grâce, congédiez-moi votre petit chirurgien. (A Lucile.) Bonjour, ma belle poulette. (Aux hommes.) Messieurs, je vous salue.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, excepté le médecin.

DAMON.

Je puis espérer qu'à présent....

ARAMINTE.

Oui, cela est trop juste. Commencez, monsieur Damon.

L'ABBÉ, à part.

On ne s'occupe plus de nous, sortons. (Haut.) Mesdames, vous m'excuserez.

ISMÈNE.

Comment!

L'ABBÉ.

Je n'ai pas l'honneur de me connaître en tragédies. D'ailleurs, mon suffrage importe peu à monsieur. Nos goûts diffèrent, les paroles que j'ai chantées lui ont déplu.

ARAMINTE.

Liberté tout entière, mon cher abbé; mais si vous vouliez être tout à fait charmant, vous auriez la complaisance d'accompagner ma fille à son clavecin. Je ne la crois pas curieuse des grands poëmes. Le baron, qui ne peut tarder à revenir, serait charmé de vous entendre, et Lucile apprendrait de vous quelque jolie romance.

L'ABBÉ.

Il suffit que cela vous plaise, madame; il n'est rien que je ne vous sacrifie. Je vous suis, mademoiselle. (Il salue Araminte, baise la main d'Ismène, et présente la sienne à Lucile.)

LISIDOR, à Lucile.

Que ne puis-je vous accompagner? (Lucile sort avec l'abbé; Lisette les suit.)

SCÈNE X.

LISIDOR, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMÈNE, ensuite LISETTE.

ISMÈNE.

Eh bien! ai-je tort de protéger l'abbé? est-il rempli de complaisance?

ARAMINTE.

J'aimerais bien qu'il en manquât chez moi! Ah çà, rien ne nous occupe. A vous, monsieur Damon.

DAMON, prenant la main de Lisidor, qui est distrait.

Suivez-moi, monsieur, s'il vous plaît. Le titre de ma tragédie est CYRUS, fils de Cambyse. Vous savez, mesdames, que le tyran Astyage....

ISMÈNE.

Mais puisque monsieur veut nous lire, ma toute bonne, si nous demandions des cartes?

DAMON.

Comment!

ARAMINTE.

N'est-ce pas à vous à commander chez moi? Lisette, allons vite, une table. (Lisette arrive, et fait apporter une table.)

ISMÈNE.

Lisidor, je crois, n'est pas joueur; il écoutera mieux, et nous ferons un tri, nous autres, pendant que monsieur Damon lira sa tragédie.

DAMON, à part.

Ah, ciel! je n'en puis revenir. (On dispose la table.)

CIDALISE.

C'est on ne peut mieux imaginé. Tu sais, ma chère, que je ne puis vivre un moment dans l'inaction.

LISETTE.

Voilà tout préparé.

DAMON.

Quoi! mesdames, est-ce bien sérieusement?

ISMÈNE.

Oui... Vous allez voir... Cela ne dérange rien, au contraire. Tirons d'abord les places. Bon, Araminte, Cidalise et moi... Vous allez vous mettre ici... (Elle dispose une chaise, qu'elle place au coin

de la table, qui doit être au côté gauche du théâtre.) Oui, là. Vous nous tournerez le dos, afin d'être moins distrait.

LISIDOR, à part.

Voilà des auditeurs bien attentifs !

DAMON, à part.

Non, je ne sais où j'en suis. Pauvres talents, comme on vous humilie ! Oh ! qu'il est cruel d'avoir besoin de certaines gens ! N'importe.... (Il remet son cahier dans sa poche.) Adieu, mesdames, c'est moi qui craindrais de vous distraire de vos grandes occupations... J'en aurais du regret... Et... je suis votre serviteur.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LISIDOR, ISMÈNE, ARAMINTE, CIDALISE, jouant.

CIDALISE.

Je crois tout de bon qu'il s'en va.

ARAMINTE.

J'en suis extasiée. Mais que dites-vous donc de ce petit auteur ?

ISMÈNE.

Qu'il est impertinent. Ne faut-il pas tout quitter pour écouter la tragédie de monsieur ?

CIDALISE.

Je la crois détestable.

ARAMINTE.

Cela ressemble à tout, on n'a pas le sens commun.

LISIDOR.

Le trouvez-vous bien récompensé des soins qu'il prend pour vous plaire, et de la jolie chanson qu'il vous a jadis adressée ?

ARAMINTE.

Comment ! vous approuvez sa conduite ?

LISIDOR.

Oh ! point du tout, madame ; je suis chez vous, je pense qu'il a tort.

ARAMINTE.

Allons, venez me conseiller... Le cœur n'est-il pas la surfavorite ?

SCÈNE XII.

ISMÈNE, ARAMINTE, CIDALISE, jouant; LISIDOR, tantôt derrière le fauteuil d'Araminte, tantôt se promenant; LE MARQUIS, qui se place à la droite d'Ismène. La table est à la gauche du théâtre.

LE MARQUIS, dans la coulisse.

Oui, oui, j'arrangerai tout cela. Je verrai, j'irai, je parlerai.

CIDALISE.

C'est le marquis.

ISMÈNE.

C'est lui-même.

LISIDOR.

Je vais donc voir ce dangereux rival. (Le marquis entre.)

CIDALISE.

L'étourdi! pourquoi venir si tard? Voilà notre partie arrangée. Nous aurions fait un reversis.

LE MARQUIS.

Ma foi, mesdames, on arrive quand on peut. Il est pourtant réel que, pour tarder moins, je n'ai pas dormi quatre heures. Aussi suis-je anéanti... (A Lisidor.) Monsieur, je vous salue. Mais vous êtes bien seules, mesdames. Oh! voilà qui est décidé: je termine dès demain ma satire contre les bals. En honneur, c'est un attentat contre la vie des citoyens.

ARAMINTE.

Pourquoi les suivre tous? pourquoi déranger sa santé?

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous qu'on fasse? Faut-il se résoudre à passer pour un anachorète, un ridicule, un sage? Vraiment, la santé se délabre; il y a près de dix ans que je ne puis accoutumer la mienne à se soumettre à mes fantaisies. Mais, après tout, si on avait une santé, pourrait-on soutenir une campagne, vivre à la cour, s'amuser à Paris?

ISMÈNE.

Il a raison... Allons, voyons pourtant: ce sera en pique: le roi de trèfle.

LE MARQUIS.

A propos, dites-moi donc: je viens de rencontrer le bel-esprit Damon; il m'a paru d'une humeur sanglante. J'ai, d'honneur, cru que c'était à moi qu'il en voulait.

CIDALISE.

Il venait nous lire toute une tragédie.... La préférence.

LE MARQUIS.

Ah! ciel!

ARAMINTE.

Je te la cède. J'avais pourtant un assez joli médiateur de ce côté.

LISIDOR.

Il était sûr.

ISMÈNE.

De grâce, point de conseils. (Pendant ce temps, le marquis regarde le jeu d'Ismène, et lui présente du tabac.)

ARAMINTE.

Ne crains rien, je suis d'un guignon décidé... Le roi de carreau... Pour revenir à ce petit Damon, il s'est avisé de prendre de l'humeur, je ne me souviens plus sur quoi; et tout en grondant il nous a débarrassées de sa personne et de son ouvrage.

LE MARQUIS.

Ah! je respire : le dénoûment n'est pas malheureux. Est-ce qu'on fait de ces espèces-là sa société? Il est des gens de lettres d'un vrai mérite, avec qui l'on se fait honneur d'être lié; mais pour ceux-ci, on les reçoit quelquefois le matin, pour leur commander une chanson, ou bavarder pendant que l'on s'habille. Ou le soir, oui le soir, on en rassemble une couple, on les excite, on les irrite l'un contre l'autre; alors ils s'attaquent, ils s'accablent d'épigrammes, s'injurient, se déchirent: cela est plaisant, divin. Tenez, cela ressemble assez aux combats de coqs que l'on donne à Londres ou sur nos navires. C'est un cadeau dont je veux vous régaler. Il est vrai qu'il en résulte le petit désagrément de les saluer le lendemain en public; mais on a ri, et cela console

ARAMINTE.

Il est affreux de ne pouvoir jouer une seule fois.

LISIDOR.

Madame, à la vérité, n'est pas heureuse.

LE MARQUIS.

Aussi, vous ne risquez jamais rien. Il faut savoir brusquer la fortune. Mais vous me ressemblez, vous êtes trop prudente. Ce matin, cependant, j'ai pensé avoir ce qui s'appelle une affaire.

ARAMINTE.

Toujours des aventures. Et quelle est celle-ci?... Je passe.

LE MARQUIS.

Vous connaissez mon cocher, sa témérité, sa fierté, son bouquet, ses moustaches; c'est un coquin... je l'aime à la folie. Je veux pourtant le gronder : ce maraud-là me fera quelque jour une scène. Il s'est avisé de couper un triste berlingot, dans le fond duquel s'enterrait je ne sais quel personnage. Mon homme s'est fâché, a baissé sa glace, a prétendu que je devais connaître sa livrée, ses armes. Ma foi, moi, je ne connais guère que celles du roi et les miennes. Je descends de ma voiture, il m'imite; on s'échauffe, les valets se battent, le peuple accourt, et mon hibou, tout essouflé, tout murmurant, est remonté dans sa cage, en m'annonçant qu'il s'allait plaindre...

LISIDOR.

Mais cette affaire, monsieur, pourrait devenir sérieuse : il serait de la prudence de prévenir...

LE MARQUIS.

Oh! parbleu! qu'il se plaigne. Vous verrez qu'on ne pourra plus courir Paris sans avoir le blason dans sa poche.

LISIDOR, à part.

Je sais à présent à quoi m'en tenir sur le compte de mon rival.

LE MARQUIS.

Que vois-je? ce cher métier est encore monté! ce fauteuil n'est point fini! Mais à quoi tuez-vous donc le temps? Oh! cela prouve bien qu'il y a longtemps que je ne vous ai donné de bons exemples, que je n'ai mis la main à l'ouvrage.

ISMÈNE.

Oh! oui; il vous sied bien de parler d'ouvrage! vous êtes cause que ma petite robe n'est point montée. Vous vous donnez des airs de m'emporter un rang de falbala, sous prétexte d'y travailler.

LE MARQUIS.

Aussi fais-je; mais peu vous importe, pourvu que vous grondiez, et que vous fassiez aux gens une petite moue, que vous savez bien qui vous rend plus charmante encore... Tenez, vous ne ménagez point vos amis; c'est votre défaut, Ismène. Eh bien! je vous jure que je n'ai que votre falbala dans la tête, que je m'en occupe sérieusement.

LISIDOR, à part.

La belle occupation!

LE MARQUIS.

Hercule filait pour Omphale. Vous surpassez la maîtresse en beauté ; je ne me pique pas d'avoir toute la célébrité de l'amant ; mais, au moins, suis-je jaloux de l'égaler en complaisance comme en courage. Si je vous prouvais que je n'ai cessé ce matin de travailler à votre ouvrage en raisonnant avec mon avocat ; que je le porte toujours sur moi....

ISMÈNE.

Bonne plaisanterie !... Donnez-moi spadille.

LE MARQUIS.

Parbleu ! votre petite incrédulité mérite d'être confondue : tenez, tenez. (Il tire différentes choses de sa poche, enfin un sac à ouvrage.) Non, ce n'est pas cela ; ce sont les jarretières de Lise, les nœuds de Chloé... Ah ! bon, voici votre affaire.

ISMÈNE.

Que vois-je ? avec le sac ! Il est charmant. (Aux femmes.) Vous permettez ? Comment ! un étui, des ciseaux, des aiguilles ?

LE MARQUIS.

Oh ! rien ne me manque.

CIDALISE, jetant son jeu.

Cela est rebutant. En vérité, monsieur le marquis, vous êtes très-aimable, mais vous pourriez attendre la fin de la partie ; on ne peut s'occuper de son jeu, et vous écouter.

LE MARQUIS.

Bon, de l'humeur ! allons, la paix, on se taira. Je vais, pendant que vous finirez, m'amuser à cette tapisserie. Mais, diable ! dussiez-vous m'en vouloir encore, j'oubliais précisément ce que je suis venu tout exprès pour vous dire. (Il enfile une aiguille.) C'est une chose assez particulière.

ARAMINTE.

Comment donc ?... C'est à vous à parler, Cidalise.

LE MARQUIS.

Vous connaissez bien le comte d'Orvigny ?

CIDALISE.

Oui, vraiment... Nous en sommes aux tours doubles.

LISIDOR.

Quoi ! cet ancien militaire, cet homme respectable ?

LE MARQUIS.

Justement... Eh bien ! il est mort.

ISMÈNE.

Ah çà, nous voilà seuls. De bonne foi, marquis, comment conduisez-vous la grande comtesse?

LE MARQUIS.

Quoi! vous n'êtes point au fait?... Je l'ai quittée.

CIDALISE.

Sérieusement?

LE MARQUIS.

Pouvais-je y tenir? C'est la plus exigeante de toutes les prudes: il faudrait toujours être là, ne la pas quitter d'une minute. Ah! parbleu, je me suis ménagé avec elle la rupture la plus signalée. Vous n'imagineriez jamais quelle était sa folie... Le mariage.

CIDALISE.

Vous badinez.

LE MARQUIS.

Non; madame a la manie d'être épousée.

ISMÈNE.

Mais elle est femme de qualité, d'un âge très-convenable; et il faut que vous aimiez bien éperdument votre petite bourgeoise de Lucile pour la préférer.

LE MARQUIS.

Moi de l'amour, des passions? Ah! parbleu, vous ne me connaissez guère. Prenez garde que Lucile est toute charmante, un vrai bijou: oui, c'est précisément ce qu'il me faut; point d'esprit, peu de figure, cela ne marquera point trop dans le monde; et ses soixante mille livres de rente... Ah! ma chère Ismène, quelle petite maison brillante! que de chevaux, de chiens, de valets! Laissez, laissez faire. Oh! je sais bien ce qu'il me faut.

CIDALISE.

Vous n'y pensez pas vous-même, si c'est l'intérêt qui vous conduit.

LE MARQUIS.

Non pas absolument. Vous imaginez bien que je ne calcule guère, moi; mais, en vérité, la vie que je mène m'accable, la multiplicité des aventures m'excède. Savez-vous, mesdames, qu'il faudrait être de fer pour résister aux fatigues de vous faire sa cour? Toujours des assiduités, des soins, des rendez-vous; c'est à ne pas finir. Du moins, quand on est marié, on se tranquillise, on demeure chez soi, on y reçoit ses amis dans sa robe de chambre, on s'y fait soigner par sa femme.

CIDALISE.

C'est une raison de plus pour retourner à la comtesse : elle est d'un âge convenable; et, sans vous mésallier, vos jouiriez alors d'une fortune qui surpasse de beaucoup celle de Lucile.

LE MARQUIS.

Vous plaisantez? Oh! je ne me suis brouillé qu'après avoir pris là-dessus les informations les plus exactes.

ISMÈNE.

C'est vous-même, qui, je crois, êtes le seul dans Paris à ignorer que depuis votre rupture elle est devenue l'unique héritière de son oncle le commandeur.

CIDALISE.

Et qu'elle joint à présent à la réputation de jolie femme celle de femme très-opulente. Aussi, le petit chevalier lui fait-il assidûment sa cour.

LE MARQUIS.

Écoutez donc, mesdames, un moment : ceci mérite toute mon attention. Le petit chevalier me voudrait ravir la comtesse! Oh! nous allons voir. Ce que vous m'apprenez change beaucoup mes vues; et tout bonnement je serais tenté de rendre Lucile à son robin. Moi, j'aime à faire des heureux.

ISMÈNE.

Cela serait peut-être aussi généreux que sage.

LE MARQUIS.

La comtesse me sacrifie à l'instant qu'elle hérite! Oh! parbleu, je lui apprendrai à mieux choisir ses moments. Allons, allons, j'y vais mettre ordre, et vous prouver que je sais soutenir mes droits. Comme vous dites, la comtesse est jolie femme; elle mérite toutes sortes d'égards. Allons, il est de bonne heure, mon équipage m'attend; je vole chez elle. Tâchez d'arranger tout cela avec Araminte. Elle est minutieuse, elle boudera. Ces bourgeoises se formalisent de la plus petite chose : voyez, calmez-la. Lisidor est un galant homme; je ne serai même pas fâché qu'il m'ait quelque obligation. Pardon, mille fois pardon, si je vous quitte; j'en suis honteux, désespéré. Mais vous n'ignorez pas que je suis le premier à plaindre, puisque je vous laisse en partant et tous mes regrets et mon cœur.

CIDALISE.

En effet, on appelle cela savoir prendre son parti.

ISMÈNE.

Cela est incroyable... Je demande.

LE MARQUIS.

Il s'est avisé d'expirer subitement hier au soir.

ARAMINTE.

Vous me désolez... Voilà mon roi, deux fiches.

LE MARQUIS.

Cela dérange beaucoup le souper qu'il devait nous donner.

LISIDOR.

Il était votre intime ami, madame.

ARAMINTE.

Vraiment oui : vous m'en voyez pénétrée... C'est à vous à parler, Cidalise.

LE MARQUIS.

Il n'a pas eu le temps de mettre le moindre ordre dans ses affaires.

ARAMINTE.

Je le jouerai sans prendre... Cela est cruel, marquis... Le coup est assez beau... Sa pauvre veuve... C'est en cœur, mesdames.

ISMÈNE.

En favorite! nous voilà ruinées... Mais que ne fait-elle des démarches?

ARAMINTE.

Sans doute... Spadille... Mon cher comte... Manille... Il m'a rendu de très-grands services... Valet, dame et roi de cœur.

LE MARQUIS.

Nous lui avons conseillé de prendre un parti dans cette affaire.

ISMÈNE.

C'est tout simple... Doucement, j'ai baste, et encore une main.

ARAMINTE.

Il laisse de petits enfants... J'aurais gagé pour la vole... Marquis, vous m'avez serré le cœur... Il me revient encore deux fiches.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; LISETTE.

LISETTE, accourant.

Ah! madame, votre serin vient de s'échapper.

ARAMINTE.

Mon serin privé? Juste ciel! Eh vite, suivez-moi Lisette (Elle sort avec Lisette.)

ISMÈNE.

Comment! elle nous quitte!... Mais cela est unique! En vérité, ma bonne, notre chère Araminte est d'un ridicule rare, avec sa passion pour les animaux.

LISIDOR.

On ne peut douter que cet oiseau ne lui soit cher, puisqu'elle lui sacrifie les suites d'une partie dont la mort d'un de ses amis n'a pu la distraire.

LE MARQUIS.

Oh! vous ne la connaissez pas. Si vous l'aviez vue comme moi, à table, entourée de chats, de chiens, de singes, de catacouas; elle les baise, les fait impitoyablement baiser à la ronde, partage avec eux son assiette... C'est un charme. Mais aussi est-ce un petit plaisir dont elle ne régale que ses plus intimes amis.

LISIDOR.

Il est heureux pour vous, monsieur, d'être de ce nombre. (A part.) J'en ai bien assez vu. Quittons ce cercle d'étourdis, et ne songeons qu'à ménager la bonne volonté du baron et le cœur de Lucile. (Il fait une révérence qu'on lui rend, et sort.)

CIDALISE.

Ce petit Robin ne te semble-t-il pas un ennuyeux personnage?

ISMÈNE.

Passablement.

LE MARQUIS se lève, et va à la table.

On m'a dit qu'il se donnait des airs d'être mon rival : par exemple, voilà de ces choses auxquelles je ne saurais m'accoutumer.

ISMÈNE.

Prétends-tu t'enterrer ici jusqu'au souper? Si nous faisions un tour de boulevard?

CIDALISE.

Cela n'est guère décent, que la nuit on coure les parades, les spectacles.

LE MARQUIS, ayant pris la place d'Araminte.

Oui, les Fantoccini... Oh! ils sont divins, étonnants; moi, en honneur, c'est le seul spectacle qui m'amuse.

SCÈNE XIV.

ARAMINTE, CIDALISE, ISMÈNE; LE BARON, LISETTE ET LISIDOR arrivent un instant après.

ARAMINTE.

J'ai retrouvé mon serin; je vous ai quittées bien brusquement, j'en conviens : mais vous connaissez ma sensibilité.

ISMÈNE.

Aussi ne songeons-nous qu'à te féliciter.

ARAMINTE.

Bon ! les malheurs se succèdent : Lisidor et le baron me suivent. Je suis persécutée de tous les côtés... Mais où est donc le marquis?

ISMÈNE.

Tu ne le croirais pas? Il est allé reprendre les fers de sa belle comtesse, qui vient d'hériter.

ARAMINTE.

Comment?

CIDALISE.

Nous t'expliquerons cela plus en détail; mais dans ce moment-ci, ce que tu as de mieux à faire est de pourvoir ta fille, et de ne plus penser au plus étourdi et au plus inconséquent de tous les hommes.

SCÈNE XV.

LE BARON, LISIDOR, ARAMINTE, CIDALISE, ISMÈNE.

LE BARON.

Oh ! çà, ma chère Araminte, voici le moment décisif. Je viens vous demander Lucile pour monsieur Lisidor. Elle l'aime, il le mérite; et je vous déclare que je me brouille à jamais...

ARAMINTE.

Vous arrivez très à propos, monsieur; j'avais à vous dire qu'il ne tient plus qu'à vous d'être mon gendre.

LISIDOR.

Qu'entends-je? Quel bonheur !

LE BARON.

Et votre marquis?...

ARAMINTE.

De grâce, mon cher baron, ne m'obligez point à rougir à vos yeux de ma ridicule préférence en sa faveur. Il m'a rendu service en m'apprenant ce que je devais penser de tous les gens de son espèce. Soyez heureux, Lisidor. Vous, mes bonnes amies, obligez-moi de ne parler jamais de cette aventure. Vous, baron, après le souper je vous demande un moment de conversation. Vous verrez que mes vues peuvent sympathiser avec les vôtres, et que, tout aveuglé que vous croyiez mon cœur par le tourbillon du monde, il peut encore être éclairé par les conseils d'un homme estimable.

LE BARON.

Je n'en doutai jamais, ma chère Araminte : je crois vous deviner, et j'en suis enchanté. Oui, j'ai aussi mes idées. Assurons le bonheur de votre fille. Songeons au nôtre, et terminons, par un arrangement solide et raisonnable, tous ces petits événements, qui sont le vrai tableau d'une soirée à la mode.

FIN DU CERCLE.

PIÈCES

CONTENUES DANS LE TOME SIXIÈME.

DESMAHIS.

L'Impertinent.

LA NOUE.

La Coquette corrigée.

SAURIN.

Les Mœurs du temps.

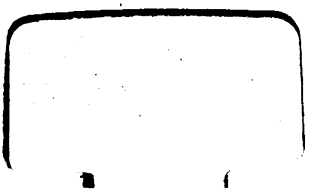
FAVART.

Les Trois Sultanes, ou Soliman II.
La Chercheuse d'esprit.
Les Amours de Bastien et Bastienne, parodie du Devin du village.
Annette et Lubin.
Ninette à la cour, ou le Caprice amoureux.
Les Rêveries renouvelées des Grecs.

BARTHE.

Les Fausses infidélités.

POINSINET DE SIVRY.

Le Cercle, ou la Soirée à la mode.

FEB 2 4 1967